(Septembre 1806.)

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque Impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de l'Académie de Goettingue, etc. etc.

NATURAL

Prix de ce Journal, tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port :

pour trois mois, ... 9 francs.
pour six mois, ... 18 francs.
pour un an, ... 36 francs.

Les hommes les plus célèbres dans chaque partie des Sciences et de la Littérature, se sont plû à coopérer à cette entreprise utile, et la collection des neuf années du *Magasin Encyclopédique* est devenue précieuse, en ce qu'elle présente une réunion de Mémoires intéressans, qui ne se trouvent point ailleurs, et dont les Auteurs jouissent d'une grande réputation. On y trouve, en effet, des Dissertations, des Mémoires, ou des Opuscules de MM. Alibert, Barbier, Barbié du Bocage, Barthelemy, Bast, Bichat, Caillard, Cavanilles, Chardon la Rochette, Cuvier, Daubenton, Delille,

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

BIBLIOGRAPHIE.

Suite de la Généalogie des Imprimeurs sortis de la famille des Elzévirs. 5

POÉSIE.

Opuscules en vers et en prose; par Marie J. J. *Victorin-Fabre.* 59

PHYSIQUE.

Expériences et observations sur l'adhésion des Molécules de l'eau entre elles; par le comte *de Rumford.* 59

LANGUE GRECQUE.

Bibliotheca critica; edit. *Wittenbach.* 72

VOYAGES.

Observations recueillies dans un voyage par une partie de la Suède, pendant l'été de l'année 1799; par Jean-Georges *Eck*, fils (en allemand). 86

MÉLANGES.

Suite des lettres inédites de *Peiresc*, communiquées à M. *Millin* par M. *Fauris-Saint-Vincens.* 109

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

Nouvelles des États autrichiens. 156
— de Bavière. 158
— des Etats prussiens. *Ibid.*
— de Danemarck. 165
— de Russie. *Ibid.*
— du royaume d'Italie. *Ibid.*
— d'Espagne. 241
— d'Afrique. 164
— de Sardaigne. 165
— de France. *Ibid.*
— de Paris. 167

THÉATRES.

Le Voyageur Fataliste, comédie en trois actes et en vers; par M. *Charlemagne.* 172

Monsieur de Caroufignac; par M. *Joigny.* *Ibid.*

La prova di un opera seria (La répétition d'un grand opéra. 173

Le Maçon poète, vaudeville-anecdote en un acte; par M. *Simonnin.* *Ib.*

Hortense, *ou* l'École des Inconstans; par MM. *S.-Félix* et *Montreau.* 174

LIVRES DIVERS.

Sciences et Arts.

Journal de Physique, de Chymie et d'Histoire naturelle; par J. C. *de Lamétherie.* 175

Histoire naturelle.

Journal de la Société des Naturalistes de l'Université impériale de Moscow. 176

Zoologie.

Zoologie analytique, *ou* Méthode naturelle de Classification des animaux, rendue plus facile à l'aide de tableaux synoptiques; par A. M. *Constant-Duméril.* 177

Minéralogie.

Journal des Mines, *ou* Recueil de Mémoires sur l'exploitation des mines, etc.; par MM. *Coquebert-Montbret, Haüy, Vauquelin*, etc. Mai. 183

Botanique.

Les Liliacées; par P. J. *Redouté.* 25, 26 et 27°. livraisons. 184

Mémoires sur le lin de Sibérie, sur le chanvre et sur la manière de rendre sa filasse semblable au plus beau lin; sur l'apocin, etc.; par J. P. *Buc'hoz.* 185

Genera Plantarum secundum characteres differentiales ad Mirbelii editionem revisa et aucta, edenda curavit Rom.-Ad. *Hedwig.* *Ibid.*

Physiologie.

Essai sur une nouvelle théorie de la voix, etc.; par R. J. H. *Dutrochet.* *Ib.*

Chymie.

Philosophie chymique, *ou* Vérités fondamentales de la Chymie moderne, etc.; par A. F. *Fourcroy.* 187

Corso analitico di Chimica di G. *Mojon.* 188

Médecine.

Tables chronologique et alphabétique des auteurs et des matières, pour les thèses in-4°., etc.; rédigées par M. P. *Sue.* 189

MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE.

ANNÉE 1806.

TOME V.

$1000.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS;

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'INSTITUT et de la LÉGION d'HONNEUR, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de la Société royale des sciences de Goettingue, de celle de Turin, de celles des Curieux de la Nature à Erlang, des Sciences physiques de Zurich, d'Histoire naturelle et de Minéralogie d'Iéna, de l'Académie royale de Dublin, de la Société linéenne de Londres, des naturalistes de Moscou; des Sociétés d'Histoire naturelle, philomathique, galvanique, de statistique, médicale d'émulation, de l'Athénée des arts de Paris, de l'Athénée de Lyon; des Sociétés des Sciences de Rouen, d'Abbeville, de Boulogne, de Poitiers, de Niort, de Nismes, de Marseille, d'Alençon, de Caen, de Grenoble, de Colmar, de Nancy, de Gap, de Strasbourg, de Mayence, etc., etc., etc.

ANNÉE 1806.

TOME V.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE,
rue des Mathurins, hôtel Cluny.

BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE.

BIBLIOGRAPHIE.

Du nombre des Imprimeurs sortis de la famille des ELZÉVIRS.

Suite de l'article inséré au mois d'Août 1806, pag. 313.

8°. *Jacob Elzévir.*

En 1626, Jacob Elzévir donne à la Haye la *table des sinus* d'Albert Girard. Nous parlerons de cet imprimeur dans le catalogue des éditions données par les Elzévirs, à l'occasion de l'*Académie de l'Espée*, de Girard Thibault, 1628, in-fol., ouvrage que Desselius, dans sa bibliothéque, dit être sorti *typis Elzevirianis*. Nous ne connoissons point de ce Jacob Elzévir d'autres livres que cette table des sinus. Quant à la personne même de cet imprimeur, ou, si l'on veut, de ce libraire, il s'agit de Jacob, quatrième fils de Matthieu, et qui épousa à Leyde, le 11 octobre 1620, Sara Van Loo, dont on ne trouve point la postérité dans les registres publics.

9°. *Jean.*

La belle *Imitation* sans date, un des plus jolis Elzévirs, le plus rare et même le plus cher (il s'est vendu 108 liv. chez M. de Cotte, en 1804), est imprimée : *Lugduni* (il n'y a point Batavorum), *apud Joh. et Dan. Elsevirios.* Après ce titre, qui est gravé, suit un faux titre qui annonce que l'édition a été faite d'après le manuscrit autographe de 1441. D'après cette remarque, on a indiqué dans le catalogue de la bibliothèque du roi cette édition de Jean et de Daniel, comme étant de l'année 1441. Cette bévue singulière a été corrigée à la main sur un exemplaire que j'ai vu, par une autre faute. On s'est bien aperçu que le premier 4 étoit ridicule, on l'a effacé et on l'a remplacé par un 6, ce qui fait 1641. Comme on a voulu à toute force deviner la date de cette édition, Debure et presque tous les autres bibliographes, l'ont supposée de 1630. Voici ce qui les a induits en erreur. L'édition de Leyde, sans date, est calquée sur une assez jolie édition d'Anvers, donnée par Raphelange, en 1630, et l'épître dédicatoire de Jean Bollandus, jésuite, à Jean Smismannus, prieur des chanoines réguliers *à Rubrávalle*, est datée d'Anvers, du premier des calendes de juin 1630. Cette épître, qui se trouve dans les deux éditions, a fait prendre la date de l'édition d'Anvers pour celle de l'édition des Elzévirs.

Celle-ci doit être bien postérieure à l'année 1630. Dans le catalogue des livres de la biblio-

théque de Crevenna, in-8°., tom. 4, pag. 142, on attribue à Jean Elzévir le *Danielis Souterii Palamedes*, que l'on dit être de 1622. Il y a ici deux fautes. L'ouvrage fut imprimé en 1623, et il le fut par Isaac. Jean, fils d'Abraham, étoit né le 27 février 1622. Il est donc absurde de le faire imprimer l'année de sa naissance. En 1630, il n'avoit que neuf ans. En 1638, son père l'envoya à Paris pour se former dans le commerce de la librairie, et il y demeura deux ans. Il y fit un second voyage en 1644, et revint dans sa patrie au mois de mai 1645, comme on le voit par les lettres de Sarrau, de Saumaise, etc. A cette époque, les deux chefs de la famille des Elzévirs, étoient Bonaventure, père de Daniel, et Abraham, père de Jean. Celui-ci fut remplacé à Paris par son cousin Daniel, qui y arriva au mois de novembre 1645. Il ne retourna à Leyde que vers le mois de mars de l'année suivante ; et quelque temps avant son départ, MM. Dupuy l'ayant rencontré chez un libraire, lui demandèrent s'il n'étoit point chargé de la part de Gronovius de leur remettre des exemplaires du Tite-Live. Sur sa réponse négative, MM. Dupuy s'écrièrent qu'il étoit indigne qu'ils fussent obligés d'acheter un ouvrage à l'impression duquel ils avoient coopéré en fournissant d'excellens manuscrits de leur bibliothéque. Heinsius, qui étoit alors à Paris, et qui étoit même présent à l'entretien, crut devoir prendre la parole, et pour justifier Gronovius, auquel il écrivit tout ce détail, il dit que l'avarice des Elzévirs avoit été cause que l'auteur

n'avoit pu donner à ses amis aucun témoignage de son attachement et de sa reconnoissance. Le jeune Elzévir ne put s'empêcher de rougir, et il promit à MM. Dupuy de leur envoyer les exemplaires qu'ils demandoient. Heinsius ajouta que si le père et l'oncle du jeune Elzévir étoient assez impudens pour se refuser à cette dette d'honneur, il prendroit les exemplaires nécessaires chez le correspondant des Elzévirs, et les porteroit sur le compte que ces libraires avoient à régler avec lui.

Il paroît par d'autres lettres que les deux jeunes Elzévirs avoient vu plusieurs fois MM. Dupuy, et qu'ils en avoient reçu le meilleur accueil. Leurs pères en font leur remercîment à MM. Dupuy dans les lettres de Grotius *ad Gallos*, qu'ils leur dédièrent en 1648. Dans l'épître du Sénèque de 1639, adressée au chancelier Seguier, qui prenoit le plus grand intérêt à ce qui regardoit les Elzévirs, ils remercient aussi cet illustre protecteur de toutes les bontés qu'il avoit témoignées à Jean Elzévir; *Elzevirio nostro qui jam biennium apud vos degit*, et qui fut chargé de lui présenter ce Sénèque.

Daniel étoit né le 26 novembre 1617. Jean, son cousin, épousa le 9 juillet 1647, Eva Van Alphen, fille d'un conseiller de Leyde, dont il eut entre autres enfans, Daniel, né le 14 avril 1648, et qui fut depuis VICE-AMIRAL de Hollande.

Jean fut d'abord en société avec Daniel; mais ils ne commencèrent à imprimer qu'en 1652,

après la mort de leurs pères, et leur association ne dura que jusqu'en 1654 ou 1655. Il est donc démontré que l'*Imitation* sans date ne peut être antérieure à 1652, et ceux qui l'ont placée en 1648 ou 1650, comme l'abbé Saas, se trompent évidemment. Elle ne peut être non plus postérieure à 1655. Sur le *Molinæi Morum exemplar*, Jean et Daniel s'intitulent *Academiæ Lugduno-Batavæ typographi.* Ce livre fut imprimé en 1654, à peu près un an après la mort de Bonaventure et d'Abraham, et ce titre étoit sans doute une partie de l'héritage de ces deux frères qui étoient leurs pères. En 1655, Daniel se sépara de Jean, et alla joindre Louis II qui s'étoit établi à Amsterdam. Depuis cette époque, Jean soutint seul l'imprimerie de Leyde, et lui donna pour ainsi dire un nouveau lustre. Dans les *délices de la Hollande*, par Jean de Parival, Paris, 1655, in-12, on lit page 44, en parlant de l'Académie de Leyde : « Dans la grande cour, du côté du nord, est l'imprimerie de M. Jean Elzévier, tant renommée dans toute la chrétienneté pour son beau caractère, et *qui met derrière elle les plus glorieuses de ce siècle et des précédens.* » La situation n'en pouvoit être plus avantageuse. Le *Rapembourg*, ou la rue sur laquelle étoit située l'Académie, étoit non-seulement la plus belle rue de la ville, mais de tout le pays. Il passe au milieu un canal fort large, bordé des deux côtés de grands arbres, et orné de huit ponts magnifiques et de quantité de belles maisons.

M. Joly, chantre de Notre-Dame, dit dans

son voyage de Munster : « Au bas du collége (de Leyde , où il passa au mois d'août 1646) étoit en ce temps-là l'imprimerie des Elzévirs , qui n'est pas si belle que celle de Blaew (il parle du bâtiment), quoique fameuse par les bons livres qu'ils ont donnés. Leurs enfans et neveux l'ont transportée maintenant (l'ouvrage est imprimé en 1670) à Amsterdam , et la rendent de plus en plus considérable. » Joly sortoit d'Amsterdam , où il avoit vu l'imprimerie de Blaew : « que l'on tient , dit-il , pour la plus belle de l'Europe. Il y avoit des presses qui travailloient incessamment dans une longue salle basse , à un des bouts de laquelle il y a un cabinet pour les hommes de lettres et les correcteurs ; et à l'autre sont serrées toutes sortes de caractères , et même des langues orientales , lesquels il fait fondre chez lui. Sur cette salle est son magasin , de pareille grandeur. » Il paroît en effet que l'imprimerie de Blaew approchoit beaucoup de celle de Plantin , la plus belle qui ait jamais existé, et dont on peut voir la description et l'éloge dans Maittaire.

Saumaise , d'un caractère assez versatile , s'étoit déjà réconcilié avec les Elzévirs ; et Jean fut sur le point de se brouiller avec Heinsius , à son occasion. Heinsius écrit au mois de mars 1652 , à un ami , que Burman croit être Vossius , qu'il a été traité indignement par les Elzévirs ; que Jean s'étoit offert de lui-même d'imprimer un ouvrage d'Heinsius ; que cependant l'édition n'avançoit point, et qu'il a découvert que ce qui a refroidi Jean Elzévir, c'est que Saumaise étoit

attaqué dans cet ouvrage : « J'en fus outré, dit Heinsius ; les Elzévirs ont imprimé tout ce que Saumaise a écrit contre moi. Sur les plaintes que je leur en fis alors, ils me répondirent qu'ils n'étoient que marchands libraires, qu'ils n'étoient point gens de lettres, et qu'ils n'entreprenoient point de juger des ouvrages; qu'ils imprimeroient de même tout ce que je composerois contre Saumaise. Je le fais ; et en ne désignant Saumaise que sous le nom d'*Alastor* (oui, mais quelqu'un pouvoit avoir appris aux Elzévirs que ce mot grec signifie *le scélérat*, l'exécrable); je prouve qu'il m'a calomnié en disant que j'ai mal parlé de sa femme à la cour de Christine (il est certain du moins qu'il en parle fort mal dans ses lettres), et les Elzévirs refusent d'imprimer ma justification. Qu'ils y prennent garde ; ils savent tout ce qu'ils doivent à mon père, et vous pouvez les assurer (l'ami auquel il écrit étoit parent des Elzévirs) qu'autant je leur ai rendu justice jusqu'ici (et pourquoi ne pas continuer?) autant je peux leur nuire par la suite. Ils ont déjà assez d'ennemis, sans qu'il soit de leur intérêt de chercher à en augmenter le nombre. J'ai déjà chargé quelqu'un de me chercher un autre imprimeur, s'ils font quelque difficulté. Mon honneur m'est plus cher que la vie, etc. » Saumaise mourut l'année suivante 1653; et par sa mort furent terminées toutes les querelles qui étoient le fruit de son caractère emporté, et du défaut qu'il avoit d'être un peu *uxorius ;* défaut d'autant plus dange-

reux pour lui et pour les autres, qu'il avoit une femme à prétentions, assez intrigante, et dont le caquetage faisoit naître tous les jours des divisions à la cour de Christine, que gouvernoit encore un autre intrigant, Bourdelot, qui fit déserter presque tous les savans étrangers que cette reine avoit attirés. Au reste, les Elzévirs d'Amsterdam, plus prudens que ceux de Leyde, se lièrent avec Heinsius de l'amitié la plus étroite. Jean lui-même étoit fort excusable, et on conçoit aisément tout l'embarras que lui donnoit le caractère de Saumaise, et la peine qu'il avoit de concilier les intérêts de deux savans qu'il étoit obligé de ménager. Il se réconcilia même avec Heinsius; et en 1658, il le chargea de faire de sa part, à Gronovius, des propositions très-avantageuses, s'il vouloit se fixer à Leyde, et l'aider de ses travaux dans les belles éditions que Jean se proposoit de donner. Il est fâcheux que cet imprimeur n'ait pas eu le temps d'achever le projet qu'il avoit commencé avec le plus grand succès. Il mourut le 8 juin 1661, ayant à peine 40 ans. Quoiqu'il n'ait exercé son art que pendant dix ans, plusieurs savans ont dit qu'il avoit égalé et même surpassé la gloire des plus célèbres imprimeurs.

L'autorité de Burman nous fait croire que Vossius étoit allié de Jean. Je ne trouve cependant point que celui-ci ait imprimé aucun ouvrage de Vossius, qui préféra les Elzévirs d'Amsterdam, par la seule raison sans doute qu'il faisoit sa résidence dans cette ville. L'*Aminta* de

1656 est dédié par *Giovan Elsevirio, al molto magnifico signore Simone di Alfen, senatore della citta et republica di Leyden... Mio cugnato osservandissimo.* Il lui dédie cet ouvrage, non-seulement comme parent, mais comme ami, *de i amici piu intrinsechi.* Le même Jean, en société avec Daniel, avoit dédié, en 1654, l'ouvrage d'Arthur Duck, sur le droit romain, à Leon ab Aitzema, comme au protecteur des savans en général, et au bienfaiteur des Elzévirs en particulier. En 1657, Jean dédia, pour la même raison, à Philippe Otton ab Herzelles, le Florus *quâ fieri potuit industriâ recusum.* Jean et Daniel dédièrent à Balzac ses œuvres diverses; et dans l'épître signée *les Elseviers,* à Leyde 1651, ils disent que M. Conrart, son ami, les a piqués d'honneur et les a engagés à donner un chef-d'œuvre de leur art, bien que du reste nous ne négligions, disent-ils, aucun de tous nos autres (livres). Nous vous rendons un in-12 pour un in-4°.» Ce fut à cette occasion que Balzac leur écrivit la lettre suivante, qu'on me permettra de rapporter ici à cause de sa singularité :

A. MM. les ELSEVIERS, *marchands libraires et imprimeurs, à Leyde.*

MESSIEURS,

Je vous suis obligé, et peut-être plus que vous ne pensez. Le droit de bourgeoisie romaine étoit quelque chose de moins que la faveur que vous m'avez faite. Car que croyez-vous que ce

soit d'être mis au nombre de vos auteurs? c'est avoir rang parmi les consuls et les sénateurs de Rome; c'est être mêlé parmi les Cicérons et les Sallustes. Quelle gloire de pouvoir dire : Je fais partie de cette république immortelle! j'ai été reçu dans cette société de demi-dieux! En effet, nous habitons tous à Leyde sous un même toit. De (par) votre grâce, je suis tantôt vis-à-vis de Pline, tantôt à côté de Sénèque, quelquefois au-dessus de Tacite ou de Tite-Live; et quoique j'y tienne peu de place, aussi bien qu'eux, je ne laisse pas d'y être fort à mon aise, et de m'y plaire en si bonne compagnie. Pour le moins, j'y suis tout entier, encore que j'y sois à l'étroit. Homère, notre patriarche, a bien été plus pressé que moi, et celui qui le logea dans une coque de noix, étoit encore meilleur ménager de la matière dont il bâtissoit. L'art s'étend et se resserre avec une égale louange de l'artisan. Il y a eu des ouvriers que les pyramides et les colosses ont mis en réputation. Il y en a eu qui se sont rendus célèbres par des bagues et des cachets. L'histoire ne parle-t-elle pas avec estime d'un charriot à quatre chevaux, qu'une mouche couvroit de ses ailes? Puisque cela est, et que la perfection des ouvrages se trouve plutôt dans le bon usage de l'étoffe que dans sa profusion; je n'ai garde de me plaindre que vous m'avez mis en petit volume; et pour n'être pas *in-folio*, je n'en suis pas moins,

Messieurs,

Votre bien humble et obligé serviteur,

BALZAC.

Le Quinte-Curce de 1653, que je crois de Jean et de Daniel, est dédié à Constantin Huygens de Zuilichem. Les Elzévirs qui signent l'épître, lui dédient cet auteur, *eleganter, nisi fallimur, ac tersè expressum.* Ils font l'éloge de la protection que Huygens accordoit aux lettres, et disent que leur art seul conserve l'immortalité aux auteurs anciens, qui doivent être les modèles et l'exemple de la postérité. On voit même qu'ils se flattoient, et avec raison, de participer un peu à cette immortalité; et que la vue de la postérité entroit pour quelque chose dans leurs travaux et dans les soins qu'ils prenoient; et c'est en effet ce qui seul peut produire des artistes distingués.

Je trouve quelques livres, surtout des catalogues, avec cette adresse : *Hagæ comitis in officinâ Elzevirianâ op de Zael;* ou bien *Hagæ comitis apud Joannem Elzevirium* 1658; et sur un catalogue imprimé à La Haye en 1663, par Adrien Vlacq, on voit que le libraire Jacques, à Borreveld, étoit chargé de la vente *librorum, quorum auctio habebitur in officinâ Elzevirianâ.* Il paroît donc que Jean avoit une boutique, et peut-être même une presse à La Haye, où ses héritiers continuèrent le commerce de livres, mais sans y faire imprimer, ce qui peut être cause que ce catalogue fut imprimé par Vlacq.

10°. *La veuve et les héritiers de Jean.*

Outre la *Somme de Théologie* de Cocceius, imprimée en 1662, nous trouvons encore le *Ratio*

status barbarorum d'Helmfeld de 1668, et même le catalogue de la bibliothéque de Leyde de 1674, imprimés : *Lugd. Bat. apud Viduam et Hœredes Joh. Elzevirii Acad. Typog.* Au mois de mars de cette même année 1674, Grævius, qui étoit à Utrecht, prie Heinsius, qui étoit à La Haye, de remettre des exemplaires du Suétone aux héritiers des Elzévirs, *heredibus Elzevirianis*, ce qui ne peut regarder que les Elzévirs de Leyde, c'est-à-dire les héritiers de Jean, et en effet Heinsius écrit, le 8 mars 1674, à Grævius de lui envoyer directement le Suétone que l'on doit rendre à la veuve de Jean Elzévir, laquelle s'étoit plaint que cette édition de Suétone lui avoit été enlevée par la faute d'Heinsius. En rendant le Suétone à cette veuve, il espère qu'il en obtiendra l'Arnobe. Le 21 avril, il marque qu'il lui a remis le premier de ces livres.

On ignore l'année de la mort d'Eva van Alphen, veuve de Jean. L'expression *Hœredes Joh. Elzevirii* feroit croire mal à propos qu'il s'agit ici de collatéraux, et que Jean ne laissa point d'enfans. Nous avons vu cependant qu'il en eut deux, et si on n'a point mis sur les livres dont nous venons de parler *apud filios Johannis, etc.*, c'est apparemment que Daniel et Abraham, mineurs à la mort de leur père, ne continuèrent point sa profession. Le premier mourut le 26 février 1688, avec le titre de vice-amiral. Johan, Daniel et Jacob, ses fils, moururent jeunes, et il ne laissa qu'une fille nommée Amarantha Catharina, qui fut mariée deux fois, et qui mourut

rut sans enfans le 18 septembre 1703. On a cru que ce Daniel, vice-amiral, avoit été d'abord imprimeur; mais on l'a confondu avec le Daniel d'Amsterdam, et il est à présumer qu'il ne s'occupa jamais du commerce de la librairie, que sa mère continua quelque temps. Abraham, frère de Daniel, et échevin de Leyde, paroît aussi avoir renoncé à l'imprimerie; et il est à croire que la veuve et les enfans vendirent leur imprimerie aux Elzévirs d'Amsterdam, qui, sur quelques ouvrages, paroissent comme ayant imprimé à Leyde. Abraham épousa Maria Vermeulen, dont il n'eut qu'une fille, qui mourut le 17 mars 1738 sans laisser d'enfans.

11°. *Pierre I*, d'Utrecht.

L'ouvrage de Benjamin Priolo, *de rebus Gallicis*, est imprimé *Ultrajecti apud Petrum Elzevirium* 1669, comme on le voit au titre imprimé; car, au titre planche, on ne trouve que : *Ex officinâ Elzevirianâ.* L'année suivante, Pierre donne aussi trois autres ouvrages, et nous ne le voyons plus reparoître les années suivantes. Ce silence est suppléé par les lettres de quelques savans, qui nous donnent du moins quelques détails sur ce Pierre Elzévir. Il étoit fils de Pieter Elzevir et d'Annetje Dirk Justyn, petit-fils d'Arnout et de Jacomina Dubois, et arrière-petit-fils de Matthieu, fils de Louis Ier. Pieter ou Pierre Ier. d'Utrecht, naquit en mars 1643. Il épousa 1°. Aletha van Beuthen, dont il n'eut que deux

filles ; 2°. Sophie Luchtenburgh, dont il eut deux fils, Jonathan et Pieter, qui moururent sans alliance, et deux filles. Il étoit conseiller à Utrecht. Au mois de mars 1669, Grævius écrit à Heinsius qu'il a trouvé à Utrecht, où il demeure, un imprimeur qui consent à se charger des œuvres posthumes du savant Meursius : « *Is est Petrus Elzevirius, movebit præla*, dès qu'il auru reçu les manuscrits. » Ceci prouve que Pierre n'étoit pas un simple libraire comme on l'a conjecturé, mais qu'il étoit aussi imprimeur. L'édition traîna en longueur sans qu'il y eût de la faute de Pierre. Louis XIV s'empara de presque toutes les villes de la Hollande, et entre autres d'Utrecht, en 1672. Les vainqueurs, comme on le voit par plusieurs lettres de Grævius, se conduisirent dans les villes avec modération, mais les campagnes furent ravagées, et les manufactures détruites ou hors d'état d'être mises en exercice de long-temps. Un des ouvrages de Meursius étoit déjà imprimé ; mais au milieu du trouble et des armes, on avoit peine à en rassembler les feuilles éparses de tout côté. Pierre fit sans doute des pertes considérables par un suite de ce malheureux événement que l'histoire ne nous représente cependant qu'avec un éclat et une pompe qui nous éblouit et nous empêche d'en apercevoir toute l'horreur. Grævius, au mois d'octobre 1674, annonce à Heinsius que l'infortuné Pierre Elzévir alloit être obligé de vendre tous ses livres et toutes ses tablettes. Par une autre lettre, il paroît que la vente s'étoit faite, et qu'elle produisoit très-peu

de chose, parce que l'argent étoit fort rare. Je crois cependant que Pierre ne fit pas une vente générale, ou qu'il remonta depuis sa boutique et rétablit ses presses. On le voit en ce qu'au mois de juin 1675, Heinsius écrit à Grævius qu'il a vu Pierre Elzévir, et que celui-ci se plaint de ce que Grævius ne lui a pas encore envoyé la préface des antiquités de Meursius. Il s'agissoit des *Cretensia*, ce qui fait dire (lettre du mois de juillet) à Heinsius, mécontent sans doute des délais de Pierre, que cet imprimeur est plus Crétois que les Crétois même. Pierre avoit été fait conseiller d'Utrecht dès 1667. Cette même année, au mois de décembre, Grævius écrit : *Petrus Elzevirius albo senatorum est adscriptus;* et peut-être cette dignité fut-elle cause qu'il fût un peu plus maltraité que les autres à la prise d'Utrecht : *Periclitatur magnitudo principum, minuta plebs facili præsidio latet*, comme le dit Phèdre.

Pierre étoit parent des Elzévirs d'Amsterdam. Sept jours après la mort de Daniel Elzévir (en 1680), la veuve de celui-ci envoya un de ses fils à Utrecht pour recueillir la succession de la sœur de Daniel, qui étoit morte six mois auparavant sans laisser d'enfans. Pierre, qui s'étoit déjà emparé de la succession, *quasi ista hereditas sibi soli evenisset*, reçut très-mal le fils de Daniel, et le maltraita tellement, que ce jeune homme fut forcé de partir d'Utrecht le même jour qu'il y étoit arrivé, le 20 octobre 1680, et de s'en retourner à Amsterdam pour s'en

plaindre à sa mère et pour prendre avec elle les voies nécessaires pour faire valoir leur droit.

Voilà ce que Grævius écrivoit à Heinsius au moment même où le fils de Daniel se rembarquoit précipitamment. Nous ignorons la décision de ce procès, et nous ne trouvons plus aucun renseignement sur ce Pierre Elzévir.

12°. *Louis II.*

Louis II étoit fils d'Isaac et de Jacomina Van Svieten. Le 9 novembre 1639, il épousa à Roterdam Adriana Bosman, fille d'un bourguemestre de Roterdam, dont il eut un fils nommé Louis et une fille nommée Barbera. Il avoit été capitaine de vaisseau. Meursius écrit, du 25 septembre 1639, que Louis se propose d'établir sous peu de mois une imprimerie à Amsterdam; mais je ne crois pas, dit-il, qu'il soit assez riche pour exécuter une pareille entreprise, à moins que ses oncles de Leyde, *Patrueles Leydenses*, ne viennent à son secours. Par ces oncles, il entend Bonaventure et Abraham, frères d'Isaac. Ce projet étoit même de plus ancienne date, et le même Meursius, dans une lettre du 12 octobre 1637, marque à Vossius, qui demeuroit à Amsterdam, qu'il a appris avec plaisir, de Louis Elzévir lui-même, que celui-ci se proposoit de s'établir à Amsterdam. Le *Baudii amores* porte : *Amstelodami apud Ludovicum Elzevirium* 1638; mais sur la plupart des exemplaires on lit : *Lugd. Bat. apud Franciscos Hegerum et Hackium*. Le

nom du véritable imprimeur se trouve à la fin : *Lugd. Bat. typis Georgii Abrahami Vandermarse* 1638 ; et il paroît que l'impression se fit seulement aux frais de Louis, d'Hegerus et d'Hackius. J'en dirois autant du *Speculum tragicum de Dickenson* Lugd. Bat. apud Ludov. Elzev. 1640, d'autant plus que cette édition est détestable. L'imprimerie d'Amsterdam ne prend consistance qu'en 1640, et cette année Louis donna dans cette ville l'ouvrage de De Forbes sur l'Apocalypse. Il travailla seul les années suivantes jusqu'en 1655, que Daniel vint se joindre à lui. Crevenna se trompe en fixant le commencement de cette association en 1660. Les registres placent la mort de Louis le 21 juillet 1662. Il seroit difficile d'en fixer la date, si on ne consultoit que les adresses qu'on trouve à la tête de plusieurs ouvrages. Le Tite-Live, *variorum*, porte au premier volume la date de 1665, au second 1664, et tous deux *apud Ludovicum Elzevirium*. Le troisième, sous la date de 1664, ne porte que *apud Danielem*. Quelques ouvrages imprimés en 1664 portent aussi le nom de Louis, qu'on ne trouve plus, du moins sur les frontispices imprimés, passé 1665. Crevenna, il est vrai, ne fait mourir Louis qu'en 1669, et voici, je pense, ce qui l'a induit en erreur. Le Justin *variorum* fut donné en 1659, par Louis et Daniel. Une seconde édition de 1669, calquée sur cette première, porte aussi au frontispice les noms des deux associés. Ce frontispice est gravé, et sans doute on a fait servir la même planche, à la date près, qui aura

été rafraichie, et où l'on aura changé 1659 en 1669. Cette manipulation, très-aisée à concevoir par ceux qui sont au fait de la gravure en cuivre, peut seule expliquer les difficultés que présentent les changemens de date ou d'adresse, soit de noms de villes, soit de noms d'imprimeurs, que l'on aperçoit sur les frontispices de plusieurs ouvrages des Elzévirs et autres imprimeurs. On a même souvent abusé de cette facilité qu'offrent les planches de cuivre pour changer les dates et les noms et pour donner une ancienne édition pour une production nouvelle. Il n'en est pas de même des frontispices imprimés; il faut les refaire entièrement et les remettre comme en carton ou feuillet collé, à moins que, par un artifice encore plus grossier, on ne se borne à couvrir la vraie date par une bande de papier que l'on colle dessus, et sur laquelle on a imprimé la nouvelle adresse. La gravure en bois ne se prêteroit pas non plus à la première de ces impostures.

13°. *Daniel.*

Daniel, fils de Bonaventure Elzévir et de Sara, fille de Daniel Van Ceulen, fut baptisé le 26 novembre 1617. Il eut pour parain Daniel Heinsius, et pour maraine Marcine, femme de Meursius. Il épousa Anna Baerningh, dont il eut six filles et deux fils, Louis et Daniel. La plupart de ses enfans moururent jeunes, et Heinsius le fils (Nicolas) écrit, en décembre 1676, à Grævius pour refuser d'être le parain de son treizième enfant. J'ai, dit-il, très-mauvaise main pour cela,

témoins vos enfans et ceux d'Elzévir que j'ai tenus, et qui sont tous morts. Nous avons déjà parlé de Daniel et du voyage qu'il fit à Paris dans sa jeunesse, comme aussi de son association avec Jean, son cousin. Quelques difficultés qu'il eût avec ce premier associé, ou d'autres raisons que nous ignorons, l'engagèrent à quitter Leyde et à venir à Amsterdam se joindre à Louis. Il y passa en 1655. Son second associé mourut en 1662, et Daniel se vit chargé seul de tout le travail. Les temps n'étoient plus si favorables, et si, dans les commencemens, il avoit eu lieu de se promettre les plus heureux succès, dans la suite les guerres qui ravagèrent la Hollande, les malheurs de toute espèce et les fléaux de tout genre qui vinrent accabler sa malheureuse patrie, lui firent bientôt perdre courage. En 1678, il se plaignoit de ce que la misère du temps et la rareté du papier ne lui permettoient pas de se charger de quelques ouvrages très-importans. Cependant tout le monde s'adressoit à lui comme à un imprimeur *Majorum Gentium*, pour me servir de l'expression de Munckerus, lettre du mois de juin 1678; et il étoit vraiment affligé de ne pouvoir répondre à la confiance des savans et à l'attente du public. Il auroit bien voulu surtout compléter le Cicéron *variorum*, dont il avoit donné les épîtres familières dès 1677. Les fâcheuses circonstances ou l'on se trouvoit l'empêchèrent de mettre la dernière main à cette grande entreprise. Il ne négligeoit cependant rien pour se procurer des pays étrangers ce qu'il ne

pouvoit trouver alors dans son propre pays. Il alla en Angleterre en 1674, en 1678 et en 1679; en France en 1662, 1669, 1679, et sans doute à d'autres époques. En 1650, il étoit en Danemarck au mois de novembre, et il fit plusieurs voyages dans ce royaume, où les Elzévirs, par une suite des services rendus à cette couronne par Lopez de Haro, jouissoient du privilége très-rarement accordé de l'exportation des cuirs.

En juillet 1651, Graswinckelius ayant composé un livre dans lequel il prenoit la défense des rois et de l'infortuné Charles Ier., Louis se disposoit à l'imprimer, lorsque l'auteur reçut une défense de rien imprimer contre le livre de Milton. Cette défense venoit des États de Hollande (*autoritate publicâ*), qui craignoient, ainsi que le reste de l'Europe et la France même, jusqu'à l'ombre de Cromwel. Ce qui doit paroître étonnant, c'est que l'ouvrage de Milton venoit d'être imprimé par Louis, qui n'y avoit pas mis son nom, et qu'en même temps l'ouvrage de Saumaise, *Defensio Regia*, 1649, aussi sans nom, étoit sorti des presses des Elzévirs de Leyde. Heinsius écrit, au mois de juin, à Vossius tout ce qui venoit de se passer au sujet du livre de Graswinkelius, et il ajoute que Milton n'est pas, comme on le croit, un homme de néant, et qui n'auroit eu d'autre mérite que sa science et l'avantage d'être soutenu par la faction populaire; mais que Louis Elzévir l'a assuré que Milton étoit un homme d'une naissance assez distinguée, riche et vivant à la campagne, loin des affaires publiques.

Daniel ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit contribuer à relever son imprimerie et à étendre son commerce. On sait qu'il avoit pour correcteur de cette même imprimerie Zetterus, dont Carpzovius fait le plus grand éloge dans une lettre à Heinsius, où il en parle, non-seulement comme d'un savant, mais comme d'un excellent homme, de l'amitié duquel il paroît s'honorer. Vers la fin de 1659, Daniel, encore associé de Louis, s'adressa à Heinsius pour avoir des informations sur Curion, qui se proposoit pour être le correspondant des Elzévirs en Danemarck. Heinsius en écrivit à Schefferus, qui demeuroit à Upsal, ainsi que Curion. Schefferus fit réponse qu'il connoissoit Curion depuis 13 ans; que c'étoit un homme intelligent et qui avoit beaucoup de conduite; que l'Université d'Upsal lui avoit confié le soin de sa bibliothéque et de son imprimerie; et qu'enfin le roi lui avoit accordé de grands priviléges. En conséquence, les Elzévirs accordèrent toute leur confiance à cet honnête homme, qui en jouissoit encore en 1667. Le 22 juillet 1662, Corvinus, qui a tant fait imprimer de livres chez les Elzévirs, leur envoie son ouvrage sur le digeste, dont l'Empereur Léopold lui a accordé le privilége le 13 mars de la même année. Louis et Daniel n'avoient pas besoin de ce privilége; mais l'ouvrage n'auroit pas pu, sans cette sauve-garde, se débiter dans l'Empire. Heinsius fut plus content des Elzévirs d'Amsterdam qu'il ne l'avoit été de ceux de Leyde; et en 1662 il écrit à un jésuite d'Anvers qu'il a plu-

sieurs preuves de la bonne foi et de l'exactitude des Elzévirs : *Multis argumentis Elzeviriorum fides ac sedulitas mihi perspecta est.* Thomas Joly, libraire de Paris, étoit le correspondant de Daniel, et il l'étoit encore en 1672. Kœnig, libraire d'Hambourg, l'étoit pour l'Allemagne en 1666, et Daniel avoit d'autres correspondans à Londres, à Venise, à Rome et à Upsal, comme nous venons de le voir.

En 1671, Daniel eut un procès avec Scheffer, et voici à quelle occasion. En 1659, ce fameux antiquaire fit imprimer à Upsal, chez Curion, quatre livres *de Militiâ veterum Navali*, in-4°., qu'il dédia à la reine Christine. Cette impression se fit aux frais de Janson. Quelques années après, en 1668, Scheffer retoucha ce traité, le corrigea, l'augmenta, et en fit comme un ouvrage nouveau. Il en fit proposer le manuscrit à Daniel Elzévir par Heinsius, en lui disant que ce libraire trouveroit avec lui toutes sortes de facilités, et qu'il en passeroit par toutes les conditions qui seroient exigées de lui, pourvu qu'elles ne fussent pas impraticables; seulement le libraire seroit obligé de faire faire de nouvelles planches; que, pour lui Schefferus, il ne demandoit qu'un petit nombre d'exemplaires pour toute récompense de son travail. Plusieurs voyages et d'autres affaires de Daniel retardèrent l'impression. Scheffer crut y voir de la mauvaise foi de la part de cet imprimeur, d'autant plus que celui-ci lui dit au bout de deux ans qu'il lui restoit encore quelques exemplaires de la première édition. » Il

auroit dû, dit Schefferus, me donner cette raison plutôt; pourquoi ne m'en a-t-il point parlé lorsqu'il s'est chargé de la seconde édition? D'ailleurs, s'il ne reste qu'un si petit nombre d'exemplaires des 1,500 que Janson a fait tirer, la perte ne sera pas bien grande.» Mais c'étoit une défaite honnête de la part de Daniel, que Meibomius avoit assuré qu'il alloit donner un ouvrage où celui de Scheffer seroit parfaitement réfuté. Scheffer, de mauvaise humeur, chercha alors un autre imprimeur, et fit ses conditions avec Waesberge d'Amsterdam, à qui Daniel promit de remettre fidellement les dix planches déjà gravées, et de les céder au prix qu'elles lui avoient coûté. Cette édition n'eut point lieu, et en 1671, Nicolas Witsenius, consul d'Amsterdam, donna un ouvrage *de Architecturâ navali novantiquâ*. Comme il traitoit la même matière que Scheffer, il avoit puisé dans les mêmes sources, et il s'étoit souvent rencontré avec lui. Scheffer l'accusa de plagiat, et il accusa aussi Elzévir d'infidélité. Ce qui paroissoit même donner quelque vraisemblance à cette double accusation, c'est que Daniel avoit gardé long-temps le manuscrit de Scheffer. Morrhofius et Jean Moller consignèrent les plaintes de Scheffer dans leurs ouvrages; mais Moller ayant été mieux instruit depuis, se rétracta, et rendit à Witsenius et à Daniel Elzévir la justice qui leur étoit due. On trouve, à la tête de la bibliothèque de Fabricius, une lettre de Moller qui renferme une partie de ces détails, qu'il tenoit de Wetstein, célèbre imprimeur

d'Amsterdam, qui étoit alors *Domesticus Danielis*, ce qui ne signifie que son commensal ou son apprenti. Pendant tout le temps que le manuscrit de Scheffer demeura entre les mains de Daniel, Witsenius étoit à la Cour de Russie par ordre des États, et ce savant homme, connu d'ailleurs par son mérite et son exacte probité, assura qu'il n'avoit eu aucune connoissance de l'ouvrage de Scheffer, soit imprimé, soit manuscrit. Mais, encore une fois, il n'est pas surprenant qu'ils se fussent rencontrés; et ce qui seroit une preuve complète de plagiat dans des ouvrages de génie et d'imagination, n'est, à l'égard des ouvrages d'érudition, qu'un indice de recherches semblables faites dans les mêmes sources.

Menage, dans l'édition de ses poésies donnée en 1663, par Daniel, fait un très-grand éloge de cet imprimeur, dans une pièce qui se trouve page 114.

At, ô dulce decus meum, Elzeviri,
Præstantissime quot fuere, quot sunt
Typorum pater elegantiarum
.....
..... Sic decus Elzevirianum
Doctorum volitans per ora vatum
Terras impleat, impleatque cœlum,
Turnebos simul atque Vascosanos,
Et vincas Stephanos, Manutiosque.

On ne regardera, si l'on veut, cette pièce de vers, et la lettre de Balzac que nous avons rap-

portée, que comme un compliment de la part de Menage et de Balzac, dont l'amour-propre flatté par d'aussi jolies éditions de leurs ouvrages, exigeoit au moins en paiement quelque tribut d'éloges. L'autorité de Menage, en supposant même qu'il parlât ici sérieusement, n'est pas suffisante pour que son dernier vers termine les disputes qui pourroient s'élever sur le mérite des Etiennes et sur celui des Aldes. Nous avons parlé de celui des Elzévirs dans le premier paragraphe de cette introduction, où nous avons aussi examiné si les caractères qu'ils ont employé sont ceux de Garamond, comme l'assure M. Didot, ou si ce sont les caractères des Sanlecques, comme on le prétend dans les *Epreuves des caractères du fonds des Sanlecques*, Paris, 1757.

La marque de Daniel et de son associé, étoit l'olivier avec Minerve qui tient d'une main son bouclier, et de l'autre, le ruban où est la devise : *Ne extra oleas*, que nous avons expliqué, et que les Etiennes remplaçoient quelquefois par celle-ci : *Noli altum sapere.* Dans le symbole des Elzévirs, la chouette est au-dessous de la devise, et cet oiseau consacré à la déesse qui préside aux sciences, annonce encore des travaux faits dans le silence du cabinet, et que la nuit même interrompt à peine.

Vers la fin de 1675, Daniel acheta des héritiers de Vossius les manuscrits de ce grand homme, et se proposa, de concert avec Isaac Vossius son fils, de les donner au public. Les temps étoient néanmoins bien malheureux, et Cuper marque

à Heinsius, au mois de novembre de la même année, que tous les imprimeurs de Leyde et d'Amsterdam se plaignoient de la rareté du papier et de l'extrême misère qui régnoit partout. Ces malheurs furent sans doute cause que Daniel n'imprima qu'un petit nombre d'ouvrages depuis 1672 jusqu'à sa mort. A l'exception de l'année 1678, où il imprima un assez grand nombre de livres italiens, il ne sortit, les autres années, que trois ou quatre ouvrages de ses presses.

Outre la misère qui étoit extrême dans toute la Hollande, les maladies et surtout les fièvres commençoient à faire des ravages dans la ville d'Amsterdam. Vetstein, le père, fut emporté au mois de septembre 1679. L'année suivante, Daniel Elzévir en fut attaqué, et le 12 octobre 1680, Grævius écrit à Heinsius : « Daniel Elzévir est malade de la fièvre, avec cinq personnes de sa maison. » Ces fièvres très-aiguës et très-dangereuses emportoient tous les jours quarante ou cinquante personnes dans la seule ville d'Amsterdam. Daniel y succomba au bout de quelques jours : « Nous venons de recevoir aujourd'hui la triste nouvelle de la mort de notre ami commun, Daniel Elzévir, que nous avons perdu hier à midi. » C'est ce qu'écrivoit Grævius à Heinsius le 14 de septembre, et il ajoute : « La république des lettres fait une grande perte; mais sa famille, dont une grande partie est aussi malade, en fait une bien plus grande. » Ces fièvres régnoient aussi à la Haye et dans une grande partie de la Hollande. La femme de Daniel en étoit attaquée, et

Heinsius lui-même étoit malade. Daniel Elzévir mourut donc le 13 septembre 1680; il laissoit des enfans, mais il ne paroît point qu'ils aient été imprimeurs, et Daniel passe avec raison pour le dernier de sa famille qui ait exercé cet art.

On ne pouvoit refuser à Daniel la plus grande intelligence et le plus grand soin dans ce qui regardoit l'imprimerie et le commerce des livres; cependant sa succession se trouva très-embrouillée à sa mort. Ce que nous avons dit suffit pour prouver que ce fut moins sa faute que celle des temps : « Les affaires des héritiers paroissent très-embarrassées, » écrivoit Grævius, le 14 février 1681. Il ajoute qu'il revient d'une campagne que les Elzévirs avoient dans les environs d'Amsterdam, et où toute la famille alloit passer le dimanche. Cette maison de campagne se vendoit alors; et quoique Louis Elzévir y eût fait des embellissemens et de la dépense pour plus de 25,000 florins, elle fut adjugée à Wolzogen pour 7,000 florins : « On vendra aussi tous les autres biens de campagne des Elzévirs, ajoute Grævius. Je crains bien, écrivoit-il encore, en février 1681, que Daniel n'emporte avec lui toute la gloire des Elzévirs, qu'on a vu fleurir pendant tant d'années, par un si grand nombre de belles éditions qu'ils ont donné. » Il apprend à Heinsius qu'on vient d'imprimer un catalogue de livres qui devoient être vendus à La Haye; et qu'à la première inspection, il a reconnu que c'étoient des livres des Elzévirs, ce qui lui a été confirmé depuis. C'est encore une preuve que Daniel avoit

des boutiques dans plusieurs villes, à Leyde, à La Haye, etc. Le 14 avril 1681, Grævius marque que les curateurs nommés à la succession de Daniel, n'ont accepté que sous bénéfice d'inventaire : « Cet événement, ajoute-t-il, désole tous les imprimeurs, qui craignent de perdre tout leur crédit, après ce qui vient d'arriver à Daniel, *qui hujus corporis princeps erat*, ce qui fait, dit-il, qu'ils ne veulent plus faire d'entreprises considérables ; d'ailleurs ils rassemblent leurs fonds de tous côtés, et les mettent en réserve pour la vente d'Elzévir, *in quâ Liviis, Senecis, Tacitis, Justinis Tulliisque ejus insidiantur.* » Enfin, la vente se fit vers le mois de juillet. On craignoit que la rareté de l'argent n'y fît tort ; cependant les livres des Elzévirs, du moins ceux qu'ils avoient imprimés, se vendirent 240,000 francs. C'est ce que nous apprend Grævius, dans une lettre à Heinsius, du 3 août 1681 : « Les livres imprimés par Elzévir ont été vendus très-chers : on en a retiré 120,000 florins. Van Syl a acheté votre Ovide et mon Hésiode. Blaew, Wetstein et leurs associés ont acheté le Cicéron. Je ne connois pas les autres acquéreurs. »

Heinsius mourut peu de temps après cette vente. Il ne travailla, pour ainsi dire, pendant toute sa vie, que pour les presses des Elzévirs ; et la gloire de ces imprimeurs étant comme éclipsée à la mort de Daniel, Nicolas Heinsius ne survécut pas long-temps à son ami, dont la perte lui fut très-sensible. Grævius lui écrivoit encore le 3 septembre, et Burman, le père, croit qu'il y a une

une erreur dans la date d'une lettre de Grævius à Heinsius, du 18 décembre, puisque Heinsius, dit-il, étoit mort depuis quelque temps. » Et, en effet, Pierre Burman II assure qu'Heinsius mourut le 7 octobre 1681, à 61 ans. La vente de ses livres ne se fit néanmoins que le 15 mars 1683, et elle se fit à La Haye. Son catalogue est curieux et recherché par les amateurs des éditions données par les Elzévirs, dont on trouve un très-grand nombre dans ce catalogue qu'ils n'ont cependant pas imprimé.

14°. *La veuve de Daniel.*

Le *Corpus juris civilis*, *in*-8°. *de* 1681, fut donné *Amstelodami, apud viduam Danielis Elzevirii.* Cette veuve donna aussi, la même année, un ouvrage du P. Malebranche, intitulé : *Eclaircissement*, etc., et il est à présumer que ce fut elle qui donna le *Catalogus librorum qui in bibliopolio Danielis Elzevirii venales extant, et quorum auctio habebitur in ædibus defuncti. Amst.* 1681. Jean Blaew fut associé de cette veuve pour l'impression du *Corpus juris.* Nous démontrons dans un autre paragraphe que toutes les Bibles et autres belles éditions qui ont été publiées sous le nom de Cologne, ne sont pas des Elzévirs, comme on l'a prétendu ; mais qu'elles furent données à Amsterdam, par les Janson-Blaew (ou Cæsius).

15°. *Héritiers de Daniel.*

discours politique sur Tacite, etc., in-4°., 1682, on lit : *Amsterdam, chez les héritiers de Daniel Elzévir.* Par ces héritiers, en supposant que sa veuve Anna Baerningh ne fût pas morte à cette époque, on ne doit entendre que ses deux fils, Louis et Daniel.

16°. *Les frères Elzévirs.* Fausse adresse.

La Politique, ou *Histoire abrégée de Guillaume III de Nassau*, est imprimée *à Amsterdam, chez les frères Elzévirs*, 1695. Il existoit alors plusieurs branches de cette famille. Il est difficile de spécifier dans laquelle de ces branches l'art de l'imprimerie s'étoit conservé. On doit même supposer que cette famille se retrancha uniquement dans le commerce de la librairie ; autrement, il existeroit d'autres ouvrages qui seroient sortis de ses presses. On pourroit dire la même chose de Pierre II et d'Abraham II. Ajoutons que cette histoire de Guillaume III est si mal imprimée, que je ne crois pas qu'aucune branche des Elzévirs eût voulu se déshonorer par une production aussi médiocre. Je soupçonne donc que c'est un faux titre.

17°. *Pierre II.*

Les *Mélanges de Colomiès*, in-12, sont imprimés *à Utrecht, chez Pierre Elzévir, en* 1692, selon le catalogue de la bibliothéque du roi. J'avois soupçonné d'abord que c'étoit une fausse indication, mais j'ai vu l'ouvrage, et je remar-

querai seulement qu'il est difficile de croire que ce Pierre Elzévir, qui paroît en 1692, soit le même qu'on a vu nommé magistrat à Utrecht en 1667, et qui n'imprime plus rien depuis 1670. Je crois donc qu'il s'agit plutôt de Pieter, frère de Jonathan, tous deux fils de ce Pierre I.

Abraham II.

Un *Discours latin de Spanheim* est imprimé *à Leyde, chez Abraham Elzévir*, et depuis cette année jusqu'en 1702, je vois paroître différens ouvrages chez ce même Abraham, et toujours à Leyde; ce qui prouve qu'une branche des Elzévirs avoit continué de demeurer à Leyde, ou y étoit retournée. En 1700, il existoit au moins quatre Abraham Elzévirs. L'un d'eux demeuroit en effet à Leyde, où il étoit conseiller et échevin. Il étoit fils de Jean et d'Eva van Alphen, et frère de Daniel, vice-amiral de Hollande. Il y a quelque vraisemblance que les éditions dont nous venons de parler, furent imprimées par lui, ou du moins à ses frais, s'il n'étoit que libraire, comme je le crois.

19°. *Isaac II.* Faux Elzévir.

Les *derniers Discours de M. Morus* (ministre protestant) portent sur quelques exemplaires : *A Amsterdam*, 1680, *chez Isaac Elzévir*, in-8°. Ce n'est qu'une brochure très-mal imprimée et sur un papier détestable. L'édition paroît de Genève ou de Charenton. Il y avoit néanmoins, en

1680, plusieurs petits-fils du premier Isaac et d'Abraham, qui portoient le nom d'Isaac, lequel s'est conservé jusqu'à ce jour parmi leurs descendans; mais ce seroit leur faire injure que de leur attribuer cette production.

20°. et 21°. *Gabriel* et *Louis*. Faux Elzévirs.

On peut dire la même chose d'une édition encore plus pitoyable des *Mémoires de la Rochefoucault*, dont l'adresse est : *A Amsterdam, chez Louis et Gabriel Elzévirs, sur l'imprimé*, 1665, *in*-12. Il n'y a jamais eu personne dans la famille des Elzévirs qui ait porté le nom de Gabriel; et, outre que Louis, associé de Daniel, étoit mort avant 1665, on peut dire que cet imprimeur auroit rougi de voir son nom à une impression qui figureroit tout au plus dans la Bibliothéque bleue.

Nous n'avons pas dessein de donner l'arbre généalogique complet des Elzévirs, cependant nous croyons faire plaisir au lecteur en terminant ce paragraphe par un extrait de leur généalogie, et par la liste des personnes de la famille des Elzévirs qui existent encore aujourd'hui (vers 1798, temps auquel cette notice a été commencée).

Tableau des Elzévirs, imprimeurs-libr. à Leyde, La Haye, Utrecht et Amsterdam, de 1592 à 1681.

Louis I, Elzévir, marié vers 1564, paroît sur l'*Eutrope* de 1592, et sur *Satyræ duæ* en 1617, à Leyde.

1°. *Matthys* ou *Matthias*, né en 1565, paroît sur le *Stevin* de 1618, avec *Bonaventure*; marié en 1591; mort le 6 décembre 1640, à Leyde.				2°. *Ægidius*, (Gilles) sur le *Linschot* de 1599, à La Haye.
1°. *Isaac*, marié en 1616, imprime depuis 1617 jusqu'en 1626, à Leyde.	2°. *Arnoût.*	3°. *Abraham*, né 1592; marié en 1621; mort le 14 août 1652, à Leyde.	4°. *Bonaventure*, en société avec son père en 1618. avec *Abraham*, 1626; meurt 1652.	5°. *Jacob*, marié en 1620, imprime en 1626, à La Haye.
Louis II, marié en 1639; s'établit à Amster. vers 1640; meurt en 1662.	*Pierre I.*	*Jean*, né en 1622; marié en 1647; imprime avec *Daniel* en 1652; seul en 1655; meurt le 8 juin 1661.	*Daniel*, né en 1617, va joindre *Louis* en 1655; meurt le 13 septembre 1680.	
	Pierre II, conseiller d'Utrecht, impr. en 1669 et 1670.	*Daniel*, vice-amiral de Hollande, n'imprime point, mais *Eva van Alphen* sa mère, imprime de 1661 à 1674.	*Louis* et *Daniel* n'impriment point; mais leur mère *Anna Baerning* imprim. en 1680 et 1681.	

Elzévirs actuellement existans.

1°. *Isaac-Johannis*, né à Amsterdam, secrétaire d'Harderwick; il descend d'Isaac.
2°. *Louis-Dithmer*, fils du précédent.
3°. *Isaac-Hermannus*, officier de marine, demeurant à Gorcum; il descend aussi d'Isaac.
4°. *Jean-Jacob*, né à Roterdam en 1746; il a été conseiller et bourguemestre de Roterdam, où il demeure; il descend d'Abraham, ainsi que les trois suivans, qui sont ses neveux.
5°. *Isaac-Jean*, né à Roterdam en 1775.
6°. *Cornelis-Meindert*, né à Berg-op-Zoom, en 1776.
7°. *Thymon-Abraham*, né dans la même ville, en 1777.
8°. *Pieter-Johan*, né en 1735; il descend d'Arnout, frère d'Isaac.

Nota. L'introduction au Catalogue, encore manuscrit, de toutes les éditions des Elzévirs, renferme six paragraphes, dont celui-ci est le plus étendu. Dans les autres, on examine d'autres questions que l'on peut faire sur les éditions données par ces imprimeurs. L'ouvrage entier auroit environ trois volumes *in*-8°; il est terminé.

J. F. A—Y.

POÉSIE.

Opuscules en vers et en prose; par M^rie^. J. J. *Victorin-Fabre.* In-8°. Prix, 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 20 cent. franc de port. A Paris, au bureau de la Revue philosophique, rue de Grenelle, n°. 7, faubourg Saint-Germain; chez *Girard,* libr., rue Saint-André-des-Arcs, n°. 59; *Debray,* libraire, rue Saint-Honoré, barrière des Sergens; *Martinet,* libraire, rue du Coq-Saint-Honoré; *Dabin,* libraire, palais du Tribunat.

On se plaint de la décadence de notre littérature; il faut peut-être en accuser le public autant que les auteurs. Nous avons des écrivains distingués dans plus d'un genre; et il devroit s'en former de nouveaux, car l'instruction est aujourd'hui plus universellement répandue qu'elle ne l'étoit autrefois. Mais le public, rassasié de chefs-d'œuvres, reçoit les nouveautés avec indifférence; ou s'il les accueille quelquefois avec faveur, ses encouragemens sont plus funestes à la littérature que ses dédains même. Toutes les préférences sont de nos jours pour des ouvrages futiles, dont le mérite est aussi mince que le sujet. Un peu d'esprit tient lieu de tout; les jeunes-gens qui, avec des études et du travail, auroient peut-être produit des ouvrages utiles

dans la maturité de leur talent, se livrent à la facilité de ces compositions éphémères ; et loin de passer leur jeunesse à acquérir des idées, ils se hâtent d'arranger des mots. Les uns perdent leur temps à coudre des scènes de vaudeville ; les autres, passant des écoles au rang des *magister* littéraires, épuisent leur savoir de collége dans des articles de journal. Les journaux et les petits théâtres me paroissent les premières causes de la frivolité de nos jeunes auteurs, et du peu de solidité qu'on remarque dans nos livres modernes.

J'ignore si dans cette disposition des esprits, l'auteur des opuscules en vers et en prose, M. Victorin Fabre, a travaillé pour le succès en traitant des sujets qu'on auroit appelés importans autrefois, mais qui n'auront peut-être pas aujourd'hui le piquant du sujet de *la Gastronomie*. *L'indépendance des gens de lettres, l'influence des spectacles sur les mœurs et sur le goût, l'influence même de l'amour*, pourroient bien passer dans nos cercles pour de vieilles questions métaphysiques, bonnes tout au plus dans le siècle passé. *Autre temps, autres mœurs ;* il restera toujours, quoi qu'il arrive, que M. Fabre a traité ces divers sujets avec beaucoup de talent.

Son discours sur l'indépendance parut il y a quelques mois ; divers ouvrages périodiques s'empressèrent de le recueillir. Les journaux en ont parlé avec éloge depuis qu'il a été réimprimé par l'auteur. Il seroit inutile d'en faire une nouvelle analyse ; je me bornerai à de courtes observa-

tions. L'auteur a mis au commencement de son *discours* le portrait de l'homme de lettres qui vit au sein de la nature et de l'indépendance.

Affranchi des erreurs d'une vie inquiète,
L'écrivain studieux, au sein de la retraite,
Laisse couler en paix ses modestes loisirs.
C'est là qu'exempt d'honneurs, libre de vains désirs,
Au flambeau du Génie épiant la Nature,
Il la surprend sans voile, et la peint sans parure.
D'une tranquille étude il goûte la douceur;
Et la gloire pour lui naît au sein du bonheur.
Il se fait un Olympe au-dessus des orages.
Loin, bien loin sous ses pieds, un voile de nuages
Dérobe à ses regards ces flots tumultueux,
Ces écueils que la foudre éclaire de ses feux,
Cet Océan sans ports, où gronde la tourmente,
Où, de l'ambition suivant l'étoile errante,
Les crédules humains, frêles jouets du sort,
Sans rame et sans boussole emportés loin du bord,
Se choquant dans la nuit au milieu des orages,
L'un par l'autre brisés, confondent leurs naufrages.

L'idée de cette dernière période depuis ce vers, *loin, bien loin sous ses pieds un voile de nuages*, etc., paroît avoir été donnée à l'auteur par un morceau très-célèbre de Lucrèce (1). Le voici, suivi de la traduction de M. de Voltaire :

Sed nil dulcius est, bene quàm munita tenere
Edita doctrinâ sapientum templa serena :
Despicere undè queas alios, passimque videre
Errare atque viam palantes quærere vitæ :
Certare ingenio : contendere nobilitate :

(1) De rer. natur. II, 7-13.

Noctes atque dies niti præstante labore
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.

Heureux qui, retiré dans le temple des sages,
Voit en paix sous ses pieds se former les orages:
Qui contemple de loin les mortels insensés,
De leur joug volontaire esclaves empressés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre,
Sans penser, sans jouir, ignorant l'art de vivre,
Dans l'agitation consumant leurs beaux jours,
Poursuivant la fortune, et rampant dans les Cours!

Voilà, certes, de beaux vers, et les périodes latine et française sont construites avec beaucoup d'art. Mais il me semble que si on relit la période plus rapide et non moins élégante de M. Fabre, on y trouvera encore plus de chaleur et de poésie; il me semble que dans ce nouveau *concours*, si l'on peut parler de la sorte, M. Fabre a mérité la couronne, soit par le choix pittoresque des expressions: « Ces flots *tumultueux*, ces écueils que la foudre *éclaire* de ses feux, cet océan *sans ports où gronde la tourmente*, etc.; soit par la nouveauté brillante des images, *où de l'ambition suivant l'étoile errante;* et soit enfin par la hardiesse de cette figure qui, transformant les mortels en vaisseaux battus de la tempête, nous les représente errans sur l'océan de la vie, *sans rame et sans boussole*, égarés loin du bord par l'étoile de l'ambition, et qui *se choquant dans la nuit au milieu des orages, l'un par l'autre brisés, confondent leurs naufrages.*

Il n'est pas étonnant qu'une pièce pensée et

écrite de la sorte *ait paru* à l'Académie mériter, selon les expressions de son secrétaire perpétuel, *une distinction particulière*; « cette savante com- » pagnie lui accorda l'*accessit* qui n'avoit point » jusqu'ici été décerné par l'Institut national; » et le morceau que nous avons cité fut très-ap- plaudi dans sa séance publique. On y applaudit encore davantage le portrait de Voltaire, et une belle comparaison du Rhône, transcrite dans la plupart des journaux.

« Ce discours est suivi d'une espèce de *dia-* » *logue des morts* entre Voltaire et Rousseau, » de Genève, sur l'*influence du théâtre*, l'un des » sujets proposés par l'Institut. »

M. Fabre entre du premier pas dans la discus- sion : il la traite sous le nom des deux célèbres rivaux d'une manière qui n'en dément point l'idée, et l'on croiroit volontiers y reconnoître avec leur philosophie quelque chose de leur tour d'esprit. Chacun d'eux a tour à tour l'avantage, comme cela devoit être entre deux hommes si supérieurs. Ainsi, lorsque Voltaire peint les émotions généreuses qu'excite quelquefois le théâtre, les sentimens vertueux qu'il inspire, et que citant à l'appui de son opinion les effets produits sur la scène par les tragédies sublimes de Corneille, il demande à son interlocuteur : à quoi donc se bornent, selon lui, les bienfaits d'un art,

Qui par de simples jeux
Fait de tant de vertus tout un peuple idolâtre ?

Rousseau répond :

A montrer la vertu comme un jeu de théâtre,
Qu'ailleurs sans ridicule on ne peut transporter,
Et qu'il faut applaudir, mais non pas imiter.
Sans doute il est aisé, sur les bancs d'un parterre,
Honorant les vertus, et plaignant la misère,
D'acquitter ses devoirs envers l'humanité.
Mais cherchez dans le sein de la société
Cette morale austère au théâtre applaudie :
Non ; l'on ne donne pas ici la comédie.
Pourquoi leur demander des vertus et des mœurs ?
Quel rôle ont-ils à faire ? ils ne sont point acteurs.

Si, au contraire, Rousseau, après avoir ainsi combattu les heureux effets qu'on attribue à la peinture de la vertu au théâtre, allègue le danger d'y peindre le crime, et

Ces passions sanglantes
Qui d'un beau coloris sur la scène éclatantes,
Ne s'y montrent aux yeux que pour les éblouir ;
Et presque à leurs fureurs nous forcer d'obéir ?
L'orgueil, l'ambition, la vengeance, la haine ;
Et ces grands scélérats....

Voltaire l'interrompant aussitôt :

Leur mémoire inhumaine
Est offerte au théâtre ainsi qu'aux grands chemins
Sont exposés les corps de fameux assassins,
Pour imprimer au peuple un effroi salutaire.

Cette pensée est aussi neuve qu'elle est forte et énergique ; la vigueur simple de l'expression concourt à lui donner encore un plus grand ef-

fet, ce que nous remarquons seulement en passant, car il nous est impossible de nous arrêter sur les détails. Ainsi nous ne parlerons pas des ingénieuses saillies de Voltaire ou des sarcasmes de Rousseau, semés avec esprit dans le dialogue. Mais nous rapporterons seulement cette réponse de l'auteur de Mahomet à la plus forte objection qu'on puisse faire contre le théâtre, au reproche de montrer quelquefois le crime couronné par le succès. Quelle leçon morale peut-il nous donner quand le crime triomphe, quand la vertu

Voit contre elle le sort et le crime s'unir,
Quand tout jusques au ciel conspire à la punir.

La réponse est difficile, sans doute : Voltaire n'en est pas embarrassé. Il répond :

C'est lorsque la vertu sur la scène trahie,
S'y montre dans le deuil et dans l'ignominie,
Que son triomphe éclate avec plus de grandeur.
C'est lorsqu'elle gémit sous le crime vainqueur
Qu'elle obtient sur le crime une pleine victoire.
Son triste abaissement en éclipse la gloire ;
Même dans ses revers elle sait nous charmer ;
Et c'est là qu'il est beau de nous la faire aimer.
Quand de succès, d'honneurs, de splendeur couronnée,
De bonheur et de gloire elle est environnée,
Le cœur le plus pervers embrasse la vertu.
Mais quand tout son bonheur sous le crime abattu
N'a laissé que des pleurs que son chagrin dévore,
Au théâtre on apprend à la chérir encore.
On sent qu'il est un charme aux malheurs vertueux ;
Qu'il n'est point de bonheur pour le coupable heureux ;

Que sa gloire est honteuse et son succès à craindre ;
Et que dans son triomphe il est le plus à plaindre.

Cet effet du théâtre et que lui seul produit,
D'une leçon sublime est le généreux fruit.
Quand parmi les mortels un sort illégitime
De ses prospérités a revêtu le crime,
Ses succès fastueux, sa pompe, sa grandeur,
Abusent nos regards d'une ombre de bonheur :
Quand d'iniques revers l'innocence opprimée,
Dans un gouffre de maux nous paroît abîmée,
Sa honte, ses tourmens, ses affronts douloureux,
D'un mortel désespoir semblent frapper nos yeux :
Mais sur la scène enfin ce fortuné coupable,
Ce juste malheureux, et que le sort accable,
Forcés de nous ouvrir les replis de leurs cœurs,
Détrompent nos regards de ces tristes erreurs.
Nous lisons dans le cœur de la vertu souffrante
D'une secrète paix la douceur consolante ;
Et dans le sein du crime un remords dévorant
Couvant le désespoir sous son calme apparent.

Si Voltaire lui-même avoit fait cette réponse, il est à croire qu'on l'eût trouvée très-digne de lui. Le *dialogue* est toujours écrit avec autant de raison et d'esprit. Je désignerai cependant, d'une manière plus particulière, une belle analyse de Zaïre, suivie de la peinture aussi éloquente que poétique des effets que produisent au théâtre *les orages* et les *disgraces* de l'amour, morceaux les plus brillans du dialogue, mais trop longs pour être cités ; et le morceau plus court où M. Fabre peint en vers élégans les effets du théâtre *sur le goût*, avec une justesse qui sembloit n'apparte-

nir qu'à la prose. Qu'il nous permette de remarquer quelques imperfections dans un ouvrage d'ailleurs très-soigné. Ce dernier vers prononcé par Voltaire :

Même dans l'autre monde on tient à ses péchés,

seroit un trait d'esprit d'autant mieux placé qu'il est bien dans la manière de ce poëte : mais si c'est dans l'Elysée que s'entretiennent Voltaire et Rousseau : l'*autre monde* est un contre-sens. Il falloit : même dans ce monde on tient à ses péchés.

« *Non; l'on* ne donne pas ici la comédie. »

non ; l'on choque l'oreille. Ce défaut devoit et pouvoit aisément s'éviter.

Mais il est pour la scène un *tout autre* avantage.

Cette expression n'est-elle pas trop prosaïque? Je n'insisterai pas plus long-temps sur un petit nombre de défauts qui n'affoiblissent pas le plaisir que fait la lecture de l'ouvrage.

L'auteur fait dire à Voltaire, dans son dialogue :

La débauche triomphe où ne vit plus l'amour.
Elle y commande, y règne; et seule, en un seul jour,
Y commet plus d'horreurs, l'une à l'autre enchaînées,
Que n'eût causé de maux l'amour en vingt années!
Oh! qu'ils aiment, nos cœurs de mollesse abattus,
Qu'ils aiment! nous aurons des mœurs et des vertus.

Il a reporté ces vers à la tête d'un *Essai* en

prose, où il s'est proposé de les développer. Voici le début de cet Essai, intitulé : *de l'amour et de son influence morale.*

« De quoi s'agit-il précisément dans cette *note?* de montrer que l'influence attribuée dans ces vers à l'amour, n'est illusoire ni exagérée ; que cette influence est essentiellement heureuse et bienfaisante, faite pour conduire les hommes aux mœurs par le sentiment, et à la vertu par les mœurs ; que l'impuissance et la débilité d'âme, la fausse sagesse et les préjugés, qui nous empêchent d'éprouver dans son énergie le plus délicieux sentiment du cœur, sont parmi nous la cause de la débauche, de la perte des mœurs et des vices que leur ruine engendre ; vices non moins avilissans pour l'espèce humaine que malfaisans pour la société. »

J'observerai, avant de passer plus loin, que ce mot de *note* n'est pas celui qu'il convenoit d'employer ici. Cette inconvenance se fait d'autant plus remarquer que l'auteur y retombe à la fin de son *Essai :* « Finissons, dit-il, cette note » est déjà bien longue, trop longue, je m'en » aperçois ; le lecteur s'en apercevra bien davan» tage, etc. » Certainement ce seroit trop long pour une *note ;* mais puisque l'auteur s'en est aperçu, pourquoi s'obstine-t-il à lui laisser ce nom? Il a reconnu lui-même dans sa préface que son ouvrage formoit un *Essai*, c'est donc un *Essai* qu'il falloit dire, un *Essai sur l'amour et sur son influence morale.*

Quoi qu'il en soit, on voit d'abord par le passage

sage cité, que M. Victorin Fabre a divisé son sujet en trois parties bien distinctes, quoique intimement liées entre elles.

Il entre en matière par une définition de l'amour ; l'*abus qu'on fait tous les jours de ce mot rend*, dit-il, *cette définition nécessaire*. Nous regrettons de n'en pouvoir citer qu'une partie. Après avoir distingué l'amour des feux passagers de l'âge, et des intrigues de galanterie, il recherche ce que dut être le penchant de l'amour dans l'état primitif de l'homme ; et il ajoute :

« Lorsqu'enfin dans l'état social, l'homme, par » le concours des lumières, sentit s'éveiller tour à » tour les facultés de son esprit, et se développer » tous les penchans de son cœur ; lorsqu'il apprit à » réfléchir, à comparer, à juger ; les grâces du » corps, les charmes de l'esprit, les qualités de » l'âme, existèrent alors dans sa pensée. Il ne de- » manda plus seulement une femme, un objet créé » pour le besoin de ses sens : il chercha les attraits » dont son active imagination lui présenta l'image ; » les agrémens de l'esprit dont le sien fut avide ; il » chercha dans autrui les penchans qu'il sentoit en » lui-même, une âme qui se fît entendre à son » âme ; il chercha le cœur amant du sien. Le sien, » guidé par l'imagination, crut enfin le reconnoître ; » l'illusion par ses prestiges vint aussitôt confirmer » la voix de son cœur ; rassemblant dans un objet » préféré toutes les perfections qu'il convoitoit » dans ses recherches, elle confondit en lui tous » ses vœux. Ses vœux, ses désirs, ses penchans, » l'idée qu'il s'étoit faite du bonheur, tels furent les » élémens dont l'homme forma sa Pandore. L'es-

» poir vint encore l'embellir, l'enthousiasme la di-
» viniser. Il tomba aux pieds de l'idole, et il l'a-
» dora. »

Ce penchant ainsi développé, mille causes diverses concoururent à établir son empire. D'abord le caractère même de la passion, *toujours active, inquiète, ardente.* Lorsqu'elle est parvenne à son plus haut point d'énergie, elle modifie à son gré les diverses affections de notre âme, et s'empare seule du cœur. L'âge où il s'ouvre à l'amour concourt lui-même à donner plus d'empire à cette passion tyrannique.

« C'est l'âge auquel l'homme s'achève, où il devient
» lui tout entier. L'homme physique vit, l'homme
» moral est à naître. Arbrisseau tendre et flexible,
» il cède sans effort au penchant qui l'entraîne : dès
» lors son inclinaison est marquée, et la tige a pris
» son pli. Des accidens étrangers à lui pourront bien
» l'en détourner ensuite, et faire un jour violence à
» son naturel; mais tant qu'il restera ou redeviendra
» lui-même, il sera ce qu'il devient en ce moment. »

C'est alors qu'il reçoit l'impression profonde de l'amour; et, pour conserver l'expression énergique de l'auteur, que son âme naissante *se plonge dans la passion et y prend pour jamais sa trempe.*

« Les facultés même de notre entendement ne
» sont pas moins l'ouvrage de la passion, ni moins
» soumises à son empire que les affections de nos
» cœurs. En allumant nos désirs, elle provoque nos
» recherches et prépare nos connoissances; car où
» seroit l'intérêt de connoître pour celui qui ne dé-
» sireroit rien? Presque toutes les connoissances

» des hommes viennent des passions ; et par un » juste retour, nourrissent les passions qui les en- » gendrent. Or, c'est d'après nos connoissances que » se forme notre entendement ; ainsi c'est par les » passions que la raison même se développe. Aussi » la raison conserve-t-elle toujours, dans chaque » homme, la teinte de la passion dominante qui » influa le plus sur ce développement. »

Il n'est guère possible de renfermer en si peu de lignes plus d'idées brillantes ou profondes, et surtout aussi bien enchaînées les unes aux autres. Affirmer que *c'est par les passions que la raison même se développe ;* ajouter que *la raison conserve toujours dans chaque homme la teinte de la passion dominante qui influa le plus sur ce développement*, ce n'est pas certainement marcher dans les routes battues. Ceux qui regardent les passions comme les plus grands ennemis de la raison, ne verront ici que des paradoxes. Cependant il seroit difficile de prouver que ce ne sont pas des vérités. Nous soumettrons seulement cette réflexion à l'auteur lui-même. Lorsqu'il dit que presque toutes les connoissances des hommes viennent des *passions*, ne confond-il pas les passions avec les *besoins?* Ne sont-ce pas nos besoins qui *allument nos désirs, provoquent nos recherches et préparent nos connoissances?* Nos besoins deviennent très-souvent des passions, répondrez-vous. Je le sais bien ; mais nos *besoins*, avant de devenir des *passions*, *n'allument-ils pas nos désirs et ne provoquent-ils pas nos recherches, etc.?* Au fond, cela n'empêche point que

la raison ne s'exerce et ne se développe encore par les passions ; la thèse de notre auteur reste donc la même.

D'ailleurs, il n'a pas besoin de ce secours pour étayer son système ; car il observe très-bien que ce n'est pas le plus souvent par le raisonnement et les délibérations que l'on se détermine dans sa conduite, mais qu'on se laisse conduire au sentiment. Or ajoute-t-il, *c'est à l'âge où le cœur s'ouvre à l'amour que les habitudes de l'âme commencent.*

« Ce temps est si doux! il passe si vîte! Hélas! il » sembloit devoir durer toujours. Le cœur ne peut » non plus l'oublier que remplir le vide qu'il lui » laisse : il l'a vu fuir sans retour ; mais il le rap- » pellera sans cesse ; et du moins dans ses souvenirs » il voudra le ressaisir encore. Ainsi ramené par la » pensée à l'âge des premières amours, l'homme, » toujours avide d'illusions, verra leur cours renou- » velé dans sa mémoire, et leurs impressions dans » son cœur.

» Le bonheur qui n'est plus revit dans les re- » grets qu'il inspire. Le sentiment qui en fut la » source, son influence inaperçue, agit en secret » sur nos actions, et suit l'homme dans la durée » de sa vie, comme cette divinité *invisible et pré-* » *sente*, qui suivoit Ulysse à travers les dangers » d'une longue navigation, et qui le remplissant de » son esprit dans les occasions difficiles, l'armoit » également contre le chant des Syrènes et les en- » chantemens de Circé. Oui, c'est en plus d'un » sens, c'est en plus d'occasions qu'on ne pense, » que l'homme qui réfléchit, et dont le cœur sut

» aimer, peut dire : *Agnosco veteris vestigia* » *flammæ.* »

L'influence de l'amour une fois démontrée, l'auteur retrace et analyse ses effets moraux. Il trouve d'abord que l'amour éveille, anime et enflamme notre sensibilité; qu'il *développe en nous le sentiment de l'humanité, et lui prête son activité brûlante; et, toutes nos vertus, que sont-elles si ce n'est l'humanité diversement modifiée?* Les ardeurs de la passion donnent encore à notre âme un ressort et une énergie qu'elle n'auroit point connus sans cela. L'auteur conclut qu'*il n'est rien de grand, de hardi, d'intrépide où ne puisse atteindre l'audace et l'héroïsme de l'amour.*

Présentant ensuite sa doctrine en exemple, il en fait en quelque façon *l'épreuve*, en traçant le portrait du jeune homme depuis le moment où il commence d'aimer jusqu'à celui où sa passion parvient enfin par degrés à l'enthousiasme et à l'ivresse.

« Qu'on le suive dès à présent dans le monde, » on connoîtra s'il est vrai que l'amour soit le contre- » poison des mauvaises mœurs, et si le cœur nourri » d'un sentiment si pur arme les sens contre la dé- » bauche. Lui, pour qui l'estime et le respect, l'ad- » miration, le sublime enthousiasme, ont été la » source et les premiers élémens de l'amour, lui » dont la passion ne fut qu'une longue idolâtrie, » de quel œil verra-t-il aujourd'hui ces liaisons ab- » jectes et grossières, où l'attrait des âmes est compté » pour rien; où l'on se plaît sans estime, où l'on

» se livre sans amour; où les cœurs toujours froids, » toujours morts, ne s'entendent que dans le mé- » pris du devoir et le goût du libertinage? Si, dans » une erreur passagère, il cherche encore un cœur » fait pour le sien, s'il pense rallumer jamais ces » transports, ce délire et ce ravissement céleste » qu'on ne goûte bien qu'une fois, rien ne répond » plus à son âme, l'illusion éteinte ne peut renaître » avec les désirs, et le dégoût naît bientôt de l'es- » pérance abusée. Son cœur trahi, mais détrompé, » se retire alors en lui-même; il se nourrit du » passé, et préfère les vains souvenirs de sa félicité » perdue, à ces voluptés mensongères, qui n'ont » plus de charme pour lui. »

Mais l'amour ne nous défend pas seulement contre les piéges de la débauche; il nous en retire quelquefois. M. Victorin-Fabre en cite un exemple frappant et narré avec beaucoup d'intérêt. Conduit par son sujet à chercher les causes de la dépravation des mœurs, dont la première, selon lui, est *la ruine de l'amour*, il termine par des peintures de mœurs aussi rapides qu'énergiques.

« On nous dit qu'il y avoit à Sparte une maison » fort obscure où l'on renfermoit les jeunes filles » et les garçons à marier. Là, chacun prenoit pour » épouse celle qui lui tomboit sous la main. Nous » n'avons pas, il est vrai, de maison de la sorte où » l'on renferme les jeunes gens et leurs maîtresses, » pour donner le plaisir d'en changer; mais pour » ce qui est des mœurs, des rapports des goûts, » d'humeurs, de caractères, s'unissent-ils moins » parmi nous dans les ténèbres, et s'y marie-t-on

» moins au hasard? Comptant pour rien le pen-
» chant du cœur, aux convenances de la société
» nous immolons celles de la nature. Les fortunes
» et les conditions s'épousent, mais les âmes ne
» s'unissent point. Les pères marient leurs filles,
» c'est l'usage (1); faut-il s'étonner si c'est aussi
» l'usage que les femmes trompent leurs maris?

» Dans des liens que le cœur repousse on sent
» le besoin d'un nœud plus doux; on cherche un
» amant, on le trouve; il est parjure, ou l'on s'en
» dégoûte; ou le remplace, il est oublié; bientôt
» l'on en choisit un autre, et bientôt l'on ne choisit
» plus.

» Voilà les femmes qui parmi nous *font l'édu-*
» *cation* d'un jeune homme. Pour le trouver plus
» docile à leurs leçons, elles enflamment et cap-
» tivent ses sens avant que son cœur et sa raison
» s'éveillent. Enervé de mollesse et dépravé par le

(1) Qu'il est différent de celui-là l'usage antique et naïf de la malheureuse Formose! Libre dans le choix de son cœur, le jeune homme, à la porte de sa maîtresse, alloit mêler sa voix suppliante aux sons plaintifs d'un instrument. Si la jeune fille agréoit son hommage, elle accouroit sans honte lui offrir sa main et son cœur, et convenir avec lui des conditions du mariage. Alors on avertissoit les parens; ils préparoient le festin des noces, et donnoient la bénédiction paternelle à cet hymen de l'amour. Que de réflexions en foule doivent naître dans l'esprit du lecteur! quelle noble simplicité chez un tel peuple! Il n'y a pas trente ans que Formose existoit encore; elle est aujourd'hui presque entièrement submergée. Mais depuis combien de siècles cette touchante naïveté, cette candeur originelle, a-t-elle été submergée sur le continent! Ah! n'envions pas un dangereux usage! salutaire et bienfaisant chez des hommes simples, il seroit pour des peuples sans mœurs la source des plus horribles désordres.

» dégoût, il passe de la galanterie à la débauche ; » il use dans les voluptés son éphémère jeunesse ; » au sein des jouissances stériles, son cœur toujours » vide, s'éteint, et le sentiment y est étouffé dans » son germe.

» Séduit par la mère, il apprend à corrompre » un jour la fille. Toujours soumis au caprice des » sens avec un corps sans vigueur et un cœur sans » flamme, il traîne sa vieille enfance au milieu des » plaisirs, du vice et de l'ennui ; dans le mépris » des devoirs et l'ignorance de l'amour, qui auroit » prévenu ses désordres. »

Je crois qu'on ne doit reprocher à l'auteur de cet essai que de ne lui avoir pas donné plus d'étendue. Lorsqu'on traite certaines questions, il faut écrire pour tout le monde ; il ne suffit pas d'approfondir le sujet, ce qui se peut faire à la rigueur d'une manière assez rapide ; mais il faut encore en développer les accessoires. M. Victorin-Fabre a renfermé, dans son Essai sur l'amour, les idées nécessaires pour former un ouvrage bien plus étendu sur une matière si intéressante. Il est à regretter qu'en supprimant les intermédiaires, il se soit trop souvent borné à peindre les résultats. Cette manière d'écrire est favorable à l'éloquence ; mais l'ouvrage ainsi traité a moins d'utilité réelle.

On a pu juger du style de l'auteur par les citations que nous avons faites. Un journal estimé a dit que M. Victorin-Fabre paroissoit *avoir fait du style de Rousseau une étude particulière, et avoir souvent réussi à l'imiter*. Il est vrai de dire

que son style est plein de mouvement et de sensibilité, qu'il a beaucoup de coloris, et que l'harmonie de ses périodes annonce le poëte dont l'oreille est familiarisée avec le *nombre poétique*. Il y a véritablement plusieurs rapports entre ce style et celui de l'éloquent philosophe de Genève, et il me semble que l'auteur du petit Essai sur l'amour n'est pas moins heureusement né pour l'éloquence que pour la poésie : sa prose a même quelque chose de plus fini que ses vers.

On trouve à la suite de cet *Essai* une *Elégie aux mânes d'une amie*, où il y a beaucoup de sentiment et d'intérêt. Le passage suivant fera juger de la manière dont elle est écrite.

Après deux ans d'absence enfin je te revois :
Ton cœur vient tout entier dans le mien se répandre.
L'amour même, l'amour dans ce cœur noble et tendre
A la sainte amitié n'a pu ravir ses droits.
Je retrouvai constante, et toujours plus chérie,
Cette âme dont la mienne est encore l'amie.
Mais, ô fragilité de nos jours incertains!
Ce n'étoient plus ce front et ces regards sereins,
Cette vive gaîte, cette fraîcheur brillante.
Non; c'étoient les langueurs de la beauté souffrante :
La douleur qui fanoit ton printemps dans sa fleur,
Déjà sur ton front pâle avoit mis son empreinte :
La mort tenoit sa proie; elle étoit dans ton cœur :
Tes languissans regards en révéloient l'atteinte.
J'y lus de mon malheur l'obscur pressentiment.
Je te dis : « Mon amie, ah! fuis, fuis cette rive;
» Cet air empoisonné te flétrit lentement.

» O Fanny ! ce n'est point sur le marais dormant
» Que fleurit l'anémone ou la rose craintive :
» A la douce chaleur du printemps de retour
» S'entr'ouvre son calyce ; et la fleur près d'éclore
» Se nourrit d'un air pur, des rayons d'un beau jour,
» De leurs plus tendres feux s'anime et se colore.
» Belle au matin, le soir elle est plus belle encore.
» Mais si d'un souffle impur elle se sent flétrir,
» Languissante, la fleur ne vivra qu'une aurore :
» On la voit seulement se pancher et mourir. »

D.

PHYSIQUE.

Expériences et Observations sur l'adhésion des Molécules de l'eau entre elles; par le comte de Rumford V. P. R. S., associé étranger de l'Institut national de France, etc.; lues à la séance publique de l'Institut, le 7 juillet 1806.

On voit souvent de petits corps solides d'une gravité spécifique beaucoup plus grande que celle de l'eau, surnager à la surface de ce liquide : tels sont, par exemple, de très-petits grains de sable, la limaille très-fine des métaux, et même de très-petites aiguilles à coudre.

Un phénomène si extraordinaire n'a pas manqué d'attirer l'attention des physiciens. Il en fut question dernièrement à une séance de la première Classe de l'Institut ; et comme ce fait remarquable est intimement lié avec un sujet de recherches qui m'occupe depuis long-temps, je rendrai compte à cette Assemblée de quelques expériences que je viens de faire dans la vue d'éclaircir ce sujet, et qui m'ont donné des résultats assez piquans.

Soupçonnant que la présence de l'air attaché aux surfaces des petits corps pesans qui surnagent sur l'eau (et qui est généralement regardé comme la cause immédiate de leur suspension),

n'est pas indispensablement nécessaire pour le succès de cette expérience, j'ai fait les recherches suivantes :

Expérience Ire.

Ayant rempli d'eau jusqu'à moitié un petit verre à pied d'un pouce et demi de diamètre à son bord, je versai sur cette eau une couche d'éther vitriolique d'un quart de pouce d'épaisseur; et lorsque le tout a été parfaitement tranquille, je pris avec une pince une très-petite aiguille à coudre ; je l'introduisis dans l'éther, la tenant dans une position horizontale, et la portant doucement jusqu'à la distance d'environ une ligne au-dessus de la surface de l'eau ; je la laissai tomber.

L'aiguille descendit jusqu'à la surface de l'eau, où elle resta flottante.

Expérience IIme.

Ayant fondu de l'étain, je le versai dans une boîte sphérique de bois; et remuant fortement la boîte, le métal, en se refroidissant, fut réduit en une poudre qui fut passée ensuite au tamis. En examinant cette poudre avec une loupe, elle paroissoit composée de petits globules de différentes grosseurs ; mais ces globules étoient trop petits pour être distingués à la vue sans la loupe.

Je pris sur la pointe d'une spatule une très-petite quantité de cette poudre métallique, et je la versai doucement, de la hauteur d'un quart

de pouce, sur la surface de l'éther qui reposoit sur l'eau contenue dans le verre.

Cette poudre descendit en totalité à travers la couche d'éther, et arrivée à la surface de l'eau, elle y resta flottante.

Expérience IIIme.

Ayant versé une grosse goutte de mercure dans une assiette de porcelaine, je l'écrasai et en formai un grand nombre de petits globules.

Pour enlever et transporter un à un ces petits globules, je fis faire un petit instrument en forme de houe. C'étoit un fil d'archal de cinq pouces de long et d'une demi-ligne de diamètre, recourbé à une de ses extrémités à angle droit. La partie ainsi recourbée avoit deux lignes de longueur, et elle fut aplatie sous le marteau, et ensuite aiguisée et rendue un peu concave.

Par le moyen de cet instrument, j'enlevai un petit globule de mercure d'environ un cinquième de ligne de diamètre, et le transportant avec soin, je le portai dans la couche d'éther jusqu'à la distance d'environ une demi-ligne au-dessus de la surface de l'eau, sur laquelle l'éther reposoit; et inclinant ensuite un peu en avant le manche du petit instrument, je fis couler doucement le globule de mercure sur la surface de l'eau.

Le globule ayant descendu jusqu'à la surface de l'eau, y resta flottant.

Lorsqu'en tenant l'œil plus bas que la surface de l'eau, on regardoit le globule de bas en haut,

à travers le verre, il paroissoit comme suspendu dans une espèce de sac, un peu au-dessous du niveau de la surface de l'eau.

Ayant placé un second globule de mercure sur la surface de l'eau, il ne tarda pas à se mouvoir vers le premier, et l'approchant avec un mouvement accéléré, il se précipita dans le même sac, qui devint pour lors plus long; mais les deux globules ne se confondirent point.

Ayant placé un troisième globule sur la surface de l'eau, il se joignit aux deux autres; mais le poids de ces trois globules réunis étant trop grand pour être soutenu par l'espèce de pellicule qui se forme à la surface de l'eau, le sac fut rompu, et les globules descendirent à travers l'eau jusqu'au fond du verre.

Lorsqu'on fit l'expérience avec un globule de mercure un peu plus gros d'un quart ou un tiers de ligne de diamètre, par exemple, il ne manqua jamais de rompre la pellicule de l'eau et de descendre à travers ce liquide jusqu'au fond du verre : mais lorsqu'on augmentoit la viscosité de l'eau, en y dissolvant un peu de gomme arabique, des globules de mercure plus gros encore furent soutenus à la surface du liquide.

Un globule de mercure d'une grosseur propre à être soutenue par l'eau, sur sa surface, en y étant posé doucement, ne manquoit pourtant pas à se frayer une route à travers la pellicule de l'eau, lorsqu'on le faisoit tomber d'un peu trop haut.

Toutes les expériences précédentes furent ré-

pétées avec une couche d'huile essentielle de térébentine, et ensuite avec une couche d'huile d'olives, placée sur l'eau contenue dans le verre, au lieu de la couche d'éther, et avec des résultats semblables à tous égards. J'ai cru pourtant apercevoir que les globules de mercure qui restoient suspendus sur l'eau, étoient un peu plus gros lorsque la surface de l'eau étoit couverte par une couche d'huile, que lorsqu'elle étoit couverte par une couche d'éther; et dans les expériences faites avec la poudre d'étain versée sur l'huile, les parties les plus fines de cette poudre, en très-petite quantité, surnagent à la surface de l'huile.

Expérience IVme.

Ayant trouvé le moyen de placer une couche d'alkool sur l'eau contenue dans le verre, de manière que les deux liquides parurent être tout aussi distincts l'un de l'autre que lorsqu'on place une couche d'huile sur l'eau; je versai, d'une très-petite hauteur, un peu de poudre très-fine d'étain sur l'alkool.

Cette poudre descendit en totalité à travers la couche d'alkool, et ensuite à travers l'eau, sans avoir donné le moindre indice d'avoir trouvé de la résistance en arrivant à la surface de l'eau.

Quoique cette surface parût à la vue très-distinctement, néanmoins, à en juger d'après la manière dont la poudre métallique descendoit jusqu'au fond du verre, j'ai dû croire qu'elle n'existoit plus : et en effet, il étoit probable

qu'elle étoit détruite par l'action chymique de l'alkool qui se trouvoit en contact avec elle.

Pour pouvoir mieux examiner cette espèce de peau qui se forme à la surface de l'eau, je fis l'expérience suivante :

Expérience Vme.

Dans un verre cylindrique, à pied solide, de 14 lignes de diamètre et de 10 pouces de haut, je versai de l'eau très-limpide jusqu'à la hauteur de 9 pouces et demi, et sur l'eau je plaçai une couche d'éther de 3 lignes d'épaisseur. Je plaçai ensuite sur la surface de l'eau plusieurs petits corps solides, qui y restèrent suspendus ; tels qu'un petit globule de mercure, quelques morceaux de fils d'argent extrêmement fin de la longueur de 2 à 3 lignes, et un peu de poudre d'étain. Quand le tout fut parfaitement tranquille, je pris le verre dans les deux mains, et le soulevant avec précaution, je me tournai deux ou trois fois autour de son axe, assez rapidement, le tenant dans une position verticale. Tous les petits corps suspendus sur la surface de l'eau tournèrent avec le verre, et s'arrêtèrent ensuite avec lui ; mais l'eau liquide, située au-dessous de la surface, ne commença pas d'abord à tourner avec le verre qui la contenoit, et son mouvement de rotation ne cessa pas tout d'un coup, aussitôt que j'avois cessé de tourner le verre autour de son axe : enfin, toutes les apparences annoncèrent qu'il y avoit une véritable pellicule à la surface de l'eau,

et

et que cette pellicule étoit fortement attachée aux parois du verre, de manière à être forcée à se mouvoir avec elle.

En examinant avec une bonne loupe à travers la couche d'éther, les petits corps qui étoient soutenus à la surface de l'eau, on ne pouvoit plus douter de l'existence de l'espèce de peau dont il s'agit, surtout lorsqu'on la touchoit avec la pointe d'une aiguille; car dans ce cas on voyoit trembler tous en même temps les petits corps soutenus sur cette pellicule.

Ayant laissé ce petit appareil en repos dans une chambre tranquille, jusqu'à ce que la couche d'éther qui reposoit sur l'eau fût entièrement évaporée, je l'examinai de nouveau avec la loupe. La surface de l'eau se trouvoit précisément dans le même état; les petits corps solides y étoient encore, et ils avoient conservé les mêmes places et les mêmes distances entre eux.

Lorsqu'on fit cette expérience avec un verre cylindrique d'un diamètre beaucoup plus grand, les effets de l'adhésion de la pellicule de l'eau aux parois du vase sur les parties de cette pellicule situées près de l'axe du vase étant moins sensibles, il étoit difficile d'empêcher les petits corps pesans soutenus à la surface de l'eau de se réunir; étant réunis, ils formèrent souvent des masses trop pesantes pour continuer à être soutenus; et ayant rompu la pellicule de l'eau, ils tombèrent au fond du vase.

Si les molécules d'eau adhèrent fortement l'une à l'autre, une suite nécessaire de cette adhésion

doit être, ce me semble, la formation d'une espèce de peau à la surface de ce liquide, et même *à toutes ses surfaces*, quelle que soit d'ailleurs la mobilité de ces molécules, ou plutôt des petites masses liquides composées d'un grand nombre de ces molécules, lorsqu'elles sont éloignées de la surface, et qu'elles jouissent d'une fluidité libre.

Lorsqu'un petit corps solide, placé sur la surface de l'eau, se mouille, il se trouve aussitôt *au-dessous de la pellicule de ce liquide*, et cette pellicule ne peut plus l'empêcher de descendre : c'est pour lors que la viscosité de l'eau commence à se manifester d'une toute autre manière ; mais d'une manière infiniment moins sensible que lorsqu'elle agit aux confins du liquide : mais il n'est pas encore temps d'approfondir cette partie de notre sujet.

Dans la vue de rendre sensible la résistance qu'oppose la pellicule de la surface inférieure d'une couche d'eau à un corps solide qui traverse cette couche, tombant librement de haut en bas, je fis l'expérience suivante.

Expérience VIme.

Ayant rempli un petit verre à pied jusqu'à moitié environ avec du mercure très-pur et très-propre, je versai sur ce mercure une couche d'eau de trois lignes d'épaisseur, et sur l'eau une couche d'éther de deux lignes d'épaisseur.

Lorsque le tout fut tranquille, je pris avec le

petit instrument ci-dessus décrit, un globule de mercure d'environ un tiers de ligne de diamètre, et le fis tomber à travers la couche d'ether.

Ce globule étant trop pesant pour être soutenu sur la pellicule à la surface supérieure de la couche d'eau, la rompit, et descendit à travers ce liquide; mais arrivé à la surface inférieure, il y fut arrêté, et y resta, conservant sa forme sphérique.

Je remuai ce globule avec l'extrémité d'une plume; je le comprimai même; mais il conserva toujours sa forme, sans se mêler avec la masse du mercure sur laquelle il paroissoit reposer.

Ce fut sans doute la pellicule de la surface inférieure de la couche d'eau qui empêcha ce contact; et comme cette pellicule étoit soutenue par le mercure, sur lequel il reposoit, je ne fus nullement surpris de trouver qu'elle pût soutenir sans être rompue, un globule de mercure beaucoup plus gros que la pellicule de la surface supérieure de l'eau n'avoit pu porter.

Pour m'assurer que c'étoit la viscosité de l'eau qui étoit la cause de la suspension du globule de mercure au fond de l'eau, je répétai l'expérience; et la variai, en substituant de l'eau contenant une certaine quantité de gomme arabique en dissolution, à la place de l'eau pure, et je trouvai en effet que des globules beaucoup plus gros encore étoient soutenus lorsque la viscosité de l'eau étoit augmentée par ce moyen.

Pour démontrer ce fait d'une autre manière, je variai encore l'expérience en plaçant immé-

diatement sur le mercure une simple couche d'éther. Les molécules de ce liquide paroissent avoir très-peu d'adhésion entre elles, et pour cette raison j'imaginai que l'espèce de peau qui doit se former à ses surfaces devoit avoir très-peu de force. Les résultats de l'expérience ont pleinement confirmé cette conjecture.

Les plus petits globules de mercure que je fis tomber à travers ce liquide, manquoient rarement de se mêler aussitôt avec la masse du mercure en arrivant à sa surface, et de disparoître entièrement; et je n'ai jamais pu réussir à faire surnager sur l'éther, ni un globule de mercure, ni le moindre atôme de la poudre métallique, ni aucun autre corps spécifiquement plus pesant que ce liquide.

Les résultats de l'expérience furent sensiblement les mêmes lorsque je substituai l'alkool à l'éther.

On sait que l'éther s'évapore très-rapidement. N'est-ce pas là une autre preuve que les molécules de ce liquide adhèrent les unes aux autres avec beaucoup moins de force que les molécules d'eau? Mais l'expérience suivante constate ce fait d'une manière décisive.

Expérience VIIme.

Ayant rempli de mercure jusqu'à moitié un petit verre cylindrique, je plaçai sur le mercure une couche d'éther de 4 lignes d'épaisseur, et je soufflai sur l'éther avec un soufflet ordinaire de cheminée.

En moins d'une minute tout l'éther a disparu.

Ayant fait une expérience semblable avec de l'eau au lieu d'éther, son volume ne fut pas sensiblement diminué dans une minute.

Les objets que nous avons continuellement sous nos yeux depuis notre enfance, sont rarement les sujets de nos méditations, et à peine même de notre attention.

Nous voyons sans surprise d'immenses nuées de poussière enlevées par des vents, et portées fort loin, et nous savons pourtant que chaque particule de cette poussière est un véritable rocher, près de trois fois plus pesant spécifiquement que l'eau, et d'un volume si grand que sa forme peut être parfaitement distinguée par le moyen d'un bon microscope.

Nous voyons aussi sans surprise que l'eau, qui est beaucoup plus légère que la poussière et composée de molécules incomparablement plus petites, n'est pourtant pas emportée par les vents, de la même manière.

Pour nous convaincre que les molécules de l'eau sont fortement attachées les unes aux autres par l'adhésion, et qu'elles doivent l'être pour prévenir les plus grands désordres dans le monde, nous n'avons qu'à nous figurer les suites inévitables qui résulteroient de l'anéantissement de cette force d'adhésion.

Les molécules de l'eau seroient enlevées et emportées par les vents avec infiniment plus de facilité que la poussière la plus fine et la plus légère : chaque vent fort et continu, venant de

l'Océan, seroit l'époque d'une grande inondation ; la navigation seroit impossible, et les bords de toutes les mers, de tous les lacs et de toutes les grandes rivières, seroient inhabitables.

L'adhésion des molécules de l'eau entre elles est la cause de la conservation de ce liquide en des masses. Elle le couvre à sa surface d'une pellicule très-forte, qui le défend et l'empêche d'être dispersé par les vents. Sans cette adhésion, l'eau seroit plus volatile que l'éther, plus vagabonde que la poussière.

Mais cette adhésion est la cause d'autres phénomènes encore, qui sont de la plus haute importance dans l'économie de la nature.

La viscosité qui résulte de l'adhésion des molécules de l'eau entre elles, rend ce liquide propre à tenir en dissolution toutes sortes de corps, même les corps les plus légers et les plus pesans, pourvu toujours qu'ils soient réduits à des particules fort petites.

J'ai trouvé, par un calcul fondé sur des faits qui m'ont paru décisifs, qu'un globule solide d'or pur, du diamètre d'un trois cent millième de pouce, seroit suspendu dans l'eau par l'effet de la viscosité, même lorsque ce petit corps seroit complétement mouillé et submergé dans une masse tranquille de ce liquide.

Cette viscosité, ou manque de fluidité parfaite de l'eau, qui fait qu'elle tient suspendues toutes sortes de substances en dissolution, la rend éminemment propre à être le *véhicule de la nourriture et des plantes et des animaux ;*

et nous voyons que c'est elle en effet qui remplit exclusivement cet office.

Si l'adhésion des molécules d'eau entre elles venoit à cesser; si la fluidité de ce liquide devenoit parfaite, tous les êtres vivans périroient d'inanition.

Qu'il soit permis de remarquer la simplicité des moyens que la nature emploie dans ses opérations.

Qu'il me soit permis d'exprimer ici ma profonde admiration, et mon adoration pour l'auteur de tant de merveilles.

LANGUE GRECQUE.

Bibliotheca critica. Vol. III, pars III. — Amstelodami, apud Petrum *Den Hengst.* 1805. In-8°. de xxxviij et 179 pages.

La seconde partie du troisième volume de cet excellent journal parut en 1790; ainsi quinze ans s'étoient écoulés depuis sa publication, et nous désespérions presque de voir compléter ce volume. Heureusement, à la prière du libraire, M. Wyttenbach s'est déterminé à lui fournir les deux parties qui manquoient encore. Il donne aujourd'hui la troisième, qui sera bientôt suivie de la quatrième. Ce critique, justement célèbre, nous laisse même quelque espérance, bien légère pourtant, qu'il continuera ce journal précieux, pour se délasser de travaux plus importans; mais il ne prend aucun engagement avec le public, et surtout il ne veut plus s'assujétir à cette division des volumes en quatre parties; chaque livraison qu'il publiera dans la suite formera un volume complet. Faisons des vœux pour qu'aucun obstacle ne s'oppose à l'exécution de ce projet. Nous avons beaucoup de critiques dans toutes les langues et sur toutes les matières; mais nous en connoissons peu qui, comme M. Wyttenbach, apportent à ce travail, si facile lorsqu'on ne veut qu'amuser son lecteur, mais si

difficile lorsqu'on veut l'instruire sans morgue, sans aigreur et sans partialité, des connoissances profondes dans les sujets qu'on traite, une méthode sage dans la discussion, de la sagacité pour découvrir les erreurs qui se sont glissées dans les textes anciens par l'ignorance ou la négligence des copistes, et une vaste érudition pour pouvoir les redresser. Longin, dans un passage qui sert d'épigraphe au livre dont nous rendons compte, remarque fort sagement que la saine critique est le dernier fruit d'une longue expérience (1).

M. Wyttenbach addresse cette troisième partie à son ancien ami, M. de Bosch (*amico eruditissimo*, *veterrimo*, *optimo*), à qui nous devons la publication de l'élégante traduction de l'Anthologie grecque, par Grotius (2), et qui excelle lui-même dans la poésie latine. Dans cette épître dédicatoire, ou plutôt dans cet entretien familier, M. Wyttenbach rappelle à son ami l'époque de leur liaison, en 1771, à Amsterdam, sous les auspices de M. Fonteyn, à qui MM. Valckenaer et Ruhnken l'avoient recommandé. Les détails de leur première entrevue chez ce respectable et savant vieillard (3), sont racontés avec tant de

(1) Ἡ γὰρ τῶν λόγων κρίσις πολλῆς ἐστὶ πείρας τελευταῖον ἐπιγέννημα. Chap. VI, du Traité du Sublime.

(2) Nous en avons rendu compte dans ce journal, VIe. année, tom. I.

(3) Voyez ce que nous en avons dit dans ce journal, V^e^. année, tom. IV, pag. 74. Il est mort octogénaire, le 8 août 1788.

naturel et de vivacité, que le lecteur croit assister à cette scène intéressante ; il croit entendre ces deux jeunes interlocuteurs; il prend parti pour ou contre leurs diverses opinions, et s'intéresse d'autant plus vivement à eux, qu'il connoît la carrière brillante qu'ils ont parcourue depuis cette époque. Dailleurs ce récit naïf, mêlé de réflexions sages, en même temps qu'il nous amuse et qu'il nous instruit, nous fait concevoir une haute idée du caractère noble et franc de ces illustres amis. Leurs amis communs, morts ou vivans, ne sont point oubliés. M. Wyttenbach paie à chacun le tribut d'éloges ou de regrets qui lui est dû, et l'on sent à chaque ligne que son cœur lui dicte tout ce qu'il écrit, et qu'il a beaucoup de plaisir à l'écrire.

Chaque partie de la *Bibliothéque critique* est divisée en deux sections. Dans la première, on donne une analyse étendue des ouvrages dont l'auteur s'est proposé de rendre compte. Dans la seconde, qui a pour titre : *Relationes breviores*, on trouve une courte notice de quelques autres ouvrages et des nouvelles littéraires. Nous allons indiquer succinctement ce que renferment les deux sections dans cette troisième partie du troisième volume.

M. Wyttenbach annonce dans le premier article le texte, grec-latin, déjà publié à Oxford, de son édition des œuvres morales de Plutarque, en 5 vol. in-4°. et 10 in-8°. ; le commentaire et les index rempliront trois autres volumes in-4°., par conséquent six in-8°. Le premier doit être

à présent sous presse ; il paroîtroit même depuis long-temps, mais l'auteur n'a point voulu courir une seconde fois le risque de voir son travail égaré ou perdu dans le trajet, quoique court, de la Hollande en Angleterre. On sait que le premier envoi de ces notes resta pendant deux ans et demie enfoui dans un magasin de Hambourg, et que M. Wyttenbach, découragé, n'osoit presque pas poursuivre son travail sur Plutarque. Il a donc pris le sage parti de faire faire une copie qui restera entre ses mains, de tout ce qu'il enverra à Oxford.

M. Wyttenbach aura rendu aux lettres un service inappréciable en donnant une nouvelle édition des œuvres morales de Plutarque, accompagnée d'un commentaire qui en facilite l'intelligence. Ceux qui ont lu les différens traités qui les composent, savent qu'une érudition immense y est semée à pleines mains. L'éditeur est donc obligé, non-seulement de chercher dans les ouvrages venus jusqu'à nous, les passages que Plutarque cite, ou auxquels il fait allusion, de les rapprocher, de les comparer, de corriger les uns par les autres, mais encore de deviner pour ainsi dire, d'éclaircir et de redresser, par d'heureuses conjectures, ceux qui appartiennent à des ouvrages que Plutarque avoit sous les yeux, et qui n'existent plus pour nous ; et, certes, personne n'étoit plus en état que M. Wyttenbach de remplir cette pénible, mais glorieuse tâche.

Le second article rend compte d'une disserta-

tion qui a pour titre : *Diatribe de* Aristoxeno, *philosopho Peripatetico, auctore* Gulielmo Leonardo Mahne, *Ill. Athenæi Amstelod. cive. Amstelodami, typis Petri den Hengst.* 1793, in-8°. de 219 pages.

Cette dissertation élégante, d'un des disciples de M. Wyttenbach, est composée de trois chapitres. I. *Vita Aristoxeni.* II. *De scriptis Aristoxeni.* III. *De scriptorum reliquiis.* Son illustre maître, en approuvant le choix de son disciple, conseille aux jeunes littérateurs de prendre pour objet de leurs premiers travaux la vie et les écrits de quelque ancien écrivain, surtout de ceux qui ne sont pas venus jusqu'à nous, et dont il ne nous reste que quelques fragmens. Obligés de lire avec soin les auteurs grecs et latins, ils acquerront une connoissance approfondie de la langue et de l'histoire de ces deux peuples célèbres, et prendront du goût pour l'histoire littéraire, dont l'étude est si importante, et si négligée.

Dans le troisième article, on trouve l'analyse de la dissertation sur Panætius, dont nous avons donné un long extrait dans ce journal (4).

Dans le quatrième, on examine l'ouvrage suivant, dû comme les deux précédens à un disciple de M. Wyttenbach.

Phil. Guil. Van Heusde specimen criticum in Platonem. Accedit D. Wyttenbachii Epistola ad auctorem. Item collationes codicum manus. Platonis, cum a D. Ruhnkenio confectæ, tum

(4) Année IX, tom. IV.

aliæ. Lugduni Batavorum, typis Honkoopianis, 1803, in-8°. de 172 pages.

M. Van Heusde est cet heureux disciple de M. Wyttenbach, chargé de rédiger les notes laissées par Ruhnken sur les scholies de Platon, dont nous avons aussi donné un long extrait dans le *Magasin Encyclopédique* (5). Ce *specimem criticum*, que nous avons lu avec beaucoup d'intérêt, nous a fait vivement applaudir au choix que MM. les curateurs de l'université de Leyde ont fait de M. Van Heusde. Nourri de la lecture de Platon, encouragé, dirigé par M. Wyttenbach, il peut non-seulement rédiger et suppléer le travail de Ruhnken; mais encore nous donner une bonne édition des œuvres de ce philosophe, qui a mérité le surnom de *Divin*, par l'élégance continue de son style et le sublime de ses pensées. M. Wyttenbach nous écrivoit, le 22 juillet 1805 : *Futurus, ut speramus, Platonis sospitator*, Philippus Guil. Van Heusde, *quem Parisiis vidisti, edito specimine Platonico profectus suos eruditis valde probavit.* Tous ceux qui liront ce *specimen criticum in Platonem*, seront de l'avis de M. Wyttenbach.

Dans le cinquième article, le savant professeur de Leyde rend compte de l'ouvrage suivant :

Iani ottonis Sluiter *Lectiones Andocideæ. Interjectæ sunt Lud. Casp. Valckenærii ineditæ Io. Luzaci in Andocidem animadversiones : item*

(5) Année VI, tom. IV, et année VII, tom. I.

nonnulla ex codicibus manusc. excerpta. Lugd. Bat. apud Haak et socios, 1804, in-8°. de xx et 288 pages.

M. Wyttenbach examine encore ici l'essai d'un de ses anciens disciples, et il apporte à cet examen la sévérité dont un maître zélé doit user envers un disciple, qui, comme M. Sluiter, donnoit à 20 ans des espérances qu'il réalisera sans doute. Cet article, très-soigné, plein de conseils salutaires et de réflexions judicieuses, mérite d'être lu avec attention.

On a vu par le titre de l'ouvrage de M. Sluiter qu'on y trouve des remarques inédites de Valckenaer. En effet, l'auteur nous donne, page 17, la réfutation que ce célèbre critique avoit faite de l'opinion de Taylor sur la harangue contre Alcibiade, généralement attribuée à Andocide, et que ce savant anglais prétendoit être de Phœax; mais il ajoute ensuite, en forme d'épilogue: *Hæc a summo Valckenaerio in Adversariorum libros relata fuerunt æstate anni* 1756 *ad finem vergente; quæ si quis comparet cum* Historia critica Oratorum Græcorum, *duodecim post annos a Clar. Ruhnkenio edita (cum verba quibus uterque pariter utitur, in istis Adversariis reperiantur) facile animadvertet, plura eorum, quæ a Valckenaerio acceperat, in suos usus a Ruhnkenio, probante illo, fuisse conversa.*

Cette assertion hasardée contre un homme célèbre a scandalisé, comme on le pense bien, M. Wyttenbach; aussi s'écrie-t-il, dans son indi-

gnation : *Hæc dolemus Sluitero excidisse, in quibus et modestiam ejus et judicium desideramus. Quid aliud est mortuorum magnorumque famæ virorum labem adspergere, si hoc non est? Perniciosus mos : et mature cavendus in juventute ab iis, quos ipsa sibi studiorum auspices elegerit. Tales suspiciones ex adversariis venari et promere, minutæ invidiolæ speciem habet. Nam quod verbis quibusdam in eodem argumento* uterque pariter utitur, *id vero arguere, est sane parum acuti, nec ad criticam conjecturam exercitati. Itane Ruhnkenius illa levitate erat et doctrinæ penuriâ ut res et verba Valckenario sublegeret? Ruhnkenium si minus ipse cognovit, poterat ex utroque suo in litteris doctore audire quantus vir fuisset, quantumque uterque illi deberet.*

La leçon est un peu forte, il en faut convenir; mais M. Sluiter avoit d'autant plus de tort de se permettre cette assertion peu décente, que Ruhnken lui-même, après avoir répondu victorieusement à Taylor, s'exprime ainsi, pag. LVII de son Histoire critique des Orateurs grecs, mise à la tête de son édition de *Rutilius Lupus*. Leyde, 1768, in-8°. *Huc accedit consensus viri præstantissimi et collegæ conjunctissimi L. C. Valckenarii, qui Taylorianas rationes iisdem, quibus nos, argumentis in adversariis suis oppugnarat.* Il suit de cette déclaration, faite du vivant de Valckenaer, que ces deux illustres critiques combattoient le système de Taylor avec les mê-

mes armes, et qu'ils s'étoient mutuellement communiqués leur travail, mais il ne s'ensuit pas que Ruhnken se soit approprié celui que son ami avoit déjà fait sur cette matière, et qu'il avoit consigné dans ses *Adversaria*. Ils étoient tous les deux assez riches de leurs propres fonds, et si l'un avoit emprunté quelque chose de l'autre, il l'auroit déclaré hautement. On peut appliquer à Ruhnken ce que, dans l'excellente dissertation sur Longin, il dit lui-même de cet habile rhéteur qu'on accusoit d'avoir mis à contribution Denys d'Halicarnasse : *Non tali siccitate arescebat ut ingenium alienis fontibus rigaret.*

Quant à cette remarque plus qu'imprudente de M. Sluiter, que nous avons déjà citée : *Cum verba, quibus uterque utitur, in istis Adversariis reperiantur*, on peut répondre à ce jeune critique, qu'il avoue lui-même, page 17, que son nouveau maître, M. Luzac, ne lui a communiqué, qu'après l'avoir retouché, ce morceau de Valckenaer : *Obtulit autem mihi Adversariorum istorum particulam, cum Ruhnkenio olim communicatam quam ut præfatus sum, inter pauca* Valckenaeriana, *habet Præceptor optimus* Joannes Luzac *eamque* in aliquem ordinem redactam atque hîc aut illic stilo expolitam *in usus meos descripsit.* Ainsi le lecteur ne peut pas juger de cette parité dans les expressions des deux auteurs, puisqu'il n'a pas sous les yeux le texte pur et original de Valckenaer. Du reste, nous devons savoir gré à M. Sluiter de nous avoir

donné ce morceau précieux de critique, qui réfute complétement l'opinion de Taylor.

Dans le sixième et dernier article de la première section, M. Wyttenbach rend un compte avantageux de la Lettre critique de M. Bast à M. Boissonade. Mais comme nous donnerons incessamment dans ce Journal une notice étendue de cet ouvrage intéressant, nous aurons occasion de revenir sur celle de M. Wyttenbach.

Passons à présent aux *Relationes breviores*, qui composent la seconde section. M. Wyttenbach jette d'abord quelques fleurs sur la tombe des amis que les lettres et lui ont perdus. A leur tête est M. de Villoison, dont il fait un éloge touchant. Il l'avoit connu à Paris il y a une trentaine d'années, ainsi que MM. Larcher et de Sainte-Croix, et il n'a pas oublié l'accueil gracieux que lui firent ces trois savans, dont les deux derniers heureusement nous restent pour le bien des lettres et pour la consolation de leurs amis. Il trouva dans leur société tout ce qui peut la rendre agréable, une érudition profonde qui rendoit leurs entretiens toujours intéressans, de la gaîté, de la modestie, et surtout l'honnêteté et la bonté. Attaqué d'une maladie grave, il fut mis, par M. de Villoison, entre les mains du docteur Lorry, qui cultivoit avec un égal succès son art et les lettres, et qui le traita, non comme un malade ordinaire, mais comme un confrère en littérature. M. Wyttenbach se rappelle avec plaisir ces bons offices auxquels l'urbanité fran-

çaise donnoit un nouveau prix. Il en parle avec intérêt, et dit encore de nous ce que, dans Platon, le Lacédémonien Mégille dit des Athéniens : *Que ceux qui sont bons le sont éminemment* (6). Il loue Villoison de son empressement et de son zèle à rendre aux savans étrangers qui venoient à Paris tous les services qui étoient en son pouvoir. Nous ajouterons qu'il étoit également obligeant pour ses compatriotes. Cultiver les lettres, surtout les lettres grecques, étoit auprès de lui la meilleure recommandation. Ses conseils, sa vaste érudition, sa riche bibliothéque étoient toujours à la disposition de l'homme de lettres dans lequel il reconnoissoit un talent réel. Une amitié de 20 ans, qui n'a jamais souffert aucune altération, nous a mis à portée de le bien connoître, et nous pouvons assurer qu'il fut un excellent ami.

Après la notice sur Villoison, M. Wyttenbach en donne une courte sur Van Santen, mort, comme le premier, dans la maturité de l'âge, à 53 ans, le 10 avril 1798. Poëte latin élégant, il nous préparoit une édition de Catulle pour laquelle il avoit rassemblé des matériaux immenses en éditions, en collations de manuscrits, etc. L'impression de son *Terentianus Maurus* étoit déjà bien avancée, puisque quelque temps avant sa mort il nous en avoit déjà envoyé une partie qui remplit plus de 200 pages in-4°. Nous ap-

6) ὡς ὅτοι τῶν Αθηναιων εἰσὶν ἀγαθοὶ, διαφερόντως εἰσὶ τοιοῦτοι. Leg. I, pag. 572, C.

prenons avec plaisir qu'en mourant il a chargé un ami de terminer ce précieux travail.

M. Wyttenbach nomme ensuite honorablement trois personnes qui lui furent également chères, Ruhnken, Schultens et Nieuwland; mais il renvoie le lecteur à l'éloge qu'il a fait de ces trois savans dans la Vie du premier, dont nous recommandons la lecture aux jeunes-gens qui veulent faire des progrès rapides dans leurs études (7).

La nouvelle édition de l'*Examen des Historiens d'Alexandre*, par M. de Sainte-Croix, et celle de la *Traduction d'Hérodote*, par M. Larcher, fournissent à M. Wyttenbach l'occasion de rendre une justice éclatante à ces deux ouvrages importans, le plus bel héritage que puissent laisser à la postérité leurs savans auteurs, et le plus beau titre de leur gloire littéraire.

En annonçant la huitième partie de l'*Onomasticum litterarium* de M. Saxe, publiée en 1804, M. Wyttenbach paie à ce vénérable nonagénaire le tribut d'éloges qui lui est dû, et il relève deux erreurs qui s'étoient glissées dans ce volume. M. Saxe dit, par exemple, page 314, que M. Jean Luzac hérita des papiers de Valckenaer, et la vérité est que tous les papiers et les manuscrits de ce célèbre critique sont encore entre les mains de ses héritiers, qui ont vendu seulement à M. Luzac les livres enrichis de notes marginales.

(7) Vita Danielis Ruhnkenii, auctore Dan. Wyttenbachio. Lugd.-Bat. Honkoop, etc. 1799, in-8°., 295 p.

Une nouvelle très-intéressante pour les lettres, c'est que la belle Bibliothéque bodléienne d'Oxford est aujourd'hui en possession des manuscrits de Jacques-Philippe d'Orville, enfouis depuis un demi siècle dans un coin de l'Angleterre, et sur lesquels on avoit de vives inquiétudes. Heureusement M. Banks, que nous avons eu le plaisir de connoître à Paris il y a quelques années, élève de M. Porson, l'un des plus célèbres hellénistes de l'Angleterre, et marchant dignement sur les traces de son illustre maître, les a achetés du petit-fils de d'Orville et cédés aux curateurs de la Bibliothéque bodléienne. Cette acquisition est d'autant plus importante, que d'Orville, jouissant d'une grande fortune et ayant visité les principales bibliothéques de l'Europe, avoit fait et fait faire de nombreuses collations de manuscrits. Il a dû laisser d'ailleurs beaucoup de notes sur différens auteurs grecs et latins, et l'on craignoit avec raison que cette riche collection ne fut quelque jour ou perdue, ou égarée, ou dispersée. Les savans apprendront encore avec plaisir que M. Wyttenbach prépare une édition des lettres latines de Ruhnken. Il invite ceux qui en auroient entre les mains à vouloir bien les lui communiquer.

Nous rendrons compte de la quatrième et dernière partie de ce troisième volume lorsqu'elle paroîtra. Puisse-t-elle ne se pas faire long-temps attendre !

CHARDON DE LA ROCHETTE.

P. S. Dans l'Analyse que nous avons donnée

de la Dissertation de M. l'abbé Morelli sur quelques voyageurs Vénitiens (novembre 1805), il s'est glissé quelques erreurs.

Page 86, ligne 8, lisez *Brancaleone.*
—— 89, —— 21, —— le discours de Libanius.
—— 90, —— 2, —— *Gradius.*
———— 4 et 5, —— quelques harangues de Démosthènes.
—— 92, —— 13, —— *Consilii.*

VOYAGES.

Bemerkungen auf einer Reise durch einen Theil Schwedens im Sommer des Jahrs 1799. — *Observations recueillies dans un voyage par une partie de la Suède, pendant l'été de l'année* 1799; *par* Jean-Georges *Eck*, *fils*. Léipsick, chez *Tauchnitz*. 1801. In-8°.

La Suède est bien loin d'être aussi bien connue qu'elle le mérite; on lira donc avec intérêt les observations que des voyageurs instruits et impartiaux publient sur ce pays. Le petit ouvrage de M. Eck, dont nous allons extraire quelques détails, est le fruit d'un séjour de deux mois que l'auteur a fait dans la Scanie, l'une des plus belles provinces de la Suède. M. Sjœborg, à Lund, s'occupe d'en donner une description historique, statistique et géographique. C'est à ce savant, très-versé dans l'histoire de la Suède, qu'on doit déjà une excellente description de la province de Blekingen, intitulée: *Utkast til Blekings Historia och Beskrifning af N. H. Sjœborg*; Lund, 1792 et 1793, 2 vol. in-8°.

Il n'y a pas de pays où les voyageurs puissent se faire transporter aussi rapidement et à si peu de frais que la Suède, quoiqu'il n'y ait pas de poste aux chevaux, semblable à celle qui est

établie dans les autres pays de l'Europe. Une ordonnance du roi règle l'ordre dans lequel les paysans de la couronne, et dans les villes les bourgeois, sont obligés de louer aux voyageurs les chevaux nécessaires, ainsi que le prix qui est extrêmement modique. On leur fournit aussi une petite voiture de paysan, à quatre roues, et peu élevée, mais on n'y est pas commodément, et les voyageurs font bien d'avoir leur propre équipage. Les chevaux sont petits et maigres, mais courent avec la plus grande vîtesse; les chemins sont très-bons; les voitures sont souvent conduites par de jeunes garçons de 10 ans, et quelquefois même par de jeunes filles; mais ces enfans les mènent toujours fort bien; d'après le dernier réglement, qui est de 1765, chaque voyageur a le droit d'exiger qu'on lui fasse faire en une heure un mille de Suède, qui équivaut à presque 3 lieues. Dans chaque auberge il y a un registre où chaque voyageur peut inscrire s'il a été bien ou mal mené, le lieu d'où il vient et celui où il va. Dans les auberges des campagnes on ne trouve guères que de l'eau-de-vie, du lait aigri, du beurre et du pain. M. Eck conseille aux voyageurs de porter avec eux leurs provisions.

La Scanie a 14 milles suédois en longueur, et 11 en largeur. Elle a une surface d'environ 90 milles carrés, sur lesquels vivent 219,830 personnes, ce qui fait 2,442 par mille suédois carré.

Le climat de la Scanie et de la Blekingie,

située auprès, est plus doux que celui du reste de la Suède. Au printemps on y entend le chant du rossignol, et les cigognes viennent y nicher; ce qui ne peut pas se dire également des provinces plus septentrionales. La Scanie a beaucoup de ressemblance avec la Fionie et la Sélande ; on cultive dans l'une et dans les autres les mêmes fruits, ce qui sans doute tient autant à ce que la température est à peu près égale, qu'à la domination danoise, sous laquelle la Scanie a resté fort long-temps.

La pêche et l'éducation des bestiaux et des abeilles forment une branche considérable de l'industrie des habitans de cette contrée ; les animaux y sont en général d'une taille plus forte que dans le reste de la Suède. On y cultive beaucoup de blé, ce qui l'a fait appeler le magasin à blé de la Suède. On en vend beaucoup pour l'intérieur du royaume. On y cultive aussi du houblon et du tabac. Les parties élevées de la province fournissent beaucoup de bois, qui cependant ne suffiroit pas pour la consommation des habitans, si on n'avoit pas la ressource de la houille.

Les amateurs de minéralogie, et même tous les voyageurs, trouveront sur cet objet des renseignemens utiles dans un ouvrage intitulé : *Guide du Voyageur aux carrières et aux mines de Suède*, par d'Engestroem ; Stockholm, 1796, in-8°. ; on y a joint une très-bonne carte.

Il y a dans la Scanie 9 villes, 203 paroisses, 398 églises, 153 domaines privilégiés, dont 13

appartiennent à la couronne, 51 grands et 89 petits domaines appartenant à des nobles, et 6,426 *Hemman*, ou biens de paysans.

Les cultivateurs de la Scanie n'ont pas la même activité que ceux de l'Allemagne; il y a même à ce sujet un proverbe en Suède : *Han ær hastig som en Tysk*, c'est-à-dire, *il est actif comme un allemand.* Cette lenteur indolente, surtout celle des domestiques, impatiente souvent les étrangers.

Les paysans de la Scanie sont en général ou très-riches ou très-pauvres : mais ils font peu pour améliorer leur sort. Les hommes et les femmes sont presque tous d'une grande et belle taille, et d'une forte complexion. Parmi les paysans de cette province, ceux qui cultivent les biens des nobles sont les plus pauvres; mais ils ne sont pas serfs, comme quelques auteurs l'ont avancé ; ils peuvent quitter leur maître quand bon leur semble. Les nombreuses corvées dont ils sont surchargés les empêchent d'avoir soin de la culture de leurs terres. Le baron *Maklier* a aboli toutes les corvées dans ses domaines qui sont assez considérables ; il les a partagés en *hemman*, ou fermes qu'il donne en bail pour un certain nombre d'années, moyennant une rétribution stipulée. On commence déjà à s'apercevoir que cet arrangement est avantageux pour le propriétaire, comme pour les paysans ; et le baron Maklier ne tardera pas à être bientôt imité par les autres grands propriétaires.

Les nobles et plusieurs personnes de distinction ont établi de beaux et utiles jardins et des pépinières, mais les paysans n'ont pas encore pu se décider à les imiter ; chacun craint d'être le premier, et d'être volé par ceux de ses voisins qui n'auroient pas de pareilles plantations.

Lund est une ville très-ancienne, qui, autrefois, étoit beaucoup plus célèbre et plus importante qu'elle n'est aujourd'hui. M. Eck donne sur l'histoire de cette ville des détails fort curieux. Lorsque le roi Charles X passa à Lund, en 1658, le savant évêque *Winstrup* le sollicita d'y établir une université. Le roi accueillit cette demande, mais ce ne fut que sous son fils Charles XI que ce projet reçut son exécution. L'inauguration eut lieu le jour de la fête du roi, 28 janvier 1668, et d'après son fondateur, elle fut appelée *Academia Carolina Gothorum*. Le célèbre *Samuel* Puffendorf y fut appelé de Heidelberg, pour y enseigner le droit de la nature et des gens, et ne contribua pas peu à la splendeur de cette nouvelle université.

On trouvera des détails curieux et satisfaisans sur l'état des sciences et des lettres dans ces contrées, à une époque reculée, dans la quatrième partie des *Kongl. Vitterhets, historie och antiquitets Handlingar*, Stockholm, 1795, in-8°.

Il est question d'une école, établie à Lund en 1085 ; quelques rares que fussent alors les livres, et quoiqu'en 1317 on eût payé un missel 10 marcs d'argent fin, la cathédrale de Lund

établit une bibliothéque en 1124. La Scanie peut se glorifier d'être la patrie du savant *Saxo Grammaticus*, dont le véritable nom étoit *Lang*, célèbre dans le 13e. siècle par l'élégance de son style latin.

L'ancienne habitation de l'archevêque sert aujourd'hui à l'université. Du côté du sud, il y a dans une cour une promenade agréable dont les allées sont formées par des arbres indigènes; elle est appelée *Lundagård;* les dimanches surtout elle est fort fréquentée par les habitans de la ville. Au nord de l'édifice est le jardin botanique établi en 1753; c'est là que se trouve l'orangerie, dont le premier étage est occupé par l'amphithéâtre d'anatomie. Le tout est entouré d'un mur fort élevé, construit en pierres.

Derrière le jardin botanique sont la plantation et la pépinière de l'académie, appelée *Paradies-Lycka;* on y a rassemblé toutes sortes d'arbres, non-seulement indigènes, mais aussi étrangers, qu'on cherche à naturaliser en Suède. Cette plantation, ainsi que le Lundagård, est l'ouvrage du respectable vieillard, *Erich Gustave* Liddeck, professeur d'histoire naturelle à Lund, et chevalier de l'ordre de Wasa, dont l'habitation est en face. Depuis l'année 1755 jusqu'en 1782, on a distribué gratis aux cultivateurs les plus zélés 16,000 pieds d'arbres de cette pépinière.

Le milieu de l'édifice académique contient la bibliothéque et le cabinet d'histoire naturelle.

Celui-ci a été enrichi depuis peu par l'acquisition d'une collection de minéraux recueillis en Russie, par M. le conseiller des mines *Norberg*, à Stockholm. C'est là que l'on conserve *une portion du crâne de Descartes*, qui y a été déposée par le savant évêque de Lund, *Celsius*. Voici comment elle est venue en sa possession. Lorsque le corps de ce célèbre philosophe dut être transporté de Stockholm en France, l'officier des gardes de la ville, croyant rendre à sa patrie un service signalé, s'empara de son crâne, et lui en substitua un autre, qu'il plaça dans le cercueil. Après la mort de cet officier, le crâne du philosophe passa comme objet de curiosité entre les mains de plusieurs personnes, et fut partagé; le conseiller d'état de Stjernmann, beau-père de l'évêque Celsius, fit acquisition de l'une des deux moitiés, et c'est celle que ce dernier a donnée au cabinet de l'université de Lund.

La bibliothèque possède une collection assez nombreuse de médailles grecques et romaines, et elle est riche surtout en ouvrages d'histoire naturelle. On y conserve un très-beau manuscrit de Virgile, du 7e. ou 8e. siècle, sur vélin, avec de grandes lettres initiales en or; un magnifique manuscrit du coran; une édition de Jules-César, in-fol., de 1469, avec des initiales en or; un Tite-Live de 1470, et d'une impression semblable; l'ouvrage de Saint-Augustin, *De civitate Dei*, édit. de Venise, 1470, fol.; *Pet. de* Crescentius *de agricultura*, Argentor., 1486, fol.; *Missale Lundense*, que l'archevêque *Birger*

fit imprimer à Paris, en 1514, in-fol.; les rubriques et les initiales sont en rouge, et le caractère est gothique. Ce Missel est fort rare; on assure que dans toute la Suède il n'en existe plus qu'un second exemplaire. On y trouve aussi l'ouvrage du comte Erich Dahlberg, intitulé : *Suecia antiqua et hodierna*, publié en 3 vol. in-fol., vers 1700, sans indication de l'année; cet ouvrage, qui contient des gravures fidèles et bien faites des villes, édifices et autres objets curieux du royaume, a été exécuté aux frais des rois Charles XI et XII.

La bibliothéque est disposée dans des salles spacieuses, ornées des bustes des professeurs de Lund, et de plusieurs portraits de chanceliers de l'université, parmi lesquels quelques-uns sont fort bien peints.

L'étage supérieur de l'édifice académique renferme un cabinet de physique et un observatoire. Celui-ci est placé sur une tour circulaire, adossée contre le milieu de la maison, du côté de Lundagård, et c'est par cette promenade qu'on y entre et là que se trouve l'escalier. Le sommet de cette tour est une plate-forme entourée d'une balustrade en fer. Cet observatoire est situé sous 55° 42′ 13″ de latitude, et sous 30° 57′ 0″ de longitude. Il seroit à désirer qu'il y eût de meilleurs instrumens et en plus grand nombre. Sur cette tour on jouit d'une vue très-agréable. L'œil y embrasse la ville entière; elle est entourée de belles prairies, et de riches champs de blé; et dans son intérieur elle contient un grand nombre

de jardins, de sorte que l'ensemble ne paroît former qu'un vaste et beau jardin. Lorsque le temps est clair, on y peut très-bien distinguer les tours de Copenhague au-delà de la mer. Au premier étage, il y a une grande et une petite salle dans lesquelles ont lieu les actes académiques; c'est là que se prononcent les discours publics, qu'on soutient les thèses, que les professeurs donnent celles de leurs leçons qui sont publiques et gratuites. Près de là est la salle dans laquelle s'assemble le sénat de l'Académie, qu'on appelle ici le *Consistoire*, et qui est composé de tous les professeurs et d'un syndic. On y voit plusieurs bons portraits, entre autres celui de *Charles XII*. Ce prince guerrier séjourna à Lund pendant l'intervalle qui s'écoula entre son retour de Pultawa par Stralsund, en 1716, et son irruption dans la Norwège pendant l'été de 1718. Pendant le temps que ce prince passa à Lund, il montra un goût particulier pour tout ce qui a rapport aux sciences. Il assista aux leçons des professeurs; et un jour qu'il les trouva tous rassemblés à la bibliothéque, dans la grande salle des actes, il témoigna le désir d'entendre sur-le-champ soutenir publiquement quelque thèse. Personne n'étoit préparé à une pareille proposition: cependant *Jean-Jacques Dœbeln*, professeur en médecine, improvisa un excellent discours latin adressé au roi, et donna pour sujet de la discussion cette thèse: *Objecta movent sensus, non tam ratione quantitatis, quam qualitatis. Quensel*, professeur de mathématiques, se chargea de la combattre.

Quoique ce sujet soit très-abstrait, le roi, malgré toute sa vivacité, prêta jusqu'à la fin, à cet acte académique, qu'il avoit provoqué, toute l'attention possible. Pour marquer au professeur *Dœbeln*, l'estime qu'il avoit conçue pour lui, il lui conféra la noblesse, et augmenta ses appointemens.

Le laboratoire de chymie, la salle des concerts destinée aux exercices de musique des étudians, et celle où se font les ventes publiques de livres sont dans un édifice particulier, en face de l'entrée de la cathédrale. Dans un autre édifice il y a une salle d'armes, qui sert en hiver pour les bals et les assemblées.

Le nombre des étudians s'élève à 150. Tous les trois ans, la faculté de philosophie crée 40 maîtres ès-arts. Les examens de cette faculté et de celle de jurisprudence se font publiquement, et on dresse procès-verbal sur les questions et les réponses. La faculté de philosophie a trois manières d'exprimer son opinion sur le degré d'instruction des candidats ; elle se sert pour cela des termes : *laudatur ; approbatur* ; *admittitur.*

On choisit toujours, pour chancelier de l'Université, un des premiers fonctionnaires du royaume. Le sénat académique le nomme, et le roi confirme la nomination. L'évêque de Scanie et de Blekingen est toujours vice-chancelier. Cette Université a 16 professeurs, 13 aggrégés ou adjoints, et 14 maîtres-ès-arts qui donnent des cours, et qu'on nomme *docentes*, ou *magistri legentes.* Les appointemens des professeurs sont

payés en blé, et ils sont assez considérables; quelques-uns d'entre eux sont encore titulaires de bonnes cures, ce qui augmente considérablement leurs revenus sans augmenter leurs travaux, parce qu'ils font remplir leurs fonctions curiales par un chapelain, à qui ils ne cèdent qu'une partie des émolumens.

Lorsqu'une chaire de professeur vient à vaquer, le consistoire ou sénat académique propose trois candidats, parmi lesquels le roi en choisit un. — Il y a à Lund deux imprimeries; celle de l'Université appartient à M. *Berling*. — M. *Anders* Lidbeck, fils du professeur de botanique de cette Université, publie une feuille hebdomadaire, intitulée : *Nytt och Gammal* (c'est-à-dire *Du Nouveau et de l'Ancien*). — Le peu de distance qui sépare Lund de Copenhague, fait que les savans de cette Université ont plus de facilité à entretenir des rapports avec le Danemarck et l'Allemagne que leurs confrères d'Upsal et d'Åbo. — Il y a une trentaine d'années qu'on y a établi une Société littéraire qui porte le nom de *Société physiographique;* elle a publié différens écrits utiles et qui prouvent les connoissances solides de ceux qui les ont composés.

M. le professeur Retzius possède un beau cabinet d'objets d'histoire naturelle; on y remarque une collection très-complète de graines. Le cabinet de M. Flormann, adjoint de la faculté de médecine, est surtout intéressant par le grand nombre de préparations relatives à la médecine vétérinaire;

vétérinaire ; et M. Fremling, professeur de la philosophie spéculative, a un très-beau cabinet de minéralogie, beaucoup de médailles rares et une très-belle bibliothèque.

La cathédrale est le plus grand édifice de la petite ville de Lund; c'est le seul reste de son ancienne splendeur. Cette masse de pierres, qui paroît entassée par les bras des géans pour braver l'éternité, fut, dès les temps les plus reculés, appelée une des merveilles de la Suède. *Svenon*, roi de Danemarck, commença en 1012 la bâtisse de cette cathédrale ; mais on ignore l'époque à laquelle elle a été terminée. En 1145, l'archevêque *Eskild* en fit la consécration. C'est la plus vaste église de toute la Suède, et l'on dit qu'elle a beaucoup de ressemblance avec la cathédrale de Spire. Avant la réformation, il y avoit au moins 50 autels dans différentes chapelles, toutes richement dotées. Elle a la forme d'une croix ; et, selon la tradition vulgaire, ses deux tours représentent les deux saintes femmes qui se tenoient aux pieds du Sauveur. Tout l'édifice a dans sa longueur 135 aunes et demie, dans sa largeur 50, et dans son élévation 48 aunes et $\frac{1}{4}$. Il est construit en grandes pierres de taille, à l'exception de la partie supérieure des tours et de quelques chapelles latérales qui sont bâties en briques.

Le service divin se fait actuellement dans la nef ou la moitié occidentale de l'église. On y remarque des fragmens considérables d'une grande et ancienne horloge qui indiquoit les heures, les mois, les jours, le lever et le coucher du soleil,

etc. L'autel est de marbre blanc ; la chaire est de marbre blanc et de marbre noir : l'un et l'autre sont ornés de bas-reliefs travaillés avec soin.

Le chœur, ou la partie orientale de la cathédrale, est un peu plus élevé que la nef, et sert pour y célébrer les promotions académiques, ainsi que l'installation du nouveau recteur de l'Université qui y a lieu tous les ans le 28 janvier, jour de Saint-Charles.

Pendant le séjour que M. Eck fit à Lund, on y célébra l'acte de promotion des maîtres-ès-arts; elle n'a lieu que de trois ans en trois ans, et elle se fait d'une manière très-solennelle au bruit de nombreux fanfares.

Dans le chœur il y a un énorme candelabre en laiton, surmonté d'une petite statue de Saint-Laurent ; on y remarque encore un autel curieux du moyen âge, surchargé de figures en relief qui représentent différens sujets de la Bible. Devant cet autel il y a un pavé différent de celui du reste de l'église. On dit qu'autrefois ce lieu servoit d'asyle aux criminels. Sous le chœur il y a une église souterraine appelée *Krafts-Kirka*, qui servoit autrefois aux assemblées religieuses de la communauté allemande. Dans ce vaste souterrain voûté, on remarque les objets suivans :

1°. Deux piliers, à l'un desquels on voit sculptée, dans la pierre, la figure d'un géant, à l'autre celles de sa femme et de son enfant. Selon la tradition populaire, son nom est *Finn*. On ajoute que c'est lui qui a bâti cette église sur la demande de Saint-Laurent, lequel la consacra à la Sainte

Vierge ; qu'ensuite ce géant et sa femme ont voulu démolir l'église ; mais que, pour l'en punir, lui, sa femme et son enfant ont été transformés en pierre. On voit bien que le sens de cette tradition est que cette église a été bâtie par les Païens, qui, mécontens de l'introduction d'une nouvelle religion, ont tenté ensuite de la détruire. 2°. Un puits dont l'eau passe pour être la meilleure de toute la ville. Sur l'un de ses côtés on a sculpté un énorme pou qui dévore une brebis. 3°. Le tombeau du savant archevêque *Bœrge*, orné de sa statue dans son costume archiépiscopal. Ce prélat est mort en 1519 ; son père n'étoit que sacristain. Dans la sacristie, on montre aux curieux la chemise de *Marguerite*, la puissante reine de Scandinavie, et l'opinion populaire lui attribue une grande vertu pour faciliter les accouchemens pénibles. L'on sait, par des actes authentiques, que le roi Christian Ier. l'a demandée au chapitre de la cathédrale pour ce même motif.

Lorsque le roi Adolphe Frédéric et la reine Louise Ulrique furent, en 1754, visiter la cathédrale de Lund, cette princesse témoigna qu'elle verroit avec plaisir que l'on publiât une description historique de cet édifice remarquable. C'est ce qui engagea le savant professeur Sommelius à composer sur cette église une dissertation étendue qu'il dédia à la reine (1), et dans laquelle il

(1) Voici le titre de cet ouvrage : *Disputatio historica de templo Cathedrali Lundensi, quam auxiliante Deo, consensu ampliss. Fac. Philos. Acad. Carol. ad publicum erudi-*

a donné la description de tous les monumens, inscriptions, etc., qui s'y trouvent.

L'extérieur de la cathédrale offre un coup-d'œil imposant, qui résulte surtout de sa grande simplicité. Il est à regretter que les maisons soient trop rapprochées, ce qui nuit à l'effet qu'elle devroit produire. On n'a pas encore aboli la funeste coutume d'enterrer dans cette église, et on le fait même avec peu de soin, car les tombeaux ont peu de profondeur.

Depuis quelque temps Lund est une des villes de la Scanie dont l'état s'améliore; cependant le nombre de maisons bien bâties et d'une construction solide en pierres ne s'élève encore guère au-delà d'une vingtaine. Les autres sont construites en bois. La plupart n'ont qu'un rez-de-chaussée. Cette ville, en général, a plutôt l'air d'un grand village; elle est mal pavée, et dans plusieurs endroits le pavé manque tout-à-fait; aussi la moindre pluie rend les rues presque impraticables, et la plupart des professeurs sont, par cette raison, obligés d'avoir une voiture. Auprès d'un grand nombre de maisons, il y a des jardins dans lesquels on cultive de beaux arbres fruitiers. Les habitans, en général, s'occupent beaucoup d'agri-

torum examen d. XVI Cal. sextil. anni MDCCLV deferunt Gustav. Sommelius *in ling. orient. docens et Coll. Sch. Lund. et* Isaac Liefertz, Lundensis, in-4°. Le chapelain M. *Pehr Savarin* a publié, en 1795, à Lund, un extrait en langue suédoise de cette dissertation très-étendue; et cet extrait suffira aux voyageurs qui veulent visiter cette église avec fruit.

culture. On voit dans les environs de la ville de bonnes plantations de tabac dont, il y a déjà quarante ans, le produit s'est élevé à 160,000 livres pesant. En 1730, on avoit commencé à exploiter une mine de houille située près de là; depuis quelques années cette exploitation a cessé.

De Lund M. Eck se rendit à Malmœ, une des plus riches villes de la Suède, et dont le commerce est très-florissant. Les maisons sont d'une meilleure construction que celles des autres villes de la Scanie; le nombre de ses habitans s'élève à 8,000. Le jour de l'anniversaire de la naissance du roi, *l'ordre de Knut* (ou Canut) tient une assemblée solennelle dans une belle salle de l'hôtel-de-ville, ornée de plusieurs portraits de rois qui étoient membres de cette association. Dans les temps reculés, il y avoit dans la Scanie plusieurs associations ou ordres semblables; celle-ci est la seule qui existe encore. Elle a été fondée en l'honneur de Knut IV, surnommé *le Saint*, roi de Danemarck, qui a été massacré par les paysans dans le 11e. siècle. Les rois et les princes du royaume ont toujours été membres de cette société ou confrérie. Dans sa salle d'assemblée, on conserve deux vases d'argent d'une grandeur extraordinaire, dans lesquels les membres boivent dans les repas solennels, et une grande colombe d'argent qu'on suspend, avec une forte chaîne d'argent, au cou des membres nouvellement reçus. La même confrérie a aussi une grande cloche dans la tour de la cathédrale, et elle sert à sonner pour chaque membre qui

vient de mourir. On prononce aussi l'éloge de ceux qui ont mérité cette distinction. Chaque nouveau membre choisit une sœur pour laquelle, ainsi que pour lui-même, on lui accorde la marque distinctive de l'ordre, c'est-à-dire une petite colombe en argent suspendue à un cordon bleu. Les membres ne la portent cependant en évidence que dans leurs assemblées et le jour de l'anniversaire du roi, auquel se tient la séance solennelle. Un jurisconsulte danois fort savant, M. le professeur *Kofod Ancker*, a composé un ouvrage sur cet *ordre de Knut*.

Il y a dans la ville de Malmœ plusieurs fabriques et manufactures, entre autres une de tabac, où il est coupé par une machine mise en mouvement par des chevaux, et une de drap, qui est fort vaste et remarquable; elle est mise sur le pied des manufactures anglaises. Auprès de la ville il y a de beaux jardins et d'excellens champs.

Entre Malmœ et Lund on voit, près du chemin, un assez grand *tumulus* de famille, ouvert du côté du nord. Dans l'intérieur il y a un espace qui a 2 aunes et $\frac{1}{2}$ de hauteur, 3 aunes de largeur, et 5 aunes de longueur. A gauche de cette place il y a une petite chambre longue de 4 aunes, large et haute d'une aune et demie. On n'y a trouvé qu'une grande épée de fer, que l'on conserve aujourd'hui dans le cabinet de l'Université de Lund avec plusieurs antiquités semblables. Plus près de Malmœ, il y a encore plusieurs beaux *tumuli;* mais on ne les a pas en-

core ouverts. On en trouve beaucoup dans toute la Scanie et dans la Seelande; ils font un effet fort agréable.

Sous le règne de Charles XI, on s'occupoit beaucoup en Suède de l'étude des antiquités du pays; depuis on l'avoit un peu négligée. M. *Tham*, intendant de la Cour, se livre aujourd'hui avec le zèle le plus louable à la recherche des monumens de sa patrie; il en a réuni beaucoup dans la terre qu'il habite dans la Gothie occidentale, et il en a publié la description et les gravures dans un ouvrage (2) dont il prépare la continuation.

L'île *Hween*, située entre les côtes de la Suède et celles du Danemarck, est célèbre dans l'histoire des sciences, parce que le roi de Danemarck, Frédéric II, grand protecteur des sciences, et surtout des mathématiques et de l'astronomie, la conféra en qualité de fief (3) au célèbre astronome *Tycho-Brahé*, par un acte solennel daté du 15 mai 1576.

Le 8 août de la même année, on jeta les premiers fondemens du magnifique observatoire *Uranienborg*; et le 14 décembre suivant, Tycho-Brahé fit dans cette île les premières observa-

(2) *Gœthiska Monumenter samlade och beskifne af* Pehr Tham, *Hof-Intendent*; c'est-à-dire, *Monumens de la Gothie, recueillis et décrits par* Pehr Tham, intendant de la Cour. Stockholm, 1794, in-4°. Il en a été donné une notice dans le *Magasin Encyclopédique.*

(3) Cette île appartenoit à la Seelande, jusqu'en 1658, où elle fut cédée à la Suède par la paix de Rothschild.

tions astronomiques. On conserve encore à la bibliothéque de l'université de Copenhague les cahiers qui renferment les observations astronomiques qu'il fit à Uranienborg, depuis 1576 jusqu'en 1597. L'isolement de cette île et sa situation tranquille en font un séjour extrêmement favorable à l'étude des sciences mathématiques. Tycho-Brahé n'y vécut que pour elles; il y inventa et exécuta de nouveaux instrumens, forma d'excellens élèves, et par les soins qu'il donna gratuitement aux malades indigens auxquels il fournissoit même les médicamens, fruits de ses travaux chymiques, il mérita la reconnoissance de ses compatriotes autant qu'il attira l'admiration de toute l'Europe, par ses découvertes en astronomie.

Les plus grands savans, des princes et des rois, vinrent voir ce grand homme dans sa retraite, entretinrent des liaisons avec lui, et profitèrent de ses conseils. En 1577, l'université de Copenhague le nomma unanimement son chef; mais ses occupations à Uranienborg ne lui permirent point d'accepter ce témoignage de l'estime de ses savans compatriotes. Le roi Frédéric II ne se contenta point de lui accorder de forts appointemens; il lui fit encore des présens considérables, et lui donna l'ordre de l'Eléphant. Les faveurs dont les mérites de Tycho-Brahé furent la récompense, lui attirèrent l'envie; et après la mort de Frédéric, en 1588, ses ennemis réussirent à le faire opprimer de plus en plus, au point qu'à la fin il ne lui resta plus

que son île d'Hween, qui ne lui rapportoit que 200 écus. C'est ce qui l'engagea à quitter sa patrie ingrate au mois de juin 1597, et à se rendre en Italie. Après avoir séjourné peu de temps à Rostock, et dans quelques autres villes, l'empereur Rodolphe II, ce grand amateur et protecteur des arts et des sciences, l'appela à Prague, et lui donna les témoignages les plus éclatans de son estime. Il s'entretint avec lui en latin, lui fit présent de 2,000 florins d'or, lui assigna un traitement annuel de 3,000 florins d'or, lui fit arranger une maison à Prague, et le château de Benach, situé à quelques lieues de cette ville, afin de pouvoir s'y livrer à ses travaux astronomiques et chymiques; et il lui promit même un fief réversible sur sa famille, afin qu'il n'eût aucune inquiétude sur ce point. L'empereur étudia avec le plus grand zèle les ouvrages de Brahé, et le consulta même fort souvent dans les affaires politiques; mais une mort prématurée l'enleva en 1601, dans la 55e. année de sa vie, et frustra les espérances qu'on avoit conçues des travaux auxquels il alloit se livrer. On lui éleva dans l'église de Prague un beau monument avec une grande et honorable inscription.

Aujourd'hui on ne trouve presque plus de restes de l'observatoire occupé jadis par Brahé, dans l'île de Hween; les habitans actuels ne s'occupent guères que de la pêche et de l'agriculture. Dans cette île on voit aussi plusieurs *tumuli* des plus anciens temps du paganisme.

Helsingborg, ville ancienne, et autrefois con-

sidérable, ne s'est pas encore relevée des suites de plusieurs siéges qu'elle a soutenus dans les guerres entre le Danemarck et la Suède; elle n'a plus qu'environ 1200 habitans. En été, cette ville est assez vivante à cause des étrangers qui y viennent boire les eaux de Ramlœsa, situées à une demi-lieue de là; la proximité de Copenhague fait que les dimanches et les jours de fêtes beaucoup d'habitans de cette ville s'y rendent. M. Eck y rencontra une assez bonne troupe de comédiens suédois qui avoient établi leur théâtre dans une grange, et qui jouoient plusieurs pièces originales et quelques autres imitées de Kotzebue, d'Iffland, de Schroeder, de Jünger, etc. A cette occasion, M. Eck dit un mot de la littérature dramatique de la Suède, qui a fait, il y a peu d'années, une perte sensible par la mort prématurée de *Lidner*, auteur d'une *Médée*, et de plusieurs autres poésies qui prouvent son génie. Un autre chef-d'œuvre dramatique suédois est d'un auteur vivant, *Leopold;* il est intitulé : *Oden eller Asarnes utwandring* (Oden ou l'émigration des Asarnes). M. *Adlerbeth*, vieillard respectable, et conseiller de chancellerie, a publié plusieurs ouvrages dramatiques qui se distinguent par la pureté et la noblesse du langage. *Kenell*, mort depuis quelque temps, est auteur de plusieurs bonnes pièces; et depuis peu d'années un jeune homme, Charles *Lindegreen*, est entré sous d'heureux auspices dans la carrière des poëtes dramatiques. *Altén* a donné beaucoup de traductions de pièces de théâtre

étrangères. On peut dire en général que depuis la dernière moitié du 18e. siècle, et surtout depuis le règne de Gustave III, les belles-lettres, et surtout la poésie, ont été cultivées en Suède avec beaucoup de succès; l'exemple de ce dernier roi, qui, lui même, s'est fait connoître d'une manière avantageuse comme poëte et comme orateur (4), devoit nécessairement avoir sur le sort des lettres l'influence la plus salutaire. En effet, l'Académie suédoise, composée de dix-huit membres, son principal but étoit de faire cultiver la langue suédoise, et de favoriser la poésie et l'éloquence.

Parmi les meilleurs poëtes décédés, de la Suède, M. Eck cite *Nordenflycht*, *Kellgren*, *Lidner*, *Creutz*, *Kexell*, *Bellmann* et *OElf*; et parmi les poëtes vivans, *Adlerbeth* et *Leopold*: celui-ci est aussi l'auteur de beaucoup de belles poésies lyriques, et d'un agréable recueil de poésies érotiques. Le comte *Gyllenborg*, vieillard respectable, publia, il y a déjà plusieurs années, un poëme héroïque estimé, intitulé: *Tåget œfver Belt* (l'expédition du roi Charles X au-delà du Belt), quelques poésies satyriques, pour lesquelles Boileau a été son modèle, et beaucoup

(4) Plusieurs de ses discours, prononcés devant les États du royaume et dans le sénat, ont été traduits en latin par le savant Italien *Dominicus* Michelessi, que son esprit fit tant estimer par Frédéric II, roi de Prusse. Cette traduction publiée à Berlin en 1772, in-8°., fut dédiée au pape Clément XIV, et dans la dédicace, *Michelessi* appelle Gustave III, *eloquentissimum regem.*

de morceaux de poésie lyrique qui lui assurent une place honorable parmi les meilleurs poëtes de nos temps (5). Le maréchal de l'empire, comte d'*Oxenstierna*, est l'auteur d'une imitation heureuse des géorgiques de Virgile, intitulée : *Skœdarne*, c'est-à-dire, *les moissons*. François *Franzen* a donné plusieurs poésies lyriques dans lesquelles il fait le tableau de la belle nature champêtre, et de la simplicité des mœurs. *Eckeberg* est auteur de quelques bonnes satyres; et *Bagge* (6) publia, à l'âge de 18 ans, ses *essais d'un adolescent*, qui contiennent plusieurs morceaux dont le poëte Léopold fait le plus grand cas, et qui prouvent un véritable talent poétique. L'épouse de l'assesseur *Lenngren*, à Stockholm, femme de beaucoup d'esprit, a publié plusieurs poésies légères qui sont généralement estimées.

M. Eck termine son ouvrage par quelques observations sur les différentes sortes de monnoies métalliques et de papier-monnoie qui ont cours en Suède, et par quelques remarques sur l'analogie des langues suédoise et danoise.

TH. FR. WINCKLER.

(5) Il existe un choix de ses poésies et de celles de son ami, feu le comte de *Creutz*; ce recueil est intitulé : *Vitterhets Arbeten af Creutz och Gyllenborg*; Stockholm, 1795, in-8°.

(6) M. *Bagge* étoit, en 1799, à Upsal, pour y faire ses études; M. *Eckeberg* y étoit alors *aggrégé de l'Université*, ou *Magister docens*; M. *Franzen* est professeur adjoint d'éloquence à Åbo; les autres vivent à Stockholm; MM. *Gyllenborg*, *Oxenstierna*, *Leopold*, *Adlerbeth* et *Franzen* sont membres de l'Académie.

MÉLANGES.

Suite des Lettres inédites de Peiresc, communiquées à M. Millin par M. Fauris St.-Vincens.

Aix, 27 avril 1806.

Je vous avois annoncé, mon cher ami, des copies de lettres de Peiresc à Aldrovandus, par lesquelles ce savant rend compte des médailles sur lesquelles étoient des figures d'animaux. En relisant ces lettres, j'ai vu qu'elles ne contenoient aucune découverte qui n'ait été publiée depuis Peiresc. Je crois donc devoir me contenter de vous donner une analyse de cette correspondance.

Peiresc offre à Aldrovandus de lui envoyer, 1°. quatre ou cinq médailles d'Ephèse, sur lesquelles on voit, d'un côté, une abeille, *nelle quali d'una banda si vede un ape;* de l'autre, un cerf ou un daim, animaux consacrés à Diane d'Ephèse. 2°. Deux médailles de la Commagène, portant la figure d'un scorpion. 3°. Vincent Pinelli, dit-il, mort à Padoue, possédoit une pierre antique, sur laquelle étoient sculptées des lettres hiéroglyphiques, une abeille, un œil, une tête de mort, un bras tenant une boule, un autre bras portant le chiffre mystérieux des Egyptiens ♀. Il en envoie l'empreinte à Aldrovandus. 4°. Peiresc parle d'une médaille d'Alexandre-le-Grand que possède Jean Mocenigo,

au revers de laquelle est un Jupiter ornithocéphale ; ce qui peut indiquer que cette médaille a été frappée à Ephèse. Les peuples commerçans ont, par leurs relations au dehors, connu des animaux rares dont ils ont fait graver les figures sur leurs monnoies : ainsi les Marseillois ont placé sur leurs médailles le chameau et la licorne. Peiresc promet qu'à son retour en Provence, il enverra à Aldrovandus les médailles marseilloises qui portent ces empreintes ; et à propos de ces animaux rares, Peiresc demande à Aldrovandus des notions exactes et étendues sur les auteurs qui ont parlé des licornes et des phœnix. Ces lettres de Peiresc sont datées de Padoue des mois de novembre et de décembre 1601.

J'ai en mon pouvoir les réponses d'Aldrovandus, que je vous enverrai, si vous les voulez. En attendant, j'observe que je n'ai remarqué sur les médailles de Marseille, en fait d'animaux extraordinaires, que la giraffe. La médaille sur laquelle est représenté cet animal, est gravée à la suite de la *Notice sur mon Père*, pl. 5 des médailles de Marseille.

Une des correspondances les plus curieuses de mon recueil des lettres de Peiresc, ou des contemporains de ce savant, est celle qui est composée des lettres écrites par Thomas d'Arcos à M. de Peiresc et à M. Aycard, de Toulon, et par Aycard à Peiresc, depuis l'année 1630 jusqu'en 1635. On y voit des détails sur les mœurs et les monumens de Tunis et des environs. Ces

détails seront toujours intéressans, malgré tous ceux contenus dans les voyages qui ont été publiés depuis.

D'Arcos, né à Toulon, originaire d'Espagne, faisoit sur un bâtiment qui lui appartenoit, les voyages du Levant; il procuroit à Peiresc des inscriptions et des monumens. Il fut pris par les Tunisiens; il fut successivement esclave, mis en liberté et musulman; il s'appela Osman d'Arcos. Lorsqu'il étoit devenu libre, il s'étoit annoncé comme devant quitter la Barbarie au bout de six mois. Il n'en vouloit rien faire, puisqu'il prit le turban au bout d'un an ou deux ans. Il paroît que Peiresc lui en sut mauvais gré. D'Arcos cherche à obtenir son pardon; il proteste qu'il est toujours le même, redouble de prévenances et de courtoisie; il multiplie ses envois. La correspondance de d'Arcos avec Peiresc, et celle du même avec Aycard, ont tant de connexité, que j'ai cru ne pas devoir les séparer. Je n'ai pas les réponses de Peiresc, mais seulement un billet qu'il écrivoit à un de ses amis, sur les caméléons que lui avoit envoyés d'Arcos, et sur la manière de les nourrir et de les élever. On le verra imprimé à la suite de cette correspondance. J'y ai joint une lettre d'un observateur marseillois à Peiresc, aussi sur les caméléons.

LETTRES

DE Mr. THOMAS D'ARCOS.

LETTRE Ire.

A Mr. AYCARD DE THOLON.

MONSIEUR,

Par voye du Bastion ie vous ay escrit et accusé la reception de vos lettres, du depuys me voyant fort affligé de la veüe apres une infinité de remedes vains et inutiles ie me suis resolu de changer de pays, et il y a desia plus de quinze iours que ie me retrouue en ce village d'Andaloux, appelé *la Cala*, quatre lieües de Tunis, vers la Tramontane et proche de Porto Eavina, où estoit l'ancienne *Vtica*, entre les ruines de laquelle ie me promene quelquefois, et l'ay determiné d'y continuer quelque temps par le benefice que ie commence à en ressentir; comme aussi pour ioüir de quelque repos et quietude. Auec la presente vous receurez douze paires de semelles de pantouffles de chambre, et une paire bottes blanches que ie vous enuoye. Ie suis encore en la chaisne,

chaisne, et espere en Dieu en sortir bientost par vne voye ou vn autre, vous assurant que l'âge et le trauail me commencent a donner fascherie, et a chercher *el descanso*. Les Mores d'icy sont encore en quelques endroits inquiets, mais sans faire grand mal, et tout ce royaume se retrouue quasi en sa pristine paix. L'année montre grande fertilité. Le cours a valu peu pour ces gens d'icy, mais pour ceux d'Alger tres bon, qui ont apporté icy de belles et riches prises, sans epargner Mrs. les François. On a representé icy fort tragiquement la mort du Renié Chaban, et ceux de Marseille en ont donné toute la coulpe à ceux de Tholon, a cause de quoy ces Mrs. ont resolu de se vanger cruellement d'eux s'ils le rencontrent en mer; et en leur premiere furie ont fait courir bourrasque au consul Martin, et quelques autres François, et aucuns qui estoient libres ont esté remis à la chaisne. Je vous supplie que si en vos quartiers il se pouuoit trouuer vn grand mappemonde vniuersel, des plus grands et beaux qui se retrouuent, de me l'enuoyer au plustost, et aduiser le prix que ie donneray à celluy que vous m'ordonnerés, et soyez aduerti qu'il ne soit de ceux qui sont figurés en globes, sinon qu'il soit estendu en plat et quarré. Ceux de Jansonius ou de Teixere sont entre les modernes les meilleurs, et viennent d'Amsterdam, et quand vous ne pourriés en recouurer d'autres qu'en figure de globes, vous m'en enuoyerez vn, s'il vous plaist, et s'il se retrouuoit vn grand globe seroit encore meilleur, et pardonnez moy

l'importunité. Je baise les mains à Mr. de Peiresc, et ie suis

Vostre, etc.

Thomas de Arcos.

De *la Cala Numidica*, ce 25 avril 1630.

P. S. J'oubliois a vous dire que proche de ce lieu cy, il y a enuiron vn mois qu'on a decouuert la sepulture d'un geant de grandeur demésurée; son corps, a sçauoir les os seulement, estoit de quarante coudées de long, chasque coudée sont deux palmes; sa teste plus grande qu'une boutte de vin de douze meillerolles; i'ay veu et pesé vne de ses dents, qui pese deux liures et demi, qui sont quarante onces; les os de ce corps sont en partie pourris, et partie entiers; j'espere en recouurer quelques vns que ie veux garder par curiosité. Et ne croyez pas que cecy soit fable, parce que ie vous asseure que ie l'ay veu et touché. On tient que ce grand corps estoit deuant le déluge, et aucuns Mores d'icy qui ont de leurs liures antiques, osent dire qui il estoit, et son nom; mais ie crois qu'ils reuent. Neantmoins ils tiennent le decouurement de ce corps pour prodige, et disent que cela signifie que les Chretiens domineront bientost la Barbarie. Dieu le face.

Nous sommez au 20 de juin, et pour n'auoir eu licence iusques a présent le patron n'a peu partir de ce méchant pais. Il y a quelques vingt iours que ie suis de retour a Thunis assés mieux

de ma veüe, mais au bout de quatre iours ie suis retombé pire qu'auparauant, et cela prouient de cet air qui m'est fort contraire. Quatre galeres d'icy et trois d'Alger sont allées en cours, elles promettent de faire grand domage aux Chrestiens, se garde qui pourra. Ces Mrs. d'icy, et plus souuent ceux d'Alger, font plusieurs prises des François, et s'en rient; vous dormés en France, puisque vous ne sentés point ces malheurs.

LETTRE II.

AV MESME.

MONSIEUR,

Laqueus contritus est et nos liberati sumus, i'ay enfin payé mon rescat (1) a mon patron, moyenant lequel les chaisnes de mon esclauitude se sont rompues; et bien que ie suis franc, mon patron nonobstant ne veut que ie laisse sa compagnie, non comme esclave, mais comme ami. Je suis forcé des grandes courtoisies que i'ay receües de luy, de luy complairre pour quelque cinq ou six mois, pendant lesquels vous me pourrés escrire et m'employer a vostre seruice. Je vous ay escrit par Patron Teisseré, lequel vous donnera vn coffre dans lequel il y a vne paire de bottes blanches, deux paires de pantoufles, douze paires de semeles, et une paire de souliers *para mia signora Donna Isabella.* Il y a dix huit mois que ie suis trauaillé des yeux, et crains qu'enfin i'en perdrai vn, bien que ceux

(1) C'est-à-dire *rachat*.

qui me traitent m'asseurent le contraire. Je vous suplie de fauoriser de quelque aumosne un renegat Flamand de nostre patron, appellé Soliman, ieune et sans barbe, qui est a la chaisne sur la reale a ce que i'entends; et ditez luy de ma part que s'il est sage, qu'il s'en aille en son pais, et ne retourne plus en Barbarie. Il y a aussy en sa compagnie vn petit garçon Grec renié, appellé Mami, lequel est de Milo en l'Archipelage; ie le vous recommande, et s'il est possibie le retenir par dela ou l'enuoyer à son pais, et qu'il ne viene plus en ce pais maudit et excommunié. Il fut circoncis par force en ma présence, et crois qu'en son cœur il soit encore chrestien. C'est vn gentil garçon pour servir, et est de bonne amitié; mais enfin Grec et menteur: vous fairés œuure de charité de l'acheminer a quelque chose de bon, affin qu'il ne retourne plus icy. Je vous prie de vous souuenir du mapemonde dont ie vous ay escrit. Je vous baise les mains et a M. de Peiresc, duquel ie suis fort seruiteur; dités luy que i'ay recouuert deux dents de ce grand geant duquel ie vous ay escrit, et pesent chacune plus de trois liures et demi. Le reste de ses ossements sont touts tombés en poudre. Je les ay trouués proche de l'ancienne *Vtica*, et au mesme lieu ou S. Augustin dit, au liure de la Cité de Dieu, lib. 15, cap. 9, si ie ne me trompe, qu'il vit vn'autre dent humaine qui eut fait cent des nostres (1). Non

(1) Peiresc découvrit bientôt que les dents et les os du prétendu géant appartenoient à un éléphant. Voyez une

autre, sinon que ie prie Dieu vous donner la sainte grace, me recommandant affectueusement a la vostre.

Vostre tres humble seruiteur

THOMAS DE ARCOS.

De Tunis, ce 24 juin 1630.

LETTRE III.

A Mr. DE PEIRESC.

MONSIEUR,

J'estime a grande faueur la grace qu'il vous a pleu me faire de m'honnorer de deux lettres vostres du 13 juillet et 27 de septembre dernier, me trouuant d'vne part fort aise et content de me voir estimé des personnes de vostre qualité; mais d'autre costé bien honteux qu'un sujet si bas et inutile, comme ie suis, soit tenu en consideration plus releuée que sa capacité. Je veux croire que cela a procedé plustost de vostre bonté et courtoisie que de mon merite; et bien que i'aye suspendu ma reponse quelque temps et mis en balance si ie la deuois faire pour l'inegalité de ma personne à vostre reputation et dignité, ie me suis à la fin resolu que ie pecherois moins en publiant mon ignorance et indiscretion que desobeir a vos commandements; et si la presente n'est conforme a vostre expectation, donnés en

des lettres de Peiresc, imprimée dans le Magasin en l'année 1797. Cette lettre est du 10 septembre 1631.

s'il vous plaist la coulpe a ceux qui vous ont abusé et vous ont representé ce que ie ne suis pas ; et ie suis en doute si ie les dois remercier ou reprendre. Je sçay bien que mon stile ne vous sera pas trop agreable pour la rusticité et peu de culture ; mais le long temps qu'il y a que i'ay deshabité la France, et le peu de communication que i'ay de liures françois, me serviront d'excuse en cela, vous supliant tres humblement de joindre vostre pardon à ce defaut, et d'autant plus parce qu'aux choses natureles il n'y a ni merite ni demerite. Quand a l'information que vous desirés du geant retrouué l'année passée aux ruines de l'antique *Vtica*, l'effet en est beaucoup moindre que le bruit. Bien vous diray-ie que ie me suis tramsporté sur le lieu ou on disoit auoir esté retrouué ce grand corps, et apres auoir fait remuer, auec dix hommes, la terre tout vn jour, ie n'ay rien peu decouvrir, sinon quelques ossements, a la verité monstreux ; mais dez aussitost qu'on les touchoit, ils tomboient incontinent en poudre, et le mesme a fait la teste, selon que m'ont dit les Mores qui l'ont retrouvée. Vn petit ruisseau, qui prouient des ecoulements et rauages des eaux des montagnes prochaines, passe justement sur le milieu de la sepulture de ce monstre, lequel ruisseau ayant caué la terre quelque huit pieds de profond, a, à ce que l'on croit, emporté vne partie de ce corps. Cette sepulture est éloignée du bord de la mer, qui entre dans Porte Farine, *à la porte méridionale* enuiron d'vne mousquetade ; et le

terroir ou elle est, pierreux, rempli de ruines antiques qui se retrouuent sous terre, et tient on pour certain qu'en ce lieu la estoit scituée *Vtica*, des ruines de laquelle se retrouue vn village proche enuiron d'vn quart de lieüe, que les Mores appellent encore, par corruption de vocable, *Ausiga*, habité à présent des mesmes Mores, et beaucoup d'Andalous et Tagarins Espagnols. J'ay recouuert de cette grande carcasse deux dents, l'une vn peu gatée, et l'autre plus entière; et pour vous dire la verité, ie ne puis affermer si ce sont dents humaines ou bien de quelque monstre terrestre ou marin, car la forme en est extraordinaire, comme vous verrés par celle que ie vous enuoye avec la presente, qui est la plus entiere des deux; et ce que disent les Mores de l'inuention de ce corps sont toutes resueries qui n'ont ni raison, ni fondement. Voila ce que ie vous puis dire de ce colosse, duquel on ne parle plus icy, comme si iamais on n'en avoit rien veu, ni sceu. J'ay receu le mappemonde qu'il vous a pleu m'enuoyer, duquel ie vous remercie tres humblement et vous en demeure tres obligé; et affin de vous donner quelque entretenement des bagatelles de ce pais, vous receurez s'il vous plaist vn petit pacquet des broüilleries de la Meca que vous pourrés conuertir en deuotion; vn autre pacquet de medailles et monnoyes antiques latines et cartaginoises. Les cartaginoises n'ont point d'inscriptions, et portent vn cheual ou teste de cheval auec quelque palme d'un costé et vne teste de l'autre. Il y a vne cornaline an-

tique qui porte sept etoiles et vn croissant au reuers, et on m'a asseuré qu'elles ont esté gravées au point de quelque constellation, et que la lune est la planete dominante, et que cette cornaline a grande vertu, mais on ne m'a sçeu dire qu'elle, et ie n'en crois rien. Vous receurés aussy deux œufs d'autruche et vingt liures que ie vous enuoye pour mettre a vostre libraire, et pardonnés moy, monsieur, si ce peu ne correspond à ce que ie vous dois. Je suis graces à Dieu libre et franc, et ie puis sortir d'icy quand ie voudray; mais la difficulté du passage me fait resoudre à demeurer encore en ce pais quelques mois; et soit icy ou ailleurs, vous me trouuerés touiours tres prompt a vous obeir et seruir d'aussy bon cœur et affection que ie suis,

Monsieur,

Vostre etc.

THOMAS DE ARCOS.

A Tunis, ce 15 mars 1631.

LETTRE IV.

A Mr. AYCARD.

MONSIEUR,

Il y a enuiron vn mois que ie vous enuoyay, par une barque de Marseille, vne petite caissée serrée a clef et deux tourterelles blanches dans vne cage; dans la caisse il y auoit vingt liures, vn pacquet de medailles, vn autre pacquet de broüilleries de la Meca, et la dent du geant

auec deux œufs d'autruche, le tout pour M. de Peiresc sans titre, remettant a vous a mettre ses qualités que ie ne sçay pas, desquelles ie vous supplie m'aduiser, affin de ne faire erreur vne autre fois quand ie luy escriray. Depuis le partement de la barque, ie me suis retiré en mon hermitage de la Cala, ou ie suis a present pour changer d'air et tacher a recouvrer la santé d'vn œil qui m'est resté fort endommagé, toutefois sans deformité. Je vous supplie d'asseurer M. de Peiresc que ie suis fort son seruiteur, et qu'il me peut commander librement. J'ay depuis mon retour en ce lieu traité auec quelques Mores sur l'inuention du geant de l'année passée, et vn d'eux qui est estimé grand negromancieu, m'a asseuré que le nom du geant estoit *Menoiel min el Moutideri*; il vecut 600 ans, et mourut il y a 4000 ans. Sa femme l'empoisonna. Il eut 17 enfans, 7 femelles et 10 masles. Vous croirés, et ie crois aussi que ce sont des reueries; mais ce More m'allegue tant de theologie negromantique, de la creation de plusieurs mondes, et de la qualité des esprits, que ie crains d'estre estimé ridicule si ie vous escrivois tout ce qu'il m'a dit. Vous fairés part s'il vous plaist a M. de Peiresc de ces belles resueries, affin qu'il en prenne *vn pasto de riso*. J'ay recouuert de ce docteur More vne pierre grosse comme vn grand œuf, d'etrange façon, toutefois naturelle, dans laquelle il affirme qu'il y a l'ame d'vn empereur qui souffre tourment dans ladite pierre, et que le plus grand est d'estre manié et traité des humains. Il n'y a rien de

nouueau en ce pais, sinon que les corsaires font de grands domages, et surtout aux François. Le camp est au pais des Datiles, et tient assiegée une ville de Mores rebelles qui s'appelle *La Hama*, qu'on dit estre tres forte par nature ; on attend touts les jours les nouuelles de sa prise, qu'aucuns difficultent. Je me recommande à vos bonnes graces, Dieu soit votre garde.

Monsieur,

Vostre, etc.

THOMAS DE ARCOS.

De La Cala, ce 10 auril 1631.

LETTRE V.

A Mr. DE PEIRESC,

A Aix.

MONSIEUR,

Vos deux lettres du 10 et 13 de may m'ont esté renduës doctes et curieuses, bien demonstratiues de vostre grand sçauoir et jugement, et d'autant qu'elles excedent en grand degré ma pauure et petite capacité, et que ie ne puis satisfaire selon mon desir a la reponse qu'elles meritent; neantmoins pour vous complaire, bien que confus et estonné, ie vous representeray auec ma simplicité et ignorance le desir et affection que i'ay de vous seruir et obeir.

J'ay receu la cornaline qu'il vous a pleu me renuoyer, et tacheray de l'approfiter, en change de quelqu'autre curiosité comme vous me con-

seillés, bien qu'en cette négotiation il faudra que ie traite secretement, parce qu'elle a esté enleuée à Joufday, roi de Tunis, qui en faisoit grande estime, et peut estre, comme vous dites, vainement. J'ay aussy receu vne petite medaille d'argent qui l'accompagnoit, de laquelle vous ne me marqués rien en vos lettres, et ne me puis imaginer pourquoy vous me l'aués enuoyée : elle est de Vespasien et l'inscription est au reuers des autres. Je vous la renuoye pour en faire ce qu'il vous plairra.

Quant a l'vsage des chappellets turchesques que vous desirés sçavoir, i'ay appris qu'il est fort ancien entre les musulmans, et plus de 300 ans auant celuy inuenté par S. Dominique entre les chretiens. A chaque grain ou pater noster, ils disent *stafarla*, qui est a dire *pardonne moy seigneur*. Au commencement il y a vne petite forme de pilier sur lequel ils disent vne certaine oraison, et les lacs d'amour qui y sont ne seruent que pour ornement, comme nos boutons que nous mettons a nos chapelets pour y attacher quelque médaille : les grains et les plaques que vous y remarqués ne sont que pour galanterie et les beautifier en la diversité des couleurs. Voila ce que i'en ay peu apprendre.

J'approuue ce que vous dités de la dent pétrifiée ; la fabrique ou elle fut trouvée est de pierre seche, meslée auec de la chaux plus dure que la mesme pierre. Je vous enuoye vne petite dent et d'autres fragmens d'os que ie trouuai sur le lieu mesme ou gisoit ce monstre. Quand a l'in-

formation des noms supposés que luy donnent ces Mores, ils n'en ont autre preuue que ce que leur reuelent certains esprits malins, et menteurs, avec lesquels ils traitent ordinairement, et tout ce qu'ils disent n'est que confusion et badineries. Neantmoins comme les Mores croient qu'il y a eu plusieurs autres mondes auant celuy-cy, et qu'il y a eu divers Adams, de la ie crois qu'ils ont pris la hardiesse de dire que ce supposé geant estoit d'vn autre monde auant le dernier Adam : et me semble avoir leu que quelques anciens rubins ont tenu la mesme opinion ; et qu'à la fin de chaque monde Dieu convertit les ames des sauués en anges, et celles des condamnés en diables et demons, selon la qualité de leurs offences, et pour cette cause ne se trouve en la sainte Escriture aucune mention de la creation de ces esprits.

La pierre en laquelle ils disent estre enfermée l'ame d'vn empereur, ie l'ay desrobée, et vous l'enuoye : ils m'auoient promis de le faire parler moyennant certaines paroles, et caractères, la lavant dans le sang d'vn bouc tout blanc, mais parce que cela est illicite, ie n'ay voulu en voir, ni attendre l'épreuue.

J'ay esté bien aise de voir le catalogue des liures arabes qu'il vous a pleu m'enuoyer desquels i'en ay reconnu vn traduit en langue anglaise intitulé : *Albufade alsiuti chronicum AEgyptiacum.* Je desirerois fort auoir vn alcoran latin ou italien. En l'an 1143, *Robertus Retinensis Anglus* en fit une traduction latine a la

persuasion de *Petrus - Cluniacensis*, l'épitre duquel a S. Bernard sur cette matière est extante. Vn'autre traduction latine fut fa.. au concile de Constance, par *Joannes Segobiensis*, espagnol. Il se trouue aussi vn'autre traduction d'Arabique en italien par *Andren Arriuabene ;* et bien que Scaliger le plus grand *Linquista* de nostre temps dit que ces traductions et particulièrement l'italienne sont errées en beaucoup de lieux, néantmoins pour satisfaire à ma curiosité ie desire grandement d'en auoir vn exemplaire de quelque langue que ce soit, et si en cela vostre possibilité me peut fauoriser ie vous en auray une tres grande obligation.

J'ay pris la hardiesse de vous enuoyer et dedier vn petit memorial espagnol que i'ay escrit du gouuernement des princes, vous le receurés s'il vous plaist en témoignage de l'honneur que ie desire vous rendre, et me fauoriserés de le censurer et corriger ou vous iugerés qu'il sera nécessaire ou raisonnable. Pardonnés moy si vous y trouuerés quelques raieures que i'ay faites ayant recouuert vne Bible vulgate, au lieu d'vne espagnole que certains juifs m'auoient prestée vn peu suspecte : et s'il est mal escrit i'ay laissé de le mettre en meilleur ordre pour ne pouuoir comporter le mal de mon œil le trauail de le rescrire au net.

J'ay esté ces jours passés voir mon patron qui est à une sienne metairie loin deux journées de Tunis vers le Ponent appellée *Duca*, ou et par chemin i'ay veu et recueilli certaines antiquités

que ie vous enuoye en vn mémoire que vous trouuerés dans le liure que ie vous ay dédié. J'ay entendu qu'il s'en retrouue d'assés plus remárquables en autres lieux de ce royaume ou i'espère d'aller pour les recueillir et vous en faire part, et a ce que ie puis comprendre elles sont beaucoup plus et plus notables, que celles qui se retrouuent dans Rome mesme.

Je ne sçay en quelle façon vous remercier du vin qu'il vous a pleu m'enuoyer selon que m'escrit M. Aycard, et suis en peine si ie dois loüer en cela votre libéralité on taxer vostre prodigalité : neantmoins pour ne m'esloigner de mon deuoir ie vous en faits mille remerciemens et vous supplie de me donner quelque occasion de meriter cette faueur que i'ay grandement admirée et estimée.

J'enuoye a M. Aycard vne petite caisse dans laquelle i'ay mis *algunas ninnerias* pour vous présenter de ma part dont la liste est cy iointe, que vous receurez s'il vous plaist en souuenance de l'affection que i'ay de vous seruir et honorer, et du desir que i'ay de receuoir vos commandements auxquels i'obeiray touiours d'aussy bon cœur que ie suis et seray toute ma vie,

Monsieur,

Vostre, etc.

THOMAS DE ARCOS.

De Tunis, ce 20 d'octobre 1631.

Liste de ce qu'il y a dans la caisse pour M. de Peiresc.

Praticarum conclus. Card. Tus. in-folio grand. 8. tom.

Vn plat de bois, vne eiguiere et deux petits plats de cuir doré et peint a la turquesque.

75 medailles grandes et petites et certaines pierres petites en octangule qui naissent ainsi naturelement.

3 Pierres d'agathe, les deux peuuent seruir de pommeaux d'espées et dague.

2 Pierres sanguinaires.

5 Manches de couteau de diaspre.

2 Lampes antiques de terre rougeatre.

2 Petits poids romains de pierre noire, antiques.

Vne pierre blanche entrelassée, qui est celle ou les Mores disent y avoir dedans l'ame d'un Empereur.

Vne paire de pantoufles a la christianesque, et vn'autre rouge a la moresque.

Vne petite dent retrouuée auec celle du geant de l'année derniere.

Vn memoire d'antiquailles recueillies de nouueau.

Memorial pera principes, dedié a M. de Peiresc.

Vne petite medaille d'argent de Vespasien, escrite a la reuerse.

Vn papier dans lequel y a des os et poudre d'vn geant.

LETTRE VI.

A Mr. AYCARD.

MONSIEUR,

Depuis vous auoir escrit par Ripert, ie vous ay aussi donné auis par la voye de Ligorne de son partement et de ce qu'il vous doit rendre de ma part; j'ay du depuis sçeu son naufrage en Sicile, que ce qu'il vous porte estoit bien conserué et que pour tout le mois de januier passé le vaisseau prendroit le chemin de Marseille ou je crois qu'il aura arriué et que vous aurez receu ce que je vous enuoie. J'attends avec la premiere barque qui viendra icy vostre reponse et l'escarlate rouge que ie vous ay prié m'enuoyer; il n'y a par deça aucune chose de nouueau sinon qu'il semble que les mores veulent vne autrefois se souleuer; il y a en cette année de fort grandes pluyes et on espere vne grande recolte de bleds. Il vaut a present 15 francs le casis qui pese 600 liures de Marseille; l'on m'a enuoyé vn epitaphe de Biserte nouuellement trouué escrit sur vne pierre de douze palmes de long et cinq de large et autant de grosseur en carré, en lettres majuscules fort grandes, je vous l'enuoye cy inclus, et il vous plairra en faire part a M. Peiresc et luy presenter mes tres humbles recommandations.

M. Samson est a Cap Negro deuant Tabarque auec Tagepbey et on dit qu'il veut laisser le Bastion

Bastion et prendre ce Cap qui est de Tunis luy attend a faire ses affaires et celles du roy et de la nation il les negocie avec de belles paroles et point d'effects, sur ce ie vous baise les mains et prie Dieu vous donner sa sainte grace.

Vostre tres humble et tres affectionné seruiteur.

THOMAS DE ARCOS.

De Tunis, ce 2 auril 1632.

Recommandés moy s'il vous plaist a Ripert.

Et au dessus est escrit a M. M. Honnoré Aycard, a Tollon.

IMP. CAESAR M. AVRELIVS ANTONINVS. PIVS AVG. PART. MAX. BRIT. MAX. GERM. MAX. TRIB. POT. XVIIII. COS IIII PP RESTITVIT.

LETTRE VII.

A Mr. DE PEIRESC.

MONSIEUR,

Il y a enuiron vn mois que ie vous escriuis au long et vous enuoyai vn Nouueau Testament Arabique vn peu maltraité, vn MS. assés broüillé, et la copie du Memorial des princes en italien, auec quelques medailles, croyant qu'aurés receu le tout, et aussi la volonté et affection que i'ay de vous seruir et honorer. Je trauaille de mettre au net la Relation d'Affrique dont ie vous av auisé, et aussitost qu'elle sera acheuée ie ne fairay faute de vous l'enuoyer et de la remettre

a vostre censure et correction. Les bonnes Dattiles ne viennent icy qu'au mois de januier, et en ce temps la ie ne manqueray a vous en enuoyer des fraiches et des meilleures.

Le S^r. Claude de Martin, porteur de la presente, a serui icy de chancellier en ce consulat, et s'est porté fort dignement et fidelement en sa charge. Je vous supplie très humblement qu'aux occasions qui se presenteront de luy departir vostre faueur vous luy fassiés connoistre que mon intercession luy seruira de quelque chose en vostre endroit. Il vous dira les nouuelles de ce pais et pour cela ne vous en escriray aucune chose, me remettant à ce qu'il vous en informera. Cependant ie vous testifie et asseure que i'ay un extreme desir d'estre conserué en l'honneur de vos bonnes graces et de receuoir vos commandements en quelque *estat* que ie me trouue, et m'estimeray touiours valoir quelque chose si ie pourray vous seruir selon vostre merite et mon desir. Dieu m'en fasse la grace et de vous voir le chef orné d'escarlate pour couronner les vertus qui sont dans vostre ame, que i'admire et reuere.

Vostre, etc.

De Arcos.

De Tunis, ce 25 novembre 1632.

LETTRE VIII.

A Mr. AYCARD.

A Toulon.

MONSIEUR,

Je dois la reponse à quatre de vos lettres, cette cy payera ce debte vous disant auoir receu tout ce qu'il vous a pleu m'enuoyer par Patron Antoine qui dechargea sa barque à Biserte. Je vous remercie du tout tres humblement, et estime grandement le soin que vous prenés de m'enuoyer tant de curiosités, qui m'ont esté fort agréables.

Il y a longtemps que ie n'ay veu aucune lettre de M. de Peiresc, et ie soubçonne que le changement de mon habit ne luy aye fait changer son affection et bienveüillance enuers moy. C'est pourquoy ie n'oze luy escrire craignant qu'il n'en receut deplaisir, chose qui m'affligeroit grandement, car ie n'ay iamais esté porté a interesser di deplairre à mes amis, et particulierement personnes releuées de merite, comme est M. de Peiresc. Je vous supplie l'asseurer de ma part que ie desire grandement le seruir et honnorer; et que pour mon regard ie suis ce que i'ay esté, et non pas ce que l'on pense. J'ay receu ces jours passés du vin muscat, des prunes de Brignolle, des raisins de Damas et de Capres par la voye de Marseille qu'on m'escrit, le tout estre de la part de M. de Peiresc, de quoy i'ay esté esbahi

et honteux tout ensemble pour n'auoir pas merité tant de faueur et courtoisie. Auec tout cela i'ay pris le tout auec le respect et la reuerence que ie deuois à vn si grand bienfaiteur, et vous supplie lui escrire que ie luy en demeure tres redeuable. Je luy enuoye quelques datiles auec deux lampes de terre antiques, de quoy vous luy donnerés auis et que i'espere dans un mois d'acheuer de mettre au net ma *Relation Affricana* pour la luy mander auec le premier passage qui s'offrira.

Quant a mon panache qui ne se trouue a vendre, faités en ce qu'il vous plairra, il m'a cousté vingt piastres, et ie croyois que ces plumes d'heron fussent plus requises en France, vous asseurant que ie les ay veus vendre il y a trente ans a vn escu l'une. Les plumes planches que vous dités sont faillies en ce pais, et pour quelque diligence que i'aye fait, ie n'en ai peu recouurer; on m'a bien promis que i'auray les premieres et les plus belles, mais grand Dieu le scayt.

Je n'ai peu vous enuoyer du *cuscuso*, car il le faut secher quelque temps au soleil pour estre bon, et le temps a esté si pluuieux cet hyver qu'il a esté impossible, a son temps ie ne manqueray a mon deuoir.

Je vous prie de me donner de vos nouuelles et ce que ie dois esperer de l'amitié de M. de Peiresc, car son silence m'a grandement troublé, et crains qu'il ne m'aye abbandonné pour quelque mauuaise opinion qu'il a de moy. Je me

recommande à vos bonnes graces, et prie Dieu vous donner les siennes.

Vostre, etc.

OSMAN DE ARCOS.

De Tunis, ce 15 mars 1633.

LETTRE IX.

AV MESME.

MONSIEUR,

Je vous escrits encore ce mot la barque n'estant pas encore partie. Il m'est tombé entre les mains vn liure nouueau venu d'Espagne qui n'est pas a depriser, tant pour ce qu'il traite comme pour la reputation de son autheur; il n'est pas de ma profession, et pour ce ie vous le remets, vous supliant de l'enuoyer de ma part a M. de Peiresc qui le mettra en sa librairie. Si cette barque eut demeuré encore huit ou dix iours, ie luy eusse enuoyé mes Relations Affriquaines qui sont presque acheuées, et m'ont travaillé le corps et l'esprit a les transcrire au net, m'ayant l'age retranché beaucoup de commodités desquelles ie ioüissois en ma ieunesse, et a present *deficit virtus mea, et lumen oculorum meorum non est mecum.* Si i'en suis marri d'un costé, ie ne le suis pas de l'autre, parce qu'auec cette couuerture de vieillesse, i'excuseray touiours mes deffauts, ie ne vous diray autre chose sinon que ie vous suplie de me recommander aux bonnes graces de M. de Peiresc, et luy dire que sans

scrupule il peut au moins *in conuertendo* traiter auec les pecheurs, et que du tout ie suis son tres humble seruiteur, et sur cela ie demeure,

Monsieur,

Vostre, etc.

Osman de Arcos.

De Tunis, ce 23 mars 1633.

LETTRE X.

AV MESME.

A Toulon.

Monsieur,

Je vous ay escrit il y a peu de jours par la voye de Marseille, et i'ay enuoyé a M. de Peiresc un liure nouueau de theologie imprimé a Salamanque. Je n'ay point escrit a mond. Sr. de Peiresc croyant que son long silence aura procedé de quelque mecontentement de ma personne et qu'il n'a plus agréable ni moy ni mon seruice. Je vous suplie neantmoins de l'asseurer que ie n'ay point changé ni alteré l'affection, l'honneur et le respect que ie luy porte. J'ai acheué ma Relation Africaine, et n'attends que l'occasion de vous l'enuoyer pour la présenter de ma part a M. de Peiresc; et si pour l'amour de moy il ne la voudra accepter, ie vous prie de faire en sorte que pour l'amour de vous il la reçoiue. J'auray soin par la premiere barque de vous enuoyer ladite Relation, du Cuscuso et des peaux de Vautour. Je vous renuoyeray aussi le liure du salut d'Origene bien qu'a regret, car c'est vne des rares

pieces que i'aye encore vüe sur ce sujet, et digne d'estre admirée et estimée. Je ne vous fairay plus long discours priant Dieu qu'il vous donne le bien et le contentement que ie vous desire.

Vostre, etc.

OSMAN DE ARCOS.

Tunis, ce 30 mars 1633.

LETTRE XI.

AV MESME.

A Toulon.

MONSIEUR,

Le 30 du passé ie vous escriuis, du depuis s'est presentée l'occasion du patron auquel i'ay baillé pour vous consigner la Relation Affricaine et le liure du Salut d'Origene qu'il m'a promis de vous rendre bien et fidelement. Vous le receurés s'il vous plaist, et après l'auoir veu, et censuré mon ignorance et simplicité, vous le presenterés de ma part et de la vostre à M. de Peiresc, pour lequel ie l'ay trauaillé et escrit, non tant pour contenter sa curiosité, comme pour temoignage de l'honneur et respect que ie porte à ses éminentes vertus et qualités. Il trouuera dedans beaucoup de choses a corriger et force erreurs d'entendement et de plume. L'ortographe y est fort mal obseruée, et enfin l'ordre et le stile le faira estimer digne d'estre desestimé. Je ne cherche point de gloire sinon que l'on croye que i'ai beaucoup trauaillé pour faire rien qui vaille. Il n'y a aucune chose dedans qui soit mal sonante ni

contraire aux loix de l'Eglise catholique et ay anticipé expressement la datte affin de donner à entendre que ie l'ay escrit du temps qu'on m'estimoit homme de bien. Je n'y ay point voulu mettre mon nom de peur de scandaliser ceux qui me connoissent a present, et en particulier M. de Peiresc qui (selon que i'en iuge par son silence) en pourroit auoir quelque scrupule. Au contraire i'ay dit mal de moy mesme en plusieurs endroits, pour dire bien de choses que i'ay autrefois professé. Outre plusieurs choses que mon ignorance n'a pas sceu bien expliquer, on y trouuera en beaucoup de lieux cette parole *Steres* qui est vne certaine chose faite de joncs pour s'asseoir fort vsitée en ce pais. Je vous suplie si elle n'est intelligible de la reformer et corriger, car ie l'ay escrite comme on l'appelle icy, et peut estre qu'en cela i'ay failli. Il vous plairra de le rendre aux pieds de M. de Peiresc, affin qu'il me fasse l'honneur de le voir, censurer, corriger et receuoir pour sien, et de ma part luy dire, *hic vre, hic seca vt in æternum parcas.* Je n'ay osé ni ose luy faire plus long discours, remettant cette affaire a vostre prudence et discretion. Vous m'auiserés s'il vous plaist du receu estant bien marri que ie n'aye loisir de vous escrire plus au long, parce que le porteur presse, et ie n'ay temps d'estre plus prolixe. Dieu soit vostre garde.

Vostre, etc.

Osman de Arcos.

De Tunis, ce 2 auril 1633.

LETTRE XII.

AV MESME.

A Toulon.

MONSIEUR,

Je vous ai escrit par la voye de Marseille, et enuoyé la Relation d'Afrique pour M. de Peiresc. Je vous suplie de m'enuoyer s'il sera possible d'avoir de certaines plantes de roses de Gueldres qu'on dit estre assés communes a present en France; et on m'a dit qu'elles sont fort curieuses; et si les plantes seront incommodes, il faut au moins auoir de la semence. Il vous plairra aussi m'enuoyer de la semence de betteraues qui ne se trouuent icy, et les meilleures que i'aye veües en France sont entre Valence et Vienne. J'attends auec impatience de vos nouuelles et de sçauoir comment ie suis en la bonne grace de M. de Peiresc, duquel ie suis fort affectionné seruiteur. Je crains qu'il ne m'aye escarté pour quelque valet de trefle, et seray tres marry d'auoir perdu l'amitié et bienueillance d'vn si insigne personnage. La jalousie me fait dire ceci, et la suspicion m'en est accreüe par son long silence. Je ne laisseray pour cela d'estimer sa vertu et son mérite, et si ie ne mangeray a sa table, ie me contente des miettes qui tomberont d'icelle; vous m'entendés bien, encore que ie parle en cananée. Je prie Dieu vous donner le bien que ie vous desire.

Vostre, etc.

OSMAN DE ARCOS.

De Tunis, ce 17 auril 1633.

LETTRE XIII.

AV MESME.

MONSIEUR,

Je suis estonné et surpris de ne receuoir aucunes de vos nouuelles; ie ne veux pas croire que vous m'ayiez abbandonné; c'est pourquoy ie vous supplie m'oster d'erreur, et si de mon costé il y a quelque manquement, ie me soumets a la penitence et satisfaction. J'attends auec grand desir la relation de tout ce que vous aués negotié auec M. de Peiresc touchant le liure que ie luy ai enuoyé, et voudrois volontiers sçauoir l'estime qu'il en a fait et l'opinion qu'il a de celuy ci et de la Relation africaine que ie luy auois enuoyé auparavant, chose que ie n'ay peu encore sçauoir, et desirerois fort entendre sa censure pour m'y arrester comme a chose definie et certaine. Je vous supplie de me consoler en cela et de m'escrire plus souuent que iusques a present, sinon vous me donnerés lieu de me plaindre de vostre oubliance et de ma disgrace. Je desirerois fort d'auoir vne sarbatane pour tirer aux petits oiseaux, longue pour le moins de cinq pieds; s'il s'en peut recouurer quelqu'une en vos quartiers, ie vous prie de me l'enuoyer. Je prie Dieu vous donner le bien que ie vous desire.

Vostre, etc.

OSMAN DE ARCOS.

De Tunis, ce 20 januier 1634.

LETTRE XIV.

A Mr. DE PEIRESC.

MONSIEUR,

Le 20 de mars ie receus, auec vostre lettre du 25 januier, la consolation que i'esperois de vostre courtoisie et humanité, et serois bien content que vos lettres fussent moins ceremonieuses, pourueu qu'elles fussent plus frequentes. J'estime fort tout ce que vous dites et escriués ; mais ie ne puis en aucune façon approuuer les titres d'honneur qu'il vous plaist me donner pour m'en ressentir incapable, et veux croire qu'en cela vostre honnesteté a vouleu surpasser mon merite, et vostre generosité l'humilité de ma condition ; et comme il y a de l'excez en vostre bonté et bienueillance, de mesme il y a beaucoup de manquement au tres humble remerciement que ie vous en faits, pour n'estre bien que sincere, correspondant a vostre qualité et merite. Excusés en cela s'il vous plaist mon ignorance et fragilité, et ressouuenés vous que ie suis en Barbarie, d'ou rien ne peut sortir qui ne soit barbare ; et quand on est a Rome, il faut vivre comme à Rome.

Je n'ay peu obseruer les particularités de l'eclypse de la lune que vous desirés, pour auoir receu vostre lettre après icelle ; et quant a la situation de Tunis, on la tient communement sous le 9me. parallele, a 34 degrés de latitude et 36 de lon-

gitude, et autre plus exacte observation ne s'en est faitei usques a present. Je vous remercie tres humblement des liures qu'il vous a pleu m'enuoyer, et au petit traité d'Arabie. J'ay leu plusieurs choses contraires a la verité, particulierement au fait de la religion. Quant a l'epitaphe punique duquel vous desirés tant l'impression, vous pouués estre asseuré qu'il n'y a aucun en ce pais capable de la faire; et bien que les Mores soient fort barbares et ignorants, les Morisques Espagnols ne le sont pas moins, bien que plus superstitieux et hypocrites en leur loy; et en leurs traitements ciuils, ils sont pires et plus canteleux que les mesmes Juifs. Il est vray qu'ils sont plus ciuilisés que les Mores; mais le tout n'est que vanité et arrogance, et leur semble que pour estre Espagnols, ils soient les premiers hommes du monde. J'ay parlé a vn certain renegat qui demeure au lieu ou est cet epitaphe, et luy ay promis dix escus s'il me peut apporter les mesmes pierres ou il est escrit; et bien que i'estime cela assés difficile, neantmoins il dit qu'il tachera de l'entreprendre, et en cela il n'y a sinon le travail et la dexterité. S'il se resout à l'entreprise, ie vous promets d'aller la moy mesme pour lui aider a faire ce chef d'œuvre, et affin qu'en demolissant les pierres il ne gate celles que nous desirons.

Ceux de ce pais qui pratiquent la terre des Negres ne passent point de l'autre costé du Niger, et disent que bien qu'on y retrouue des singes fort grands, cruels et malicieux, neant-

moins qu'ils ne sont point dociles comme ceux de Guinée. Toutefois vn renegat Ferrarois, qui a vescu longtemps en la religion d'*Aug lla* qui est en la *Marmarica*, et est entré plusieurs fois dans la terre des Negres, m'a dit qu'estant vne fois dans ce pais la, luy et sa compagnie rencontrerent vn Negre auec des chiens qui chassoient vne figure d'homme sauuage, et l'ayant pris et tué par le moyen des chiens, ce renegat voyant vne figure parfaite d'homme, couuert neantmoins de poil assés court par tout son corps, demanda au Negre s'il n'auoit point peur de Dieu de faire ainsi tuer vn homme par des chiens. Le Negre luy repondit qu'il se trompoit, et que cette figure bien que d'homme estoit vn animal qui paissoit seulement d'herbe; et pour lui faire voir la verité luy ouurit le ventre, et tira hors les entrailles, qui estoient comme celles d'un mouton; et le lendemain retournant a la chasse auec ce mesme renegat, ils découurirent deux de ces monstres masle et femele, auxquels ils firent donner la chasse par les chiens, qui bientost les atteignirent et mirent auec grande facilité en terre. Ce renegat m'a dit qu'il les contempla fort curieusement, et vit l'homme bien formé de touts ses membres, et la femme ni plus ni moins avec ses mammelles pendantes d'enuiron vn pied de long, et qu'estants ouuerts, leur entrailles estoient comme celles qu'il auoit veu le jour precedent, et reconnut que c'estoient des animaux et non des personnes, de quoy il demeura fort estonné. Ce renegat est homme de bon sens et

de credit, et m'a conté cecy plusieurs fois sans varier en la relation. Et si cela est comme ie suis quasi en creance, ce ne peut estre qu'un troisiesme genre d'animal, comme vous dités, entre les bestes et l'homme, et peut estre qu'estants domestiqués, ils seruiroient de valets.

Quant aux Galles desquels vous desirés plus de notice, ie crains que l'équiuoque du nom ne vous aye fait imaginer ce que vous m'en escriués. Neantmoins ie repasseray mes liures et vous auertiray de ce que j'y trouueray, et si ie ne le faits a present excusés le mal de la goute qui ma surpris et m'en empêche, outre que ma veüe est si fort affoiblie que i'ay de la peine a lire, et plus a escrire. M. Aycard ma enuoyé quelques paires de lunettes, mais improfitables, et desirerois fort en auoir pour l'vsage de 60, 61 et 62 ans d'âge. De loin i'ay la veüe assés bonne et claire sans lunettes; mais de prés peu ou point. Je desire fort sçauoir le mistere de ces lunettes doubles desquelles vous dites vous seruir, et sçauoir si elles sont doubles en la matiere, ou bien si c'est en mettant les vnes sur les autres, j'ai fait cette derniere épreuue qui ne m'a proffité en rien, et si c'est quelqu'autre inuention ie seray bien aise de l'apprendre. Touchant les liures de la supposée bibliothéque d'Ethiopie vous en serés mieux informé par l'histoire de frere Louis d'Vreta que ie vous enuoye auec la presente bien que ie ne lui donne pas grand credit.

Il est vray que les princes mahometans ne portent couronne et anciennement portoient vn

bandeau blanc qui estoit la forme du diademe des anciens rois Gentils ; mais que les turbans ayent eu leur origine de cecy, i'en doute fort parce qu'ils sont beaucoup plus anciens que les mesmes mahometans.

Il y a enuiron sept ans que i'avois commencé a escrire l'histoire des Ottomans en espagnol, et du depuis ie l'ay continuée jusques à Soliman le Magnifique qui commença a regner l'an 1520, et voudrois bien l'acheuer pour estre chose digne et d'importance quant au sujet, bien que non quant au stile. La foiblesse de ma veüe m'a fait delaisser l'entreprise, ioint que c'est une matiere pesante et longue. J'en ay escrit jusques a present plus de 350 feuilles qui est enuiron la moitié de l'histoire ; si Dieu me donne force ie tacheray de la continuer pour vous en donner la veüe, et bien que le gouuernement des Turcs est pour la pluspart militaire vous y remarquerés neantmoins des grands traits d'estat et de police.

Par cette barque ie vous enuoye vn rare animal qu'aux Indes et en Perse on nomme *Alzaron*, on tient que ses cornes ont la mesme vertu que celles de la licorne, et on en fait grande estime ; il est fort domestique, car on la pris vers Nubia fort petit, et dit on qu'il croistra encore. Sa course est merveilleuse et surpasse de beaucoup celle de touts autres animaux ; on en auoit fait un présent a un grand et insigne Morabut de cette ville fort mon ami, des mains duquel ie l'ay tiré pour vous l'enuoyer, vous asseurant

que ceux qui l'ont veu et le connoissent me disent qu'il est fort rare et s'en trouve fort peu, parce qu'on ne les peut prendre a cause de leur velocité. Vn personnage principal d'icy m'en a offert vn bon et grand prix pour l'enuoyer au grand duc, mais i'estime plus M. de Peiresc que le grand duc et toute sa Toscane. Je vous enuoye aussi repliées dans vn feuillet du liure d'Vreta trois medailles, deux grecques et l'autre d'Helene, mais ie doute si c'estoit de la mere du premier Constantin, ou du dernier Paleologue qui toutes deux s'appelloient Helenes.

Depuis auoir escrit la présente, le Morabut qui ma donné l'*Alzaron* ma dit que ceux qui le luy apporterent luy dirent qu'ils le prirent fort petit, et a present il aura quelques dix mois, et que ses cornes doivent croistre d'une demesurée longueur; il se laisse toucher domestiquement, et prend plaisir quand on lui grate le front; au demeurant ie crois qu'il sera d'vne grande force, et qu'il croistra fort grand. Quant aux nouvelles de ce pais M. Aycard vous faira part de celles que ie luy escrits et ne m'offrant autre chose a vous dire après vous auoir tres humblement baisé les mains, ie prieray Dieu vous donner tout bien et félicité.

Votre, etc.
De Arcos.

De Tunis, ce 30 juin 1634.

LETTRE

LETTRE XV.

A Mr. AYCARD.

A Toulon.

MONSIEUR,

Je vous ay enuoyé par une barque de Marseille vn grand mouton de quatre cornes, et vn petit de cinq. Je vous supplie de faire mes tres humbles recommandations a M. de Peiresc, auquel ie n'escrits pour la crainte que i'ay d'estre hors de ses bonnes graces. Je lui ay enuoyé vn vase d'alebastre, vne médaille et vn cameleon dont ie n'ay eu aucun auis de leur reception, comme aussi de la censure que i'ay tant desirée des manuscrits que i'ay enuoyés que ie suis honteux d'en parler d'avantage, et m'oblige a croire qu'on en fait aussi peu de cas que de ma personne. Je sçay bien que ce ne sont pas pièces pour mettre en lumiere, sinon pour passer le temps, neantmoins chacun aime ce qu'il engendre, et les singes aiment leurs singes bien que laids et difformes. Je suis en cela de leur naturel quant à l'amour, bien que non quant a l'indiscretion, et si i'ay esté importun et le suis encore en cette recherche je doits estre excusé. Je prie Dieu vous donner le bien que ie vous desire.

Vostre, etc.

OSMAN DE ARCOS.

De Tunis, ce 8 septembre 1635.

LETTRE

DE Mr. AYCARD

A Mr. DE PEIRESC.

MONSIEUR,

J'ay receu vostre lettre par laquelle vous me marqués que vous desirés sçauoir de moi les remarques que je puis auoir fait sur les animaux que je vous ay enuoyé de la part du sieur d'Arcos (1); quand a la couleur ie n'en ay reconnu que de deux, de verd mouchetté, et de gris obscur, qui change quand il dort sur le vert obscur; les verds je les ay veu changer mesmement lorsqu'on les expose au soleil, d'vn verd obscur tirant sur le jaune; de ceux qui sont morts il y en a de verds et de gris; les verds sont veritablement femelles par l'essai que j'en ay fait a celuy que je fis eventrer, et duquel j'en tiray 15 œufs, lesquels j'ay conserué hors vn qui se rompit, lesquels je vous enuoye dans vne boëte. Celuy que le sieur d'Arcos eventra, duquel il tira 35 œufs, estoit aussy de couleur verte, mais un peu plus gros que ceux cy. Je crois asseurement que la verte que je vous ay enuoyé est pleine, je leur ay veu analer des mouches que je leur ay presenté au bout d'vne verge; elles dechargent leur ventre d'un excrement fort noir. Ce sont des animaux qui ont

(1) Des caméléons.

leur mouuement fort lent comme vous avez remarqué ; le sieur d'Arcos m'asseure que les femelles meurent lorsqu'elles frayent. Leur passage de Tunis icy a esté de 12 jours auec vn temps assés beau ; les six qu'il auoit enuoyé sont venus dans la cage que ie vous ay mandé qui estoit trop petite, et veux croire que ces deux qui moururent a la mer ce fut a cause qu'ils étoient pressés. Quant à leur dormir c'est la verité que c'est a yeux clos ; c'est tout ce que j'ay peu remarquer a ces animaux qui dementent en beaucoup de choses ceux qui en ont escrit, quand il se presentera occasion pour escrire a Tunis, je vous en donneray avis. Je suis à jamais,

Monsieur,

Vostre, etc.
AYCARD.

A Tholon, le 25 octobre 1633.

AV MESME.

MONSIEUR,

J'eusse volontiers conserué les yeux des cameléons morts pour satisfaire a vostre curiosité, mais il ne m'a pas esté possible, quel soin que j'y aye aporté, car dans deux jours ils se sont sechés en sorte qu'on n'y connoissoit plus rien ; la prunelle est composée de cinq rais ; ayant voulu voir le dedans, j'y trouvay les nerfs optiques a cinq rameaux. Je n'estime pas que vous puissiés garder long temps ces animaux en vie, car ils craignent grandement le froid ; on les

prend non gueres loin de Tunis, et ce sont les Granatins qui les prennent vers le printemps sous terre comme des taupes, et c'est dans ces caveaux qu'ils font les œufs, et les y couvent comme les lezards ; l'esté ils se tiennent sur les arbres ; en effet le sieur d'Arcos en avoit une douzaine qu'il a tenu durant l'esté sur des orangers qu'il a dans la basse court de son logis, et ne les a pas tenu en cage. J'ay apris ces particularités de celui qui les a conduit en cette ville. Pour le sieur d'Arcos il m'en a donné autre instruction que celles que ie vous ay enuoyées par ma precedente ; si ces animaux sont venenus, je n'en ai peu rien apprendre. J'ai bien sçeu par l'homme qui les a conduit, que demeurant sur les orangers, ils se battoient entre eux, et qu'il en tomboit quelqu'un a terre dans ces conflits, et qu'un chat du sieur d'Arcos en avoit mangé trois. Quant aux excremens ie n'ay remarqué que ceux d'vn masle qui est meslé de noir et de jaune a couleur de pois. Quant au prix ie n'en sçay rien d'asseuré, et i'estime que le sieur d'Arcos les a pour rien, car comme il est là l'oracle des Granatins qui le consultent en touts leurs plus importants affaires (2), ils lui font des presents de ces animaux. Je demeure,

Monsieur,

Votre, etc.

Aycard.

Ce 2 nouembre 1633.

(2) Apostille au bas de la lettre originale écrite de la main de Peiresc.

Mustapha de Cardenas qui se dit roi des Andalus ou Gre-

AV MESME.

MONSIEUR,

J'ai veu avec indicible plaisir ce que vous avés remarqué de plus curieux en la section que vous avés fait faire d'un des animaux que je vous envoyai. Un Grenadin revenu de Tunis depuis deux mois, et qui connoit fort M. d'Arcos, m'a asseuré qu'il y en a grande quantité dans les bois, et qu'il y en auroit encore davantage si les Maures ne leur faisoient la guerre au sujet que l'experience leur a donné la connoissance d'une occulte propriété qui se trouve en ces animaux pour la guerison de leurs chevaux; quand ils ont les avives ou qu'ils sont ateints du farcin, ils font torrefier de ces animaux, les mettent en poudre, et font avaler de la dite poudre, qui a une telle vertu, que pour défait et débile que soit un cheval, il le remet, lui donne appétit, et se fait gras dans peu de jours. Il m'a asseuré qu'ils couvent leurs œufs sous terre, qu'ils ne sont point vénéneux, et qu'on les manie librement, qu'il en a pris quantité. Ce Grenadin, qui est venu

nadins sortis d'Espagne, qui se tient a la Bourombaille, maison de plaisance qu'il a batie a six lieues de Tunis, et les Grenadins y ont fait un village pour etre pres de lui en grand nombre. Son pere etoit autrefois thrésorier des deniers royaulx en Espagne, et prévoyant l'expulsion des Grenadins avoit envoyé ses facultés dehors avec son fils a l'avance du costé de Tholose.

querir son père, partira au premier passage, et m'a promis qu'il ne s'en ira point sans prendre mes lettres.

Je suis, etc.

. AYCARD.

A Tolon, 22 nouembre 1633.

AV MESME.

MONSIEUR,

Depuis ma derniere j'ai receu deux de vos lettres avec les relations faites en Italie de l'embrasement du Mont Vesuve, lesquelles je vous renvoye avec les autres imprimés. Je vous ay envoyé la caisse que M. d'Arcos vous envoye. Cette relation qu'il vous envoye des antiquités qu'il a remarquées en ces contrées là, est belle, et qui m'a bien pleu, et encore plus ce manuscrit qu'il vous dedie du gouvernement du prince; il avoit cet œuvre pendant son sejour à la Cour d'Espagne, m'en ayant fait voir quelques fragments en passant par cette ville. Il vous envoye une cage de dates què s'ils feussent venus en son temps, c'estoit le plus beau fruit qu'on pouvoit voir; mais le long temps qu'ils ont demeuré dans la barque les a touts gatés. Vous aurés sceu comme ledit sieur d'Arcos m'a envoyé un jeune tigre qui n'a rien d'affreux que le nom, lequel j'ai creu que vous auriés pour agréable qu'il accompagnat vostre caisse pour vous l'offrir en present avec toute l'étendue de mon cœur. J'ai prié M. Ri-

pert, qui en a esté le conducteur de Tunis icy, ou il estoit esclave, et à qui M. d'Arcos a fait donner sa liberté à ma recommendation, d'accompagner l'animal jusques chez vous pour vous le presenter ; il gouverne aussi privément cet animal qu'un chien : vous en verrés les effets. Il ne fait point de mal aux chats ; il se plait en leur compagnie ; nous en avons fait l'essay. Pour les chiens, il les mange. Quand il en a mangé un, il demeurera trois jours de manger si on n'y donne rien. Il boit fort. Ledit Ripert apprendra à quelqu'un des vostres la méthode de le gouverner. Il se plait dans sa prison. Quand il en sort, c'est pour y reantrer bientost de lui mesme. Ledit sieur d'Arcos m'escrit que les peaux de ces animaux sont fort recherchées des Turcs, et les payent jusq à 25 écus. Il est un peu maigre, parce qu'il a pati sur la mer. Il n'est venu personne de Naples il y a plus d'un mois. Par le premier nous justifierons ce que cet observantin hibernois dit de cette eau trouble et chaude qui sortoit de la montagne. Celui qui a fait la relation dont je vous ay fait voir la copie n'est point Padavino, agent de Venise, mais bien Pietro Paolo Orlandi, Romain. Sur ce je demeure,

Monsieur,

Votre, etc.
Aycard.

LETTRE

DE PEIRESC

A Mr. JACQUES DU PUY,

Prieur de Saint-Sauveur (garde de la bibliothèque du Roi, mort en 1656, avec une grande réputation de science et de vertu, éditeur de la pluspart des ouvrages de Pierre Du Puy son frère.)

D'Aix, le 7 septembre 1636.

J'ai receu huit caméléons vivans du costé de Tunis, reste de quatorze dont les autres sont morts en chemin. Ils estoient tous demi morts. Je les ai faits tous refaire et ravigourer avec un repas de 5 à 6 douzaines de vers, de la farine et 2 douzaines de sauterelles; car ils n'avoient rien mangé durant 15 à 20 jours de leur voyage, sinon quelques mouches en passant. Si j'en puis sauver quelqu'un l'hyver, vous ouirés dire que nous en aurons fait de jolies observations; et si je trouve quelqu'un qui s'en puisse charger de bonne amitié, je vous en enverrai pour en pouvoir faire part à vos amis.

LETTRE

DE Mr. CASSAGNE,

MÉDECIN DE MARSEILLE,

A Mr. DE PEIRESC, à Aix,

Sur les Caméléons.

MONSIEUR,

Je m'esbahis de vostre curiosité, et admire vostre diligence, et m'estonne de vostre patience, ayant l'esprit capable pour les choses plus hautes, et vous tenir à ces minimes. Je n'aurois rien répondu à ce que vous m'escrivés du caméléon, puisque vous estes temoin de veüe; mais ayant eu pour plusieurs fois des caméléons, je m'esbahis de ce que vous m'escrivés. Pour une fois j'en ay gardé cinq, six ou sept mois dans une cage à la fenestre de ma sale, les voyant à toute heure dans une cage que le cousin du roy d'Alger, Assan Bacha, me manda, l'ayant veu malade en cette ville. L'un des cinq n'avoit que trois jambes, la quatrieme estant restée au filet, où l'on l'avoit attaché en prenant les autres. Il vequit autant que les autres. Depuis M. Bérengier m'en porta quatre de Tunis, et depuis un marinier m'en donna quatre qui ne vesquirent que trois mois. J'ay bien observé qu'il est vray qu'un des yeux peut regarder par ce petit trou que lui laisse la paupiere au devant, et l'autre

au derriere, et voir ce qui est devant et derriere sans se tourner, l'ayant prouvé plusieurs fois en les piquant au flanc lorsqu'ils cheminoient. Je n'ay pas anatomisé l'œil, et crois qu'il soit fort difficile, veu leur petitesse. Pour les muscles mouvans, je m'en fie à vous. J'en ay ouvert deux quand ils furent morts, et n'ay pas trouvé cette difference notable des parties nutritives; ains un boyau continuel sans grande circonvolution, un peu plus large vers le haut qui faisoit le ventricule. Point de sang, quelque sanie, et tout le ventre plein d'une bave comme de glaire, ressemblant à la pituite vitrée, et toute la peau au dedans du corps enduite de cette bave qui est comme glace, dans laquelle se representent les couleurs par la rareté de la peau; quelque façon de petits œufs comme de poisson à l'entour des boyaux. Pour les couleurs, ils sont naturellement gris, reçoivent aisément le jaune, difficilement le verd et le noir, le rouge peu, et le bleu du tout point. Pour le manger, touts ceux que j'ai eu n'ont rien mangé du tout. Je leur ay mis des mouches, des moucherons attachés avec du miel à la cage; il n'en a manqué pas un, estants contés. Je n'ai jamais veu cette langue sortir pour chasser, et vous puis bien asseurer que en la cage, nous n'y avons jamais trouvé de l'ordure, ni pour les uns, ni pour les autres. Je ne vous aurais pas escrit ce que dessus, si ce n'est que vous m'escrivés que vous en faisiés un discours. J'en ai seché plusieurs à l'air sans les éventrer, et ne se sont point pourris; mesme il n'y a pas

un an que j'en donnay un à M. de Monconis de Lyon, qui me vint voir.

Quand à l'*oculus* de Scheiner, son anatomie en est bonne, et selon le dire des bons médecins. Je connois bien qu'il y a esté ainsi pour avoir particularisé le tout en un œil de bœuf; car en celui de l'homme, il est mal aisé. La grande difficulté est qu'il attribue la principale vision à la retine membrane qui vient du nerf optique, et pour moi je crois que le principal effect de la veüe et le *terminus visorius* est au cristallin.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCES LITTERAIRES.

NOUVELLES ETRANGÈRES.

États autrichiens.

Une société composée des personnes les plus distinguées de Vienne, capitale de cet empire, parmi lesquelles se trouvent les princes de Schwarzenberg et de Lebkovitz, et les deux comtes de Palfy, a obtenu du baron de Braun la concession du bail des deux théâtres de la cour qui a encore 13 ans à courir, ainsi que les priviléges qui s'y trouvent attachés, pour la somme une fois donnée d'un million 325,000 florins. Ces seigneurs sont actuellement occupés du soin de former une direction générale des théâtres.

L'*Académie royale des Sciences* du royaume de Bohême a bien voulu se charger de l'annonce des deux questions suivantes, et de recevoir en dépôt la somme de cent ducats d'or, qui serviront de prix pour leur solution.

Première question. « Quelles sont les défectuosités apportées en naissant, ou contractées plus tard, qui, d'après des principes anatomiques, physiologiques et mécaniques, rendent le cheval de selle, de trait et de bât *absolument* impropre au service

militaire, et quelles sont les défectuosités qui n'excluent point cette aptitude au service?»

L'auteur du mémoire le mieux rédigé sur cette question intéressante, obtiendra le prix de 50 ducats d'or; et 20 ducats seront donnés à l'*accessit*. On désire qu'à ce mémoire se trouvent joints, 1°. une spécification exacte et fondée en principes des défauts de race auxquels sont sujets les chevaux du pays habité par l'auteur; 2°. un état exact et spécifié des haras de ce même pays; 3°. une courte exposition de la nature des encouragemens et des obstacles qu'y a éprouvés l'éducation des chevaux, dans le cours d'un siècle.

SECONDE QUESTION, *principalement adressée à d'habiles officiers de cavalerie, qui ont médité sur cette matière.* « Que peut-on conclure pour ou contre l'usage des chevaux entiers, et surtout pour ou contre celui des jumens, appliqué au service militaire? et faut-il, en tactique, dans la supposition d'une égalité de forces et de qualités, donner la préférence au cheval de haute ou de moyenne taille, pour le service militaire?»

Vingt ducats d'or sont destinés au meilleur mémoire, et 10 à l'*accessit*.

Ces mémoires, qui pourront être rédigés en langue allemande, française, anglaise, italienne, espagnole ou latine, et qui doivent, suivant l'usage, être munis d'une devise avec le nom sous cachet de l'auteur, et du lieu de son séjour, seront adressés, au plus tard, vers la fin d'août 1807, à l'Académie royale des Sciences de Prague.

Les personnes qui ont proposé ces prix, désirant au reste que les pièces couronnées, les *accessit*, et les autres mémoires qu'on aura jugés dignes d'une mention honorable, soient livrés à l'impression, en

forme de liaison méthodique, elles s'entendront ultérieurement avec les auteurs sur leur droit de propriété.

Prague, le 9 mai 1806.

Par l'Académie royale des Sciences de Prague,

DAVID, directeur de l'Observatoire astronomique, et directeur temporaire de l'Académie.

L'archiduc JEAN a acheté la collection considérable de minéraux du professeur *Jaquin* l'aîné, à Vienne, pour la somme de 12 mille florins.

BAVIÈRE.

L'organisation de l'Académie de MUNICH, attendue depuis long-temps, n'est pas encore arrêtée. Il paroît que les membres ne sont pas d'accord sur les principales dispositions de cet ordre de choses.

ÉTATS PRUSSIENS.

L'*Académie royale des Sciences* de Berlin a tenu, jeudi 7 août, une séance solennelle pour fêter l'anniversaire de la naissance du roi. Le secrétaire perpétuel, après l'annonce des prix de cette année, et des questions proposées pour l'année prochaine, proclama membres étrangers, 1°. M. CUVIER, membre de l'Institut impérial de France; 2°. M. BANKS, président de la Société royale de Londres; 3°. M. de GOETHE, conseiller intime du duc de Weimar, auteur de *Werther*; 4°. M. ZOEGA, agent du roi de Danemarc à Rome, et auteur de plusieurs excellens ouvrages sur les Antiquités; 5°. M. HINDENBOURG, professeur à Léipsic.

L'Académie a couronné dans sa dernière séance deux mémoires sur la structure et les fonctions des

poumons; le premier est de M. Reisseissen, médecin de Strasbourg (1); le second, de M. Soemmering, conseiller privé de S. M. le roi de Bavière. La classe de mathématiques a déclaré n'avoir rien reçu de satisfaisant sur le problème relatif aux variations de l'obliquité de l'écliptique. En conséquence, elle a remis le prix à deux ans. Enfin, l'Académie a proposé, pour le prix de l'an prochain, cette question de physique : « L'électricité a-t-elle » une influence directe sur la force, plus ou moins » grande, du magnétisme? et, cette influence étant » prouvée par l'expérience, quelles sont les modi- » fications qu'en éprouve la force magnétique? »

M. de Mechel, qui séjourne pour le moment à Berlin, travaille à la gravure d'un *tableau général des plus hautes montagnes du globe*; les célèbres voyageurs M. de Humbold et M. de Buch, ainsi que le mathématicien M. Tralles, et l'astronome M. Bode, ont coopéré à cet ouvrage, qui méritera l'attention du monde savant. La première idée d'un pareil tableau fut suggérée à M. de Mechel par une représentation à peu près semblable des principales montagnes, qu'il avoit vue chez un peintre à Dresde, lequel l'avoit tracée d'après les descriptions de voyages. La gravure de M. de Mechel contiendra l'indication de 150 des montagnes les plus importantes, et leur élévation au-dessus du niveau de la mer sera indiquée d'après les mesures les plus exactes qu'on possède. Les élévations sont calculées

(1) M. Reisseissen avoit publié, comme dissertation académique pour acquérir le degré de docteur en médecine, la première partie de ses recherches sur la structure des poumons; il a depuis completé son travail, qui a mérité les suffrages de l'Académie de Berlin.

en toises de six pieds. Le dessin et la gravure sont executés par M. de Mechel, et M. de Humbold y joindra un texte explicatif fort succinct. L'Amérique se fait surtout remarquer par l'élévation de ses montagnes.

La *Société polonaise des amis des sciences* à VARSOVIE, a tenu le 17 mai une séance publique. Le respectable évêque M. *Albertrandi*, qui en est le président, en fit l'ouverture par un discours où il rendit compte des travaux de la Société, et où il parla des ouvrages que plusieurs membres vont mettre au jour, et en particulier du voyage que le prince Alexandre Sapieha vient de terminer, et dont il communique les résultats au monde savant.

Il annonça encore qu'à la prochaine séance la Société proclameroit son jugement sur les ouvrages envoyés au concours; et qu'aucune des tragédies qu'elle a reçu n'a été jugée digne du prix.

Il fit part à la Société que le chanoine *Czaykowski* a été nommé membre résident, et le professeur *Daniel* ERHARD, ainsi que M. FRIEDLÆNDER, docteur-médecin, ont été nommés membres honoraires. Enfin, que M. de Goldbeck, à qui cette Société a des obligations essentielles, venoit de mourir.

Le comte *Stanislas* POTOCKI lut un mémoire sur les médailles polonaises, considérées comme ouvrages de l'art et comme monumens historiques; il voulut, dans cet écrit, porter l'attention de son auditoire sur l'ouvrage du célèbre antiquaire Albertrandi, qui traitera cet objet, et qui va être publié incessamment.

L'abbé Woronicz communiqua ensuite le plan de son nouveau poëme épique national, intitulé la *Lechiade*;

Lechiade; et il en lut le premier chant, qui a donné une idée très-favorable de l'ouvrage.

M. le comte *Felix* POTOCKI prononça alors l'éloge du comte POTULICKI, mort depuis peu, et qui s'est toujours montré comme un des membres les plus actifs de la Société. Un de ses écrits les plus importans est celui sur le *succin.*

L'abbé de *Stafic* termina la séance en continuant la lecture de la description de son voyage géologique, qu'il fit il y a peu de temps, par toute la Pologne ancienne, et pendant lequel il a recueilli une grande quantité d'observations sur l'histoire naturelle de ce pays, et sur la géologie en général, mais surtout sur les monts Carpath qui avoient été l'objet spécial de ses recherches.

Ces différens écrits paroîtront dans les mémoires de la Société, intitulés : *Roczniki towavzystwa.*

M. l'abbé de STAFIC, dont il vient d'être question, et qui s'est fait connoître avantageusement parmi les littérateurs polonais, a fait, à la *Société des Amis des sciences de Varsovie,* un présent de 5,000 ducats qui doivent être employés à disposer un local convenable pour les réunions de cette Société. Elle a déjà fait acquisition de deux maisons situées près du château royal, et on est occupé à y faire les arrangemens nécessaires.

Le *Lycée* de VARSOVIE qui, depuis deux ans, a reçu une nouvelle organisation, continue de prospérer sous la direction du savant M. Linde. Il est placé dans le vaste et beau palais de Saxe, dont les jardins sont depuis un siècle la promenade favorite de la bonne société de la ville. La bibliothèque de ce gymnase est destinée à être rendue publique;

elle est formée des débris de plusieurs bibliothéques particulières qui se trouvoient à Varsovie ; on espère qu'elle sera augmentée par la bibliothéque considérable de feu l'archevêque de Gnesen, le comte *Krasicki*. Dans le courant de cette année, le gouvernement a donné la somme de 1,000 écus pour l'achat d'ouvrages importans, au choix de M. Linde.

Dans la séance du 13 mai, M. Blumenbach a communiqué à la *Société royale de Gœttingue*, de la part de M. le docteur Albers, à Brême, un des correspondans les plus actifs de cette compagnie savante, plusieurs mémoires de zootomie, accompagnés d'excellens dessins et de préparations qui s'y rapportent; dans l'un de ces mémoires l'auteur a examiné l'œil du cabliau (*gadus morrhua*); dans l'autre la vessie de l'hirondelle de mer (*trigla hirundo*).

Les actionnaires de la nouvelle salle de spectacle de Kœnigsberg ont célébré, le 16 juillet, la fondation de ce monument, en déposant sous la première pierre, placée par S. Ex. M. de Schroetter, ministre d'état, une cassette de cuivre qui contenoit les objets suivans : un parchemin où la cérémonie d'aujourd'hui étoit décrite avec les noms des actionnaires; une médaille du couronnement du roi; une autre frappée pour la naissance de la reine; un plan en relief de la ville de Kœnigsberg, fait en 1806; le calendrier de la cour et du royaume, et une pièce de chaque monnoie frappée cette année. Ensuite l'ouverture fut fermée par une dalle de pierre, sur laquelle les chiffres de ladite année étoient gravés, et S. Ex. mit avec une truelle d'argent la première couche de ciment. Le soir, la Société des actionnaires fit adresser ses remercimens au ministre,

dans un discours qui fut prononcé sur la scène de l'ancienne salle de spectacle.

Jamais la mémoire de Luther n'avoit reçu tant d'hommages que depuis un an. Outre le grand drame dont il est le héros, et qui se joue avec un succès prodigieux sur le théâtre royal de Berlin, M. KLINGEMANN vient de donner à Magdebourg, une tragédie en six actes, intitulée *Martin Luther*. Les habitans de Brunswick, impatiens de jouir de cet ouvrage, ont obtenu que les comédiens de Magdebourg iroient le représenter dans leur ville.

DANNEMARCK.

Un rescript de S. M. accorde à la *bibliothèque de l'université de Kiel*, la somme de 6,000 rixd. pour être employée à des achats de livres et de cartes nécessaires, et compléter la collection des ouvrages de médecine, de physique et de chymie qui manquoient à cette bibliothéque.

RUSSIE.

M. de KRUSENSTERN; arrivé de son voyage autour du globe, va s'occuper de la rédaction de ses Mémoires. Une commission de l'Académie impériale des sciences lui sera adjointe pour vérifier les observations astronomiques. Tous les dessins qu'a rapportés cet illustre navigateur, seront remis aux plus habiles graveurs (1).

ROYAUME D'ITALIE.

Un décret de S. A. I. le prince vice-roi, daté de

(1) Nous avons déjà donné plusieurs détails sur cette intéressante expédition.

Monza, le 17 juillet, et inséré dans le journal italien, contient les dispositions suivantes :

Il ne sera plus exercé aucune censure sur les ouvrages ou journaux qui seront publiés dans le royaume. Le bureau de révision, chargé jusqu'ici de cette censure, est supprimé. Les auteurs sont responsables des écrits qu'ils publient; et à défaut de leur signature, la responsabilité tombe sur les imprimeurs. Quiconque, par ses écrits imprimés, aura attenté au respect et à la fidélité qu'on doit au gouvernement, provoqué la désobéissance aux lois, insulté à la religion de l'État, ou offensé les mœurs publiques, sera puni conformément aux lois. A l'avenir, tous les auteurs, et à leur défaut les imprimeurs seront tenus, le jour même où l'on mettra en vente leurs ouvrages ou journaux, d'en envoyer quatre exemplaires au ministre de l'intérieur. Aussitôt que l'examen desdits ouvrages ou journaux aura été fait de la manière ci-dessus prescrite, le ministre déposera les quatre exemplaires, le premier à la bibliothèque de l'Université de Bologne, le second à la bibliothèque de l'Université de Pavie, le troisième à l'Université de Padoue, le quatrième à la bibliothèque de Brera à Milan. Pour assurer la répression des délits qui pourroient se commettre par l'abus de la liberté de la presse, il est établi près du ministre de l'intérieur, directeur de la police générale, un bureau qui portera le titre de *Bureau de la liberté de la presse.*

Afrique.

Des lettres de Gorée du 3 mars 1806 nous apprennent que Mungo Park a séjourné pendant quelque temps sur les bords du Niger; mais qu'il

n'a pas pu, comme il en avoit l'intention, y faire bâtir des canots, parce que ses charpentiers et les soldats anglais qui l'accompagnoient sont tous morts, à l'exception de sept. Ceux-ci, ainsi que M. PARK, le lieutenant MARTYN et un artiste, M. SCOTT, ont descendu le Niger dans des canots. M. ANDERSON, beau-frère de M. PARK, qui l'avoit accompagné en qualité de chirurgien, est mort sur le rivage.

Toute la société a quitté Gorée dans le courant du mois d'avril.

SARDAIGNE.

La Société royale d'agriculture et d'économie rurale à CAGLIARI a nommé correspondant honoraire M. le président DE SCHREBER, M. le professeur ESPER et M. le docteur GOLDFUSS, à *Erlangen*.

FRANCE.

L'ouverture du *Salon d'exposition* des peintres, sculpteurs et architectes vivans, a eu lieu à GAND, le 21 juillet, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville. Depuis long-temps elle n'avoit été aussi brillante, tant pour le nombre que pour le mérite des compositions. Parmi les artistes dont les ouvrages ont plus particulièrement fixé la curiosité publique, on cite MM. *Van-Asche*, *Delatour*, *Français*, *Jacobs*, *Henri Lens*, *Deroi Barré*, les deux *Regemartel*, *Vanderdouck*, *Cauwer*, *Vanhuffel Cels*, *Deliere*, etc. — Les grands prix de peinture, dessin, architecture et sculpture ont été solennellement distribués lundi 28 du même mois.

La Société libre des sciences physiques et *médicales* de LIÉGE a, dans sa séance du 12 juin 1806,

proposé pour sujet d'un prix, la question suivante : » *Déterminer quelle est l'influence des passions* » *sur la production des maladies.* » La Société désire que l'on s'attache surtout à indiquer les rapports particuliers qui existent entre certaines affections de l'âme et la naissance de certaines affections physiques. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 200 francs, qui sera décernée dans la séance publique du mois de juin 1807. Les mémoires seront écrits en français ou en latin, et seront adressés, francs de port, à M. Saveur, secrétaire de correspondance, avant le 1er. avril.

Dans la distribution des prix faite dernièrement par l'*Académie des Beaux-Arts* de la ville de Bruges, une médaille a été décernée à un jeune homme qui, privé par la nature de l'usage de ses mains, est parvenu, en tenant le crayon à la bouche, à faire des dessins d'une exécution remarquable.

Comolli, professeur de sculpture à l'Université de Turin, a fini le buste d'*Alfieri*, que les Italiens appellent leur *Sophocle*. Ce buste, destiné pour M. Melzi, chancelier d'État du royaume d'Italie, est en marbre blanc de Carrare, posé sur une base carrée d'albâtre de Busca. On lit sur la plinthe, en lettres d'or, le nom d'*Alfieri*.

Le 11 juin, la *Société des sciences et arts* d'Agen a tenu une séance publique. Le conseil général du département, qu'elle avoit prié d'y assister, s'y est rendu en corps.

On avoit exposé dans la salle, et orné de lauriers, le portrait de Jules Scaliger, dont l'éloge devoit être couronné dans cette séance. M. Nonbel, président,

l'a ouverte par un discours relatif à cette solennité.

M. Lafont père a fait ensuite un rapport sur les ouvrages envoyés au concours, et après avoir décrit, avec beaucoup d'habileté, le caractère et les principes littéraires de l'éloge en général, il en a fait l'application a celui qui a été envoyé à la Société par M. Briquet, professeur de belles-lettres à Niort, lequel a obtenu le prix.

Parmi les lectures qu'on a entendues après ce rapport, on a distingué celles 1°. d'un discours sur les *avantages des Académies*, par M. Ballias-Laubarède, membre du conseil-général; 2°. d'un *Éloge d'Emmanuel-le-Grand, roi de Portugal*, par M. J. J. Lacoste; 3°. d'une *Épitre à ma Femme*, par M. Piquépal, juge en la cour de justice criminelle du département.

Un décret impérial, rendu à Saint-Cloud, ordonne qu'il sera établi dans l'hospice des malades de Besançon, des cours pratiques de médecine, de chirurgie et de pharmacie destinés spécialement à l'instruction des officiers de santé. Six professeurs au plus seront chargés de faire des leçons sur les différentes parties de l'art de guérir. Leur traitement sera pris sur les revenus des hospices de Besançon, et présenté tous les ans dans leur budjet.

Paris.

La distribution générale des grands prix a eu lieu le 19 août dans la salle de l'Institut. S. Exc. le ministre de l'intérieur n'ayant pu présider la séance, M. Fourcroy, conseiller d'État à vie, directeur général de l'instruction publique, assisté de M. le président de l'Institut, et de M. le secrétaire perpé-

tuel de la Classe des beaux-arts, l'a remplacé, et a procédé à cette distribution.

M. Noel, l'un des inspecteurs généraux de l'instruction publique, a prononcé le discours d'ouverture, dont le sujet, heureusement choisi, étoit le *bienfait de la nouvelle instruction que la France attend de S. M.*

Voici les noms des élèves qui ont obtenu les prix :

École spéciale de médecine. *Anatomie.* A remporté le prix, Achille Flaubert, âgé de 21 ans, né aux Granges, département de l'Aube.

Chymie. Antoine Blancheton, âgé de 22 ans, de Vertaizon (Puy-de-Dôme.)

Clinique interne. Antoine-Nicolas Guyton, âgé de 27 ans, de Merry-sur-Yonne.

Clinique externe. Gilbert Breschet, âgé de 23 ans, de Clermont-Ferrand.

École spéciale de pharmacie. *Chymie et Pharmacie.* Germain-Philippe Labbé Dumenil, âgé de 20 ans, de Paris.

Histoire naturelle et Botanique. Joseph Pelletier, âgé de 18 ans, de Paris.

Lycées. *Mathématiques.* A. F. J. Lapipe, âgé de 18 ans, de Paris, élève du Lycée Bonaparte.

Belles-Lettres. J. V. Leclerc, âgé de 17 ans, de Paris, élève du lycée Napoléon.

Prytanée militaire. *Mathématiques.* C. M. Lebreton, né à Quimper (Finistère.)

Belles-Lettres. L. F. Roasio, de Turin.

École de peinture, sculpture et architecture. *Peinture.* G. F. Monnais, âgé de 21 ans, élève de M. Regnault.

Dessein. H. Kolbé, âgé de 30 ans, de Dusseldorff, élève de M. Vincent.

Sculpture. N. A. Matte, âgé de 29 ans, de Paris, élève de feu M. Monor, et de M. Dejoux.

Architecture. J. B. Dédéban, âgé de 24 ans, de Paris, élève de MM. Vaudoyer et Percier.

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE. COMPOSITION. 1er. Prix : Marcel Duret, élève de M. Gollec. — HARMONIE. 1er. Prix: François Fémi, élève de M. Catel. — CHANT. 1er. Prix... (il n'y en a pas eu). — PIANO. 1er. Prix : Ch. Chaulieu, élève de M. Adam. — VIOLON. 1er. Prix : Corentin Habeneck, élève de la classe de M. Baillot, tenue par M. Habeneck aîné, répétiteur. — COR. 1er. Prix : Paul Jos. Cœuriot, élève de M. Frédérick Duvernoy. — FLUTE : Ant. Jos. Bisestki, élève de M. Wunderlich.

Le 1er. septembre, la Classe des beaux-arts de l'Institut a ouvert le concours pour le grand prix de composition musicale. Les concurrens se sont fait inscrire avant cette époque au secrétariat de l'Institut.

Le 1er. septembre ils s'y sont rendus à huit heures du matin, pour être examinés d'abord sur l'harmonie. Ceux qui, d'après ce premier examen, ont été admis à concourir, ont eu à composer, 1°. un contre-point double à l'octave et à quatre parties; 2°. un contre-point double à la douzième et à quatre parties; 3°. un contre-point triple ou quadruple à trois ou quatre parties; 4°. une fugue selon les règles sévères, à deux ou trois sujets et à quatre voix; 5°. une scène dramatique, composée d'un récitatif obligé d'un *cantabile* suivi d'un récitatif simple et terminé par un air de mouvement.

Les concurrens ont été libres de déployer dans cette scène toutes les richesses de l'harmonie et de la mélodie, et tout le luxe d'un orchestre complet.

La section de musique de la Classe des beaux-arts a donné le *canto fermo* sur lequel devoient être composées les trois espèces de contre-point, en notes rondes.

On a exigé que les contre-points et le *canto fermo* fussent transportés alternativement à chacune des parties.

La même section a donné aussi le sujet de la fugue.

Les concurrens ont eu la liberté d'accompagner les quatre parties vocales de la fugue par quatre instrumentales.

Le concours sera terminé le 25 septembre.

Pour concourir, il faut être Français ou naturalisé, et n'avoir pas plus de trente ans.

Le grand prix donne droit à la pension pendant cinq ans dans l'école impériale de France à Rome, et il est exécuté dans la séance publique de la Classe des beaux-arts de l'Institut.

M. Bosc, connu par ses talens et ses travaux en histoire naturelle, inspecteur des pépinières impériales, a été nommé membre de l'Institut national, en remplacement de M. *Gilbert*.—M. Sylvestre, secrétaire de la Société d'histoire naturelle, a été nommé membre en remplacement de M. *Cels*.

On aura bientôt la *Relation du voyage de découvertes* faites aux Terres australes pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804, comprenant 1°. la partie historique; 2°. la partie des mœurs et description des peuples; 3°. la partie de physique et météorologie, formant ensemble 4 vol. in-4°., rédigés par MM. Péron et Lesueur; cette relation sera publiée aux frais du gouvernement. La

partie de l'histoire naturelle du même voyage sera imprimée et publiée par souscription.

M. Chinard, sculpteur de Lyon, a eu l'honneur de présenter à LL. MM. II. et RR. le buste en marbre de l'Impératrice et celui du prince Eugène-Napoléon, vice-roi d'Italie. S. M. l'Empereur a ordonné que ces bustes fussent placés dans l'intérieur de ses appartemens.

Pierre-Jean-Baptiste-Choudard Desforges est mort à Paris, le 14 août, âgé de 60 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages dramatiques qui ont eu plus ou moins de succès; les plus connus sont: *l'Epreuve villageoise*, opéra comique; *le Sourd*, ou *l'Auberge pleine*; *Tom Jones à Londres*, et *Tom Jones et Fellamar*, drame; et une comédie, *la Femme jalouse*, qu'on regarde comme son meilleur ouvrage. Il a aussi publié quelques romans agréables.

M. Fragonard, père, est mort, le 22 août, à la suite d'une assez courte maladie, à l'âge de 74 ans. Ce peintre avoit réussi dans le genre gracieux et érotique; plusieurs de ses tableaux, tels que: *Callirhoé*, *la Fontaine d'Amour*, *le Sacrifice de la Rose*, et plusieurs autres sujets, ont été multipliés par la gravure. Il laisse un fils qui promet de marcher sur ses traces.

M. Coulomb, ancien officier au Corps royal du génie, un des premiers géomètres de l'Institut, un des plus grands physiciens de l'Europe, est mort le 23 août. Ses travaux sur l'Electricité, sur l'Aimant, généralement admirés, suffisent pour lui assurer une place distinguée dans l'histoire des

sciences et des hommes supérieurs qui en ont accéléré les progrès.

M. Biot et M. Arengo sont partis, le 2 septembre, pour l'Espagne. Ils vont continuer la Méridienne de MM. Delambre et Méchain jusqu'aux îles Bulcaris, afin qu'elle ait le 45e. degré dans le milieu de l'an total, et que la grandeur de la terre soit plus parfaitement connue. On peut voir les résultats obtenus jusqu'ici dans le volume que M. Delambre vient de publier à ce sujet.

De Lalande.

THEATRES.

Théatre de l'Impératrice.

Le Voyageur Fataliste, comédie en trois actes et en vers.

Ce Voyageur est un comédien, pris tour à tour pour un mendiant, pour un frippon, puis pour un prince, le tout par des gens qui interprètent un mot et font des conjectures ridicules. Le sujet n'est pas neuf; la pièce manque d'intérêt, d'entente de la scène; mais elle est agréablement versifiée : il y a de la gaieté, de l'esprit; elle a eu du succès, et ne peut nuire à la réputation de M. Charlemagne.

Monsieur de Garoufignac.

Cette Comédie, en trois actes et en vers, n'a pas eu de succès. L'intrigue en est traînante, la versification négligée; en général elle n'a rien de saillant. Un gascon éconduit par une femme déguisée en homme qu'il prend pour un rival, voilà tout le sujet

de la pièce. On y a trouvé beaucoup de réminiscences dans les situations. Le fonds est celui de *Pourceaugnac*, quelques-unes des scènes rappellent le *Jaloux malgré lui*, *Tékéli*, etc., etc. L'auteur s'est fait nommer ; c'est M. JOIGNY.

OPERA BUFFA.

La prova di un opera seria. (*La répétition d'un grand opéra*) attire dans ce moment la foule au théâtre Louvois. La musique de *Gnecco* est charmante et parfaitement exécutée par madame Canavassi, MM. Barilli et Carmanini. Nous ne parlerons point du plan de la pièce, on sait ce que sont les poëmes italiens.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Le Maçon Poëte, vaudeville-anecdote en un acte.

Ce Maçon Poëte est *Sedaine*. Il paroît que les auteurs n'ont pas eu la permission de le nommer dans leur ouvrage, sans quoi il seroit fort ridicule de laisser deviner son nom au public, qui devine rarement. On sait que Sedaine, fils d'un architecte qui avoit perdu toute sa fortune, vint à Paris après la mort de son père, avec sa mère, des frères et des sœurs plus jeunes que lui, et qu'il tailla la pierre pour vivre avec sa famille. Le goût des lettres ne fut pas éteint en lui par le malheur ; il continua de cultiver son esprit, et donna plusieurs opéras-comiques qui eurent beaucoup de succès : *Rose et Colas*, *Richard-Cœur-de-Lion*, etc. Ce succès tenoit plus aux effets de scène qu'au style. Sedaine écrivit cependant : on a de lui un poëme didactique, intitulé *le Vaudeville*, et *l'Epître à son habit*, qui est sans contredit son meilleur ouvrage.

Ce fut un des premiers qui le firent connoître. Il donna depuis au Théâtre Français *le Philosophe sans le savoir*, et la jolie comédie de *la Gageure imprévue*.

Dans la pièce du Vaudeville, on voit Sedaine à 16 ou 17 ans, au milieu des maçons, travaillant à la maison de *Monet*, directeur de l'Opéra-comique, qui fait la connoissance de notre jeune poëte et encourage ses essais. On a joint pour épisode les amours d'un manœuvre, pour la fille du maître maçon; Sedaine sert Augustine, qui aime un libraire de Paris; celui-ci, en revanche, imprime les œuvres du jeune homme. C'est plutôt un tableau qu'une comédie; il y a de la gaieté, de jolis couplets. L'auteur est M. Simonnin.

Hortense, ou *l'Ecole des Inconstans*.

Cette comédie en deux actes roule sur un fonds un peu connu, les inconstans corrigés ne sont pas rares au théâtre; mais de jolis détails et des scènes assez gaies ont fait réussir l'ouvrage.

Hortense, séparée de son amant depuis trois ans, s'avise de l'éprouver le jour même de son arrivée. Elle se trouve au bal masqué, et sous le nom de la comtesse Alberti, lui donne un rendez-vous que le jeune homme accepte. Il y trouve Hortense elle-même qui joue ce rôle, et bientôt son oncle qui se donne pour le comte Alberti, et feint qu'il a obtenu d'Hortense un rendez-vous. Notre amant éclate, et quoiqu'infidèle lui-même, veut se venger, et appelle en duel le prétendu comte; tout le monde alors se découvre, et notre inconstant voit qu'il a été joué, et promet de se corriger.

Lorsqu'on aura fait disparoître quelques longueurs, on verra cette pièce avec plaisir. Elle est de MM. Saint-Felix et Montreau.

LIVRES DIVERS (1).

Sciences et Arts.

Journal *de Physique, de Chymie, d'Histoire naturelle et des Arts, avec des planches en taille-douce;* par J. C. de Lamétherie. Paris, chez *Courcier*, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n°. 57. Juillet 1806.

Les articles contenus dans ce cahier sont : *Hauteur des montagnes, des cols et des endroits les plus remarquables du département des Hautes-Alpes;* par L. Héricart. — *Nouveau Dictionnaire de physique, rédigé d'après les découvertes les plus modernes;* par L. Libes (Extrait). — *Mémoire sur la cause originelle des vallées, des montagnes et de l'émersion des continens;* par P. Bertrand. — *Observations météorologiques;* par Bouvard. — *De la formation de l'acide muriatique oxygéné avec la pile de Volta;* par Belloni, *dit* Monza. — *Note du professeur* Vau-de-Launay. — *Lettre de* Joseph Pelletier *à* J. C. de Lamétherie, *sur l'or massif.* — *Analyse d'une météorolite tombée à Valence;* par Thenard. — *Note sur la Zoysite;* par J. C. de Lamétherie. — *Lettre de Naples sur une éruption du Vésuve.* — *Sur l'utilité du nitrate de soude;* par le professeur Proust. — *Sur les nids d'oiseaux de l'Orient;* par le même. — *Notice sur le petrosilex,* par J. C. de Lamé-

(1) Les articles marqués d'un * sont ceux dont on donnera un extrait.

THERIE, *avec l'analyse du pétrosilex rouge de Suède ;* par GODON DE SAINT-MENIM. — *Notice sur une variété de trap ;* par J. C. DE LAMÉTHERIE, *avec l'analyse de la même substance ;* par CABAL et CHEVREUIL. — *Du calcaire, de l'arragonite et de leurs molécules ;* par J. C. DE LAMÉTHERIE. — *Notice de nouvelles expériences de sir* James HALL *sur des substances soumises à un grand degré de feu avec compression.*

HISTOIRE NATURELLE.

JOURNAL *de la Société des naturalistes de l'Université impériale de Moscow.* Première année. Numéros I et II; avec trois figures. A Moscow, chez C. F. *Schildbach.* 1805. In-4°.

Le premier numéro de ce journal, dû aux soins de l'infatigable M. FISCHER, contient l'organisation de la Société, les travaux des membres qui la composent, leurs contributions à la subvention des dépenses, les fonctionnaires chargés de la direction du bureau et du journal de la Société, la marche qui sera observée dans les assemblées, et la liste des membres.

Le second numéro présente l'histoire naturelle de la Russie. L'article ZOOGNOSIE contient quelques nouvelles espèces d'animaux qui se trouvent au Muséum impérial d'histoire naturelle, décrites par M. Fischer. *Une note sur la corneille à collier de la Russie ;* par M. FISCHER. Elle diffère de celle à laquelle on donne ce nom *(Corvus monedula torquata)*. M. Fischer lui a assigné le nom du grand anatomiste Sœmmering; il en donnera l'histoire complète et la figure quand il l'aura mieux observée. — *Quelques nouvelles espèces d'insectes*

de

de la Russie, décrites par le même. Ces insectes sont le Capricorne d'Ourenssof (*Cerambyx Orussovii*); le Lamie de Pallas (*Lamia Pallasii*); la Lamie tricolore (*Lamia tricolor*); la Saperde de Roeber (*Saperda Roeberi*); la Saperde de Latreille (*Saperda Latreille*); et le Carabe de Thunberg (*Carabus Thunbergii*). — M. Fischer donne encore la figure et la description du *Galago de Demidof*, espèce de Tarsier dont il a déjà été question dans la Notice sur le Musée d'histoire naturelle à l'article Oryctognosie. On trouve l'*Analyse chymique d'un gypse fibreux qui se trouve à Ivanofsky, village situé à 30 verstes de Moscou*; par le docteur F. John.

A l'article Botanique, il y a des *Observations sur une graine reçue sous le nom d'Eleodendron Argan*; par le docteur *Frédéric* Fischer, botaniste à Gorenka; des *Observations sur les rapports des bananiers avec les palmiers*, par *Alexis* de Perofsky, accompagnées d'une planche relative à l'anatomie du palmier.

L'article Technologie offre des *Recherches sur le tannin contenu dans le fruit du Pin* (Pinus abies L.) *et du Sapin* (Pinus sylvestris L.); par le docteur J. F. John; des *Recherches chymiques sur un alun qui se trouve auprès de Moscow, et qui contient beaucoup de sulfate de fer*; par J. F. John.

Zoologie.

Zoologie *analytique*, ou *Méthode naturelle de Classification des animaux, rendue plus facile à l'aide de tableaux synoptiques; par A. M.* Constant-Duméril, *docteur et professeur à*

l'Ecole de médecine de Paris. 1 vol. in-8°. en petit-texte, avec 197 tableaux, faisant suite au *Traité d'Histoire naturelle* du même auteur, adopté pour les Lycées. Prix, 6 fr. 50 cent., et 7 fr. 75 cent. par la poste. A Paris, 1806, chez *Allais*, libraire, quai des Augustins, n°. 39.

Dans ces derniers temps on a reconnu que le but principal de l'histoire naturelle étant la connoissance des espèces, il falloit y parvenir par la voie la plus simple et la plus commode, et, pour cela, au lieu d'établir d'abord les divisions principales qui devoient servir de base et d'indication aux recherches, on a considéré les objets en eux-mêmes; on les a comparés entre eux et avec ceux qu'on a eu occasion de reconnoître par la suite. De là est née la *méthode naturelle* qui, quoique très-imparfaite encore, corrige chaque jour les erreurs qu'elle a pu commettre, et s'efforce de remplir les lacunes qu'elle voit indiquées d'avance.

La *méthode naturelle*, en suivant la marche ordinaire d'après laquelle les idées naissent, se classent et se rangent dans notre esprit, en disposant les êtres dans la série la plus convenable à leurs rapports, ne pouvoit établir cette comparaison, qui, ne laissant de choix qu'entre deux propositions, fait le principal mérite des systèmes. M. Duméril a essayé de réunir ici les moyens d'étude. La méthode naturelle lui a indiqué les familles et la disposition respective des genres, tandis que le système, employant diverses marches, établissant les inversions nécessaires, lui a présenté continuellement dans les objets les plus éloignés, sous certains rapports, quelques particularités de conformation absolument opposées.

L'ensemble de tout l'ouvrage forme un vaste tableau synoptique où sont exposés, dans une série d'embranchemens doubles et successifs, tous les genres d'animaux connus. Ainsi un premier tableau offre d'un coup-d'œil la division générale en neuf classes. Chacune de ces classes est ensuite indiquée au titre courant des pages, et présente des divisions plus ou moins nombreuses en ordres, en sous-ordres, en familles et en genres. Pour se faire une idée de cet ensemble, on peut consulter d'abord la table méthodique qui se trouve à la fin de la préface, et parcourir ensuite les titres courans du livre qui changent à chaque ordre, les tableaux se trouvant constamment placés au recto des pages.

En supposant, par exemple, que l'on veuille savoir à quel genre appartient le poisson que l'on connoît sous le nom de *limande :* par le premier tableau (pag. 3), on reconnoît que c'est un animal à vertèbres sans poumons, mais à branchies, ou un animal vertébré de la classe des POISSONS. Le tableau général de cette classe (pag. 97) apprend que c'est un poisson osseux à opercules et à membranes, des branchies, de l'ordre des HOLOBRANCHES. Cet ordre (pag. 111) se divise lui-même, d'après la position respective des nageoires paires ou latérales, en quatre sous-ordres ; or celui dont il est question est un *thoracique* (pag. 119) dont le corps est très-long, très-élevé, avec les yeux d'un même côté, ou un *hétérosome* (pag. 132). Enfin, on est arrivé au genre, car les nageoires pectorales sont très-distinctes, et on peut dès-lors assurer que la limande est un poisson du genre *pleuronecte.*

On arrive dans les autres familles d'animaux, à peu près de la même manière, à la détermination

des genres; mais leur nombre n'est pas toujours le même; il varie au contraire beaucoup. Des tableaux synoptiques conduisent au nom des genres, dont le caractère essentiel réside souvent dans une simple note indicative, mais toujours constante et facile à apercevoir.

M. Duméril a tellement disposé ces divisions et subdivisions, qu'il est rare que la détermination d'un genre nécessite plus de huit observations consécutives, quand on est arrivé à la classe; et le plus souvent il y a un des genres qui se trouve indiqué dès la première recherche analytique.

Cependant comme cette note indicative du nom de genre ne suffiroit pas pour en faire connoître le caractère, comme elle ne le placeroit pas non plus dans l'ordre naturel qui lui est assigné dans l'échelle des êtres connus, ni dans le rapport qu'il peut avoir avec les autres genres voisins et de la même famille, l'auteur a eu soin de faire toujours précéder le nom du genre d'un numéro, qui indique la place où sont exposés, dans la méthode, le nom du genre, ses rapports et ses différences avec les autres, et les particularités de formes et de mœurs qui ont servi à les désigner.

La nature même du travail ayant forcé M. Duméril d'employer des expressions techniques, il a cru à propos, pour l'utilité de l'étudiant, de définir une fois pour toutes ces termes de la science sur le verso de la page qui est en regard de celle où l'expression propre à désigner l'espèce est employée. Cette même expression se trouve relevée et indiquée de nouveau dans la table qui est à la fin du volume, afin que le lecteur puisse y recourir au besoin, comme dans un dictionnaire. L'auteur en prend occasion d'entrer dans quelques détails sur chacun des genres

en particulier, en répétant dans l'ordre naturel le même numéro indicateur de la place qu'il doit réellement occuper, en désignant les sous-genres qu'on pourroit en former, et en faisant connoître le synonyme latin, quand il diffère beaucoup du français, afin d'être plus facilement compris par les étrangers.

La plupart des familles indiquées, à l'exception de celles de la classe des mammifères, sont publiées ici pour la première fois en un corps complet de doctrine. M. Duméril jugeant nécessaire de les faire connoître sans périphrases, a formé un assez grand nombre de termes particuliers et nouveaux. La plupart de ces nouvelles expressions sont tirées du grec; et l'auteur a eu soin d'en indiquer l'étymologie au bas du tableau synoptique.

M. Duméril nous apprend que les premières ébauches de son livre ont été publiées sous la forme de grands tableaux, avec la seule indication des noms des genres correspondant à chaque famille, à la fin du premier volume des leçons d'anatomie comparée du savant M. Cuvier. Mais ayant été depuis dans le cas de se livrer à de nouveaux examens, à des observations plus étendues, et de faire des applications nouvelles et multipliées, il a repris et travaillé la matière plus en grand, et en a composé un corps de doctrine parfait.

Aussi modeste que reconnoissant, M. Duméril a regardé comme un devoir de rendre hommage à ceux dont il a pu tirer des secours. Il avoue donc avoir profité de l'analyse de la méthode publiée par MM. les professeurs Cuvier et Geoffroy. Il a seulement établi quelques modifications qu'exigeoient nécessairement la marche du système et l'état actuel de la science.

Dans la classe des oiseaux, on remarque à peu près les mêmes divisions que celles qui ont été établies par M. Cuvier, dans son *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*, auquel il a fait aussi subir quelques changemens nécessaires.

Un mémoire de M. Alexandre Brongniart lui a suggéré de partager les reptiles en quatre ordres principaux. Il a aussi puisé dans les ouvrages de beaucoup d'autres naturalistes, et surtout de Laurenti, de Schneider, de MM. Lacépède, Daudin et Latreille. Mais cette partie méthodique de l'ouvrage, vu sa disposition particulière et les connoissances personnelles dont il l'a enrichie, paroîtra sans doute beaucoup plus complète que tout ce qu'on a écrit jusqu'ici sur cette matière.

Quant à la classe des poissons, M. Duméril a entièrement adopté tous les genres publiés par M. Lacépède, en indiquant quelquefois les subdivisions qu'on pourroit établir parmi eux. Mais ici il a le mérite d'avoir essayé le premier une méthode nouvelle, en disposant les caractères d'une manière dichotomique.

Les ordres adoptés pour la classe des mollusques ont été déjà faits ou indiqués par M. Cuvier lui-même, qui a le premier séparé ces êtres de la classe nombreuse des vers de Linné. On sait que tous les savans ont adopté maintenant cette classification.

Il en est de même des vers : mais l'auteur les a disposés de manière à comprendre au moins ceux des *animaux* de cette classe qui sont maintenant bien connus.

Les travaux de MM. Latreille et Lamarck, sur les crustacées, sont reproduits presque en entier.

La méthode d'après laquelle les insectes sont exposés, est tout à fait nouvelle; elle appartient à

l'auteur, qui y a travaillé pendant plus de douze ans. Les ordres sont ceux de M. de Géer; quelques autres divisions sont empruntées de Geoffroy, de Linné, de MM. Fabricius, Olivier et Latreille.

Enfin la classe des zoophytes se compose des divisions des auteurs les plus estimés, et en particulier de celles établies et indiquées par M. Lamarck.

M. Duméril a établi aussi beaucoup de divisions et de genres qui lui sont propres. La clarté, la facilité avec laquelle on est conduit à trouver les genres dans cet ouvrage, doivent le faire adopter par tous ceux qui veulent enseigner ou étudier l'histoire naturelle. Après avoir donné les élémens de la science, rendu plus facile l'étude des genres de la zoologie, il est à désirer que M. Duméril traite de même chacune de ses classes, et qu'il en fasse connoître les espèces avec la même clarté. A. L. M.

Minéralogie.

Journal *des Mines*, ou *Recueil de mémoires sur l'exploitation des mines, et sur les sciences et arts qui s'y rapportent; par MM.* Coquebert-Monbret, Haüy, Vauquelin, Baillet, Brochant, Fremery et Collet-Descotils; *publié par le Conseil des mines de l'Empire français.* A Paris, chez *Croullebois*, libraire, rue des Mathurins, n°. 17. Juin 1806.

Ce numéro se compose des articles suivans : *Mémoire renfermant des détails sur la lithologie de l'Auvergne et des environs;* par M. Cocq. — *Suite de la statistique des mines et usines du département du Mont-Blanc;* par M. Lelivec. — *Mé-*

moire sur plusieurs recherches et indices de houille dans les départemens de la Manche, du Calvados et de l'Orne; par M. Fangneux. — *Examen chymique du datolithe;* par M. Klaproth. — *Extrait d'un mémoire de M.* Vauquelin, *lu à l'Institut national, sur les propriétés chymiques de l'oisanite, comparées à celle du titane.* — *Rapport de l'Institut national, classe des sciences physiques et mathématiques, sur les observations de M.* Hassenfratz, *relatives à la fonte de la mine de fer spathique.*

Botanique.

Les *Liliacées; par P. J.* Redouté, *peintre du Muséum d'histoire naturelle.* Paris, chez l'auteur, rue de l'Oratoire, hôtel d'Angivilliers; et chez *Treuttel* et *Würtz*, rue de Lille. 1806. XXVe., XXVIe. et XXVIIe. livraisons.

La première de ces trois livraisons offre le Lys des Pyrénées, *Lilium Pyrenaicum.* — Le Lys Martagon. — La Polianthe tubéreuse, *Polianthes tuberosa.* — L'Amaryllis jaune, *Amaryllis lutea.* — La Sisyrinche bermudienne, *Sisyrinchium bermudiana.* — La Nivéole d'automne, *Leucoium autumnale.* — La Nivéole a feuilles menues, *Leucoium tricophyllum.* La seconde ou XXVIe. contient l'Heliconia des perroquets, *Heliconia psittacorum.* — L'Iris frangée, *Iris fimbriata.* — Le Pancrace de Dalmatie, *Pancracium Illyricum.* — Le Pancrace de rivage, *Pancracium littorale.* — Le Pancrace en disque, *Pancratium disciforme.* — Le Pancrace a belles fleurs, *Pancratium speciosum.* On trouve dans la XXVIIe. livraison le Narcisse odorant, *Narcis-*

sus odorus. — Le NARCISSE FAUX-NARCISSE, *Narcissus Pseudo-Narcissus.* — Le NARCISSE JONQUILLE, *Narcissus jonquilla.* — Le NARCISSE DES POETES, *Narcissus poeticus.* — Le TRITOMA INTERMÉDIAIRE, *Tritoma media.* — Et enfin la LACHÉNALE A FEUILLES ÉTROITES, *Lachenalia angustifolia.*

MÉMOIRES *sur le lin de Sibérie, sur le chanvre et sur la manière de rendre sa filasse semblable au plus beau lin ; sur l'apocin, etc. ;* par J. P. BUC'HOZ, médecin-naturaliste. Paris, chez l'épouse de l'auteur, rue de l'École de Médecine, n°. 20. 1806. In-8°. Prix, 2 fr. 40 cent.

GENERA *Plantarum secundum characteres differentiales ad Mirbelii editionem revisa et aucta, edenda curavit Romanus-Adolph.* HEDWIG, *professor botanices Lipsiensis, Societatum botanicarum variarum socius.* Lipsiæ, 1806. In-8°. br. Prix, 7 fr., et 8 fr. 25 cent. par la poste.

PHYSIOLOGIE.

ESSAI *sur une nouvelle théorie de la voix, avec l'exposé des divers systèmes qui ont paru jusqu'à ce jour sur cet objet ; par R. Joachim Henri* DUTROCHET, docteur en médecine. A Paris, chez *Didot* jeune, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13, 1806, 35 pag. in-4°.

L'auteur commence par quelques réflexions générales sur les différentes manières dont le son peut être produit et varié. Il donne une description sommaire du larynx.

La sensation que nous appelons son, réside dans les mouvemens des molécules de l'air. L'auteur examine de combien de manières le mouvement peut être imprimé à ces molécules, et quels moyens l'art et la nature ont employés pour la production des sons comparables et musicaux.

Après la description de la structure du larynx, il recherche comment cet organe produit et varie les sons. Il rapporte les observations et les expériences de plusieurs physiologistes sur cet objet; et il trouve qu'on peut, par deux moyens différens, augmenter l'unité des sons rendus par les cordes vocales : 1°. en diminuant leur longueur; 2°. en augmentant leur tension.

Il passe à la nouvelle théorie de M. Cuvier sur la voix. Il présente les objections qu'on peut faire à ce système, et que ce savant lui-même avoit indiquées.

En suite du résumé de toutes ses observations; l'auteur affirme que le larynx est un instrument vibrant; que les dimensions du canal vital n'influent point sur les tons, que l'organe vocal est un instrument vibrant non compliqué d'un tuyau, et que conséquemment les tons sont produits uniquement par le larynx.

C'est après l'exposé de ces principes qu'il cherche à découvrir les moyens que la nature a mis en œuvre pour donner à cet organe la faculté de produire des tons aussi variés.

Son problème revient donc à ceci : expliquer la formation et les variations de la voix suivant les lois connues de la production et de la variation des sons, en tenant compte de tous les phénomènes que présente le larynx en action.

Il trouve en récapitulant les causes qui font varier les tons produits par le larynx, qu'elles consistent,

1°. Dans le raccourcissement des thyro-aryténoïdiens par la contraction de ces muscles.

2°. Le raccourcissement des thyro-aryténoïdiens par l'oblitération de la partie antérieure de la glotte.

3°. La tension de ces muscles, résultat de la diminution de l'angle du thyroïde.

4°. Leur tension opérée par le renversement en arrière des aryténoïdes.

5°. Leur tension opérée par le renversement en avant du thyroïde.

6°. Leur tension, résultat de leur raccourcissement, leurs extrémités étant fixées.

7°. L'augmentation de dureté des thyro-arythénoïdiens.

8°. La diminution de grosseur de ces muscles par leur contraction partielle. D.

Chymie.

Philosophie *chymique ou vérités fondamentales de la chymie moderne, destinées à servir d'élémens pour l'étude de cette science; par* A. F. Fourcroy, conseiller-d'état, membre de l'Institut national, etc., troisième édition. A Paris, chez *Bernard*, quai des Augustins, n°. 25, 1806. Prix, 4 fr.

Il y a 14 ans que cet ouvrage fut publié pour la première fois. La seconde édition, donnée en 1795, ne contenoit que de très-légères corrections. Il n'en est pas de même de cette troisième; l'auteur y a ajouté des corrections nombreuses et des additions importantes.

Cet ouvrage est destiné particulièrement à l'ins-

truction des élèves. L'auteur a pensé qu'il pouvoit être rangé parmi les livres classiques. Il a modifié l'ordre de quelques titres, et il l'a rapproché de son système des connoissances chymiques. Il a donné à plusieurs de ces titres quelques développemens qui doivent ajouter à leur clarté; enfin il a fait précéder la philosophie chymique d'une courte introduction, dans laquelle il a inséré les premières notions générales de la chymie, qu'il avoit supposées connues des lecteurs dans les deux éditions précédentes. J. L. G.

Corso *analitico di Chimica di* G. Mojon *pubbl. professore di chimica farmaceutica, e dimonstr. di chimica generale nell' imp. Università di Genova, etc.* 2 vol. in-8°. Genova. 1806.

La méthode des descriptions linnéenes, a dit M. Fourcroy, si utiles à l'étude de l'histoire naturelle par leur précision, leur clarté, est tellement importante dans son application à la chymie, que cette science doit en attendre un perfectionnement bien désirable dans son étude. Frappé d'une observation aussi juste, M. le professeur a mis la main à l'œuvre; et ce que Linné a fait pour l'histoire naturelle, ce que quelques auteurs modernes ont déjà essayé pour l'anatomie, M. Mojon a voulu le tenter pour la théorie et pour la pratique de la chymie. Il a la gloire d'être le premier qui ait employé ce langage linnéen, ce laconisme descriptif dans cette science.

Quant à la manière dont il a rédigé son cours analytique, il a commencé par réunir, rapprocher et comparer entre eux les divers systèmes des premiers classiques, ainsi que ceux consignés dans les Annales

de Chymie, ou dans d'autres collections semblables. Il les soumet ensuite à des analyses, à des expériences multipliées, en combine les résultats, et discute principalement ceux qui ont partagé les opinions et enfanté des hypothèses. C'est donc en appuyant toujours la théorie de la pratique, que l'auteur est parvenu à réduire la science à ses véritables principes. Il nous paroît avoir donné à son travail l'ordre absolument convenable au sujet et à l'état actuel de nos connoissances en chymie. Toutes les définitions sont courtes, claires et précises. En un mot, cet ouvrage mérite l'attention des savans, autant parce qu'il est neuf en ce genre, que par plusieurs découvertes singulières qui appartiennent au professeur de l'Université impériale de Gênes.

A. L. M.

Médecine.

Tables *chronologique et alphabétique des auteurs et des matières, pour les thèses in-4°. soutenues à l'Ecole de médecine de Paris, depuis le 24 floréal an XI, jusqu'au premier janvier* 1806; rédigées par M. P. Sue, professeur, bibliothécaire, trésorier de l'Ecole, etc. A Paris, chez *Didot* jeune, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13, 1806, in-4°.

Des rapports *de la médecine avec la politique; par Eusèbe* Salverte. Paris, 1806, chez *Moreau*, rue des Grands-Augustins, n°. 20; xvi et 223 pages in-12. Prix, 2 fr., et franc de port par la poste 2 fr. 50 c.

Ce petit ouvrage contient beaucoup d'idées utiles, qui méritent d'attirer l'attention de ceux dont le devoir exige de posséder et de pratiquer l'importante

science de la politique, dont le nom a malheureusement donné lieu ou plutôt le prétexte à trop d'abus, trop de choses déraisonnables, et qui, dans l'acception véritable, est la science de faire servir au bien-être du plus grand nombre des citoyens, toutes les institutions sociales, toutes les facultés morales et physiques de l'homme isolé, toute la puissance et toutes les inventions des hommes rassemblés en société.

Pour atteindre ce but, le magistrat et l'homme d'état ont droit de demander à chaque branche des connoissances humaines tout le bien qu'elle peut produire, et la médecine est, sans contredit, une des premières dont il doit réclamer le secours.

L'utilité journalière de la médecine pour conserver à la société des membres précieux et les rendre à leurs devoirs et à leurs affections; l'exercice non moins respectable de cet art dans les camps, dans les provinces ravagées par des épidémies, dans les asyles de l'indigence et du malheur; enfin la médecine légale destinée à éclairer l'homme qui fait les lois et celui qui en est l'interprète; tels sont les points de contacts les plus connus jusqu'à ce jour entre la médecine et la politique. Comme ils ont été traités avec avantage par d'autres auteurs, M. Salverte a discuté dans cet ouvrage quelques autres rapports dont on ne s'est guères occupé jusqu'à présent.

L'auteur parle d'abord de l'influence du climat et des circonstances physiques sur le caractère des peuples, et des moyens de la mettre à profit ou de la rectifier; à ce sujet il fait des réflexions intéressantes sur l'influence morale et physique des grands travaux, tels que les défrichemens; sur celle des coutumes et des alimens adoptés dans un pays, lorsque le peuple d'une contrée se les approprie; enfin

sur celle du transport de la population d'un canton dans un autre, et du mélange ainsi que du croisement des races.

L'influence de l'éducation physique est l'objet d'un chapitre particulier de cet écrit. M. Salverte insiste sur la nécessité de la varier selon les circonstances physiques et selon son but moral, et il fait voir combien de lumières la physiologie peut répandre sur les causes et les remèdes de l'excès et de la diminution de la population.

On ne lira pas sans intérêt ce que l'auteur dit sur les lois pénales et les prisons; sur les peines physiques et l'effet des exécutions publiques; sur le régime physique combiné au régime moral pour corriger les coupables détenus, pour empêcher les accusés de se corrompre, et pour détruire la mendicité en inspirant aux pauvres l'amour du travail; sur les précautions à prendre pour le succès de ces mesures et pour la salubrité des prisons; sur les instans de relâche que l'on peut y accorder, sur les punitions qu'on y décerne, et sur la séparation absolue des sexes.

Le chapitre dans lequel M. Salverte fait voir les avantages des connoissances physiologiques dans les relations avec des peuples étrangers, lui donne occasion de traiter des précautions relatives au site d'une colonie, à la santé des habitans et des troupes que l'on y transporte; de l'étude physiologique sur le caractère futur des colons, sur le caractère présent des indigènes, sur les usages qu'on peut emprunter de ceux-ci, sur les denrées qu'on doit craindre de leur fournir, et celles que l'on peut cultiver et importer dans la métropole.

L'auteur consacre ensuite un chapitre particulier à développer ce principe, que la loi doit toujours

avoir égard aux impulsions de cet instinct physique que l'homme en général tient de la nature, et chaque peuple, en particulier, du pays qu'il habite.

M. Salverte développe également les effets moraux et physiques que doit produire le mode de construction des maisons et des villes; celui du costume et du cérémonial, celui du choix des alimens, et celui de la distribution des heures consacrées au travail, aux repas (1), au sommeil et aux spectacles. Il énonce d'excellentes idées sur l'influence des représentations scéniques, des spectacles cruels et de tout ce qui habitue à la vue du sang; il rappelle à cette occasion la question proposée sur ce sujet par l'Institut en l'an XI, mais restée sans réponse, et une autre proposée par la Société d'Émulation de Rouen.

Ce qu'il dit de l'ascendant moral du physique, et surtout de l'aspect d'un grand concours d'hommes, sur l'individu placé au sein d'une assemblée délibérante ou devant un tribunal, mérite d'être lu et médité. L'auteur rapporte ici fort à propos l'anecdote suivante de *Shaftesbury*, auteur des *Characteristicks*. Lorsqu'un jour il parla dans la chambre des pairs, en faveur d'un bill qui tendoit à donner un conseil aux accusés de haute-trahison, il se troubla au point d'être quelque temps sans pouvoir continuer son discours. « Mylords, dit-il ensuite, si moi, » qui ne suis point accusé et qui plaide pour des in» térêts qui ne sont pas les miens, je n'ai pu me » défendre d'un sentiment de trouble et de frayeur » en parlant devant mes pairs, que ne peut-il pas

(1) Ce que l'auteur dit sur ce point donneroit lieu à beaucoup d'observations contraires aux siennes, mais qu'il seroit trop long de développer ici.

» arriver

» arriver à des hommes qui parlent devant leurs » juges pour défendre leur honneur et leur vie. »

« Des jurisconsultes, ajoute M. Salverte à cette occasion, « ont indiqué le trouble d'un accusé comme » la plus forte présomption de son crime; cette règle » a été adoptée dans la pratique par bien des juges, » et un préjugé presque général la confirme. Mais » indépendamment de la crainte d'une erreur à l'a- » bri de laquelle n'est aucun tribunal, indépendam- » ment de l'agitation que porte dans l'âme une po- » sition toujours douloureuse, un homme traduit en » public pour la première fois de sa vie, et qui, » peut-être, se sentiroit intimidé s'il falloit y pro- » noncer comme juge, sera-t-il calme, impassible, » quand il doit répondre comme accusé, alors que » tout, autour de lui, tend à lui inspirer l'inquiétude » et l'effroi, que nulle voix consolante ne l'invite à » se rassurer, qu'il ne peut se confier qu'au senti- » ment de l'innocence, de l'innocence si souvent mé- » connue par les hommes! Est-il surprenant que sa » voie s'altère, qu'il bégaye, qu'il pâlisse, qu'il » tremble, qu'il regarde sans voir, qu'il entende » sans comprendre, que, dans le désordre de ses » discours, se fasse sentir l'absence de raison, de » mémoire, d'idées? Non, sans doute; et c'est au » philosophe qui étudie l'homme dans l'homme » même, c'est au physiologiste qui regrette de ne » pouvoir dissiper ce trouble funeste, à retenir du » moins notre précipitation injuste, à nous montrer » dans cette timidité qui enchaîne subitement les » forces morales et physiques, un effet inévitable de » la présence des hommes, effet auquel l'homme » le plus ferme ne peut se soustraire que par l'ha- » bitude, ou en maîtrisant, à un point extraordi- » naire, les mouvemens de son imagination. »

M. Salverte auroit pu ajouter que l'histoire des tribunaux ne prouve que trop que les plus grands et les plus obstinés criminels conservent le plus souvent tout leur sang-froid en présence des juges et que ce sont les plus innocens au contraire qui se troublent le plus facilement.

Le pouvoir physique de l'imagination et sa réaction sur le moral produisent les effets les plus singuliers. Ce sujet est fort vaste, et l'on s'attend bien que M. Salverte n'a pas prétendu l'épuiser dans le chapitre où il en traite. Il existe sur cette matière un fort bon ouvrage de *Muratori*, et la traduction allemande que M. *Richerz* en a publiée est préférable à l'original par le grand nombre d'additions intéressantes et d'observations curieuses qu'il y a jointes et qui en font pour ainsi dire un ouvrage nouveau.

Ce pouvoir de l'imagination par lequel des maladies sont créées quelquefois ou éloignées, qui glace tantôt et qui, d'autres fois, enflamme le courage, n'est que trop bien connu des imposteurs et des charlatans, et malheureusement ils en font trop souvent un abus criminel. M. Salverte fait voir que c'est au physiologiste à les dénoncer au mépris public et à l'animadversion de la loi; il ajoute que quand les désordres de l'imagination troublent tout un peuple, on ne peut, comme autrefois, les combattre par les idées religieuses; il veut que cette tache soit imposée au médecin qui doit rassurer l'esprit autant que guérir le corps; rechercher les causes qui rendent un peuple plus facile qu'un autre à décevoir; et prévoir les erreurs qu'un symbole, un emblême peuvent enfanter dans l'esprit des générations à venir. Dans le dernier chapitre de son ouvrage, M. Salverte établit enfin que la physiologie seule peut fournir à

l'homme les moyens d'un perfectionnement indéfini, si la possibilité de ce perfectionnement n'est pas un rêve. TH. W.

NOUVELLES RECHERCHES *sur les Rétentions d'urine, par rétrécissement de l'urètre et par paralysie de la vessie; suivies de remarques sur la gravelle; par M.* NAUCHE, *médecin, vice-président de la Société galvanique, de la Société royale de médecine de Copenhague, etc.* Troisième édition. A Paris, chez *Croullebois*, rue des Mathurins; veuve *Panckoucke*, rue de Grenelle, faubourg St.-Germain, n°. 7; l'Auteur, rue du Bouloi, n°. 8. Prix, 2 fr. 25 cent., et 2 fr. 75 cent. franc de port.

Nous avons rendu compte des deux premières éditions de cet ouvrage. L'auteur a ajouté dans celle-ci un précis de ce que nous connoissons de plus positif sur la paralysie de la vessie et de nouvelles recherches sur la gravelle. Ce dernier travail mérite surtout de fixer l'attention des praticiens. La gravelle, maladie qui donne naissance aux calculs des reins, a été confondue mal à propos, suivant l'auteur, avec la néphrite ou inflammation de ces viscères. Elle peut se présenter à l'état simple, ou compliquée de spasme, d'inflammation ou d'un état goutteux des reins. M. Nauche indique les symptômes de cette maladie; les circonstances qui y donnent lieu, et le traitement qui lui convient, tant dans son état de simplicité que dans celui de complication. Son travail, dégagé de toute théorie hypothétique, et fondé sur l'observation, ne peut qu'ajouter à l'intérêt que présentoit l'ouvrage, et lui mériter l'accueil du public.

TH. W.

L'Ami *des Malades de la Campagne*, ou *Indication des différens remèdes simples, peu coûteux et faciles à administrer, pour guérir les Maladies les plus communes dans les campagnes; avec la manière de construire un repoussoir ou bouton élastique pour soutenir les hernies ou descentes, etc. etc.*; par Poinsot, *auteur de l'*Ami des Jardiniers *et de l'*Ami des Cultivateurs. *Seconde édition, entièrement refondue et augmentée de plus de moitié, etc.* Un vol. in-8°. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Lazare, n°. 32, et chez *Lenormant*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 17. An 1806.

Cet ouvrage porte comme tous ceux de M. Poinsot, un caractère de simplicité, d'ordre, de justesse et de clarté, qualités si nécessaires pour tous les livres qu'on destine à la classe du peuple. L'auteur a enrichi cette nouvelle édition d'un vocabulaire des formules les plus intéressantes dont le peuple ignore la manipulation, et y a joint plusieurs recettes de sirops, d'onguens, d'emplâtres et autres médicamens essentiels. Outre le frontispice dont il a orné son Recueil, on y trouve une gravure où sont détaillées les différentes parties du ressort ou bouton élastique propre à contenir les hernies. Elle est accompagnée d'une explication qui en développe le mécanisme et l'ensemble. J. L. G.

Journal *de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc. par* MM. Corvisart, Leroux *et* Boyer. Paris, chez *Méquignon* l'aîné, libraire, rue de l'École de Médecine. Juillet 1806.

On lit dans ce Cahier les articles qui suivent;

Observations sur les vers lombrics, par M. Courbon-Perusel, D. M.—Histoire succincte de la constitution médicale, observée dans les hospices de Langres en 1805 et le premier trimestre de 1806; par M. Robert, D. M. — Constitution médicale, observée à Paris depuis novembre 1805 jusqu'en juin 1806; par MM. J. J. Leroux, Bayle, Fizeau et Laennec. — *Exposé de la maladie épidémique* bilioso-catarrhale *qui a régnée à Versailles en janvier et février* 1806; par M. Gaudichon, D. M. — *Observations sur une opération de trachéotomie faite à un enfant de cinq ans, pour extraire un haricot qui s'étoit engagé dans la trachée-artère;* par M. Guincourt. — *Remarques sur un accident qui peut compliquer l'opération de la trachéotomie;* par M. Fizeau. — *Remarques sur un nouveau moyen de faire les sondes dans la vessie;* par le même. — *Observations météorologiques faites à Montmorenci pendant avril, mai et juin;* par M. Cotte.

Métaphysique.

Essai *sur le Monde; par* H. Azaïs; 1 vol. in-8°., 1 fr. 80 cent. pour Paris, et 2 fr. 25 cent. franc de port. Paris, chez Arthus *Bertrand*, libraire, acquéreur du fonds de Buisson, rue Hautefeuille, n°. 23, 1806.

L'auteur commence par une assez longue introduction, dans laquelle il discute ces trois questions : *Qu'est-ce que le monde? — Quel est son auteur? — Quel est son objet?*

L'ouvrage est divisé en quatre parties, dans lesquelles il fait successivement l'application des lois

universelles qui régissent le monde, à la formation et aux mouvemens des êtres inorganisés; à la formation et aux mouvemens des grands corps; à la formation et aux mouvemens des êtres organisés; enfin, à la formation, aux mouvemens et à la conservation de l'âme. J. L. M.

Biographie.

Galerie *historique des hommes les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations; contenant leurs portraits gravés au trait d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et les observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages; par* une Société de Gens de lettres, *publiée par* C. P. Landon, *peintre, etc.* A Paris, chez *Landon*, quai Bonaparte, n°. 1. 1806. In-12.

Cette livraison contient les portraits de Jeannin, Suger, Titus, Fouquet, Caracalla, L. J. Brutus, Clarke, d'Harcourt, La Rochefoucault, Des Jardins, Antonin, Commode, Alcibiade, Septime Sévère, Regnard, Julien l'apostat, Tillotson, Villars, Mayenne, Tibère, Charles-le-Téméraire, François de Guise, Luxembourg, Lesdiguières, Laudon, Henri III, l'abbé Fleury, madame de la Vallière, Cowley, Bourdalou, Montausier, Saint-Vincent de Paul, Racine, Mignard, Colbert.

La Vie *de Mme. de Maintenon, ornée de son portrait.* 2 vol. in-12. Prix, 3 fr. 60 cent. pour Paris, et 4 fr. 50 cent. francs de port. A Paris, chez *Arthus Bertrand*, libraire, acquéreur du fonds de *Buisson*, rue Hautefeuille, n°. 23.

On lira toujours avec plaisir tout ce qui concerne une femme également célèbre par sa haute fortune et par ses vertus.

Cet ouvrage, divisé par chapitres, offre aux lecteurs la commodité de retrouver, au premier coup-d'œil, les époques les plus importantes de la Vie de Mme. de Maintenon. J. L. G.

Technologie.

Bulletin *de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale.*

Le numéro de juin renferme cette série d'articles : Extrait des séances et de la correspondance du conseil d'administration. — *Sur la fabrication des vis à bois.* — *Notice sur le troupeau de mérinos et de métis de* M. Poitevin-Maissemy, Préfet du département du Mont-Blanc. — *Liste des membres de la Société admis depuis le premier avril* 1806. — *Liste des ouvrages offerts à la Société depuis le mois de messidor an XIII.* — *Liste des artistes, fabricans et agriculteurs dont il est fait mention dans la* 4e. *année du Bulletin de la Société.*

Annales *des Arts et Manufactures ;* par R. O'Reilly, N°s. 71 et 72. Paris, à l'Imprimerie des Annales, rue J. J. Rousseau, n°. 14. 1806.

Ces deux numéros contiennent les articles dont les titres suivent : *Haut-fourneau à double coulée.* — *Sur l'aréométrie, et description d'un nouvel aréomètre proportionnel centrigrade.* — *Mémoire sur une nouvelle méthode d'éclairer les villes.* — *Sur les aluns et sur un préjugé qui existe dans le commerce relativement à celui de Rome.* — Sur

les machines employées à pétrir le pain, et sur cette opération de boulangerie. — Sur les moyens d'ôter l'odeur désagréable des eaux-de-vie. — *Sur les nouvelles cheminées dites* caloriſères salubres. — *Notice sur une nouvelle espèce de porcelaine.* — Sur divers moyens d'augmenter la force motrice dans les machines à monter des fardeaux. — Sur le mouvement des animaux et sur les transports. — Fin du Mémoire sur le dessèchement et l'irrigation des terres. — Sur le sucre de raisin. — Sur des métiers à tisser perfectionnés. — Nouveaux métiers à bas. — Moulin à vent horizontal. — Description d'un bateau à remonter les rivières par l'effet de leur courant. — Liste générale des brevets d'invention accordés depuis la révolution jusqu'au 31 janvier 1806.

Géographie.

Algemeine *géographische Ephemeriden, verfasset von einer Gesellschaft Gelehrten und herausgegeben von* F. J. Bertuch *und* C. G. Reichard; c'est à dire : *Éphémérides géographiques générales, rédigées par une Société de savans et publiées par* F. J. Bertuch et C. G. Reichard; *Huitième année. Cahiers des mois de novembre et décembre* 1805; Weimar au comptoir d'Industrie.

Ces deux Cahiers fournissent des Mémoires : 1°. Sur l'*origine du Bosphore de Thrace*, extrait d'un mémoire de M. Choiseuil-Gouffier; 2°. *Sur l'île d'Hydra près du Péloponèse et ses habitans;* 3°. *Sur l'île de Madagascar, par* M. Lescalier; 4°. *Sur les habitans de l'île de Poggy*, voisine de celle de Sumatra, *par John* Crisp.

On y trouve aussi les analyses de plusieurs ouvrages. Nous citerons celle d'un ouvrage français, publié par le Bureau des longitudes à Paris, sur *la connoissance du temps ou des mouvemens célestes à l'usage des Astronomes et des Navigateurs, pour l'an XIV*; celle d'une *Histoire de la Russie sous le règne d'Alexandre Ier*, publiée en Allemand par STORCH; du *Dictionnaire universel, géographique, statistique, historique et politique de la France*; d'un *Voyage en Hanovre, par* M. MANGOURIT; et d'un ouvrage allemand qui a pour titre : *Saint-Pétersbourg, à la fin du premier siècle de sa fondation.*

Dans les analyses critiques des nouvelles cartes géographiques qui ont paru, il est question de la *Carte de la Turquie d'Europe, par* C. MANNERT; *de la Carte de la principauté de Würzbourg, par* HAMMER; *des quatre premières livraisons de l'excellent Atlas de Bavière, par Adrien* DE RIEDL. Cet Atlas donne une description topographique et géométrique exacte de toutes les routes principales de la Bavière, et des objets intéressans qui se présentent sur leurs passages. L'article mélange fournit quelques notices *sur les mesures des anciens Égyptiens*, tirées des Mémoires de GIRARD; sur plusieurs journaux; et quelques objets de statistique et de géographie.

En tête des deux numéros dont nous parlons, se trouvent les portraits de B. F. J. HERMANN, chef des mines de l'empire de Russie, et *d'Ant.* DE ZACH, général-major de l'empereur d'Allemagne.

T. W.

NOUVEAU TRAITÉ *géographique renfermant les productions, les usages, les coutumes de cha-*

que pays, et tous les changemens arrivés sur le globe jusqu'en 1806; *par madame* Renelle. Tome Ier. Leipsick, 1806. In-8°. br. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 cent par la poste.

Histoire.

Tableau *des Révolutions du système politique de l'Europe, depuis la fin du XVe. siècle; par M. F.* Ancillon. In-12. Paris. 1806. (1).

L'objet de cet ouvrage est de peindre la naissance, les développemens, les variations du système politique que les Etats de l'Europe ont suivi depuis la fin du XVme. siècle, pour acquérir ou conserver une existence indépendante, en opposant forces à forces et puissance à puissance.

A travers une foule de modifications partielles et passagères que le système politique lui a offertes dans les trois derniers siècles, l'auteur a démêlé et fixé trois époques principales.

La première, 1492-1618, comprend un espace de cent vingt-six ans. Elle s'étend depuis les guerres de Charles VIII en Italie, jusqu'au commencement de la guerre de Trente ans.

Dans cette époque, sous-divisée en *quatre périodes*, on voit Charles VIII et Louis XII porter et faire la guerre en Italie pendant plusieurs années, sans beaucoup de succès; les armes et la politique de Charles-Quint et de Philippe II élever l'Espagne au premier rang; et le génie de Henri IV préparer à la France cette prépondérance qu'elle a conservée depuis.

(1) Il n'a encore été publié que trois volumes de cet ouvrage important; quatre autres doivent être incessamment publiés.

Seconde époque. Elle court de 1618 à 1715, c'est-à-dire, depuis le commencement de la guerre de Trente ans, jusqu'à la paix de Rastadt et la mort de Louis XIV.

Quatre périodes divisent aussi cette époque, qui s'ouvre par la lutte entre Frédéric V et Ferdinand II. C'est là le premier acte de cette longue guerre, à laquelle le Danemarck, la Suède, l'Allemagne et la France prirent successivement une part active.

Le génie profond et audacieux de Cromwell fonde la puissance d'Angleterre. A l'aide de la France, le Portugal secoue le joug de l'Espagne; la Suède jouit de quelque crédit sous Charles X; la Hollande, sous Guillaume d'Orange, obtient de la considération. Par la paix de Westphalie et par celle de Nimègue surtout, la France acquiert une supériorité décisive. Elle est sans influence à Ryswick, à Utrecht et à Rastadt. Cependant, malgré les efforts de Malborough et d'Eugène, Louis XIV parvient à faire asseoir son fils sur le trône d'Espagne.

Trois sous-divisions partagent la *troisième époque*, qui se prolonge de 1715 à 1789.

La France et la Maison d'Autriche avoient dominé long-temps presque seules. A côté d'elles se forment et s'élèvent trois grands Etats. La Russie, victorieuse de la Suède, acquiert de l'ascendant en Europe. La Prusse sort de son obscurité, obtient la dignité royale, et assure sa puissance par le système économique et militaire qu'elle adopte. L'Angleterre devient la reine des mers. Il en résulte que la conduite, les ressources et les accroissemens rapides de ces trois Etats, donnent à la politique européenne un caractère et une direction nouvelle.

L'auteur s'arrête au temps où une révolution

étrange bouleverse tout en France. Il a jugé les faits nombreux que renferme cette période, trop voisins de nous pour appartenir à l'histoire. Il dit, avec beaucoup de raison, que ce ne peut être que l'essai d'un genre tout à fait nouveau, sur lequel le temps seul peut et doit prononcer.

Tel est le plan général de cet ouvrage, dans lequel M. Ancillon n'a pas cherché à donner une histoire universelle des trois derniers siècles, bien moins encore l'histoire détaillée de chaque Etat de l'Europe. Son travail consiste uniquement dans le choix, l'enchaînement et l'exposition des faits qui, de près ou de loin, ont influé sur les phases du système politique.

Le tout est précédé d'une excellente introduction, où se trouve un aperçu des principaux événemens du moyen âge. Après avoir décrit les causes qui amenèrent la chûte de l'empire romain, l'auteur retrace rapidement quel fut le sort de l'Asie sous Mahomet et les Arabes. S'occupant après cela de l'Europe, il expose en raccourci le règne de Charlemagne, et quelle influence il exerça sur son siècle. Il esquisse ensuite l'histoire du gouvernement féodal, celle de la monarchie spirituelle des papes, et termine par des détails abrégés sur les croisades.

L'exactitude des faits, une impartialité rigoureuse, une logique saine, une connoissance approfondie des hommes et des temps, un style sage et pur, mais noble, entraînant, recommandent le livre de M. Ancillon à tous ceux qui aiment la vérité, et qui font leur étude principale de l'histoire. J. L. G.

GALERIE *historique des illustres Germains, depuis Arminius jusqu'à nos jours; avec leurs*

portraits et des gravures représentant les traits principaux de leurs vies. 4e. et 5e. livraisons. A Paris, chez Antoine-Augustin *Renouard.* 1806.

Cet ouvrage qui jouit d'un succès mérité, se fait remarquer par la belle exécution des gravures et de la partie typographique. De ces deux livraisons, la quatrième offre le *combat des Germains contre des lions.* Cette gravure rappelle l'époque où les Romains voulant pénétrer dans la Germanie, exercèrent des lions à passer les eaux à la nage, et en firent une avant-garde pour leur expédition (1). *Maximilien Ier. annonçant la paix au peuple ;* portrait de ce prince ; ceux de *Maurice de Saxe*, de *G. W. de Leibnitz*, de *P. P. Rubens* et celui d'*Elizabeth Brantes*, une des femmes de ce peintre. On trouve dans la cinquième livraison les portraits d'*Ant. Raphael Mengs*, et celui de *Salomon Gessner ;* deux estampes, *le Matin* et *la Nuit*, composées par Ferdinand Kobell dans l'esprit des deux petits poëmes de Gessner ; une autre intitulée *la Solitude*, par le même ; le sujet de la dernière est le monument érigé au chantre ingénieux de la mort d'Abel, dessiné et gravé par le peintre de paysage Kunz, de Manheim.

(1) Aucun historien ancien n'a rapporté ce fait, et les modernes qui l'ont adopté n'ont eu d'autre autorité qu'un bas-relief de la colonne Antonine, sur laquelle on voit deux lions au milieu du Danube, qui sépare les Romains et les Marcomans. Le prestigiateur Alexandre avoit conseillé au crédule Marc Aurele de faire jeter dans le Danube deux lions vivans, en lui disant que les Dieux, en faveur de ce sacrifice, lui accorderoient la victoire. C'est ce qui est représenté sur la colonne. Jamais les Romains n'ont fait attaquer les Germains par des lions. A. L. M.

MONUMENS *français inédits, pour servir à l'histoire des arts, et où sont représentés les costumes civils et militaires, les instrumens de musique, les meubles de toutes espèces, et les décorations intérieures des maisons; dessinés, coloriés, gravés et rédigés par N. X.* WILLEMIN.

En annonçant la première livraison de cet ouvrage, nous avons fait connoître le but principal de l'auteur, et de quelle utilité il doit être pour les artistes français qui voudront puiser dans l'histoire de leur pays.

Des deux livraisons, IIe. et IIIe., qu'il vient de publier, l'une, composée de six planches, présente *Charles-le-Chauve assis*, quelques *instrumens de musique*, et des ornemens tirés tant des Heures que de la Bible de cet empereur, manuscrits du 9e. siècle; des *chapitaux de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*; du commencement du 11e. siècle; *Guillaume Le Mai, capitaine de six-vingt archers du roi et gouverneur de la ville de Paris*, gravé sur pierre vers 1480; des *bordures de tableaux* et dessin d'un *coffre vulgairement appelé* bahut; de la fin du 15e. siècle, et des *ornemens du* 16e., qui offrent entre autres le *couronnement d'une porte de maison*, rue du Cimetière-Saint-André-des-Ars, n°. 11.

La troisième livraison, composée de cinq planches seulement, contient des *costumes du* 14e. *siècle*; des instrumens de musique du 15e.; la *statue de la reine Ultrogothe*, tirée du portail de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois de Paris; les figures d'*Alexandre de Berneval*, maître de maçonnerie du roi, et de *Witasse de Givry*, sergent du roi; une *figure* et des *ornemens du château d'Écouen*;

enfin un *casque du* 16e. *siècle*, tiré du cabinet de l'auteur.

Ces livraisons ne laissent rien à désirer pour la beauté de l'exécution.

Antiquités.

Galerie *antique*, ou *Collection des chefs-d'œuvres d'architecture, de sculpture et de peinture antiques.* Première division. Monumens de la Grèce. IIe., IIIe., IVe. et V^e^. livraisons. A Paris, chez *Treuttel* et *Wurtz*, libraire, rue de Lille, n°. 17; et à Strasbourg, même maison de commerce, rue des Serruriers, n°. 3 (1).

La IIe. et IIIe. livraisons se composent chacune de huit planches qui offrent les *fragmens du grand bas-relief du Parthenon*, les *sculptures des métopes de la frise extérieure*, les *détails de la sculpture du fronton*, le *plan des propylées*, leur *élévation latérale et de face*, leur *coupe longitudinale*, les *détails de leur architecture*, et la *coupe du temple de la victoire sans ailes.* Ces planches sont accompagnées de la traduction de la préface de l'ouvrage sur les antiquités d'Athènes, par James Stuart et Revett; de la vie de Périclès; d'une notice sur le Parthénon, et de l'explication des planches relatives à ce temple.

(1) La *Galerie antique* se publie par livraisons de huit planches et de quelques feuilles de texte; il en paroît une livraison tous les mois. Le prix de chaque, sur papier ordinaire, 8 fr., et sur papier d'Hollande, 12 fr. Il y en a quelques exemplaires au lavis à l'encre de la Chine; prix, 40 fr. la livraison.

Quatre des huit planches qui composent la IVe. livraison complètent les détails des propylées, et donnent des fragmens de bas-reliefs de cette sculpture grecque où la noblesse et la simplicité des formes sont unies à cette expression forte et vraie de la nature en action dans des figures de combattans nuds ou presque nuds.

Les quatre autres donnent le plan et trois élévations des temples d'Érechthée, de Minerve Poliade et de Pandrose réunis.

Le texte est également divisé en deux parties. La première donne l'histoire de l'état ancien et moderne des propylées.

Pour donner de la variété à cette partie de l'ouvrage et ne pas fatiguer ses lecteurs par d'éternelles descriptions d'architecture, l'auteur, qui a donné la vie de Périclès dans les précédentes livraisons, a enrichi celle-ci d'une partie de la vie de Thémistocle, dont les victoires et les travaux ont tant contribué à l'agrandissement d'Athènes.

La Ve. livraison achève de donner la vie de Thémistocle. A ce morceau de littérature succède la description des temples d'Erechthée, de Minerve Poliade et de Pandrose, réunis et formant un seul monument, dont toutes les parties élégantes et du meilleur goût sont détaillées dans huit planches. Elles sont principalement consacrées à faire connoître sous tous les aspects les belles caryatides qui formoient la décoration de la jolie chapelle de la Vierge Pandrose, l'une des filles de Cecrops, premier roi d'Athènes; et ces chapiteaux ioniques d'une exécution si riche et si parfaite qu'aucun ouvrage de sculpture de ce genre, soit antique, soit moderne, ne les surpasse. C'est le dernier terme de la grâce et de la délicatesse pour le charme de la composition, comme

comme pour le fini de l'exécution, et les artistes ne peuvent avoir sous les yeux de plus excellens modèles.

Les *Monumens antiques du Musée Napoléon, gravés par* Thomas Piroli, *avec des explications par M.* Louis Petit-Radel; *publiés par* F. *et* P. Piranesi *frères.* XXVIIIe. livraison. A Paris, chez les frères *Piranesi*, palais du Tribunat, rue Saint-Honoré, n° 1554. 1806.

Ce cahier contient les *Génies de la lutte*; un *cadran solaire*, accompagné de deux génies; un *siége de bain*; un *paysan écorchant un daim*; un *pêcheur à la ligne*; *l'enfant à l'oie*; un *mariage grec*; *demi-figures sépulcrales*; *monument de deux femmes*; le *cippe d'Ancemptus.*

Histoire littéraire.

Rapport *des travaux de la Société libre d'Agriculture, Arts et Commerce du département du Doubs.* A Besançon. In-12 de 196 pag.

A en juger par le recueil que nous annonçons, il est peu de Sociétés savantes qui fasse moins de bruit et plus de bien que celle du Doubs. Fidèle au plan qu'elle s'est tracé, elle s'occupe avec persévérance, depuis l'époque de son établissement, de tout ce qui peut améliorer les manufactures, alimenter et étendre le commerce, perfectionner l'agriculture, exciter l'émulation pour tous les genres d'industrie. « La Société, a dit un de ses membres, » par la nature même de son institution, n'est point » destinée à jeter un grand éclat; la pompe des

» phrases, l'éloquence des discours, tout ce qui fait » le charme des hommes d'un esprit cultivé ne lui » sont pas interdits; mais elle donnera toujours la » préférence aux objets d'une utilité générale. Si » elle a encouragé les talens et le génie; si, en » multipliant sa correspondance, elle a décuplé ses » moyens et fait jouir le département des décou- » vertes dont les autres s'applaudissent, son but est » atteint : cela peut n'être point brillant, mais cela » est utile, et là se borne l'objet de la Société. » Que ne peut pas une Société animée d'un aussi bon esprit? Ainsi, loin de vouloir ressembler à l'avare qui rapporte tout à lui, qui concentre tout en lui, elle ne garde pas pour elle-même les connoissances que chaque jour elle amasse. Ces connoissances forment un riche trésor qu'elle s'empresse de communiquer et d'ouvrir annuellement à tous.

Ce recueil, que cinq autres ont déjà précédé, offre le rapport des travaux de la Société du Doubs, depuis le 15 ventose an XII jusqu'au 20 prairial de l'an XIII. Il commence par un discours de M. Bouchey, son président, prononcé le jour de sa séance extraordinaire et publique. On y trouve des aperçus et des observations justes sur plusieurs branches de l'économie rurale et domestique, sur l'état de quelques fabriques et manufactures, enfin sur différens objets d'art et d'industrie particuliers au département du Doubs. L'auteur a eu soin de désigner ceux à qui la Société a décerné des médailles, et dont elle a proclamé honorablement les noms, sans oublier ceux qui se distinguent dans un genre et qui s'appliquent à le perfectionner. Comme motif d'encouragement et par honneur pour leur mémoire, il finit par rappeler au souvenir de ses compatriotes les personnages qui ont illustré la Franche-Comté.

Ce discours est suivi d'*Observations sur la mendicité*, par M. Girod-Chantrans. Cet objet, un des plus importans pour la sûreté publique, a toujours excité la sollicitude des gouvernemens. Il existe même sur cette matière beaucoup de plans et de projets. Quelques établissemens de l'espèce de ceux dont il s'agit ont été essayés; mais soit insouciance du magistrat, soit vice dans la base, tous, ou presque tous ont écroulé. Le petit mémoire en question renferme des vues générales présentées avec ordre, et appuyées de réflexions exactes et solides. L'auteur y démontre évidemment la nécessité de rallier et de discipliner, surtout à la suite d'une tourmente révolutionnaire, une multitude d'hommes sans propriété comme sans industrie; mais il s'est plus particulièrement occupé des mesures à prendre pour former des ateliers de travail à Besançon.

A ce mémoire succède un *Coup-d'œil rapide sur le territoire du département du Doubs, ses productions, etc.*; par M. Vertel.

Après avoir tracé l'aspect général du pays et donné sa position géographique, l'auteur dessine le cours du Doubs, et considère ensuite le département sous le rapport d'amélioration du produit territorial et industriel, s'arrêtant surtout aux forêts et aux usines. Ce coup-d'œil est un excellent supplément à ce qu'on a déjà écrit de cette contrée.

On lit ensuite une *Notice* de M. de Montrond sur les Mérinos. Elle contient des détails infiniment curieux sur les procédés qu'a employés l'auteur pour faire prospérer son troupeau.

La *Suite du mémoire de M.* Coste, *bibliothécaire de la ville de Besançon, sur la navigation du Doubs.*

Cette seconde partie n'a pas moins d'intérêt que

la première, qui a été insérée en entier dans ce journal (1). L'auteur promet incessamment la fin de cet opuscule plein d'érudition, et qui prouve une connoissance exacte de l'histoire du pays.

L'*Extrait*, par M. Girod-Chantrans, *d'un écrit de M.* Fourmy, *ayant pour titre :* Mémoire sur les ouvrages de terres cuites, et particulièrement sur les poteries.

L'*Extrait* du rapport de MM. Isabey, Muguet et Bruaud sur un ouvrage intitulé : *Instruction populaire sur le blanchissage à la vapeur;* par M. Cadet de Vaux.

Le *Rapport de M.* de Raymond, *sur le mémoire de M.* Droz, *concernant le rétablissement des Académies.*

La *Notice sur des essais de culture du ratabaga ;* par M. Girod-Chantrans.

Notice sur le plantage du blé; par M. de Raymond.

Extrait, par M. Girod-Chantrans, des *observations minéralogiques, agricoles, etc.* de M. *Charles* Dourches.

Rapport de M. Bouchey *sur une notice d'un voyage aux glaciers de Chamouny*, par M. Girod-Chantrans.

Observations météorologiques faites à Besançon pendant l'an XII; par P. C. Marchant, *docteur en médecine.*

Rapport sur un nouvel essai de plantage de différentes sortes de blés; par M. Girod-Chantrans.

(1) *De l'ancienne navigation des rivières du Doubs, de la Saône et du Rhône, etc.* Voy. *Magasin Encyclopédique*, année 1805, tom. III, pag. 110.

Lettre écrite vers la fin de l'an XII (1804) *à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale.*

Elle a pour objet quelques observations sur les fabriques de Sainte-Marie-aux-Mines, de Mulhausen, de M. Jappy, à Bancourt, département du Haut-Rhin, et notamment sur celle de Abranc, à Montecheroux.

Notice sur M. Gras, *chirurgien et médecin, membre ordinaire de la Société;* par M. Bouchey.

Notice de quelques mémoires sur l'agriculture, le commerce et les arts, demandés à la Société.

Elle offre tous les mémoires fournis au préfet par la Société sur l'agriculture en général, sur les récoltes, les haras, les bois, l'horlogerie, les outils d'horlogerie, les fers, les verreries, la faïencerie, les poteries, tanneries et corroyeries; sur les toiles, fils et cotons dits de *Morteau;* sur la mine de bois bitumineux située au Grand-Denis, et sur une fabrique de fromages qui s'étend de Morteau à Mouthe.

Enfin les *Notices, Extraits et Annonces des différens ouvrages adressés à la Société.*

On voit, d'après ce détail, que la Société du Doubs est plus jalouse de recueillir des connoissances utiles et de contribuer à la prospérité territoriale et industrielle du département, que de briller de quelque éclat littéraire. Ce n'est pas, comme on l'a vu plus haut, qu'elle renonce ou qu'elle soit insensible aux charmes de l'éloquence et de la poésie, et plusieurs de ses membres peuvent même avoir des succès dans l'une et l'autre. Le recueil dont nous venons de rendre compte offre une *Épître à M. l'abbé Delille*, par M. Arsène Faivre, qui nous confirme dans cette opinion. Elle ne manque ni d'idées, ni d'imagina-

tion, ni de grâces. Qu'on nous en permette quelques citations.

L'auteur habite au milieu des rochers et des précipices. Il nous peint, dans les vers suivans, cette contrée agreste et sauvage.

Ici, de plusieurs monts l'entassement affreux
Retrace à mon esprit cette funeste guerre,
Que les fiers enfans de la terre
Osèrent déclarer aux habitans des cieux.
Là, d'un antre profond la voûte résonnante
Me peint ces oracles menteurs,
Qu'au nom des dieux, des prêtres imposteurs
Vendoient à la foule ignorante.
Tandis que sur vos bords chéris
Le doux zéphir, de son haleine,
Se plaît à reverdir la plaine,
Et vole, en se jouant, sur les côtaux fleuris,
Les sujets révoltés d'Eole,
De nos hivers prolongent les rigueurs;
Le soleil à la fin s'avançant vers le pôle,
Fait éclore en nos champs quelques tardives fleurs
Dont son feu peut à peine animer les couleurs.

M. Faivre décrit ainsi les excursions auxquelles il consacre ses loisirs.

Que j'aime à parcourir ces monts,
Séjour éternel des tempêtes,
Où les vents bruissans rassemblent sur nos têtes
L'onde qui vient en pluie arroser nos vallons!
.....
.....
Mon esprit dégagé s'étend à chaque pas,

Et s'agrandit avec l'espace.
J'arrive au sommet sourcilleux,
Qui des Helvétiens domine la contrée.
A peine mon âme enivrée
Suffit-elle aux transports qu'inspirent ces beaux lieux.
.....
.....
.....
.....
.....
.....
Le soleil de plus près sur ma tête étincelle.
Que je chéris alors l'ombre de ce sapin,
Qui debout sur son roc affronte le destin,
Et semble défier l'Océan qui l'appelle !
Assis au pied de ce roi des forêts,
Je contemple à loisir, dans toute leur parure,
Ces champs, où de sa main la féconde nature
Rassemble et confond ses bienfaits.
Ah ! si j'avois la palette brillante
Et les pinceaux dont votre main savante
Vient d'embellir l'imagination,
Je n'aurois d'autre ambition
Que de vous retracer cet objet qui m'enchante :
Après vous avoir peint ces vallons enrichis,
Où brille du Léman la mobile surface,
Je saurois m'élever jusqu'au trône de glace
D'où l'hiver règne au loin sur des sommets blanchis,
Dont Bourrit a parlé, que Saussure a franchis.

Il termine cette épître par des vers dont on appréciera la justesse, et par un éloge aussi naturel que délicat du talent de M. Delille.

On est bien où l'on aime, on est bien où l'on pense ;

Entre un site riant et des rochers affreux,
Pour quiconque sait être heureux
Je vois bien peu de différence.
Mais pour opposer aux Destins
L'illusion d'une aimable imposture,
Lorsque je veux jouir de la belle nature,
Je lis un chant de vos *Jardins*.

Ludovici Caspari VALCKENAERII *Diatribe de Aristobulo Judæo, Philosopho Peripatetico Alexandrino. — Edidit, præfatus est et lectionem publicam Petri* WESSELINGII *adjunxit Joannes* LUZAC. A Leyde, chez S. et J. *Luchtmans*. 1806. In-4°. de 136 pag.

Il est difficile d'imaginer, pour les amateurs de la littérature grecque, une annonce plus intéressante que celle d'un ouvrage posthume de VALCKENAER, et l'on ne peut exciter, dans les disciples de cet helléniste, un souvenir mêlé de plus de satisfaction et de respect que celui de leur illustre maître. Ce double sentiment est celui qu'éprouve éminemment l'auteur de cet article, en annonçant la publication tardive du mémoire de Valckenaer sur le juif Aristobule, publication due aux soins du digne parent et successeur de ce grand homme, M. *Jean Luzac*.

M. *Luzac* a enrichi ce volume d'une savante préface, en forme de dédicace, adressée à MM. *Jerôme de Bosch* et *Eric-Hubert Van Eldik*, élèves comme lui de l'école de Valckenaer, et l'un et l'autre excellens philologues; le premier principalement connu par son édition de l'Anthologie grecque et par ses poésies latines; le second n'ayant publié à notre connoissance qu'un petit volume ou plutôt cahier in-4°., sous le titre de *Suspicionum*

Specimen, mais que Valckenaer se plaisoit à compter parmi les restituteurs souvent les plus heureux et les plus hardis de la véritable leçon des poëtes grecs, de Théocrite en particulier, et que M. Luzac range aujourd'hui dans le très-petit nombre des vrais disciples de Valckenaer encore restans en Hollande, nombre qu'il va jusqu'à réduire à trois, savoir M. *Van Eldik*, M. *Wassenbergh* et M. *Ruardi*; car Valckenaer, mort en 1785 âgé de près de 76 ans, a eu le chagrin de survivre à tous ses meilleurs élèves, tels que *Pierson*, *Higt*, *Koen*, *Van Lennep*, *etc.*

Valckenaer, que, comme philologue (ce mot étant pris dans toute la plus honorable latitude du sens), M. Luzac assimile à ses immortels compatriotes *Érasme*, *Grotius* et *Jean-Gérard Vossius*, n'a voulu, pour ainsi dire, nous laisser d'autres traces de sa mémoire que dans ses écrits, et il a toujours refusé de se faire peindre, modeler ou graver, pour transmettre à la postérité quelque idée de ses traits physionomiques. M. Luzac nous donne l'espérance que nous pourrons devoir un jour à sa plume un éloge de Valckenaer, où il ne manquera pas sans doute de s'élever à la hauteur de son sujet, comme Ruhnkenius l'a fait dans celui d'*Hemsterhuis*, et M. Wyttenbach dans celui de *Ruhnkenius*. Aucun littérateur moderne, dit M. Luzac, à l'exception peut-être de *Henri Étienne*, d'*Isaac Casaubon* et de *Tibère Hemsterhuis*, n'a su le grec comme Valckenaer. Il avoit tout lu en grec, philosophes, orateurs, historiens, poëtes, grammairiens, lexicographes, sophistes, Pères de l'église, du bon, du moyen et même du bas âge; il avoit pris une connoissance particulière de ce ce qu'on appelle le grec helléniste, du style des hagiographes,

des juifs d'Alexandrie, de tout ce qui a trait à la philologie sacrée. Parmi les livres que les protestans appellent *apocryphes*, ceux des Maccabées avoient surtout fixé son attention, et spécialement le 2e., en tête duquel sont deux lettres; la 2e. adressée à *Aristobule*, qui y est qualifié de *précepteur du roi Ptolomée*, et dit *issu de la race des sacrificateurs oints*. Ce motif est du nombre de ceux qui ont aussi porté les recherches de notre Aristarque sur ce personnage distingué, et ce sont ces recherches qui se trouvent recueillies dans l'écrit que publie M. Luzac.

On ne se fait d'idée du nombre et de la richesse des manuscrits délaissés par Valckenaer; ils offrent, en autant de volumes ou de cahiers séparés, des observations, des conjectures, des commentaires sur la plupart des écrivains qu'il avoit lus. M. Luzac relève, au sujet de ces manuscrits, une erreur échappée à M. Saxe dans son *Onomasticon*.

M. Saxe fait M. Luzac héritier ou possesseur de tous ces manuscrits, qui cependant appartiennent dans le fait au fils et au gendre du défunt, M. Jean Valckenaer et M. Étienne Luzac, frère de celui dont nous parlons. M. Luzac, à la mort du professeur Valckenaer, son parent et son maître, a seulement acquis de sa veuve ses livres imprimés, en grande partie remplis de ses notes marginales, et à ce titre, d'une valeur inappréciable. Les livres relatifs à l'histoire de Hollande avoient encore été exceptés du marché. Ce n'est donc que des communications libérales de M. Jean Valckenaer et de M. Étienne Luzac que l'éditeur a eu les manuscrits de l'illustre Louis-Gaspar, prêts ou disposés pour l'impression, et nommément son travail sur les *Fragmens de Callimaque*; son *Histoire des*

Maccabées, contenue dans le second des livres qui portent leur nom; sa *Dissertation sur Aristobule;* et enfin les quatre premiers livres de l'*Histoire grecque de Xénophon*, avec tout ce qui, dans les papiers du défunt, pouvoit avoir trait à ces diverses entreprises littéraires. M. Luzac a déjà publié, il y a six ans, les *Fragmens de Callimaque.* La *Dissertation sur Aristobule* lui a fourni l'occasion de porter ses recherches sur trois autres Péripatéticiens fameux dans le procès de Socrate, Aristoxene, Hiéronyme de Rhodes et Satyre. Ces recherches ont retardé la publication du mémoire sur Aristobule, et vont paroître à la suite; après quoi viendra le 2e. *livre des Maccabées.* M. Luzac semble craindre que le progrès de l'âge et quelques travaux personnels ne lui permettent pas de publier la première partie des *Helléniques de Xénophon.* Nous lui en souhaitons de tout notre cœur, pour le bien des lettres, le temps, le loisir et la disposition.

Maintenant, quant au mémoire sur *Aristobule*, il nous suffira de dire à nos lecteurs, que cet ouvrage porte le même cachet d'inépuisable érudition et de judicieuse critique dont sont empreints tous les écrits de Valckenaer. Il tend à établir que le juif Aristobule, qui florissoit à Alexandrie 175 ans avant notre ère vulgaire, au commencement du règne de Ptolomée Philométor, grand protecteur des sciences et des lettres, est véritablement l'auteur des fragmens qui portent son nom dans la *Préparation Evangélique* d'Eusèbe, et qui y sont présentés comme extraits de son *Commentaire sur la Loi Mosaïque;* que ces fragmens ne sont ni pseudonymes, ni fabriqués seulement dans le second siècle de notre ère; que l'opinion contraire du savant anglais *Humfrey Hody* ne peut soutenir l'épreuve

d'un examen sévère et impartial; et à cette occasion M. Valckenaer expose tout ce qui est parvenu à sa connoissance sur le juif Aristobule, et ce qui revient essentiellement à ceci :

Aristobule, juif, de race sacerdotale, vivoit en Egypte, et étoit considéré à la savante Cour d'Alexandrie, sous Ptolomée Philométor. Il étoit très-versé dans la langue et dans la philosophie des Grecs; écrivoit fort bien celle-ci, et dans celle-là s'étoit rangé sous la bannière de la secte des Péripatéticiens. Ptolomée faisoit de lui beaucoup de cas, et se plaisoit à s'entretenir avec lui de la loi de Moïse, de la religion des Hébreux, de leurs livres sacrés. Cette nation, ainsi que son culte, étant un objet de profond mépris pour les Grecs en général, et surtout pour leurs littérateurs et leurs philosophes, Aristobule prit occasion de la faveur dont il jouissoit auprès du prince, pour lui adresser un ouvrage destiné à combattre ces opinions dépréciatives, ouvrage désiré par Ptolomée lui-même; et telle fut l'origine du *Commentaire* d'Aristobule *sur la législation mosaïque*, commentaire étendu et divisé en plusieurs livres, mais perdu depuis longtemps, et dont il ne nous reste que des fragmens épars, principalement dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, où l'on pourroit bien en recueillir pour huit pages d'impression. Aristobule affectoit d'établir dans ce commentaire, que ce qu'il y avoit de plus estimable dans les écrits des poëtes et des philosophes grecs, dérivoit des livres sacrés des Juifs dont ils avoient pu avoir connoissance, et il alléguoit à l'appui de cette assertion des vers ou des tirades d'Orphée, de Linus, d'Homère, d'Hésiode, etc., ou altérés, ou frauduleusement fabriqués par lui. Il a mis assez d'adresse dans cette imposture pour avoir séduit

par ce moyen jusqu'à *Clément d'Alexandrie* lui-même, qui, dans ses *Stromata*, l'a copié plusieurs fois. Dans le fragment principal, rapporté par Eusèbe, on lit jusqu'à 41 vers attribués à Orphée. Les plus savans des Chrétiens, dans les 2e., 3e., 4e. et 5e. siècles, ont eu connoissance de l'ouvrage en question, et c'est son étendue qui probablement lui devint funeste. Le goût des explications allégoriques de l'Ancien Testament semble avoir en partie passé de l'ouvrage d'Aristobule dans ceux de Philon, juif, et aussi dans ceux de plusieurs anciens apologistes de la religion chrétienne.

Cet Aristobule est-il le même que celui dont il est fait mention au 10e. verset du Ier. chapitre du IIe. livre des Maccabées, ou dans la suscription de la seconde lettre des Juifs de Jérusalem à ceux d'Égypte qui y est rapportée? Valckenaer le croit. Il déduit ses preuves en faveur de cette supposition; et ici, comme partout ailleurs, il se livre avec complaisance à son goût pour les digressions savantes, plus ou moins directement liées à son sujet. L'ouvrage que nous annonçons en offre un grand nombre sur le travail de la version des Septante, auquel on a mal à propos associé Aristobule; sur le degré de probabilité de l'existence d'une traduction plus ancienne au moins d'une partie de l'ancien Testament; sur Démétrius de Phalère et sur la bibliothéque d'Alexandrie; sur le nombre septénaire et sur la consécration du septième jour, etc.

Nous engageons les amateurs de la bonne littérature ancienne à prendre une connoissance détaillée de tout cela dans l'ouvrage que nous nous empressons de leur annoncer, et par la publication duquel ils reconnoîtront sans doute que M. Luzac a de nouveau bien mérité d'eux.

Nous ne devons pas oublier de dire qu'à la suite de la Dissertation de Valckenaer sur *Aristobule*, l'éditeur a mis un autre morceau inédit précieux sur le même sujet, communiqué par le savant bibliographe de Leyde, M. Tydeman, savoir : *Petri* Wesselingii *Lectio publica de fragmento Orphei, quod est apud Justinum Martyra, Tatianum aliosque; de Aristobulo Judæo; de versione Græcâ V. T. nullâ ante LXX, etc.* Wesseling, connu comme digne collaborateur de Valckenaer sur Hérodote, s'est parfaitement rencontré avec lui dans ses idées sur Aristobule. P. H. M.

Bibliographie.

Cours *élémentaire de bibliographie*, ou *la science du bibliothécaire*; par C. F. Achard, bibliothécaire de Marseille, etc. Juillet. Numéro Ier. Marseille, chez Joseph *Achard* fils. 1806. On s'abonne à Marseille, chez l'auteur. Le prix est de 9 francs pour l'année entière franc de port. Chaque mois il paroît un cahier de 48 pag. au moins.

L'auteur indique, dans cet ouvrage, les connoissances préliminaires qu'exige la bibliographie; il fait connoître l'utilité de cette science; il en donne la définition et les principales divisions; il parle de la typographie et des notions typographiques qui sont nécessaires à un bibliographe; il fait connoître les divers systèmes de bibliographie, et il démontre la nécessité d'une uniformité dans la division des livres d'une bibliothèque; il suit les différentes facultés, dont l'ensemble réunit tous les livres possibles; il fait connoître tous les livres usuels, les livres rares et précieux; il enseigne la manière de dresser

les catalogues des bibliothéques. A chaque ouvrage qu'il cite, il ajoute le prix qu'il a dans le commerce et qu'il avoit autrefois.

L'auteur annonce que le plan de son ouvrage l'occupera 3 à 4 années. Il fera entrer dans son Cours des fragmens sur les manuscrits de l'abbé Rive, qu'il possède depuis la mort de celui-ci.

Le premier numéro vient de paroître, et traite des connoissances nécessaires au bibliographe.

Littérature latine.

Nova *Acta Societatis latinæ Ienensis; edidit D. Henr. Carol. Abr.* Eichstædt, *bibliothecæ academicæ præfectus, Societatis latinæ director.* Volumen primum. Lipsiæ, 1806. In-8°. br. Prix, 9 fr., et 10 fr. 25 cent. par la poste.

Poésie française.

La Vestale, *poëme en IV chants; par P.* Lamontagne de Langon, etc.

> ..... Et me fecere poetam
> Pierides.....

A Paris, chez *Cocheris* fils, successeur de Ch. *Pougens*, quai Voltaire, n°. 17.

Dieu merci, nous aurons à la fin quelque beau poëme qui ne sera pas entièrement *descriptif*. Mais le devrons-nous à M. Lamontagne? Pourquoi pas. Ne sommes-nous pas avertis, dans son épigraphe, que les Muses l'ont fait poëte? Je l'en félicite. Mais il ne suffit pas de le dire en latin. Voyons la preuve.

Un soir d'été, l'Amour *voltigeant sur les plaines*

humides, en *jouant avec les Néréïdes*, son flambeau échappe de ses mains, il tombe et s'éteint (1); mais

> Vous dont la peau d'or et d'azur s'émaille,
> Le trait brûlant pénétra votre écaille.

Cela fait faire des réflexions aux dieux, et surtout aux déesses. Le sénat de l'Olympe se rassemble; on délibère de punir l'Amour, et Vesta se charge de ce rigoureux ministère; elle se fait aider par un de ses prêtres au cœur inflexible, qui s'empare du petit mutin, le saisit par *ses ailes*,

> Et sans pitié l'étend sur ses genoux;
> Vesta le frappe et redouble ses coups.

Tous les frères de l'Amour se cachent et frémissent de *terreur*.

> On voit rougir ces demi-globes nus,
> Si doucement carressés par Vénus.

Ma foi l'on rougiroit à moins! Voilà l'Amour bien fustigé et le Ier. chant fini.

Mais quel rapport a le cul fessé du dieu de Cythère avec une Vestale? Je l'ignore. Nous l'apprendrons peut-être.

Le souverain des cœurs, traité comme un écolier indocile, jure de se venger. Pour y réussir, il se pare aussi bien qu'une jeune vierge, s'introduit auprès de la Vestale chargée de la garde du feu sacré,

(1) *Eteint* rime avec

Pour le r'avoir l'Amour plonge et l'atteint.

Les vers s'embellissent de la richesse des rimes.

éveille

éveille ses désirs, et la jette dans une douce insomnie. O revers! le feu sacré s'*éteint*, la Vestale est perdue, et l'Amour rit.

Heureusement César aimoit la Vestale; César étoit grand pontife; César devoit condamner à mort la coupable, après avoir meurtri à coups de verges ses charmes nus : car, dans ce poëme, Amour et Vestale sont continuellement fouettés, ce qui me fait craindre que l'auteur ne les ait pris pour deux de ses élèves, puisqu'avant d'être *élu notable du département de la Gironde*, il avoit été *professeur de belles-lettres à l'école centrale du même département.*

Quoi qu'il en soit, la Vestale est sauvée. Introduite par César dans sa dernière retraite; César la dépouille; Aurélie tremble; elle chérit César, mais elle redoute le pontife. Elle se trompoit. Ivre de joie et d'amour, César.... Mais Vesta paroît; elle arrête, dans son entreprise, le téméraire mortel qui alloit profaner son temple : au nom de Jupiter elle promet Aurélie à César,

> Et de l'hymen attendant les bienfaits,
> César joyeux rentre dans son palais.

Est-ce un poëme érotique? est-ce un poëme élégiaque? Nous avons une tragédie intitulée *la Vestale*, dans laquelle le poëte nous a fait pleurer sur les malheurs d'une vierge trop sensible. Il me semble que le projet de M. P. Lamontagne n'étoit pas le même. Alors que devoit-il faire? Placer la punition de l'Amour dans l'avant-scène, et commencer par présenter le tableau de la Cour de Vesta. Aurélie auroit été sa favorite; César l'auroit aperçue, l'auroit distinguée entre ses compagnes, l'auroit aimée, l'au-

roit enlevée et séduite. La colère de Vesta, les bravades de l'Amour protégé par Jupiter, que Vénus eut imploré, et le triomphe de César, eussent donné plus d'intérêt à cette bagatelle.

Mais je me garderai bien de pousser plus loin ma critique et de citer des vers de M. Lamontagne de Langon; il faut respecter un auteur qui a composé la *Théâtromanie*, l'*Enthousiaste*, le *Café de Rouen*, la *Physicienne*, *Papelard*, et une foule d'autres chef-d'œuvres dont je n'avois jamais entendu parler, ni moi, ni beaucoup d'autres, n'est-ce pas? et puis soyez de ces auteurs qui

> ..... Fâcheux et malfaisans,
> Pour alonger leur gloire accourcissent leurs ans.
> (J. DUBELLOY.)

A quoi cela vous sert-il? à exercer la censure de quelque *crapaud* téméraire qui,

> Secouant l'onde limoneuse
> Jette sa bave venimeuse
> Sur un vert et naissant laurier.

C'est M. Lamontagne, *vert et naissant laurier*, qui dit cela, à propos d'un M. Camille qui n'avoit pas été favorable à son *Papelard*. M. Camille avoit tort. Papelard doit être un bon ouvrage; n'est-il pas de M. Lamontagne, *professeur de belles-lettres*, sans aucune allusion à ce La Fontaine, qui a dit :

> Et la montagne enfante une souris.

Adicias. *Aug.* DE L.

N. B. Dans un avertissement sans titre et fort court, on nous apprend tous les bienfaits de M. La-

montagne. Ce sage avertissement finit par ces paroles : « L'auteur désavoue tous les ouvrages qui ne « sont pas signés de son prénom, ou en rappelant » quelqu'un de ses ouvrages. » Sans doute il est beau d'avoir un *prénom* ; mais il est bon aussi de parler français : c'est une obligation imposée à tout le monde, même aux poëtes.

STANCES *sur la dernière campagne de S. M. l'Empereur et Roi, et sur la guerre contre la Grande-Bretagne ; par* Mr. C. J. L. D'AVRIGNY, de la Martinique, chef du bureau des colonies occidentales au ministère de la marine. A Paris, 1806, in-4°.

Ce poëme, auquel l'auteur a donné le titre modeste de *Stances*, est plein d'enthousiasme, de verve et de poésie. Nous félicitons monsieur d'AVRIGNY d'avoir chanté Napoléon-le-Grand avec autant de noblesse et de dignité. Si nous ne craignions pas de nuire à l'ensemble de l'ouvrage par des citations isolées, nous en extrairions ici quelques morceaux. Mais nous nous ferons un plaisir de mettre sous les yeux du lecteur les vers à S. M. l'Impératrice, à laquelle M. d'Avrigny dédie son poëme ; ils nous ont paru d'un style simple, gracieux, délicat, enfin, dignes de l'auguste souveraine à laquelle ils sont adressés :

O vous l'ornement et l'amour
De l'Italie et de la France,
Paris chante votre retour,
Et Munich pleure votre absence.
D'un fils que suivent tous les vœux,
C'est là que mère fortunée,

Pour lui d'un illustre hyménée,
Votre main forma les beaux nœuds.
Ah! combien la France attendrie
Aime à voir cette main chérie
Qui, du front sacré d'un vainqueur,
Toujours maître de la victoire,
Essuyoit la noble sueur
Au retour des champs de la gloire.
Dans les jours plus doux de la paix,
Des grandeurs oubliant les charmes,
Parmi nous essuyer les larmes
Du pauvre heureux par vos bienfaits!
Oh! des Grâces touchante image!
De ces vers où ma foible voix
Osa célébrer tant d'exploits,
C'est à vous qu'appartient l'hommage.
Oui, tandis que nos ennemis
Tomboient sous un bras invincible,
Vers vous un charme irrésistible
Entraînoit tous les cœurs soumis.
D'un héros auguste compagne;
Des malheureux auguste appui,
Par d'autres armes, comme lui,
Vous avez conquis l'Allemagne.

PROFANATION *des Tombes royales de Saint-Denis, en* 1793, *par madame* DE VANOZ, *née* SYVRI. A Paris, chez *Giguet* et *Michaut*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n°. 34.

La profanation des Tombes royales de Saint-Denis, porte un caractère particulier qui la rendra à jamais un monument sans exemple, et une leçon terrible donnée par la Providence sur le néant des

grandeurs et la fragilité humaine. Déjà ce sujet a été traité récemment : un nouveau Champion se présente dans la lice; c'est une femme, madame Vanoz, née de Sivry, qui est l'auteur du nouvel ouvrage. Si on doit des sentimens d'encouragement et de faveur au littérateur estimable et instruit qui consacre ses veilles et se dérobe à d'utiles fonctions pour élever sur un sujet touchant un beau monument de poésie, quel tribut ne doit-on pas à un pareil service, lorsque c'est une femme qui se présente dans la carrière, et qu'elle joint aux connoissances si rares et si enviées dans son sexe, cette sensibilité, ce charme doux et flexible, qui caractérise le talent des femmes ? Le nom de l'auteur n'est point inconnu aux Muses; et si les grâces, les lettres et les vertus se transmettent comme un héritage dans sa famille, elle contribua de bonne heure à ne pas laisser interrompre la succession. Née de magistrats distingués à Nancy, son père contribua sous Stanislas le Bienfaisant à établir dans cette ville le goût des lettres qui y fleurissent encore. On sait assez que, dès l'âge de huit ans, la petite Sivry se distingua par une rare facilité à versifier avec grâce; que son esprit la rendit l'admiration des cercles les plus brillans de la capitale. On connoît les vers charmans que La Harpe a cités d'elle dans son Cours littéraire. Les circonstances l'appellent aujourd'hui sur l'ancien théâtre de ses succès; partout, dans son poëme, l'aimable et intéressante auteur se montre digne de son sujet par la noblesse des sentimens, la justesse des idées, la beauté des images et celle de l'expression; la couleur historique, la teinte caractéristique et locale y sont généralement observées aussi. Enfin, à côté des agrémens du style on peut y remarquer également la marche et l'invention

particulière du genre épique avec lequel le poëte élégiaque se confond presque entièrement. Ecoutons l'auteur elle-même lorsqu'elle rend compte de son voyage à Saint-Denis, de sa marche à travers les allées sombres de ce lieu antique et terrible:

Salut au temple saint, salut, augustes mânes,
Que de vos monumens s'écartent les profanes;
Je cherche dans ces murs, dernier palais des Rois,
Les leçons de la mort, dont l'éloquente voix
Eclate sur leur tombe en oracles terribles,
Et fait parler aux sens les pierres insensibles.
Je marche en hésitant; le cloître abandonné
D'abord s'offre à mes yeux de mousse couronné;
Quelques arbres épars entourent ces portiques,
L'orfraie au loin gémit sous leurs rameaux antiques;
La plante usurpatrice entr'ouvre ses arceaux,
Et le temple ébranlé menace les tombeaux;
De son disque attristé, la lune pâlissante
Laisse à peine échapper un rayon vacillant,
A travers les vitraux il entre en se brisant,
Va frapper au hasard, et l'ogive tremblante,
Et des frêles piliers le gothique ornement,
Ou quelquefois tombant sur ces arcades sombres,
Par un trait lumineux semble épaissir les ombres.

Ecoutons encore l'auteur, lorsqu'elle suppose rencontrer dans ces lieux mélancoliques un vénérable vieillard qui lui rend compte des scènes d'effroi dont il a été le spectateur:

Des monarques proscrits on renverse l'image;
Leurs noms à Saint-Denis retrouvoient un hommage,
Et du ciel et des morts la sainte autorité
Protège leur mémoire en ce lieu respecté.

On les bannit : ce temple interdit aux profanes
A vu souiller leur temple et disperser leurs mânes.
Une profonde nuit obscurcissoit les airs,
Le sifflement des vents, la foudre menaçante,
Et le choc redoublé des élémens divers,
Sembloient dans cette enceinte au loin retentissante,
Pour des crimes nouveaux évoquer les enfers.
Seul, ici, je veillais sous ces cloîtres déserts :
Quel tumulte soudain s'élève et m'épouvante ;
Il s'approche, et bientôt je distingue des cris,
Une horde étrangère assiège le parvis ;
Tout décèle à mes yeux sa rage meurtrière,
Les torches dans des mains qu'agite la fureur,
En éclairs flamboyans font jaillir la lumière,
Et portent sur la voûte une sombre lueur.

L'intervention de ce vieillard me semble une idée bien heureuse. L'auteur met avec art dans la bouche d'un personnage épisodique les détails qu'elle ne pouvait raconter elle-même, à cause du trouble et de l'émotion dont le spectacle qui était devant ses yeux devait agiter son âme ; mais c'est surtout lorsqu'elle arrive à la description des bienfaits par lesquels le grand Napoléon répara nos malheurs, et fit luire l'astre de la félicité sur la patrie éplorée, que Mme. Vanoz a trouvé ce feu poétique, cette marche entraînante et rapide si convenable au sujet :

Et toi, peuple égaré, peuple jadis sensible,
Appaises le courroux de ce juge terrible ;
Mérites, s'il se peut, le règne du vengeur,
Qu'à mes derniers momens il révèle à mon cœur ;
Sur ma tombe doit luire un astre plus paisible,
Ce vengeur va paroître, une main invisible,

Dans les camps, sur les flots, va guider tous ses pas,
Pour obéir au ciel, le ciel arme son bras.
L'hydre de nos partis sous le trône étouffée,
La victoire en tous lieux reculant nos remparts,
Et la paix au vainqueur élevant un trophée;
Tel est le grand spectacle offert à mes regards.
A peine il s'est montré, la France est délivrée;
Il brise dans ses mains la hache des bourreaux;
Par le fer des voleurs la terre déchirée
Se ferme et s'aplanit sur les pas du héros.
Je vois partout sa main instruite à la victoire,
Cachant sous des bienfaits la trace de nos maux,
Effacer de nos jours l'épouvantable histoire.
Il rend un culte au peuple, il rend un culte à Dieu,
Et le lévite saint rentre dans le saint lieu.
Vous tous, enfans proscrits de la France rébelle,
Accourez dans nos bras, la France vous appelle;
Mais l'empire des morts compte aussi ses proscrits,
Et des mânes errans planent sur Saint-Denis.
De ces mânes bannis il fait cesser la plainte.
Venez, fils de Clovis, des Bourbons, des Valois,
Ce héros vous protège et va rouvrir l'enceinte
Qu'ennoblit si long-temps la poussière des Rois;
Les autels du repos s'élèvent à sa voix.
Le Français y revient apporter son hommage,
Et près de ses autels il retrouve, en pleurant,
Les traces du bienfait, les traces du ravage,
Les remords du passé, la gloire du présent.

Mme. Vanoz reprend ensuite son propre récit, et termine avec ces vers :

Et leur céleste voix fait retentir ces mots :
Paix, bonheur à la France, et gloire à son héros.

J'aurois cité d'autres morceaux encore, si je n'avois éprouvé l'embarras du choix et celle des richesses. Le ton simple et élégant de la prose paroît également familier à l'auteur. Dans une notice historique, elle parcourt avec rapidité et précision les différentes époques de l'accroissement et de la splendeur de l'abbaye de Saint-Denis, et l'histoire de sa profanation, dans laquelle le lecteur voit réunis avec art et délicatesse les souvenirs les plus intéressans et les plus analogues au sujet. Bossuet et Château-Brillant, Michaut, dont le Printems d'un proscrit rappelle le charme de la belle saison après celle des frimats, comme les douceurs de la paix et du calme après les orages politiques qui nous ont agités, Delille, enfin, qui vient d'élever un si beau monument à la gloire littéraire de son siècle. C'étoit le cas peut-être de dire quelques mots d'un rapport connu, sur les sépultures en général, et le respect dû aux morts, par un homme dont le nom est justement célèbre et estimé comme moraliste et orateur, fait à une époque intéressante par M. Pastoret. Une louable modestie en a empêché sans doute madame Vanoz. Déjà ce monument d'éloquence et de patriotisme a été consacré dans le jolie poëme des Souvenirs de M. Legouvé.

Mme. de Vanoz a donc rempli les espérances qu'il y a vingt années la petite de Syvri avait à huit ans données au monde littéraire. Gloire au talent de celle qui honore ses bords paternels, les bords de la Meurthe, chers aussi aux lettres et aux arts. Il est beau d'entendre chanter la cendre sacrée des morts illustres par la voix des Muses, des grâces et de la jeunesse. On aime à voir une femme née dans une famille jadis comblée des faveurs d'une dynastie antique et déchue, attacher de la même main des fleurs funéraires sur la tombe profanée de

ses anciens rois, et une branche de lauriers à la couronne immortelle qui décore le trône de Napoléon-le-Grand. *M.* B..R.

Mélanges.

Athenæum ou *Galerie française des productions de tous les arts; journal entrepris par une société d'hommes de lettres et d'artistes*, n°. VII. A Paris, chez les frères Piranesi, place et palais du Tribunat, n°. 1354. Juillet 1806.

On trouve dans ce numéro, I. la *vue du Wyver à la Haye.* Le Wyver est un large canal qui coule au milieu de la Haye, près du Woorhont. Cette vue est gravée d'après le dessin de M. Cassas, artiste connu par plusieurs ouvrages pittoresques, et l'un des collaborateurs de l'Athenæum.

II. *Vue d'une partie de la ville et du golfe de Naples, prise de Pausilipe.*

III. *Vue de la colonnade du temple d'Hercule à Milan.* Ce monument, que représente cette gravure, faisoit partie des bains de l'empereur Maximien, qui portoient le nom d'Hercule. C'est sur les ruines de cet édifice qu'a été bâtie l'église actuelle de Saint-Laurent, qu'on trouve à l'entrée de la porte de Milan. C'est le seul ouvrage de l'architecture ancienne, dans cette ville, qui ait échappé à la main du temps, ou plutôt peut-être à celle des hommes.

IV. *Vue d'un pont antique qui traverse la rivière del Sabato à Bénévent, avec les riches campagnes des environs.*

Ces différentes gravures sont accompagnées de courtes notices sur la Hollande, sur le pays de Naples, sur Milan et sur le duché de Bénévent.

JOURNAL *des Luxus und der Moden* ; c'est-à-dire, *Journal du luxe et des modes*, n°s. 11 et 12, ou les mois de novembre et de décembre de l'année 1805. Weimar, au comptoir d'Industrie.

On trouve dans ces deux numéros une *lettre sur la mimique*, d'après *la théorie* de M. GALL, jointe à quelques observations sur sa doctrine du crâne ; *des détails sur les amusemens publics de Pétersbourg et des environs.* — *Un article de Vienne relatif au monument de l'archiduchesse Christine, exécuté par* CANOVA. — *Une notice sur les bains de l'Allemagne et le concours des personnes qui les ont fréquentés dans le courant de l'année* 1805. — *Extrait du journal d'un voyageur qui a parcouru dans les mois de juin et d'août* 1805, *les bains* de Wiesbaden, Schlangenbad, Langenschwalbach, Ems, Aix-la-Chapelle et Spa. — *Un article sur les bustes de Schiller et Wieland, exécutés par* KLAUER. — *Sur la mort de Socrate*, tableau exécuté par DAVID, et gravé par MASSARD. — *Une description de la foire de la Saint-Michel à Léipsick, et des succès qu'y a obtenus le fameux danseur de corde*, Simon Parr. — *Les applaudissemens prodigués au Guillaume Tell de* SCHILLER, *représenté au mois d'août sur le théâtre de Léipsick.* — On trouve à la fin de chaque numéro plusieurs articles sur les costumes et les modes, et des figures qui représentent plusieurs objets de luxe.

Numismatique.

Traité *des Monnoies d'or et d'argent qui circulent chez les différens peuples, examinées sous les rapports du poids, du titre et de la valeur réelle, avec leurs diverses empreintes; précédé du rapport de l'Administration des Monnoies à S. Exc. le Ministre des Finances, sur l'utilité de cet ouvrage; par Pierre-Frédéric* Bonneville, *essayeur du commerce.*

Nous revenons encore sur le *Traité des Monnoies* (1) par M. Bonneville, ouvrage dont nous avons rendu compte dans notre numéro de juillet dernier, pag. 115. Cet auteur ne néglige rien pour donner à son travail toute l'utilité dont il peut être susceptible; le supplément qu'il vient d'ajouter est d'une telle importance, que nous ne pouvons mieux faire, pour en donner connoissance, que de répéter ses propres expressions. « Plusieurs motifs m'avoient déterminé à ne point donner la valeur en *francs* et *centimes* de chacune des pièces de monnoies qui se trouvent dans cet ouvrage. En donnant cette valeur, il falloit, 1°. déduire les droits d'affinage pour les pièces dont le titre est au-dessous de 900 *millièmes*, et peut-être ce droit sera-t-il quelque jour augmenté ou diminué; 2°. supposer à chaque pièce son poids

(1) Vol. in-fol. cartonné, papier écu fin double. Prix, 72 fr., 74 fr. avec le supplément, et 81 fr. par la poste. On a tiré quelques exemplaires sur papier vélin, dont le prix est de 150 fr., et par la poste, 159 fr. A Paris; chez l'Auteur rue des Ecrivains, n°. 22, vis-à-vis le cloître Saint-Jacques de la Boucherie, division des Lombards; et chez *Duminil-Lesueur*, imprimeur-libraire, rue de la Harpe, n°. 78.

et son titre légal, sans quoi l'évaluation eût été fausse; 3°. pour mettre ces valeurs dans les tableaux, supprimer les colonnes de l'ancien système des poids comparés aux nouveaux : et je tenois d'autant plus à les y laisser, qu'ils sont très-commodes pour ceux qui ne se sont pas encore familiarisés avec le nouveau système des poids : l'ouvrage est destiné pour toute l'Europe; la valeur du même poids de *fin* varie dans tous les Etats; je ne devois donc donner que le poids du *fin* des monnoies, afin que chaque peuple puisse l'évaluer d'après son Tarif; enfin, l'évaluation en *francs* et *centimes* n'appartient qu'à l'Empire français.

» Ce silence a été approuvé par les uns, et blâmé par les autres. Cependant, quelques personnes recommandables par leurs lumières, et dont je respecte l'opinion, ont pensé que ce seroit ajouter à l'utilité de cet ouvrage, d'y joindre non-seulement l'*évaluation* en *francs* et *centimes* de toutes les pièces, suivant le *prix du tarif*, mais encore *leurs valeurs*, dans le commerce des échanges, *comparativement aux monnoies de l'Empire français*; ou, pour m'expliquer plus clairement, *la valeur* en *francs*, *sans retenue*, c'est-à-dire, *sans déduction des frais de fabrication* : déduction qui est toujours comprise dans le Tarif. Ainsi le commerçant connoîtra, *à la seconde colonne* de ce Supplément, la valeur d'une pièce étrangère, au taux du Tarif français; et *à la troisième colonne* du même Supplément, sa valeur réelle, suivant son poids, et le titre le plus bas que je lui ai trouvé.

» Ce double et pénible travail étoit capable de me décourager, si je n'avois été soutenu par l'idée que ces évaluations donneront encore plus d'utilité à mon ouvrage.

» Le public doit donc voir dans l'exécution rapide, et dans le prix modique de ce Supplément, qu'on pourra joindre à l'ouvrage après la page 246, non pas un motif d'intérêt (puisque je ne retire que les frais de l'impression), mais un vif désir de lui offrir un ouvrage monétaire aussi complet qu'il est possible de le donner.

» Je profiterai de ce Supplément, pour publier quelques instructions sur les monnoies de *Naples* et de *Raguse*, qui me sont parvenues depuis l'impression de cet ouvrage, et sur lesquelles je ne comptois plus. J'y joindrai aussi une petite planche qui représentera les dernières monnoies fabriquées à Naples, sous Ferdinand IV.

» Je pense que le lecteur sera satisfait de les trouver à la suite de ces nouvelles évaluations, pour lesquelles j'ai suivi le même ordre que pour l'ouvrage, en répétant le nom de la puissance, et la pagination des tableaux. »

Les personnes qui se sont procuré l'ouvrage, soit chez l'auteur, soit chez M. Duminil-Lesueur, sont invitées à s'adresser chez l'un ou chez l'autre pour ce Supplément, composé de 20 pages d'impression, même format, et dont le prix est seulement fixé à 2 fr. Ce supplément ne peut être utile qu'aux personnes qui ont l'ouvrage.

Astronomie.

*ASTROSTATIQUE. Découverte de l'Orbite de la Terre, du point central de l'Orbite du Soleil, *leur Situation et leur Forme; de la Section du Zodiaque par le plan de l'Équateur, et du Mouvement concordant des deux Globes;* par M. C. J. E. H. d'Aguila, *Ancien*

Elève du Génie. Paris, 1806. De l'Imprimerie de *Delance.* Un volume *in*-8°., contenant deux Parties et 8 Planches astrostatiques; avec cette épigraphe:

Le Soleil s'élance comme un géant pour fournir sa carrière. — *Exultavit ut gigas ad currendam viam.* Ps. 18. 6. 7.

Prix : 10 fr. et 11 fr. 60 cent. franc de port. A Paris, chez *Kœnig*, quai des Augustins; *Firmin Didot*, rue de Thionville, n°. 10; et *Delance*, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

« Cette importante DÉCOUVERTE donne, dit l'auteur, le vrai point de l'Equateur, ou partage du Zodiaque par les six grands et six petits Signes; la circonférence combinée par la double organisation des deux Orbites de la Terre et du Soleil; le vrai lieu en tous temps de ces deux Globes, et la marche réelle du Soleil autour de la Terre : bases générales, et jusqu'à présent *inconnues*, du Système universel de la Sphère céleste. »

« La Découverte de l'Orbite de la Terre vers le centre de l'Écliptique, en dévoilant le PREMIER MOBILE des apparences, *et détruisant l'hypothèse de Copernic*, résout tous les systèmes généraux de la Sphère céleste. »

C'est aux astronomes, aux géomètres, et même à une partie du public à juger si l'auteur tient ce qu'il promet, puisqu'il déclare qu'il a mis son ouvrage à la portée de tout le monde.

PHYSIQUE.

* DU FLUIDE UNIVERSEL; *de son activité, et de l'utilité de ses modifications par les substances animales dans le traitement des maladies; aux Etudians qui suivent les cours de toutes*

les parties de la Physique. Paris, 1806, de l'Imprimerie de *Delance.* A Paris, chez *Am. Kœnig*, quai des Augustins; *Renouard*, rue Saint-André-des-Arts; *Delance*, rue des Mathurins, hôtel Cluny. 1 vol. in-8°. Prix, br., 2 fr. 50 cent., et franc de port, 3 fr. 25 cent.

Physiologie.

* Physiologie intellectuelle, ou *Développement de la Doctrine du professeur* Gall, *sur le Cerveau et ses fonctions, considérés sous le rapport de l'anatomie comparée, de l'organologie, de la céphalagraphie, de l'anthropologie, de la physionomie, etc.*; *suivie du Rapport de la Visite de Gall dans les prisons de Berlin et de Spandau; par J. B.* Demangeon, *docteur en philosophie et en médecine, etc.* 1 vol. in-8°. avec figures et portrait du docteur Gall. Prix, br. 4 fr. 50 cent., et franc de port, 6 fr. Paris, 1806, de l'imprimerie de *Delance.* A Paris, chez *Kœnig*, quai des Augustins; *Firmin Didot*, rue de Thionville, n°. 10; *Delance*, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

Supplément aux Nouvelles littéraires et étrangères.

Espagne.

« La gazette de la Cour contient le Prospectus d'un *Voyage pittoresque d'Espagne*, qui consistera en 60 à 70 cahiers, de 6 estampes chacun, le tout devant former 4 volumes grand in-folio. Les gravures seront exécutées par les plus habiles artistes de Madrid et de Paris. Le texte espagnol sera rédigé par le Père Roxas, religieux augustin, et le texte français par M. *Alexandre* Laborde, associé de l'éditeur, M. Boudeville. Le prix de chaque cahier sera de 80 réaux en papier fin, et de 130 réaux en papier vélin. »

A l'occasion de cette annonce, insérée dans quelques journaux, M. de Laborde vient de publier l'avis suivant.

Aux Souscripteurs du Voyage pittoresque d'Espagne, par M. Alexandre de Laborde.

Les Souscripteurs de cet ouvrage sont prévenus que le *Voyage pittoresque*, annoncé dans la gazette de Madrid du 19 avril, est le même que celui de M. de Laborde, par une suite de sa réunion à une Société de Madrid, qui avoit commencé la même entreprise.

Lorsque M. Alexandre de Laborde publia la description de la *Mosaïque d'Italica* et le Pros-

pectus du *Voyage pittoresque d'Espagne* (*), inséré dans le *Moniteur* du 2 thermidor an 10, il apprit que S. M. C. venoit d'accorder à M. Boudeville, peintre de la Cour, un privilège pour le même genre d'ouvrage. Ces deux personnes, voyant le tort qu'ils pourroient mutuellement se faire, sans aucun avantage pour les arts, se réunirent, sous la condition expresse, qu'il ne seroit rien changé au plan du travail de M. de Laborde, ni à la forme de la publication, et que M. de Laborde conserveroit toujours la rédaction du texte et le choix des dessins. Ainsi les Souscripteurs qui auront pu se plaindre de ce retard en seront bien dédommagé par les avantages qui résulteront de cette réunion. Aux longs travaux de M. de Laborde en Espagne se trouveront joints de nouveaux dessins et plans qu'il n'auroit jamais pu se procurer, et les savans espagnols enrichiront volontiers de leurs recherches, un ouvrage national, que leurs souverains ont encouragé de leur protection. Il suffit de citer à leur tête le R. P. *Fernandès de Roxas*, continuateur de l'*Espagne ecclésiastique*, du Père Flores, qui a bien voulu se charger de l'édition espagnole.

La collection des planches gravées, suffisante pour douze livraisons, vient d'être présentée par l'éditeur, M. Boudeville, à LL. MM. le roi et la reine d'Espagne, et à S. E. Mgr. le prince de la Paix, et a obtenu leur approbation.

Les deux premières livraisons paroîtront le 1er. décembre prochain. Un nouveau *Prospectus* annoncera, un mois avant, les conditions de la

souscription, ainsi que celles de l'ouvrage suivant, qui servira de complément au précédent.

Bibliothèque espagnole, ou *Choix des meilleurs morceaux de littérature espagnole*, en vers et en prose, traduits en français, accompagnés du portrait et de la vie des auteurs, de commentaires sur leurs ouvrages, et précédé d'une histoire des sciences et de la littérature en Espagne, depuis le siècle d'Auguste jusqu'à nos jours; par *Alexandre* de Laborde. 18 vol. in-8°. de 500 pag. chacun.

Ce recueil paroîtra par livraison de trois volumes, il contiendra en totalité la traduction de quelques ouvrages du premier ordre, et seulement des extraits des autres.

Les commentaires qu'il renfermera auront surtout rapport au génie de la langue, aux altérations qu'elle a éprouvées, à l'origine des expressions qui lui sont propres, et surtout à l'influence qu'ont pu avoir les événemens historiques et les usages nationaux sur le style de différens temps et des différens auteurs.

(*) Quoique M. de Laborde annonce un nouveau Prospectus, nous croyons faire plaisir de donner celui-ci.

Voyage pittoresque, historique et géographique du royaume d'Espagne.

Les différens ouvrages publiés sur l'Espagne ont assez fait connoître son commerce, ses finances, ses lois, et son administration intérieure; il étoit à

désirer qu'un ouvrage fut uniquement consacré à retracer fidèlement les sites pittoresques de la nature, et les monumens des arts qui ornent ce beau pays. Habitée tour à tour par les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Maures, et depuis gouvernée par des souverains puissans et éclairés, l'Espagne renferme dans les monumens de plusieurs âges la gloire de plusieurs peuples; elle conserve les traces de toutes les époques brillantes de son histoire dans les lieux mêmes où elles se sont passées. Qui ne se plairoit à parcourir les ruines de la fidèle Sagonte, de la malheureuse Numance; à errer dans ces palais de Grenade et de Cordoue, jadis le séjour des sciences et de la civilisation, lorsque l'Europe étoit encore barbare; à retrouver enfin dans les montagnes des Asturies l'asyle de ces guerriers généreux, débris d'un grand empire, et fondateurs eux-mêmes d'un empire plus grand encore? Ce mélange de gloire et de malheurs qui caractérise l'histoire de l'Espagne, en rend le voyage plus intéressant; et l'idée de ne point séparer les faits historiques de la partie descriptive et pittoresque a fait adopter à l'auteur la marche et la distribution qui suivent.

L'ouvrage entier, tant pour le texte que pour les gravures, formera quatre volumes in-folio.

Le premier volume comprendra : l'entrée en Espagne par les environs de Barrèges, et les parties les plus remarquables des Pyrénées espagnoles, les sites pittoresques du mont Serrat, les vues de Barcelone, les antiquités de Tarragone, de Sagonte, aujourd'hui Murviédo, les environs de Valence, Alicante, Carthagène et le royaume de Murcie. Cette première partie, remarquable surtout par les guerres des Carthaginois et des Romains, les campagnes de Jules César, et le grand nombre de mo-

numens d'antiquité qu'on y trouve encore, sera précédée d'un tableau de l'Espagne ancienne, depuis ses premiers habitans jusqu'à la conquête des Goths, et d'une carte de la Tarragonaise et de la Bétique, rédigée d'après les auteurs anciens et les nouvelles recherches faites dans le pays, et comparée avec une carte soignée de l'Espagne moderne.

Le second volume comprendra le royaume de Grenade, Cordoue, Séville, et tout le reste de l'Andalousie, et sera précédé d'un abrégé de l'histoire des Maures d'Espagne, d'observations sur leurs sciences, leurs arts, leur architecture comparée avec l'architecture gothique, et les traces que l'on retrouve encore de leur séjour en Espagne, dans les coutumes et le langage. Cette partie sera terminée par les antiquités de Mérida et de l'Estramadoure.

Le troisième volume renfermera tout le nord de l'Espagne, l'aquéduc de Ségovie, les ruines d'Oxama, de Clunia, de Numance; les édifices gothiques de Burgos, de Léon, Valladolid; les sites pittoresques des Asturies, de l'Arragon, d'une partie de la Galice et de la Biscaye. Cette partie sera précédée d'un examen de l'empire des Goths en Espagne, et de la renaissance de la monarchie espagnole sous le roi don Pélage, avec un tableau comparatif des différens princes qui régnèrent après lui, et des différens Etats qui se formèrent depuis, et se confondirent successivement.

Le quatrième volume sera consacré aux vues de Madrid et des maisons royales des environs : on y trouvera les jardins et les marbres de Saint-Ildephonse, les vues pittoresques d'Arranjuez, les richesses de l'Escurial, et des détails sur les principales cérémonies religieuses ou coutumes natio-

nales, telles que les courses de taureaux, les tournois, les danses du pays, enfin tout ce qui a rapport à l'Espagne moderne.

Cette partie sera terminée par une histoire de l'art en Espagne, depuis Ferdinand et Isabelle, tant en peinture qu'en sculpture et architecture; un examen abrégé de la littérature espagnole, et les portraits et la vie des principaux personnages qui s'y sont distingués.

Par la distribution de cet ouvrage on voit que le lecteur suivra l'histoire de l'Espagne, en en suivant la description; ce qui rendra l'étude de l'une moins aride, et l'autre plus intéressante : il passera du pays jadis habité par les Phéniciens, les Carthaginois et les Romains, à celui si long-temps ravagé et en même temps illustré par les Maures. Quoique l'histoire des Goths dût se trouver avant cette dernière époque, on a préféré de la réunir à la troisième partie, avec laquelle elle formera le corps d'histoire de la Monarchie espagnole.

Les trois premiers volumes ayant fait connoître ce que fut l'Espagne, le quatrième apprendra ce qu'elle est, ce qu'elle pourra devenir : dans les premiers, les Espagnols retrouveront les souvenirs de leur ancienne gloire; dans celui-ci, les moyens d'en acquérir une nouvelle, les ressources et les richesses qu'ils possèdent; et ce dernier ouvrage servira autant de défense pour eux contre les étrangers qui les ont calomniés, que d'encouragement à surpasser ces mêmes étrangers, dont ils ont été si long-temps les maîtres.

Chaque volume contiendra quinze livraisons, parmi lesquelles il y en aura trois de texte, chacune de 70 pages au moins. Chaque livraison de gravures

comprendra six planches, dont les grandeurs seront de trois espèces. Les plus grandes de 24 à 25 pouces sur 18; les moyennes, de 16 sur 12; les petites de 12 sur 8, et 10 sur 7; toutes ces planches étant proportionnées à la grandeur du format, aucune ne sera pliée, ce qui contribue beaucoup à leur conservation, et à la beauté de l'ouvrage entier. L'auteur a choisi ce grand format, pareil à celui de la Mosaïque d'Italica, afin de donner plus de développement aux beaux détails d'architecture, et aux vues générales des villes et des ports.

Les plans d'édifices, coupes de bâtimens, cartes géographiques, ou fragmens d'architecture de peu d'importance, qui paroîtront dans presque toutes les livraisons, ne seront jamais comptés comme des planches, dont le nombre sera toujours de six par chaque livraison.

Suivent les conditions que nous supprimons, parce qu'elles éprouveront peut-être des changemens dans le nouveau Prospectus.

Des rapports de la médecine avec la politique; par Eusèbe *Salverte*. 189
Nouvelles Recherches sur les Rétentions d'urine, par rétrécissement de l'urètre, etc.; par M. *Nauche*. 195
L'Ami des Malades de la campagne; par *Poinsot*. 196
Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc.; par MM. *Corvisart*, *Le Roux* et *Boyer*. Juillet, 1806. *Ibid.*

Métaphysique.

Essai sur le Monde; par H. *Azaïs*. 197

Biographie.

Galerie historique des hommes les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations, etc.; publiée par C. P. *Landon*. 198
La Vie de madame de Maintenon, ornée de son portrait. *Ibid.*

Technologie.

Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale. Juin, 1806. 199
Annales des Arts et Manufactures; par R. *O'Reilly*. N°s. 71 et 72. *Ibid.*

Géographie.

Ephémérides géographiques générales, rédigées par une Société de Savans, et publiées par F. J. *Bertuch* et C. G. *Reichard*. 8e. année. Cahiers de novembre et déc. 200
Nouveau Traité géographique renfermant les productions, les usages, les coutumes de chaque pays, etc.; par madame *Renelle*. 201

Histoire.

Tableau des Révolutions du système politique de l'Europe, depuis la fin du XVe. siècle; par M. *Ancillon*. 202
Galerie historique des illustres Germains, depuis Arminius jusqu'à nos jours. 4e. et 5e. livraisons. 204
Monumens français inédits, pour servir à l'histoire des arts, etc.; rédigés par N. X. *Willemin*. 206

Antiquités.

Galerie antique, *ou* Collection des chefs-d'œuvres d'architecture, de sculpture et de peinture antiques. 3e.—5e. livraisons. 207
Les Monumens antiques du Musée Napoléon, gravés par Th. *Piroli*. 28e. livraison. 209

Histoire littéraire.

Rapport des travaux de la Société libre d'Agriculture, Arts et Commerce du département du Doubs. *Ib.*
Ludovici Caspari *Valckenaerii* Diatribe de Aristobulo Judæo, Philosopho Peripatetico Alexandrino. Edidit, præfatus est et lectionem publicam Pet. *Wesselingii* adjunxit Joannes *Luzac*. 216

Bibliographie.

Cours élémentaire de bibliographie; par C. F. *Achard*. 222

Littérature latine.

Nova Acta Societatis latinæ Ienensis; edidit D. Hen. C. A. *Eschtædt*. 223

Poésie française.

La Vestale, poème en quatre chants; par P. *Lamontagne de Langon*. *Ib.*
Stances sur la dernière campagne de S. M. l'Empereur et Roi, et sur la guerre contre la Grande-Bretagne; par Mme. C. J. L. *d'Avrigny*. 227
Profanation des Tombes royales de Saint-Denis, en 1793; par madame *de Vanoz*, née *Syvri*. 228

Mélanges.

Athenæum, *ou* Galerie française des productions de tous les arts. 234
Journal du Luxe et des Modes. 235

Numismatique.

Supplément au traité des Monnoies d'or et d'argent qui circulent chez les différens peuples, etc.; par Pierre-Frédéric *Bonneville*. 236

Astronomie.

Astrostatique. Découverte de l'Orbite de la terre, du point central de l'Orbite du soleil, etc.; par M. C. J. E. H. *d'Aguila*. 238

Physique.

Du Fluide universel, etc. 239

Physiologie.

Physiologie intellectuelle, *ou* Développement de la Doctrine du professeur *Gall*, sur le Cerveau et ses fonctions, etc.; par J. B. *Demangeon*. 240

Desgenettes, Desault, Desfontaines, Dumeril, Fontanes, Fourcroy, Geoffroy, Hallé, Haüy, Hermann, Labouisse, Lacépède, Lagrange, Lalande, Lamarck, Langlès, Lebrun, l'Heritier, Léveillé, Marron, Mentelle, Morellet, Noel, Oberlin, Sainte-Croix, Schweighæuser, Sicard, Silvestre de Sacy, Suard, Traullé, Van-Mons, Ventenat, Visconti, Villoison, Usteri, Willemet, Winckler, et d'autres Savans ou Littérateurs estimables.

On y insère les Mémoires les plus importans sur toutes les parties des Arts et des Sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie également les Découvertes ingénieuses, les Inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des Expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les Séances des Sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'Arts et de Sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des Notices sur la Vie et les Ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin les Nouvelles littéraires de toute espèce.

La correspondance que le Rédacteur entretient avec plusieurs Savans étrangers, et principalement en Allemagne, lui procure beaucoup de Notices qu'on ne trouve point ailleurs.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, chez Delance, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Henget. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Bosse, *Gerard Street*.
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

(Octobre 1806.)

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque Impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de l'Académie de Goettingue, etc. etc.

Prix de ce Journal, tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port:

pour trois mois,..... 9 francs.
pour six mois,..... 18 francs.
pour un an,..... 36 francs.

Les hommes les plus célèbres dans chaque partie des Sciences et de la Littérature, se sont plu à coopérer à cette entreprise utile, et la collection des neuf années du *Magasin Encyclopédique* est devenue précieuse, en ce qu'elle présente une réunion de Mémoires intéressans, qui ne se trouvent point ailleurs, et dont les Auteurs jouissent d'une grande réputation. On y trouve, en effet, des Dissertations, des Mémoires, ou des Opuscules de MM. Alibert, Barbier, Barbié du Bocage, Barthelemy, Bast, Bichat, Caillard, Cavanilles, Chardon la Rochette, Cuvier, Daubenton, Delille,

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

BIOGRAPHIE.

Notice historique et bibliographique sur Daniel *Tilenus*, ministre du saint Evangile à Sedan. 249

Notice sur Michel *Adanson*; par *Le Joyand*. 392

MÉLANGES.

Sur l'Éloquence des Yeux. 280

ROMANS.

Élisabeth, *ou* les Exilés de Sibérie; par madame *Cottin*. 288

LITTÉRATURE SACRÉE.

Notice littéraire et historique sur le Livre de Job. 300

THÉATRE GREC.

Clytemnestræ, tragœdiæ Sophoclis fragmentum ineditum. Ex Codice Augustano et apographo Alexandrino, additis animadversionibus et interpretatione latina primum edidit Christ. Frider. *de Matthæi*. 325

HISTOIRE.

Annibal à Carthage à la fin de la deuxième guerre punique. 344

POÉSIE.

Inscription en vers pour Moulin-Joli; par M. *Delille*. 415

Lettre à madame *de Lignes*; par *Voltaire*. 416

Traduction de Métastase; par M. Aug. *de Labouïsse*. 417

A madame *de* ***; par M. *Boufflers*. *Ibid.*

Vers; par le même. 418

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

Nouvelles de la Chine. 419

— des Indes orientales. *Ibid.*

— d'Angleterre. 422

— de Hollande. 424

— d'Allemagne. 425

— de Saxe. *Ibid.*

— du Grand Duché de Berg. 426

— du Royaume de Bavière. *Ibid.*

— du Royaume de Würtemberg. 427

— du Royaume de Prusse. 429

— de l'Empire d'Autriche. 430

— de Suède. 432

— de Danemarck. *Ibid.*

— de Russie. 434

— du Royaume d'Italie. 436

— de l'État ecclésiastique. *Ibid.*

FRANCE.

Ordre donné au sieur *Bagetti*, de Turin, de se rendre dans les États ex-vénitiens et dans le Tirol, pour dessiner toutes les affaires qui ont eu lieu pendant la dernière campagne. 437

Buste terminé de S. M. l'Empereur et Roi, par le sculpteur Barthélemi *Carrea*, à Gênes. *Ibid.*

Lettres de maître des Jeux floraux envoyées par l'Académie de Toulouse à S. Em. Mgr. le cardinal Maury. *Ibid.*

Trois prix proposés par la Société des sciences et arts du département du Lot, séant à Montauban. *Ibid.*

BIOGRAPHIE.

Notice historique et bibliographique sur Daniel *Tilenus, ministre du saint Evangile à Sedan, professeur à l'Académie de cette ville, et précepteur de Turenne* (1).

Tilenus (*Daniel*), professeur et ministre à Sedan, et l'un des plus célèbres et des plus sages théologiens de la réforme, naquit en Silésie, le 4 février 1563, de George Tilenus et de Marthe Lubelian.

Les Bibliographes taisent le lieu de sa naissance ; mais nous croyons qu'il vit le jour à Goldberg : et c'est surtout à Melchior Adam que nous sommes redevables de cette découverte. Ce savant bibliothécaire parle d'un George *Tilenus*, né dans cette ville en 1557 ; il le signale même comme un poëte excellent (2). Cet éloge ayant

(1) Cette notice est un fragment de l'Histoire du département des Ardennes, que l'auteur se propose de donner au public.

(2) Il étoit conseiller du duc de Monsterberg, et mourut dans cette ville, le 4 mars 1590, âgé de 33 ans. Son épitaphe est dans le *Theatrum* de Freher, tom. II, pag. 917. Ses Œuvres ont été publiées par Melhius, en 1591, et insérées depuis dans les *Deliciæ Poetarum Germanorum* de Gruter, part. VI, pag. 690-870. C'est à la page 840 que

piqué notre curiosité, nous avons parcouru les œuvres de ce poëte silésien; et parmi les pièces diverses dont elles se composent, nous avons remarqué celle que cet ami des Muses adresse à ses frères *George* et *Daniel*, *Georgio et Danieli Tilenüs, fratribus germanis.* Daniel Tilenus étoit donc frère du poëte de ce nom; et comme celui-ci est né à Goldberg, il est naturel de conclure que l'autre a eu cette ville pour berceau.

Après avoir terminé ses classes dans son pays, et peut-être à Brieg, où les ducs de ce nom faisoient alors fleurir les études, Tilenus vint en France, vers l'an 1590; et c'est de lui que nous tenons cette particularité de sa vie : il nous apprend qu'honoré, par Henri IV, de lettres de naturalité, qui le constituoient français en titre, il l'étoit d'affection depuis 30 ans et plus, en l'année 1622. (*Examen des vrayes raisons*, p. 9.)

L'on peut présumer que son but principal en venant se fixer en France, étoit d'augmenter le trésor de ses connoissances littéraires; car il n'y a guère qu'un amour passionné pour les lettres qui puisse porter un savant à abandonner sa patrie spontanément et sans retour. Quel autre charme seroit assez puissant pour commander un sacrifice aussi pénible?

Son premier emploi à Paris fut d'être précepteur du jeune de la Rocheposay, parvenu à

sont les vers adressés à George et à Daniel Tilenus. (*Melchior* ADAM, *vitæ erudit. German.*, tom. II, pag. 164, edit. 1706. — de SOMMESBERG, *Silesiacarum Rerum scriptores*, tom. II, p. 456. — KŒNIG, *BB. vet. et nov.*, p. 808.)

l'évêché de Poitiers, en 1611. Il eut ensuite M. de Laval pour élève.

Si l'on juge de Tilenus par ses premiers ouvrages, on voit qu'il avoit tourné de bonne heure ses principales études du côté de l'Ecriture Sainte, des Pères et de l'histoire ecclésiastique, et que les langues orientales, si nécessaires à qui veut remonter jusqu'aux premières sources de la théologie, avoient fixé son attention. Son début dans la carrière des lettres chrétiennes, fut la publication d'une conférence sur les traditions apostoliques, qu'il eut à Paris en 1597, avec Jacques Davy du Perron, évêque d'Evreux (3); elle contribua principalement à le faire connoître. Pouvoit-on en effet ne pas concevoir une idée très-avantageuse d'un jeune étranger, qui osoit se commettre avec un prélat regardé dès lors comme le plus redoutable adversaire de la réforme, dont il avoit déserté les drapeaux; car il étoit né, et avoit été élevé dans la religion pro-

(3) Du Perron est le premier catholique qui ait écrit en français sur les matières de religion : usage qui, avant lui, étoit tellement propre aux Huguenots, qu'on le regardoit comme un caractère d'hérésie (*Longueruana, 1 part. p. 14*). Son zèle contre le protestantisme, et notamment la conférence qu'il eut avec du Plessis-Mornay, qu'on nommoit alors *le Pape des Huguenots*, décidèrent sa fortune. Henri IV dit, à propos de cette conférence, au duc de Sully qui étoit protestant : *Votre Pape a été terrassé. Sire*, lui répondit le duc, *Vous l'appelez Pape en riant ; preuve qu'il l'est réellement, c'est qu'il fera l'abbé du Perron cardinal.* En effet, la victoire qu'il remporta sur du Plessis lui valut le chapeau de cardinal.

testante ; et depuis son abjuration, l'on signaloit parmi les conquêtes nombreuses de son zèle, le savant Henri Sponde, et le roi Henri IV?

Voici ce qui donna lieu à cette conférence. L'évêque d'Evreux se rencontroit quelquefois avec Tilenus. « Il le trouva un jour chez deux » femmes protestantes, dont l'une venoit de » perdre son mari. On parla de la prière pour » les morts, et ensuite des traditions apostoli- » ques ; et comme il s'en falloit bien qu'ils » fussent d'accord, ils convinrent que le lende- » main ils auroient une conférence sur ces ma- » tières. Tilenus auroit souhaité qu'elle se fît en » latin ; mais l'évêque d'Evreux voulut absolu- » ment qu'on disputât en français. Tilenus a » insinué que le refus que du Perron avoit fait » de parler latin, venoit de ce qu'il étoit peu » versé dans l'usage de cette langue, *et qu'il* » *s'étoit principalement proposé de charmer par* » *la pompe de ses grands mots, et d'un galima-* » *thias français, les dames qu'il avoit fait in-* » *viter à cette dispute* (4).

L'auteur du *discours-sommaire*, imprimé à la tête des ouvrages de du Perron, et qui est très-prévenu en faveur de ce cardinal, assure « que l'évêque d'Evreux embarrassa si fort Ti- » lenus dans cette conférence, qu'il souhaita » que la dispute continuât par écrit, et qu'il » remporta une victoire si complète, que non » seulement les deux dames se firent catholiques,

(4) De Burigny, *Vie de du Perron*, p. 152.

» mais aussi dix-sept personnes de leur famille, » et même *Prevôt*, assistant de Tilenus (5). »

Deux ans après cette conférence, c'est-à-dire en 1599, Tilenus fut appelé à Sedan, en qualité de ministre et de professeur en théologie; et comme il renonça volontairement à sa patrie, pour consacrer les fruits de ses veilles à cette ville, où, pendant 30 ans, il jouit de tous les droits de cité, on est autorisé à le ranger au nombre des sedanois illustres; d'autant plus que les Silésiens ont renoncé à le regarder comme un des naturels de leur pays, en négligeant de nous faire connoître le lieu de sa naissance, et laissant même écouler deux siècles, sans penser à transmettre son nom à la postérité.

Le duc de Bouillon, Henri de la Tour, qui se connoissoit en mérite personnel, honora Tilenus d'une estime particulière; et lorsqu'il fonda, en 1602, l'Académie de Sedan, il le jugea digne d'être mis au rang des professeurs en théologie, et des conseillers modérateurs de ce bel établissement, qui devoit fixer un jour les regards de l'Europe savante.

Quoique indifférent pour les opinions religieuses, ce prince voulut que ses enfans fussent élevés dans la religion protestante. Il donna pour instituteur à Frédéric-Maurice, son fils aîné, le ministre du Moulin, calviniste rigide; et au grand Turenne, le professeur Tilenus, partisan déclaré de la tolérance universelle. « Ce » sage, dit Turpin, précautionna son élève con-

(5) *Ibid.*

» tre le zèle amer des docteurs de sa secte, qui,
» confondant les abus de la religion avec ses prin-
» cipes, mettoient la coignée dans un tronc dont
» ils devoient (seulement) élaguer quelques ra-
» meaux superflus. La modération du maître
» prépara sans doute dans la suite le retour du
» disciple au culte de ses ancêtres (6). »

Henri IV désirant que sa sœur, la princesse Catherine, femme du duc de Bar, se réunît à l'église catholique, engagea du Perron à lui parler de religion. Le 7 mars 1601, ce prélat eut à Fontainebleau une conférence avec elle sur la messe. Elle le chargea de mettre ses réponses par écrit, afin de pouvoir les communiquer à ses ministres; et c'est ce qu'il fit dès le lendemain. Ils le réfutèrent; et le 17 du même mois, la princesse fit voir à du Perron l'écrit des ministres. Il lui représenta qu'il seroit à propos que les pasteurs et lui examinassent en sa présence les deux écrits. Ces pasteurs étoient au nombre de cinq, savoir : de Feugerai, de Beaulieu, du Moulin, Gordon et Tilenus. Ils refusèrent d'entrer en conférence avec l'évêque d'Evreux. La dispute se passa par écrit de part et d'autre; la duchesse de Bar professa jusqu'à sa mort, arrivée en 1604, la religion calviniste, dans laquelle elle étoit née (7).

En 1605, Tilenus, de concert avec les ministres de l'église de Sedan, envoya huit articles

(6) *Vie de Turenne*, p. 5, n°. 12 du *Plutarque français*.
(7) *Vie de du Perron*, p. 200.

au duc de Laval (8), pour empêcher sa conversion à la foi catholique. Tristan de Villelongue, ardennois, et successivement abbé régulier de Lavaldieu et de Bucilly, ordre de Prémontré, fit une réponse à ces huit articles, imprimée à Reims, la même année, chez la veuve de Foigny.

La discorde entre deux sectes fameuses en Hollande, celle des Gomaristes et des Arminiens, ayant éclaté en 1609, notre professeur sedanois écrivit d'abord contre la doctrine d'Arminius; mais il changea ensuite de sentiment, après avoir lu les écrits de Corvin, et se déclara ouvertement contre les Gomaristes, quoique leur nombre l'emportât de beaucoup sur celui de leurs adversaires. Ce parti honore tout à la fois son esprit et son cœur; car l'on sait que les Gomaristes, sectateurs rigides de la doctrine de Calvin, faisoient de l'homme une machine et de Dieu un tyran, et que les Arminiens ou Remontrans (9) ne pouvant concilier avec la bonté, la sagesse et la miséricorde divine le dogme de la prédestination absolue, et de la fatalité à laquelle

(8) Converti depuis par le cardinal de Berulle.

(9) Ainsi nommés pour une Requête ou *Remontrance* qu'ils adressèrent aux Etats de Hollande et de West-Frise en 1611, et dans laquelle ils exposoient en cinq articles toute leur croyance. Cette remontrance écrite en hollandais, eut pour véritable auteur Uytenbogard, qu'on croit pourtant avoir eu recours aux conseils de Grotius. Les Gomaristes opposèrent à cet écrit une *contre-remontrance*, qui leur fit donner le nom de *contre-remontrans*. Les premiers avoient *Arminius* pour chef, qui trouva dans *Gomar* un adversaire des plus ardens.

Calvin assujétissoit l'homme, interprétoient ce que l'écriture dit sur la grâce et la prédestination, conformément aux principes d'équité et de bienfaisance qu'ils portoient dans leur cœur et dans leur caractère, et que, par une suite de leurs principes, ils enseignoient qu'on devoit tolérer toutes les sectes chrétiennes pour ne composer qu'une même église, et laisser à chacun la liberté d'honorer Dieu de la manière dont il croyoit que l'Ecriture le prescrivoit.

Cette conduite de la part de Tilenus excita l'humeur des Gomaristes : il eut avec eux plusieurs démêlés assez vifs, dans lesquels il tâcha de leur démontrer que leur système n'étoit ni philosophique ni consolant. Ceux-ci ayant triomphé au synode de Dordrecht, tenu en 1618 et 1619, la doctrine de Calvin fut déclarée la croyance dominante des églises réformées, celle des Arminiens y fut solennellement condamnée : eux-mêmes furent exclus de toutes les fonctions ecclésiastiques et académiques, et retranchés de la communion, comme des maîtres d'erreur et des corrupteurs de la Foi; et il fut décidé qu'à l'avenir personne ne seroit admis aux fonctions du ministère et de l'enseignement, sans avoir souscrit à cette condamnation.

La haute considération dont Tilenus jouissoit à Sedan, sembloit devoir le soustraire à la sévérité de cette décision. Mais le fanatisme, de toutes les passions la plus violente et la plus féroce, n'épargne rien : vertus, mérite, talens, patriotisme, etc., tout doit tomber sous ses coups. Le grand pen-

sionnaire Barnevelt, protecteur zélé des remontrans, avoit été frappé de son glaive, avant la clôture même du synode de Dordrecht (10). Le tolérant, le pacifique Tilenus pouvoit-il échapper à ses persécutions? Ce monstre, après avoir épuisé toutes ses fureurs sur la Hollande, pénétra dans les Ardennes. Glissé dans la ville de Sedan, bientôt il chercha une nouvelle victime au sein même de la cour du duc de Bouillon. Ce prince, devenu Gomariste, depuis que sa politique lui avoit suggéré de prendre ce parti, « harcela fort Tilenus. Celui-ci lui reprocha » qu'il avoit tort de l'inquiéter pour une doctrine » qu'il avoit lui-même autrefois suivie et approu» vée. Le duc de Bouillon lui dit qu'il avoit » changé à la prière du roi d'Angleterre, avec » lequel il vouloit demeurer en bonne intelli» gence. Tilenus lui répondit *que les rois ne pou» voient rien sur sa conscience; mais qu'il vou» loit demeurer et mourir Arminien à cause de* » *Dieu.* » (Joly, *Borboniana*, t. II, p. 272 *des mémoires de Bruys.*)

Cette fermeté déplut, et le sage et vertueux instituteur de Turenne fut dépouillé de tous ses emplois. La peine ne parut pas assez rigoureuse à ses intolérans adversaires. Ils manœuvrèrent

(10) Ce qui fit dire au cardinal Noris, dans sa préface de son *Histoire pélagienne*, que l'on avoit fait aux mânes de Calvin un sacrifice du sang des Arminiens, *Arminiano sanguine diris Calvini manibus parentatum;* et à Diodati, théologien de Genève, que *les Canons du synode de Dordrecht avoient emporté la tête de l'Avocat de Hollande.*

si bien, qu'ils le forcèrent à quitter sa patrie adoptive, où de longs et utiles travaux sembloient devoir lui assurer une existence à l'abri de tous les événemens. C'est au milieu de l'hiver de 1619, quoiqu'il eût la goutte, qu'il fut contraint d'abandonner Sedan. Il se réfugia à Paris, où il vécut de ses rentes.

L'on aime à entendre Tilenus s'exprimer lui-même sur cet événement important de sa vie : *Cùm sordidæ illæ*, dit-il, *quas Calviniani fati propugnatores coegerant nubes, post Dordracenam synodum, nimbum suum in pietatis adsertores profudissent ; ego statione Sedanensi eodem turbine excussus, quæ frustrà inter novos Manetis pullos quæsivissem alcedonia, Lutetiæ, tanquam in vastissimo oceano, Dei beneficio reperi* (11).

Les contre-remontrans, peinés de ce qu'un homme du mérite de Tilenus persistât, malgré la décision du synode de Dordrecht, à abandonner les opinions rigides de Calvin au point de les rapprocher, à quelques égards, des sentimens de l'église romaine, firent tous leurs efforts pour le ramener à leur système de la prédestination absolue et uniquement fondée sur le bon plaisir de Dieu, et pour le faire renoncer à la doctrine d'Arminius qui établissoit la prédestination et l'élection faite de toute éternité, en conséquence de la prévision des mérites.

A cet effet, la Milletière, l'un des chefs des

(11) *Canones synodi Dordracenæ*, *Paralipomena*, p. 186.

Gomaristes, fut chargé de ménager une conférence entre Tilenus et Jean Cameron, professeur en théologie à Saumur, touchant la coopération de la grâce avec la volonté de l'homme. On convint du lieu et du jour où l'on disputeroit; et, selon cette convention, la Milletière se rendit avec Tilenus au château de l'Isle, près d'Orléans, et y trouva Cameron et Louis Cappel, de Sedan, son collègue à l'Académie de Saumur. La conférence, dont la Milletière fit l'ouverture, et dont Cappel fut secrétaire, commença le 24 avril 1620, et dura jusqu'au 28 du même mois. Elle eut l'issue ordinaire : chacun demeura dans ses sentimens, et s'attribua la victoire. Les deux champions rendirent compte, chacun à leur manière, des motifs qui amenèrent cette dispute; le premier dans sa préface des *Paralipomena ;* le second, dans celle de son *Amica Collatio.*

« Peu de temps après, Tilenus adressa un » discours aux Ecossois (12). Il y disoit *que l'on* » *avoit fait un trop grand changement dans la* » *religion; que l'on avoit cru que l'église ne pou-* » *voit être bien réformée, à moins qu'on ne lui* » *donnât une forme inconnue à l'antiquité; que* » *l'on avoit supprimé les différens degrés du* » *ministère évangélique, et foulé aux pieds l'an-* » *cien gouvernement de l'église.* Il loue la réfor- » mation d'Angleterre, et il fait voir que les pra- » tiques de l'église anglicane sont conformes à » celles des anciens chrétiens.

(12) *Parœnesis ad Scotos Genevensis disciplinæ Zelotas.*

» Un Anglais présenta le discours de Tilenus » au roi de la Grande-Bretagne. Ce prince en » fut si satisfait, qu'il ordonna qu'on l'imprimât » incessamment, quoique l'auteur n'y eût pas » mis la dernière main. Le roi souhaita même » de voir Tilenus, et l'invita par une lettre fort » obligeante à venir en Angleterre. Tilenus y » étant arrivé, le roi le reçut d'une manière » très-gracieuse, et lui promit une pension, s'il » vouloit s'établir dans son royaume. Tilenus » remercia très-humblement Sa Majesté, et de- » manda quelque temps pour mettre ordre à » ses affaires. Il déclara au roi ses sentimens sur » le dogme de la prédestination. Le roi approuva » ce qu'il dit sur cette matière; et cette appro- » bation porta Tilenus à faire imprimer, lors- » qu'il revint en France, un ouvrage qu'il avoit » écrit en français, touchant *la cause et l'origine* » *du mal moral* (*Voyez* N°. *IX*). Il dit qu'avant » la publication de ce livre, quelques Théolo- » giens protestans de France formèrent un parti » contre lui; qu'ils mirent tout en œuvre pour » prévenir son retour en Angleterre; qu'ils ta- » chèrent de le rendre suspect d'hérésie; et que » par cet artifice ils lui attirèrent la haine de quel- » ques théologiens d'Angleterre : de sorte qu'il » jugea à propos de n'avoir plus aucune corres- » pondance avec le roi de la Grande-Bre- » tagne (13). »

Le 25 décembre 1620, se fit l'ouverture de

(13) BRANDT, tom. II, p. 230 et suiv.

la fameuse assemblée de la Rochelle, malgré la déclaration de Louis XIII, du 22 octobre précédent, portant défense à tous ses sujets de s'y trouver.

Quoique le duc de Bouillon fût un des principaux chefs de la confédération calviniste, néanmoins il étoit d'avis que l'assemblée de la Rochelle se désistât de ses prétentions, et se soumit. Il avoit appris sous le règne d'Henri IV, combien il est dangereux pour un sujet de vouloir contrebalancer la force de l'autorité légitime. Il croyoit avec raison qu'au lieu de détourner les malheurs, c'étoit les provoquer par une conduite imprudente; que le parti protestant, dans ces conjonctures, devoit s'arrêter, de peur de passer les bornes, et recevoir des conditions loin de vouloir en imposer, et se défier moins d'une timide prudence qui appréhende trop, que d'une aveugle présomption qui ne craint pas assez.

Dans cette vue, il chargea Tilenus d'écrire contre cette tumultueuse assemblée, dont les membres, par leurs démarches, s'érigeoient en souverains, contre l'autorité de l'Ecriture et les maximes de leur religion, et vouloient, à l'imitation des protestans d'Allemagne, établir dans le sein du royaume une république fédérative, dont la Rochelle devoit être le chef-lieu (14).

Quoiqu'indignement traité par le duc de Bouillon, Tilenus, qui se piquoit d'être généreux,

(14) Ils avoient ce projet depuis long-temps, et l'avoient déclaré dans les assemblées tenues à Milhaud en 1573 et 1574.

n'avoit manqué aucune occasion de lui donner des preuves du plus parfait dévouement. Il prit la plume pour seconder le vœu de ce prince, et fit paroître, au commencement de mars 1621, un *Avertissement à l'assemblée de la Rochelle*, par lequel ceux de la religion étoient fortement exhortés à se soumettre à leur souverain, et à ne point entreprendre de se conserver, par la guerre, la possession des édits.

La Milletière, député de Paris à l'assemblée de la Rochelle, répondit à cet *Avertissement* par un *Discours*, divisé en trois parties. Dans la première, il tâche de persuader que le seul but de cette dernière guerre étoit d'exterminer entièrement la religion réformée : dans la seconde, il veut prouver la justice de la prise d'armes ordonnée par l'assemblée de la Rochelle : dans la troisième, il tient la paix désespérée, si l'on ne chasse les jésuites, et il propose un concile national.

Tilenus répliqua par un *Examen* de cet *Ecrit*, où il démontre que la plupart des preuves produites par son adversaire ne sont appuyées que sur des contes ou sur des faits controuvés. Le jugement qu'on en porta alors, étoit que Tilenus, quoique Silésien, parloit mieux français que La Milletière, et qu'il en savoit beaucoup plus que lui (15).

L'avertissement de Tilenus à la confédération de la Rochelle, dont on verra ci-après l'analyse,

(15) Fontette, *BB. Hist.*, tom. I, p. 390.

est écrit avec une mâle énergie, et lui a fait beaucoup d'honneur. « Il y avoit long-temps, » remarque Fontette, qu'il n'avoit rien paru de » plus sensé, de plus modéré, et de plus capa- » ble de porter les esprits à la paix, que cet » écrit (16). »

On ne peut cependant se dissimuler qu'on y aperçoit quelques saillies caustiques, et la mauvaise humeur d'un Arminien, qui ne pouvoit pardonner aux calvinistes de France leur parfait acquiescement aux décisions du synode de Dordrecht : la passion nuit toujours au bon droit d'une cause.

Ici finit la vie publique de Tilenus. Il passa le reste de ses jours à Paris, non ignoré, il ne pouvoit pas l'être, mais éloigné des sociétés bruyantes, renfermé dans le cercle étroit de l'amitié, jouissant de lui-même, peu occupé des chagrins du passé, et des craintes de l'avenir. On ne voit pas qu'il y ait exercé les fonctions de son état, même antérieurement au synode national tenu à Charenton en 1623, où les décrets de Dordrecht furent reçus et approuvés par les calvinistes de France. Fidèle à la cause qu'il avoit épousée, il n'employa plus guère les armes de son profond savoir, qu'en faveur de l'Arminianisme, qu'il continua de défendre avec beaucoup d'esprit, de courage et d'éloquence ; mais en mettant, selon l'usage des écrivains du temps, un grand appareil d'érudition dans ses ouvrages.

(16) *BB. Hist.*, tom. I, p. 407.

Il mourut à Paris le 1er. août 1633. On ignore si sa femme, dont il parle à la page 188 de ses *Paralipomena*, lui a survécu.

« M. le procureur général disoit un jour en » parlant de Tilenus et de Grotius, qu'il ne sa- » voit où on enterreroit ces deux hommes, qui » étoient d'une religion différente des luthériens » et des calvinistes. (17) »

Gérard Vossius dans une lettre à Grotius datée de Leyde, le 13 avril 1622, s'exprime ainsi sur Tilenus : *Sanè video esse, qui summum virum Tilenum theologum esse negent : quem tantopere Palatinorum Theologorum elogiis celebratum ante annos aliquot vidimus.* (Limborch, *præstant. viror. Epistolæ*, *Epist.* 413, *p.* 678 *a*, *et* 679 *b.)* George-Michel *Lingelsheim* écrivant au même Grotius, de Strasbourg, le 12 janvier 1626, dit : *Nec præterire possum clarissimum et summum Theologum Tilenum. (Ibidem, Epist.* 631. *p.* 955 *b.)* Abraham *Scultet*, Savant Silésien, qui fit d'abord une exhortation à la paix, dans la 33e. session du synode de Dordrecht, et qui se déchaîna depuis contre les remontrans, a écrit plusieurs lettres à Tilenus.

Le croiroit-on ? les Allemands si attentifs à recueillir les plus petites particularités de la vie des écrivains, même assez obscurs de leur nation, ont négligé de nous transmettre le moindre détail sur cet homme célèbre (18). Une sem-

(17) *Borboniana*, p. 272.

(18) L'ouvrage de Sommesberg sur les Silésiens, ne va que jusqu'en 1612. On regrette que le savant *Martin* Han-

blable

blable omission surprendroit moins de la part des Français ; car pour peu qu'on soit versé dans la connoissance de notre histoire littéraire, on sait que l'on est quelquefois obligé d'aller puiser la vie de nos écrivains dans les biographes d'Allemagne ; et qu'il n'est pas même sans exemple, que leurs bibliothécaires nous aient appris l'origine, la patrie, les époques de la naissance et de la mort, la date et le lieu de la publication des écrits de nos littérateurs Français.

Ses Ouvrages.

I. *Défense de la suffisance et perfection de l'escriture sainte : contre les cavillations du sieur du Perron, évesque d'Évreux : par lesquelles il s'efforce de maintenir son traité de l'insuffisance et imperfection de l'escriture.* La Rochelle, 1598, in-8°. *It.*, Sedan, Jacob Salesse, 1601, in-8°., aug. de quelques observations de l'auteur. *It.*, ibid., 1602, in-8°., pp., 254, 3e. édit., dédiée à Henri de la Tour, duc de Boullion (*BB.* 4 *nat.*, 26449).

Du Perron a répliqué par : *Réfutation de l'écrit de maistre Daniel Tilenus contre le discours de M. l'évesque d'Evreux, touchant les traditions*

KIUS n'ait poussé que jusqu'en 1550 son livre *De Silesiis indigenis eruditis.* Léipsick, 1707, in-4°. ZEILLER, dans l'histoire de la ville de Goldberg et de ses malheurs (*Siles. topog.* p. 147), ne parle point de Tilenus ; et Joachim *Cureus*, qui étoit mort en 1558, ne pouvoit en rien dire dans ses Annales de Silésie et de Breslaw. Quant à Melchior Adam, il s'étoit imposé la loi de ne pas consacrer d'articles aux auteurs vivans.

apostoliques. Evreux, *Antoine le Marié,* 1601, in-8°., pp. 282., dédié à M. de Sully (*BB. Imp.*, *D.* 7703.).

Tilenus suppose, dans sa *Défense*, qu'il existe un *Traité de l'insuffisance et de l'imperfection de l'escriture*, composé par du Perron. Ce livre n'a jamais existé sous ce titre. Voici ce qui a donné lieu à cette supposition. En 1597, quinze jours après la conférence entre du Perron et Tilenus, sur l'autorité et la nécessité des traditions apostoliques, M. de Sanci (Nicolas de Harlay), qui en avoit ouï parler, pria Beaulieu, secrétaire de la chambre du roi, son ami et celui de du Perron, de lui communiquer ce qui avoit été dit dans cette dispute. Beaulieu alla trouver l'évêque d'Évreux, qui lui répéta les argumens dont il s'étoit servi, et Beaulieu les écrivit. Le prélat ne mit aucun titre à son manuscrit, *s'étant contenté*, dit-il, *que la thèse de l'exorde lui servit de sujet et d'inscription tout ensemble.*

L'intention de l'auteur n'étoit point que cet ouvrage fût rendu public; mais Tilenus ayant trouvé moyen d'en avoir une copie, le fit imprimer à la Rochelle l'année suivante, en avril 1598, sous le titre de *Traité de l'Insuffisance, etc.*, avec une réponse d'environ deux ou trois feuilles. L'évêque d'Evreux, surpris de cette publication furtive, se hâta de répondre à ce que lui avoit opposé l'éditeur, faisant imprimer sa réplique à fur et à mesure qu'il la composoit; mais ayant été obligé de l'interrompre pour écrire contre du Plessis Mornay, Tilenus profita de cet intervalle pour donner une seconde édition de sa *Défense*, où il ne craint pas d'avancer que l'évêque n'a osé lui répliquer; mais même qu'il a supprimé ce qu'il avoit écrit contre

lui (19). Ce fut alors que du Perron mit au jour sa *Réfutation de l'écrit de Tilenus*, d'où l'on a tiré cet historique. L'auteur a joint à son ouvrage le *Discours touchant les traditions apostoliques*, qui y avoit donné naissance.

II. *Exegesis Aphoristica in trigesimum fidei, quem orthodoxæ in Galliâ profitentur ecclesiæ articulum, qui est de Antichristo* (seu Papâ). Secunda editio *ab auctore recognita, et* 76 *Aphorismorum apologeticorum accessione aucta.* Sedan (*s. n. d'Impr.*), 1604, in-4°., pp. 58 (BB. 4 nat., c. 13205). It. *Juxta secundam editionem.* Amst., *Jean Jansson*, 1640, in-4°., pp. 64 (BB. Imp., D. 2. 1008—4 nat., c. 26335). It. *Juxta primam editionem*, réimprimé dans l'*Antichristus*, p. 3—43 de *Louis* Lucius. Ambergæ, *Joan. Schonfeldius*, 1610, in-8°, pp. 259 (*BB.* 4 *nat.*, 26450), dédié à J. du Perron, évêque d'Évreux.

III. *Syntagma Disputationum Theologicarum in Academiâ Sedanensi habitarum.* Sedan, 1607, in-8°. *It.* Herbon., 1607, in-8°. *It.* Sedan, 1611, in-8°. *It.* Ibid., 1614, in-8°. *It.* Genève, *Pierre* et *Jacques Chouet*, 1618, in-8°., pp. 1090. *It.* Genève, ibid. 1622, in-8°., pp. 1090, sous ce titre : Tileni *Syntagma tripartitarum Disputationum Theol. in Academiâ Sed. habitarum, et Theologiæ systema. Editio postrema, cui tertia pars accessit* (BB. Imp. D. 2. 1689). Cette édition contient 68 thèses. It. *Editio omnibus aliis, etiam Sedanensi, ab auc-*

(19) Le cardinal du Perron faisoit toujours imprimer ses œuvres deux fois; la première, pour en distribuer quelques exemplaires à des amis particuliers, sur lesquels ils pussent faire leurs remarques; la seconde, pour les livrer au public dans la dernière forme où il avoit résolu de les mettre.

tore ipso correcta et infinitis pene mendis sublatis emendatior ; accessit Theologiæ systema, eodem auctore. Harderwick, 1656. Plusieurs des thèses contenues dans ce livre avoient été imprimées chez Jean Jannon.

Tilenus, dans la préface de son *Hypotyposis*, se plaint de ce que cet ouvrage a été réimprimé sans sa participation. Il avoue qu'il renferme, dans quelques endroits, une doctrine qui ressemble plus à celle des Stoïciens et des Manichéens qu'à celle de J. C. et des Apôtres. Son intention étoit, dit-il, de le revoir, et de le purger des maximes des théologiens de Genève; mais son âge et ses infirmités y ayant mis obstacle, il abandonna ce *Syntagma* comme une production à laquelle il regrettoit d'avoir donné le jour.

IV. *Consideratio Sententiæ Jac. Arminii de Prædestinatione, Gratiâ Dei et Libero Arbitrio.* Francfort, 1612, in-8°. (Lipen, *BB. Th.*, *T.* 1, *p.* 96); ouvrage anti-arminien, dont Cattenburgh ne fait pas mention.

Jean-Arnould Corvin, remontrant, docteur et professeur en droit, et pasteur de l'église de Leyde, a réfuté Tilenus dans le livre suivant : *Defensio Sententiæ J. Arminii de Prædestinatione ; Gratiâ Dei, libero arbitrio, etc. adversùs D. Tileni theol. Sedanensis editam considerationem.* Leyde, *Jean Patius*, 1613, in-8°., pp. 533 (*BB.* 4 *nat.*, 26445). Guillaume Twisse a fait un ouvrage qui a trait à celui-ci; il est intitulé : *Animadversiones ad J. Arminii collationem cum Francisco Junio, et Joan. Arnoldi Corvini defensionem adversùs Danielem Tilenum.* Amst., *Jansson*, 1649, in-fol

V. *Examen Dogmatis P. Molinæi, de dua-*

rum in Christo Naturarum unionis hypostaticæ effectis (sine loco). 1612, in-8°., pp. 117 (*BB.* 4 *nat.*, *c.* 26445).

VI. *S. Theologiæ Systema in Academiâ Sedanensi explicatum.* Sedan, *Jean Jannon*, 1617, in-12, pp. 183 (*BB.* 4 *nat.*, 26448). *It.* réimprimé dans le n°. III, édit. de 1622 et 1656.

VII. *Disputationes tres R. Bellarmini : prima, de verbo Dei scripto et non scripto : secunda, de Christo capite ecclesiæ : tertia, de summo Pontifice ; cum notis et animadversionibus D. Tileni.* Sedan, ibid. 1618 et 1619, 3 vol. in-4°. (*BB.* 4 *nat.*, 13125 *et c.* 13164). Les notes de Tilenus ont au moins autant d'étendue que le texte de Bellarmin. Il trouve étrange que Saint-Augustin, écrivant sur le psaume 126, pense que Salomon soit damné. *Augustini de Salomone reprobato in ps.* 126 *atrox est sententia, quæ non solùm Hieronymi sed scripturæ Testimonio refellitur (Lib. I).*

VIII. *Controversiarum in Belgicis ecclesiis hodie ferventium Hypotyposis Dialogistica, cui adjecta est Parenesis ad scotos Genevensis disciplinæ zelotas.* Londres, *Guillaume Stanby*, 1620, in-8°., pp. 72 (*BB.* 4 *nat.*, *c.* 26652). *It. Horne*, 1659, in-8°. Tilenus avoit envoyé son manuscrit à Jacques Ier., roi d'Angleterre ; et ce monarque, qui aimoit passionnément la controverse et s'y croyoit un grand maître, fit imprimer ce livre, quoiqu'il se fût ouvertement prononcé contre l'Arminianisme dès 1612, et qu'il se fût montré un des plus zélés promoteurs de la condamnation de Conrad Vorstius au synode de Dordrecht. Mais Tilenus avoit combattu du Perron, et celui-ci avoit écrit contre Jacques Ier. ; il n'en falloit pas davan-

tage pour que ce monarque protégeât notre ministre arminien.

IX. *Traité de la cause et de l'origine du péché, où sont examinées les opinions des Philosophes payens, des Juifs, des autres Hérétiques, des Libertins, Luther, Calvin et autres nouveaux qui ont traité cette matière.* Paris, *Fr. Jalliot*, 1621, in-8°., pp. 88 (BB. Imp. D. 2, 12{1). Tilenus écrivit ce Traité en faveur de quelques amis qui étoient scandalisés de ce qu'il n'assistoit point aux assemblées des Réformés à Charenton. Il y reproche aux Gomaristes de s'être séparés du pape, qu'ils accusent de s'attribuer ce qui ne convient qu'à Dieu, quoique par une inconséquence frappante, ils se permettent d'attribuer à la Divinité ce qui ne convient qu'à Satan, c'est-à-dire d'être auteur du péché. Il y expose les motifs qu'il a eus de se séparer de la communion des Calvinistes rigides, et consacre le 7e. chapitre de son ouvrage à la réfutation de l'*Anatome Arminiasmi* de du Moulin (Leyde, 1619, in-4°.); livre qui provoqua la condamnation des Remontrans au synode de Dordrecht, le 19 mai 1619; car l'on sait que Louis XIII ayant empêché qu'aucun ecclésiastique Réformé de ses états se rendit à cette assemblée, du Moulin, ministre de l'église de Paris, qui s'étoit flatté d'acquérir beaucoup de gloire dans ce synode, conçut tant de chagrin de ne pouvoir y assister, qu'il fit par écrit ce qu'il ne pouvoit faire de bouche, en communiquant ses sentimens au concile de Dordrecht, dans son *Anatomie de l'Arminianisme.*

La conclusion de l'ouvrage de Tilenus est que l'évangile consiste en deux points, *le commandement de croire et de s'amender, et la promesse*

de vie à ceux qui obéissent, avec menace de mort aux réfractaires. Or, dit-il, si Dieu, par un décret absolu et précis, veut sauver les uns, damner les autres; si pour exécuter ce décret, il donne à ceux-là la foi par une force irrésistible, imposant à ceux-ci une nécessité inévitable pour demeurer rebelles, en vain les prédicateurs prêchent le commandement et provoquent son exécution par des promesses et des menaces; leur ministère est illusoire et ridicule : ils ressemblent à celui qui, dans le milieu d'un cimetière, exhorteroit les morts à sortir de leurs tombeaux. La Milletière accuse Tilenus, dans son *Discours des vrayes raisons*, d'avoir noirci dans ce *Traité* les plus grandes lumières de la Réforme, et il le qualifie de *Mercenaire des Jésuites.*

X. *Advertissement à l'Assemblée de la Rochelle (s. loc.).* 1621, in-8°., pp. 30, rar. (BB. 4 nat., c. 25583). *It.* inséré dans le *Mercure français*, 1621, t. VII, p. 223—243, où il s'agit aussi, t. VIII, p. 156—216 des *Discussions* de Tilenus avec la Milletière sur l'Assemblée de la Rochelle. Ce dernier observe, dans la préface du *Discours des vrayes raisons*, que l'on a d'abord distribué quelques exemplaires anonymes de l'*Advertissement*, et qu'ensuite on l'a fait paroître sous le nom d'*Abraham Elintus* (anagramme de *Tilenus*), docteur en médecine. Tilenus, à la page 10 du n°. suivant, dit que ce n'est pas lui qui a publié l'ouvrage, ni qui a déguisé son nom.

La Milletière crut devoir répondre à cet *Advertissement* par : « *Discours des vrayes raisons pour* » *lesquelles ceux de la religion en France peu-* » *vent et doivent, en bonne conscience, résister*

» *par armes à la persécution ouverte que leur* » *font les ennemis de leur religion et de l'estat;* » *par un des députez de l'Assemblée de la Ro-* » *chelle (sine loc.).* 1622, in-8°., pp. 70, ra- » rissime. » (*BB. Imp. D.* 2, 1241) it. la Rochelle, 1622, *in*-8°., pp. 96 (20).

Quoi qu'ait fait la Milletière, sa réponse choqua toutes les personnes modérées de son parti. La chambre de l'Édit, séante à Béziers, fit brûler l'ouvrage par la main du bourreau, et ordonna qu'il seroit enquis du nom de l'auteur. Son arrêt est du 6 octobre 1626 (*Merc. Fr., t. XII, p.* 607). Grotius, remarque Bayle, désapprouva la Milletière d'avoir publié un livre si propre à rendre odieuse aux puissances la cause des Réformés (Grotius, *Epist.* 174 *et* 175, *part. I, p.* 65. — Bayle, art. *la Milletière*, A. a).

Voici le précis du bel *Advertissement* de Tilenus à l'*Assemblée de la Rochelle*, que nous avons promis à nos lecteurs.

Le docteur établit d'abord, sur l'autorité des livres saints, l'obligation d'obéir aux puissances de la terre. Après l'exemple de J. C., qui se soumit au jugement inique de Pilate, il retrace la mémoire de ces premiers Chrétiens, souffrans tout à la fois et dociles, dépouillés de leurs biens et toujours soumis, jusqu'à laisser couler, au gré de la barbarie, le sang qu'elle leur demandoit et qu'ils auroient pu défendre les armes à la main, au rapport de Tertulien (*Apol., c.* 37), puisqu'ils étoient en assez grand nombre pour

(20) Tilenus, à la page 10 du n°. xi, dit que cet ouvrage *n'a pas été imprimé au lieu qui se voit au frontispice.*

former des armées; mais qui se faisoient un devoir de respecter le sceptre, même dans les mains profanes et idolâtres. Il n'oublie pas la belle réponse de Saint-Ambroise, qui, se voyant persécuté par Valentinien, déclara que de mauvais traitemens ne le contraindroient jamais à une démarche peu respectueuse à l'égard de l'Empereur; qu'il ignoroit l'art de se défendre, et qu'un Chrétien ne savoit que souffrir.

Tilenus rappelle aux Protestans les faveurs qu'ils avoient reçues des rois de France, entretien de garnisons, d'Académies et de pasteurs, admission aux charges civiles et militaires, villes de sûreté, érection de chambres mi-parties dans les huit Parlemens du royaume; il leur reproche d'avoir perdu de vue les antiques maximes de leurs pères, qui soutenoient que la religion ne doit étendre ses conquêtes qu'avec le glaive spirituel, et que c'est par la croix et non par l'épée qu'elle triomphe; que la vertu s'épure dans les disgraces, et qu'elle s'amollit et se perd au milieu des délices.

Les moyens de l'Assemblée fondés sur l'inexécution des édits et des promesses, sont ensuite réfutés par le ministre. Cyrus, dit-il, ayant rendu la liberté aux Juifs, avoit consenti à la réédification du temple; l'entreprise fut traversée et l'ouvrage demeura suspendu. Daniel, loin d'abuser de son crédit et de l'autorité de sa place, n'employa que les jeûnes, la prière et les larmes. Le peuple de Dieu, sous la conduite de Zorobabel, respecta la déclaration d'Artaxercès, qui défendoit de rebâtir Jérusalem. Vous faites trop valoir, ajoutoit-il, les édits donnés en votre faveur. Songez qu'un prince ne peut pas tout accorder; le bien de l'état arrête

quelquefois les mouvemens généreux de son cœur. L'inexécution d'une promesse n'est pas toujours une injustice ; si elle en a l'apparence, elle est souvent le résultat d'une raison supérieure qui domine sur les motifs d'une moindre importance. Il n'est point de loi politique dont la nature soit de ne varier jamais. Des circonstances imprévues exigent quelquefois des changemens ; et dans ce cas, un souverain a autant de pouvoir pour modifier une loi, que son prédécesseur en a eu pour l'établir : ainsi le pilote qui tend toujours au même but, change toutefois de route et de voilure au gré des différentes aires de vent qui le maîtrisent, et auxquelles il est forcé d'assujétir son art.

Votre roi vous permet de temps en temps des assemblées ecclésiastiques et politiques. Pourquoi prendre ses grâces pour un droit et vous rassembler contre ses ordres ? Conduite audacieuse, condamnée par l'évangile et notre confession de foi ; d'ailleurs, à quels périls n'exposez-vous pas les églises protestantes ? L'orage qui s'élève contre la Rochelle s'étendra bientôt pour les envelopper.

XI. Examen d'un escrit intitulé : *Discours des vrayes raisons pour lesquelles ceux de la religion prétendue réformée en France peuvent, en bonne conscience, résister par armes à la persécution ouverte que leur font les ennemis de leur religion et de l'estat : où est respondu à l'Advertissement à l'Assemblée de la Rochelle ; par un des députez en la dite Assemblée.* Paris, *Nic. Buon*, 1622, in-8°., pp. 86 (BB. 4 nat., c. 25583).

XII. *Considérations sur le canon et serment des églises réformées, conclu et arresté au synode national d'Alez ès Cevennes, le 6 d'oct.*

1620, *pour l'approbation du synode tenu à Dordrecht en Hollande les ans* 1618 *et* 1619 (*s. loco*), 1622, in-8°., pp. 24 (BB. Imp., D. 2 1241). (21).

Le but de Tilenus est de prouver ici que le nouveau serment exigé de toutes les églises réformées de France par le synode national d'Alais, pour donner force de loi aux canons de Dordrecht, est *vain, faux, calomnieux, impie, imprudent, insolent, téméraire et présomptueux.* Il y blâme surtout la précipitation du synode d'Alais, qui approuva les canons de Dordrecht, après une simple lecture, sans aucun examen.

XIII. *Canones synodi Dordracenæ : cum notis et animadversionibus Tileni : adjecta sunt ad calcem Paralipomena ad amicam collationem quam cum Tileno, ante biennium institutam, nuper publicavit Jo.* Camero. Paris, *Nic. Buon*, 1622, in-8°., pp. 228 (BB. 4 nat., c. 26652); dédié à Jacques Ier., roi de la Grande-Bretagne.

M. le Clerc s'exprime ainsi sur cet ouvrage : — « Tilenus dédia, en 1622, des remarques qu'il fit » sur le synode (de Dordrecht) au roi Jacques, à » qui il avoit dit que *si le Diable, prince des* » *Esprits immondes, eût demandé aux Anges* » *de son parti par quel mensonge il pourroit* » *rendre Dieu odieux aux hommes, il n'en pou-* » *voit employer de plus propre que les dogmes*

(21) Le synode d'Alais fut présidé par du Moulin, ennemi déclaré de Tilenus. On a de ce ministre : *Copie de la lettre écrite par M. du Moulin contre le sieur Tilenus, aux ministres de France.* Paris, *Chappellain*, 1613, in-8°. pp. 16. *(BB. du Panthéon, 7210.)*

» *de Dordrecht.* Il l'en fait ressouvenir dans sa » dédicace, et lui dit : *Vous en tombâtes d'ac-* » *cord, Prince sérénissime, et vous m'exhor-* » *tâtes à publier un petit livre que j'avois fait,* » *de la cause du Péché.* Tilenus n'auroit osé dé- » biter cela si c'eût été un mensonge; et si cela est » vrai, le roi Jacques étoit bien changé. Les ex- » pressions de Tilenus étoient sans doute violentes; » mais il faut qu'on eût trompé le roi au sujet du » synode. » (*Hist. des Prov. Unies, t. II, p.* 48).

Les *Paralipomènes* contiennent la conférence que Tilenus eut avec Cameron en 1620, et font d'ailleurs connoître les causes qui l'amenèrent, ce que la Milletière avoit, selon Tilenus, assez infidèlement rendu dans le livre suivant, dont il fut l'éditeur : *Amica collatio de gratiâ et voluntatis concursu in vocatione, et quibusdam annexis, institutam inter D. Tilenum et Joh. Cameronem.* Leyde, *Benoît Mignon*, 1622, in-4°., pp. 315. (BB. 4 nat., 13114). Cette relation de Cameron fut imprimée sans approbation de la Faculté de Théologie, qui, au contraire, y désapprouva certaines choses. (Voyez Rivet, *Oper., t. III, p.* 845, et les Œuvres de Cameron, p. 709, édit. de 1692).

XIV. *La Doctrine des synodes de Dordrecht et d'Alez, mise à l'épreuve de la practique; où, entre autres mystères, se découvre un moyen très-aisé pour rendre l'homme immortel en ce monde.* Paris (s. n. d'Imp.), 1623, in-8°., pp. 32 (BB. Imp. D. 2. 1459. A.). It. traduit en anglais sous ce titre : *D. Tileni the Doctrine of Dort and Alez reduced to patrice.* In-4°. (*Lipen, t. I, p.* 545).

XV. *Lettres à un Amy, touchant la nouvelle confession de foy de Cyrille, soi disant patriar-*

che de Constantinople, nouvellement publiée, tant en latin qu'en français (s. loco), 1629, in-8°., pp. 32 (BB. Imp. D. 2. 1241). Ces lettres, au nombre de trois, sont datées de Paris, les 27 juin, 1er. et 10 juillet 1629; elles roulent sur les matières de la prédestination et de la grâce.

XVI. *Réponse aux articles proposés par quelques ministres de Hollande.* 1630, in-8°. It. trad. en bas allemand, par J. Uytenbogard.

XVII. Cattenburgh lui attribue encore : *Préservatif contre les lettres des docteurs et professeurs de la Suisse.* Cet ouvrage, écrit en hollandais, a paru sous ce titre : *Antidote tegens de Myssive der Leeraren en Professoren in Switserlant.*

XVIII. *Cinq Lettres* de Tilenus, insérées dans le livre suivant : Limborch, *Præstantiorum virorum Epistolæ Ecclesiasticæ et Theologicæ.* Amst, *Fr. Halma*, 1704, in-fol. — I. *Stanislao Podlovio.* Paris., 9 nov. 1623. *Epist.* 427, p. 698 b. — II. *Simoni Episcopio.* Paris., 1 maii 1625. *Epist.* 437, p. 718 b. — III. *Hugoni Grotio.* Paris., 2 aprilis 1632. *Epist.* 509, p. 768 a. — IV. *Joan. Uytenbogardo.* Paris, 20 juillet, *Lettre* 512, pag. 770 (écrite en français). — V. *Hugoni Grotio.* Paris., 15 augusti 1632. *Epist.* 515, p. 768 a.

Tilenus joint à sa lettre à Uytenbogard deux copies de son testament; l'une en latin, pour être remise à l'exécuteur testamentaire, l'autre en français, pour être communiquée à ceux qu'il conviendra, « pour servir, dit-il, à faire voir la rétracta-» tion de la doctrine contenue en mon *Syntagma.* « ..... Je composai, en parlant de Sedan, un » autre Traité en forme de dialogue; si vous dé-» sirez, je vous le pourrai envoyer. Je l'avois fait

» en intention de le faire servir, non-seulement de » palinodie, mais aussi d'un essai de réconcilia- » tion, auparavant ce malheureux synode de Dor- » drecht, que la plaie de l'église n'étoit pas encore, » à mon opinion, devenue fistule et ulcère incu- » rable, telle que je la vois maintenant..... Je » n'apprends plus rien de l'état de nos frères (les » Arminiens) près de vous. Ce nombre est si petit » ici, que nous pouvons bien dire : *Ubi duo vel* » *tres, ibi ecclesia, etiamsi sint Laici.* »

XIX. *In viri clariss. Sc. Sammarthani obitum ;* pièce de 22 vers latins, imprimée à la page 44 du *Tumulus Scævolæ Sammarthani*, joint au livre intitulé : *Scævolæ Sammarthani Poemata.* Paris, *Jacques Villery*, 1629, in-4°. (BB. 4 nat., 11270).

On a soupçonné Tilenus d'être l'auteur de l'*Anti-Coton*, 1610 in-8°.; ouvrage sorti de la plume de César de Plaix, et faussement attribué à Pierre du Moulin, à Casaubon et à Pierre du Coignet (Fabre, *Catalog. de la BB. d'Orléans, p.* 311).

Du Pin attribue en outre à Tilenus : *le Miroir de l'Antechrist. Sedan*, 1602, *et Relation d'une dispute. Harderwick*, 1656. (BB. *Des auteurs hérétiques*, p. 1069.) Il est à présumer que ces deux écrits sont l'*exegesis aphoristica*, et les *paralipomena.* Voy. les n°s. II et XIII.

Les auteurs qui ont servi à composer cette notice sont : Lipen, *BB. Theolog.*, t. I, p. 65, 139, 290, 532, 745. — *BB. Barberina*, p. 464. — *BB.* J. R. Imperiali, Card., p. 493. — *BB.* Baluz., t. II, p. 917. — *BB. Telleriana*, p. 74, 133. — Gronovius et Havercamps, *Catal. BB. Lugd. Batavæ*, p. 78, 84, 97. — Cattenburgh, *BB. Script. re-*

monstrantium., p. 130—133 (22). — D'Aubigné, *Notes sur la Conf. de Sancy*, ch. VIII et IX. — Bayle, *Dict. crit.*, art. Cameron. A. a. b. — *Elie* Benoît, *Hist. de l'Edit de Nantes*, t. II, p. 132, 368, 422 et suiv. — Niceron, t. XLI, p. 313 et 317, art. la Milletière. — Arcère, *Hist. de la Rochelle*, t. II, pag. 159. — Le Long, *Hist. du Laonnois*, p. 487. — P. Norbert, *Hist. chron.* (mss^e.) *de Sedan*, ann. 1599, 1602, 1611, 1617 et 1619. — Prosper Marchand, *Dict. hist.*, t. II, 153 a. — Laroche, *Mém. lit. de la Grande-Bretagne*, t. XV, p. 177. — *Ger.* Brandt, *Hist. de la Réformation des Pays-Bas* (trad.) t. I, p. 426; t. II, p. 228, 229, 265, 325, 340, 396. — Barbier, *Dict. des Anonymes*, t. 2, p. 563.

Boulliot.

(22) *Amst.*, *Balthazar Lakeman*, 1728, in-8°., pp. 164. L'auteur donne une notice assez complète, mais peu soignée des ouvrages de Tilenus; ce qu'il dit d'ailleurs de la personne de ce professeur, se réduit à sept lignes.

MÉLANGES.

Sur l'Éloquence des Yeux.

Dire que les yeux sont le miroir de l'âme, n'est-ce pas indiquer que les plus secrètes opérations de cette belle partie de nous-même se peignent sur ces organes extérieurs, qui nous les transmettent sous leurs diverses couleurs? Le moraliste, dont l'attention se borne aux simples phénomènes que lui offre l'observation dans la plupart des cas de son ressort, admire le pouvoir du génie créateur qui forma une correspondance si intime entre le foyer du sentiment et cette faculté extérieure qui le met en évidence. Satisfait des apparences qu'il peut découvrir, il les fait servir à ses vues; et empruntant alors ses matériaux de l'histoire du cœur humain, il forme une doctrine qui ne peut qu'avoir ses avantages dans la morale. Le scrutateur des phénomènes de la nature vivante va plus loin; tout occupé de trouver les causes qui animent des organes si éloquens, il développe, à l'aide de son scapel, ces filamens nerveux dont les dernières ramifications disparoissent dans leur intime structure, et par une marche rétrograde, il les suit jusqu'au centre de cette moelle pulpeuse que renferme le crâne, et que se laissent à examiner d'âge en âge les anatomistes, si peu heureux jusqu'ici, pour en constater l'intime organisation. Il voit un commerce

plus

plus ou moins actif, établi non-seulement entre les organes qui perçoivent du dehors et ceux qui au dedans modifient la perception ; mais encore l'émotion secondaire que le cœur en éprouve, lequel, par une sorte de réaction, manifeste la part qu'il a dans ces étonnantes opérations. Sans avoir examiné les ressorts cachés dont le jeu produit d'aussi singuliers effets, les favoris des Muses n'en furent pas moins portés à les exprimer dans les divers tableaux où ils représentent les hommes agités de quelques passions propres à donner une grande énergie à leurs pinceaux. Que d'épithètes brillantes la poésie ancienne et moderne ne nous offre-t-elle pas pour caractériser cet état paisible de l'âme qu'on remarque chez l'homme probe en n'interrogeant que ses yeux ? Et lorsqu'au milieu des orages de la vie le destin s'appesantit sur lui, l'espérance qui luit encore sur eux, n'offre-t-elle pas les agréables expressions d'un sage dévoûment au malheur qu'il ne peut éviter. L'orgueil, la colère, l'envie et la crainte ont choisi ces organes pour offrir des indices auxquels on puisse les reconnoître. Quel auroit été la force du *quos ego* dans l'Enéide, si les yeux du Dieu courroucé qui le prononce n'avoient eu aucune part à la passion qui l'agitoit. Homère, malgré toute sa divine éloquence, est moins expressif lorsque dans son Odyssée il fait parler le furieux Antinoüs comme il suit :

Τοῖσιν δὲ Ἀντινοος μετέφη Εὐπείθος υἱος

Ἀχνύμενος· Μένεος δὲ μέγα φρένες ἀμφιμέλαιναι
Πίμπλαντ', ὄσσι δέ οἱ πυρὶ λαμπετόωντι ἐίκτην. »

Le fier Antinoüs, le désespoir dans l'âme,
Se lève, et de ses yeux lance des traits de flamme.

Ovide, ce peintre fidèle des passions humaines, ne peut mieux caractériser dans son premier livre *De amoribus*, les effets de la colère, qu'en disant :

..... Oculis quoque pupula duplex
Fulminat, et geminum lumen, ab orbe redit. »

Et cette douce passion qu'un Dieu bienfaisant renferma dans le fond de nos cœurs, pour exciter tout ce qui jouit de la vie à se reproduire à l'époque où les organes ont acquis toute leur perfection, l'amour, ne se manifeste-t-il pas plus encore par le langage des yeux que par celui qu'articuleroient les organes de la parole? Lorsque Antiochus, desséché par le feu que fait naître en lui la beauté de Stratonice, est sur le point de descendre dans la nuit du tombeau, n'est-ce point dans ses yeux que le médecin Erasistrate commence à découvrir la source des maux de ce jeune prince et le seul remède qui puisse le sauver? L'auteur de l'Eclésiaste n'ignoroit pas sans doute le pouvoir de ce double organe, au milieu de l'extase que procure la jouissance de l'objet qu'on aime tendrement, et les épithètes *d'oculi pleni*, *putres*, *adulterii*, *oculi fornicantes*, *oculi columbarum*, etc., etc.... désignent-elles autre chose, sinon que c'est par eux que le feu de l'amour se manifeste? Le

charmant Anacréon, en commandant le portrait de sa maîtresse, n'oublie pas cette intéressante partie : *Quant à ses yeux*, dit-il, *qu'ils soient tout de feu, brillants comme ceux de Minerve et humides comme ceux de Vénus.*

Τὸ δὲ βλέμμα νῦν ἀληθῶς
Ἀπὸ τοῦ πυρὸς ποίησον,
Ἁμὰ γλαυκῶν ὡς Ἀθηνῆς,
Ἁμὰ δ' ὑγρὸν ὡς Κυθήρης. »

Le Tasse, qui a fait un si bel usage de nombre de beautés de Virgile, en offrant Renaud aux pieds de la belle Armide, dit :

Ei famelici sguardi avidamente.
In lei pascendo si consume e strugge.

Un poëte français du dernier siècle dit à ce sujet :

Le langage des yeux est d'un charmant usage;
A deux cœurs bien unis il offre mille appas;
Mais à quoi sert ce langage,
Si l'un des deux ne l'entend pas?

Ces divers phénomènes qui se manifestent ainsi dans les yeux que la passion anime, dérivent d'une intensité plus grande de vie dans leur tissu nerveux, et dans les muscles qui servent à les mouvoir. Ces muscles, en effet, ont une bien plus grande quantité de ramifications nerveuses, proportion gardée quant à leur volume, que toute autre partie musculaire. Ici l'énergie sensitive et locomotive agit de concert pour modifier les opérations de la vie, en élever ou en abais-

ser le ton, de manière à répondre aux impressions premières du sentiment, et laisser en quelque sorte apercevoir l'âme toute nue à travers ce transparent. Le plus grand nombre des observateurs a bien remarqué que les yeux avoient aussi leur part dans l'expression du langage ordinaire, mais ces observateurs ont moins été que les médecins à même d'en sentir toute l'éloquence. L'unique étude de ceux-ci étant l'homme et les modifications que les passions impriment sur son visage : ils ont mieux apprécié les changemens qui lui survenoient que les premiers, qui n'ont donné qu'une foible attention à ces phénomènes particuliers ; j'en excepterai cependant le Spectateur anglais, dont la doctrine est si agréablement assaisonnée de sel attique, qu'on le lit toujours avec un nouveau plaisir. Je crois ne pouvoir mieux appuyer ce que je viens de dire sur cet intéressant objet qu'en rapportant une lettre extraite d'un numéro de cet ouvrage, où la vérité va de pair avec l'observation. Ce morceau n'a point encore été traduit, et c'est par lui que je terminerai.

A M. le Spectateur.

« Je suis fâchée, car c'est une femme qui parle, de voir dans ce que vous nous avez déjà dit sur les yeux, que vous n'ayez pas profondément étudié la nature et le pouvoir de ces organes chez les personnes douées des inappréciables avantages de la beauté. Si vous aviez res-

senti les feux de l'amour, vous auriez eu mille choses à dire auxquelles vous n'avez vraisemblablement point pensé ; mais fixez un moment votre attention sur les nuances que chacun d'eux peut produire dans les affections que l'état social multiplie à l'infini ; considérez les flammes qu'ils allument chez la plupart des hommes, les transports qu'ils excitent en eux, l'abattement où ils jettent les plus braves, et si vous croyez alors que les choses vont jusqu'à l'extravagance, vous n'en avouerez pas moins que leur influence est bien grande pour porter jusqu'à la déraison l'être le plus sensé. Il est certain que toute la force de l'âme semble se concentrer sur ces organes ; et qu'un doux regard offre en un moment tout ce que le discours d'une année ne sauroit développer. Quelque chose que vous dise une belle, voyez comme elle vous regarde, tel est le langage de ceux qui ont connu l'amour. Quand l'âme revient ainsi sur elle-même pour manifester ses intentions par l'expression des yeux, n'avez-vous jamais observé quelle joie subite anime tous les traits d'un amant? N'avez-vous pas remarqué comme la servitude de plusieurs années est récompensée et plus que récompensée en un instant? Vous êtes observateur, et vous ignoriez qu'une affection intérieure puisse se reconnoître par le seul état des yeux ? L'éducation a pu falsifier à la longue les sentimens du cœur ; mais la nature s'est réservé l'œil, pour qu'on ne puisse pas entièrement la représenter sous des traits qui lui seroient étrangers. Une

jeune personne à l'autel de l'hyménée, peut tendre d'un air languissant la main à l'homme à qui la livrent des parens avares ; mais quand elle prononce : *Je vous la donne*, que son regard est différent de celui qu'elle manifesteroit si elle l'offroit à son bien aimé : le chagrin siége alors sur ses yeux, et la répugnance se peint sous le voile humide dont ils se couvrent en ce fatal moment. Si vous allez quelquefois à la comédie, n'avez-vous pas remarqué une grande différence dans les yeux des gens qui ne sont venus que pour voir, d'avec ceux des personnes qui ne s'y trouvent que pour être vues? Je suis une femme d'environ trente ans, peu faite pour observer ; cependant si vous m'aviez consulté sur ce que vous avez dit relativement aux yeux, j'aurois pu ajouter que ceux de Léonore se tiennent finement sur leur garde, au moment même où ils semblent être dans la plus grande indifférence ; leur attention se dirige sur tout ce qui entoure cette belle, sans qu'elle emprunte le secours du verre dont vous vantez le pouvoir ; cependant à en juger d'après leur mouvement, on ne les croiroit fixés que sur les objets qui sont devant elle. Ceux de Lusitanie sont des armes propres à donner la mort ; mais leur dessein étant trop évident, l'effet en devient nul, malgré la possibilité pour elle de s'en servir beaucoup mieux que Léonore, qui sait, avec moins de beauté, faire un meilleur usage des dons de la nature. Notre ville renferme dans ses murs la fille d'un brave soldat, dont les yeux ont fait plus d'homicides

que son père ne fit fuir d'ennemis. Deux beaux yeux donnent une bien grande éloquence au silence, la douceur dans ces interprètes du sentiment, fait qu'un refus a la force de l'acquiescement. Cette petite partie de nous-mêmes donne de la vie à tout ce qui nous entoure; aussi suis-je persuadée que l'histoire d'Argus ne signifie rien autre chose, sinon que les yeux reçoivent les influences de toutes les parties du corps; c'est-à-dire que toutes les parties seroient nulles si leur pouvoir n'étoit pas mieux représenté par l'énergie des yeux que par celle qui leur est propre. Mais ceci est inintelligible à ceux qui ne connoissent point le langage que peuvent tenir les organes qui fixent notre attention. Dans ceux-ci, Monsieur, il n'y a aucune erreur à craindre, et jamais un bon observateur ne se laissera tromper à cet égard, fût-ce par les politiques, ou même par les courtisans.

PH. PETIT-RADEL, *Prof. en médecine.*

ROMANS.

ÉLISABETH, ou *les Exilés de Sibérie*; *par Mme. COTTIN*. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, rue des Bons-Enfans.

DÉCLARONS respectueusement à Mme. COTTIN que, si quelques critiques minutieux se permettent, ou se sont permis, de ne pas tout admirer dans ses écrits; s'ils y ont quelquefois relevé de légères incorrections; s'ils eussent désiré qu'elle ne cédât pas à la mode éphémère des romans dévots, au-dessus de laquelle la nature, sa raison, son éducation l'ont placée; c'est principalement parce qu'ils voudroient que tout ce qui sort de sa plume fût entièrement digne d'elle.

Il faudroit être de bronze pour ne pas éprouver une vive émotion aux beaux passages de Claire d'Albe, de Malvina, d'Amélie de Mansfield surtout, et de Mathilde. Il faudroit être de roche dure pour ne pas verser vingt fois des larmes à la lecture d'Elisabeth.

C'est en s'essuyant les yeux que la plus grande sévérité peut remarquer les trois ou quatre imperceptibles taches de cet aimable ouvrage.

Une jeune et pauvre fille, de moins de 18 ans, part des extrémités reculées de la Sibérie, fait huit cent lieues seule, sans secours, pour demander la liberté de son père exilé dans ces affreux déserts. Elle arrive à Pétersbourg, se jette aux pieds de l'empereur Alexandre, et en

obtient la grâce qu'elle implore. Voilà le fait : il est vrai.

Mme. Cottin convient qu'elle a plutôt affoibli que relevé ce sujet si touchant par lui-même, en donnant à Elisabeth une grande naissance, un amant, des protecteurs, quelque assistance au commencement de son voyage, et en plaçant le dénouement à Moscou, ce qui abrège la route de deux cents lieues.

D'où vient donc le charme de ce roman, dont l'auteur reconnoît qu'il n'a pas embelli le fonds que lui donnoit l'histoire ?

Il vient de la parfaite vérité, de l'exquise beauté des détails.

Quelques auteurs croient montrer de l'imagination en compliquant des événemens extraordinaires et des circonstances bizarres.

Ce n'est point avec ce genre d'imagination qu'on passe à la postérité. Mais deviner et peindre ce que dans un petit nombre de situations intéressantes penseront, sentiront, diront, feront des âmes très-nobles et très-sensibles, ne pas s'y tromper d'un mot, voilà l'imagination que le cœur inspire et qui parle au cœur, l'imagination qui touche les hommes vertueux, les femmes tendres, les esprits justes, les caractères élevés, qui enchaîne tous les suffrages dignes d'être comptés pour quelque chose.

Mme. Cottin suppose que Pierre Springer, père d'Elisabeth, étoit *Stanislas Potowsky*, magnat polonais, envoyé en Sibérie par un monarque russe, absolu et soupçonneux.

Il y a quelque inconvénient dans les romans qui se lient à l'histoire, d'employer des noms connus et des époques remarquables.

La famille *Potowska*, ou, selon la véritable orthographe de son nom, *Potocka*, est bien une des plus illustres de la Pologne; et un membre de cette famille a effectivement été victime en Russie de son courage patriotique; mais c'étoit le comte *Ignace Potocky*, et non pas *Stanislas*. Il ne fut point envoyé en Sibérie; mais dans les cachots d'une très-dure prison d'état, avec le brave *Kosciusko* et l'aimable *Niemscewicks*; et ce ne fut pas un monarque, c'étoit l'impératrice Catherine seconde, aux vertus théâtrales, à l'immoralité réelle, qui l'y avoit plongé. Il en a été délivré, ainsi que ses compagnons d'infortune, par le fils de cette souveraine, l'empereur Paul, qui, dès les premiers jours de son règne, fut visiter ces nobles martyrs de la liberté polonaise, et brisa leurs fers.

Mme. Cottin tire dans ses descriptions un heureux parti de quelques connoissances botaniques; et, ce qui vaut mieux, elle n'en abuse pas; elle ne suspend point par le tableau des choses, la peinture des sentimens : ce qui indique le site lui suffit; elle a saisi la juste proportion de poësie descriptive que le roman exige ou permet.

Quelques négligences bien rares s'y trouvent mêlées. On ne TISSE *point des étoffes* avec des peaux de rennes. On ne trouvera pas dans la seconde édition *quand* et *que*, malgré l'exemple de cette locution donné par des écrivains d'ail-

leurs excellens. Le jeune *Smoloff* n'y dira point à la même page : « Il est impossible que vous » songiez à une telle entreprise avant les *beaux* » *jours*... Je vous reverrai dans *quelques jours*... » Mon père ne punira pas le vôtre d'avoir donné » *le jour* à une fille si vertueuse. »

Mais on y admirera encore cet abrégé de l'éducation d'Elisabeth. « Souvent assise entre ses pa» rens, elle leur lisoit tout haut des passages » de l'histoire. Springer arrêtoit son attention sur » tous les traits qui pouvoient élever son âme, » et sa mère Phedora sur tous ceux qui pou» voient l'attendrir. L'un lui montroit toute la » beauté de la gloire et de l'héroïsme; l'autre » tout le charme des sentimens pieux et de la » bonté modeste. Son père lui disoit ce que la » vertu a de grand et de sublime ; sa mère ce » qu'elle a de touchant et d'aimable. Le pre» mier lui apprenoit comme il l'a faut révérer, » celle-ci comme il l'a faut chérir. — De ce » concours de soins, il résulta un caractère cou» rageux et sensible, qui, réunissant l'extraor» naire énergie de Springer à l'angélique dou» ceur de Phedora, fut tout à la fois noble et » fier comme tout ce qui vient de l'honneur, » tendre et dévoué comme tout ce qui vient de » l'amour. »

La famille habite, sur le bord d'un lac, une cabane, où il lui est défendu de recevoir personne, dont il est défendu à tout le monde d'approcher.

Là, Springer disoit : « Ces vertus qui devroient

» faire ma joie font mon désespoir, quand je » pense qu'à cause de moi elles demeureront en- » sevelies dans ce désert; qu'à cause de moi mon » Elisabeth ne sera point connue, ne sera point » aimée. » La jeune fille l'interrompt vivement par ces mots : « *O mon père! me voici entre ma* » *mère et toi, et tu dis que je ne serai point* » *aimée!* »

Peut-être le père se reproche-t-il trop d'avoir causé les malheurs de sa femme et de sa fille. Quelque infortune qui puisse en être la suite pour soi, pour les siens, on ne se repent point d'avoir aimé sa patrie, d'avoir combattu pour elle.

Springer a deviné le projet héroïque de sa fille, qui le presse de lui apprendre son véritable nom, sa patrie, ses malheurs. — « Mes malheurs! je » n'en ai plus; ma patrie, où je vis près de toi; » mon nom, l'heureux père d'Elisabeth. » — » O mon enfant! » s'écrie Phedora, « je pourrai » donc t'aimer davantage, tu viens de consoler » ton père. »

En combattant un ours il court un grand danger. Le fils de M. de Smoloff, gouverneur de Tobolsk, lui sauve la vie. Quoiqu'elles ne l'aient jamais vu, Elisabeth et Phedora ont pour ce jeune homme la reconnoissance exaltée que mérite un si grand service.

Un soir Springer rentre plus tard que de coutume. Les deux femmes s'alarment; la mère gémit à la porte de sa maison, la fille court le chercher dans la *Steppe* et dans les bois. Elle y rencontre un homme qu'elle prend d'abord pour

lui, mais qui est Smoloff. Elle demande s'il a vu son père, l'*exilé de la cabane du lac.* A peine a-t-il répondu qu'il le quitte depuis peu de temps, et qu'il doit être de retour chez lui, qu'Elisabeth part comme un trait pour le rejoindre. Smoloff la suit, et la trouve dans les bras de ses parens.

La nuit et la route sont périlleuses. Les loups sont en grand nombre ; Springer veut reconduire son bienfaiteur. Phedora s'y oppose ; on lui donne asyle jusqu'au lendemain. En les quittant, il les prie de lui dire s'ils n'auroient pas quelque chose à obtenir du gouverneur ; la pieuse Phedora désire qu'on lui permette d'aller le dimanche à l'église dans le bourg le plus voisin. Springer ne veut rien. Elisabeth demande : « Ne reviendrez-» vous pas nous voir? »

Elle a déjà jugé que, puisqu'il est si bon, il pourra lui donner au moins les instructions nécessaires à son voyage.

Il revient en effet apporter à Phedora et à Elisabeth la permission d'assister au service divin. Mais il n'a la liberté de retourner à leur cabane que cette seule fois.

« Cette visite devoit être la dernière. Le jeune » homme l'avoit juré à son père. Il étoit cruel-» lement affligé de tant de rigueurs. Mais en s'a-» vançant vers la demeure d'Elisabeth, insensi-» blement sa tristesse se changeoit en joie ; et » il sentoit moins le chagrin qu'il auroit à s'en » éloigner, que le charme qu'il alloit goûter à la » revoir. Dans la première jeunesse, dans la pre-» mière passion, la jouissance du bonheur pré-

» sent a quelque chose de si vif, de si complet, » qu'elle fait oublier toute autre pensée. On est » alors trop occupé d'être heureux pour songer » si on le sera toujours; et la félicité remplit si » bien tout le cœur, que la crainte de la perdre » n'y peut trouver place. »

Elisabeth n'est point à la maison; elle exerce ses forces dans le désert pour se préparer à son voyage.

Smoloff pâlit, rougit; il ne peut s'empêcher de parler d'elle à tout moment. « Son trouble ré- » vèle aux exilés une partie de son secret. Peut- » être en devient-il plus cher à Phedora. Cet » amour, dont sa fille étoit l'objet, flattoit vive- » ment son orgueil, et ce n'est pas un foible » orgueil que celui d'une mère. »

Une tempête effroyable s'élève. Springer et Smoloff vont à la recherche d'Elisabeth. Ils dirigent leurs pas vers un village ruiné dont il ne reste que le cimetière et une petite chapelle de bois, terme ordinaire de ses courses; elle s'y étoit réfugiée et endormie pendant l'orage, après avoir prié Dieu pour le succès de la grande entreprise dont elle est sans cesse occupée.

Elle se réveille et voit son père : *Vous veilliez donc sur moi?* Elle se lève et aperçoit Smoloff. « Ah! dit-elle, tous mes protecteurs veilloient » sur moi : Dieu, mon père et vous! » Ils la ramènent malgré l'ouragan qui dure encore, et dont elle se plaît à montrer à son père qu'elle sait braver la fureur.

On revoit Smoloff à l'église. Il reconduit les

deux exilées jusqu'à la distance où il lui est permis d'approcher de leur maison ; et il demande timidement à Elisabeth si elle ne vient pas quelquefois se promener sur le bord du lac. Elle lui donne rendez-vous dans la chapelle déserte du village abandonné.

Smoloff alors croit être aimé : il ne l'est pas encore ; elle ne voit encore en lui qu'un protecteur qui a sauvé Springer, qui a consolé Phedora, qui pourra l'aider à les retirer de leur exil. « Elle l'aimeroit peut-être si le cœur humain étoit assez vaste pour contenir à la fois » deux passions. »

Dans cette chapelle, où il a espéré un plus doux entretien, elle ne lui parle que du dessein d'aller à Pétersbourg supplier l'empereur de terminer les malheurs de ses parens. Elle ne lui demande à lui-même que les instructions nécessaires pour sa route.

Smoloff contient l'expression de sa tendresse ; son respect et son amour augmentent. Il promet les instructions désirées. Mais au bout de deux jours il disparoît, et l'on est deux mois sans avoir de ses nouvelles.

Elisabeth en est affligée, non point découragée.—Au moment où elle vient d'avouer à son père la résolution qu'elle a formée, et où il va lui confier son véritable nom, son rang, ses infortunes, on annonce M. de Smoloff.

Ce n'étoit point le fils comme tous les cœurs l'avoient cru. C'est M. de Smoloff le père, gouverneur de Tobolsk. Il renvoie sa suite : il con-

sole les exilés. Il sait tout. Son fils, en partant pour l'armée de Livonie, par ordre de l'empereur, et sans pouvoir se permettre aucun délai, lui a fait part du projet d'Elisabeth, lui a dit à quel point il la révère et l'adore, lui a remis une lettre pour elle.

Le gouverneur, en recommandant le plus profond secret, dont la violation le perdroit lui-même, approuvant l'amour de son fils, admirant le courage de la jeune personne, lève, en faveur des missionnaires qui viendroient de la Chine, la défense faite à Springer de recevoir personne dans sa chaumière.

Quelques jours après un vieux missionnaire se présente. Il écoute Elisabeth; il promet de lui servir de guide. Il a reçu de M. le gouverneur des instructions et une bourse suffisamment remplie.

Springer ne peut pas douter de ce qui va se passer. Phedora, qui n'y consent point, le craint et s'efforce d'en éloigner l'idée.

Tous les détails relatifs à cette séparation sont vrais comme la nature, beaux comme la belle nature.

Elisabeth part dans la nuit avec le saint vieillard. Voulant donner un dernier regard à la maison paternelle, et invoquer de nouveau pour ses parens les bénédictions du ciel, elle se retourne et voit son père derrière elle : « O mon père! » vous ici! pourquoi, mon père, pourquoi ve» nir ici? — Pour te revoir, t'embrasser, te » bénir encore une fois; pour te dire : *Mon Eli-*
» *sabeth*,

» *sabeth, si durant les jours de ton enfance j'en* » *ai passé un sans te montrer ma tendresse, si* » *une seule fois j'ai fait couler tes larmes, si une* » *parole, un regard sévère ont affligé ton cœur,* » *avant de t'éloigner, pardonnes, pardonnes à* » *ton vieux père, afin que, s'il n'est plus des-* » *tiné au bonheur de te voir, il puisse mourir* » *en paix.* »

Les commencemens du voyage sont assez heureux. Les soins du digne missionnaire et l'argent dont il est porteur lèvent bien des difficultés. Mais aux deux tiers de la route il tombe malade, et meurt dans une auberge. L'hôte prend la bourse du moine, lui fait des obsèques magnifiques, et remet à la jeune fille trois roubles, comme le seul reste de ce qui avoit appartenu à son protecteur.

Ici commencent pour *Elisabeth Potocka* les grands embarras que la véritable Elisabeth a eu à vaincre.

A *Kasan* elle trouve le Volga presque entièrement couvert de glaces. Les bateliers ne veulent point hasarder le passage. Ils disent qu'il ne sera possible que dans quinze jours. « *Je vous en prie,* » *au nom de Dieu,* leur répond Elisabeth, *aidez-* » *moi à traverser le fleuve. — Je viens de par* » *delà Tobolsk; je vais à Pétersbourg demander* » *à l'empereur la grâce de mon père exilé en* » *Sibérie; et j'ai si peu d'argent, que si je de-* » *meurois quinze jours à Kasan, il ne me reste-* » *roit plus rien pour continuer ma route.* » Ces paroles touchèrent un des bateliers; il prit Eli-

sabeth par la main : « *Venez*, lui dit-il, *vous êtes* » *une bonne fille, craignant Dieu, aimant votre* » *père : le ciel vous protegera.* »

Il passe, partie dans son bateau, partie en la portant de glaçon en glaçon. Elle veut le payer : il refuse, et lui donne au contraire une petite pièce de monnoie qu'elle reçoit et garde pour faire voir à sa mère qu'elle n'a pas été sans appui.

Elle rencontre un exilé qui se désole de n'avoir pas un rouble pour faire parvenir une lettre à sa fille ; et elle lui donne son dernier rouble.

Elle trouve des brigands qu'étonne sa formule : » Je viens de par delà Tobolsk ; je vais à Pé- » tersbourg demander la grâce de mon père, » et qui, ne lui trouvant que le petit copek du batelier Kisoloff, la laissent aller en lui témoignant une sorte de respect.

Elle arrive à Moscou la veille du couronnement. On ne veut l'y recevoir nulle part. Elle y mendie en vain. Plus délaissée, plus seule dans une grande ville que dans les déserts, elle souffre la nuit, de la faim, et du froid. La garde l'arrête. Ses larmes, et ce qu'elle dit pour sa défense, attirent un groupe du peuple que les préparatifs de la fête font courir les rues. Un pauvre aubergiste prend pitié d'elle, la réclame, la mène à sa femme, et le lendemain la conduit à l'église métropolitaine où, lorsque Alexandre a prêté serment de rendre son peuple heureux, elle perce la foule en criant : *Grâce! grâce!* L'empereur envoie un officier savoir la cause de ce

bruit. Cet officier est justement le jeune Smoloff qui la présente au monarque, et la grâce est accordée. On devine le reste.

Il est facile de voir que la passion de Smoloff, placée sur le second plan de cette histoire, le retour ignoré d'elle-même que lui accorde Elisabeth, la haute naissance de celle-ci qu'on dit descendre par son père des rois de Pologne, par sa mère des princes de Sibérie, et les grandes richesses dont elle va rentrer en possession, ont été des tributs payés par l'estimable auteur à la foiblesse, aux habitudes des lecteurs et des lectrices ordinaires de romans, qui n'y cherchent guère que des amours entre d'illustres personnages. Mme. Cottin s'en excuse avec raison. Ces mœurs de convention affoiblissent la gloire de l'héroïne. Mais sans elles le roman eût été bien difficile à faire, et n'auroit peut-être pas été lu par vingt personnes. Il le sera par vingt mille ; et l'on doit pardonner des défauts qui ont mis à la portée du vulgaire tant de tableaux touchans de la piété filiale et de l'amour maternel, propres à ranimer tant de vertus domestiques.

P. N.

LITTÉRATURE SACRÉE.

Notice littéraire et historique sur le Livre de Job.

De tous les monumens littéraires de l'antiquité qui nous sont parvenus à travers les révolutions des siècles et les ravages du temps, le Livre de Job est incontestablement celui qui remonte à l'antiquité la plus reculée. Cette opinion possède en sa faveur un degré de probabilité qu'on ne peut, selon les règles générales qui déterminent nos jugemens, s'empêcher de regarder comme équivalant à une certitude morale à toute épreuve. Les recherches faites à ce sujet par un grand nombre d'hommes dont l'érudition est célèbre, tendent toutes à prouver que cet ouvrage fut écrit environ 2400 ans après l'époque que, suivant la tradition presque universellement reçue, nous regardons comme celle de la création du monde. On ne peut y lire une page sans se sentir pénétré de cette vénération qu'inspire toujours le souvenir des siècles écoulés depuis long-temps; on y retrouve à chaque ligne les vestiges de la simplicité primitive et patriarchale de ces temps de l'enfance de la nature, où chaque famille étoit un état, dont le père étoit souverain; où les richesses ne consistoient encore qu'en troupeaux et en champs; où celui dont les prés s'étendoient au loin, dont les brebis couvroient le

pays, et dont les largesses se répandoient sur les malheureux qui l'entouroient, étoit le prince et le chef de la terre qu'il habitoit. La haute antiquité auquel il remonte, suffiroit donc pour rendre la lecture et l'étude de ce livre intéressante et utile; mais outre cet avantage précieux, il fournit aux savans de tous les genres une mine inépuisable d'observations et de découvertes sur les mœurs des arabes, et en général des peuples Nomades de l'Orient; sur le degré qu'avoient atteint les connoissances humaines, à l'époque où le Livre de Job fut écrit, principalement la physique, la géographie et l'astronomie; sur le génie de la langue hébraïque, de quelques autres langues orientales, les liaisons qu'elles ont ensemble; enfin sur un grand nombre de questions d'histoire naturelle et d'antiquité, qui, depuis longtemps, font l'objet des plus savantes recherches, et dont là seulement on pourroit trouver la solution. Mais bien plus encore que le savant et l'antiquaire, celui qui aime la poésie et l'éloquence peut, dans cet excellent ouvrage, trouver de quoi contenter son imagination toujours éprise des belles descriptions de la nature et son âme toujours avide d'admirer; tout ce que la passion triste, sombre et déchirante, l'horreur et l'effroi, l'indignation, le dépit, le délire de la douleur peuvent fournir d'images fortes et lugubres, s'y trouve épuisé pour ainsi dire; jamais l'athée au désespoir ne s'exprima avec autant de force et d'énergie; jamais aussi les beautés sublimes de la création, la puissance et la bonté divine

qui se répandent sur l'univers ne furent proclamées avec plus de pompe et de grandeur. Dans aucun autre ouvrage on ne pourroit citer une description des plus belles parties de la nature comparable à celle que l'auteur du Livre de Job suppose dans la bouche de Jehovah, se découvrant au milieu d'une nuée éclatante, et reprochant à la créature insensée, qui ose douter de sa bonté ou même de son existence, sa témérité et son ingratitude. Toutes les images poétiques de ce Livre sont fortes, hardies, et surtout puisées dans la nature. La raison en est simple; il fut écrit dans un temps où les hommes, pour ainsi dire, sortoient de ses mains : alors ils étoient encore vivement frappés de ses beautés; elles agissoient fortement sur eux. Si nous ouvrons l'histoire, nous remarquons en effet que si toutes les connoissances humaines, tous les arts qui demandent, pour se perfectionner, les leçons de l'expérience et du temps, ont fait d'immenses progrès en traversant les siècles de la civilisation, la poésie, enfant de l'imagination et de la nature, ne s'est jamais élevée aussi haut qu'elle le fit dans les temps qui suivirent immédiatement les premiers jours de sa gloire; le génie, pour produire ses chefs-d'œuvres, semble n'avoir besoin que de l'impulsion puissante qu'il reçoit de la nature : sur les bords du temps, et seul au milieu de la création, il l'eût peut-être chantée dans toute sa grandeur; il crée ses richesses plutôt qu'il ne les trouve; il voit et sent tout plutôt que d'apprendre quel-

que chose; enfin jamais aucun homme n'en communiqua une étincelle à son semblable. Le goût, au contraire, qu'on oppose si souvent au génie, plus craintif et plus timide, aime à marcher où d'autres ont marché avant lui, à se servir de secours et de modèles. Les grands maîtres dans l'art de penser, de sentir et d'écrire, semblent avoir pour lui consacré le fruit de leurs veilles, et c'est par la réunion et la comparaison de ce qu'ils ont produit, qu'il se forme une règle générale dont il cherche à ne jamais s'écarter. C'est le génie qui semble être l'apanage des Anciens; c'est lui qui enfanta la poésie; et plus on remonte vers son origine, plus on la trouve dans tout son éclat et toute sa grandeur. L'homme placé, en naissant, sur le globe, dut être vivement frappé de la sublimité de la création; étonné de n'en jamais être abandonné, l'ordre constant qu'elle continua d'observer envers lui devoit le remplir d'admiration. Il concevoit des idées plus grandes par la vue même de sa foiblesse et par la comparaison qu'il en faisoit avec la grandeur de la nature; et c'est dans ces premiers âges du monde que la poésie devoit surtout respirer l'enthousiasme et être animée par l'imagination. La poésie des Hébreux, la plus ancienne parmi toutes celles que nous connoissons, l'emporte aussi à mon avis sur toutes les autres pour la force des idées, la grandeur des images, l'énergie des sentimens; il faut sans doute, pour en apprécier les beautés, une connoissance approfondie de la langue hébraïque, laquelle devenue universel-

lement rare, l'est surtout parmi les littérateurs et même les savans français. Cette partie de la littérature ancienne a été presque totalement négligée parmi nous. En exceptant quelques imitations en vers des cantiques Saints, par Racine, Rousseau et Pompignan, nous ne pouvons citer un seul homme de lettres qui ait traduit, avec une apparence de succès, les endroits poétiques et les morceaux oratoires de la Bible; car dans les traductions informes et rampantes qu'on nous en a données, à peine peut-on reconnoître, à travers un style plat et des explications fausses, quelques faibles lueurs du feu dont brille l'original. Cela vient sans doute de ce que l'on a tour à tour regardé la Bible parmi nous comme dépôt d'une révélation divine, ou comme un objet d'animosité ou même de dérision, et presque jamais comme un chef-d'œuvre immortel de poésie, d'éloquence et de sagesse. Chez nos voisins, au contraire, l'étude de la langue et de la poésie des Hébreux suit toujours immédiatement celle des Latins et des Grecs; on y admire également, dans leurs langues originales, l'impétuosité de la lyre de Pindare et la grandeur des images de David; les vers harmonieux d'Anacréon et les doux accords d'Asaph; la sensible Sapho et l'altière Débora; le tendre Sophocle; le terrible Euripide et l'imagination brûlante d'Isaïe; la sagesse et l'esprit de Salomon et les passions sombres de Jérémie et de Job. En Angleterre et en Allemagne, les hommes de lettres les plus distingués

se sont occupés à traduire ou à imiter les poésies sacrées. Le célèbre Herder, dans un ouvrage intitulé : *Sur le génie de la langue hébraïque*, en développe une profonde connoissance et démontre, en poëte et en philosophe, les beautés sublimes dont elle étincelle. Abbt, dont les lettres et les sciences ont déploré la mort prématurée, a laissé une traduction pleine de feu et de verve des prophéties d'Isaïe, et des notes remplies d'érudition sur le même Livre. Voss, un des plus grands poëtes dont s'honore l'Allemagne, et qui vient de l'enrichir d'une traduction en vers d'Homère et de Virgile, a fondé les premiers titres de sa gloire sur une autre traduction, en vers aussi, des psaumes de David, dans laquelle il lutte avec avantage contre celle qu'en a laissé Mendelssohn, l'immortel auteur du Phédon allemand. Mais l'ouvrage qui est l'objet de cette notice a toujours eu les premiers droits aux travaux et aux recherches des savans et des hommes de lettres ; il leur offre d'abord l'avantage de n'avoir aucune liaison avec la tradition de la religion révélée, et d'être comme exclusivement du ressort de la poésie. Parmi les traductions nombreuses qu'on en a, s'il en est peu qui approchent de la sublimité de style qui règne dans l'original, on a été plus heureux dans les recherches qui ont été faites sur le but que ce livre devoit remplir, le temps dans lequel il fut écrit, l'auteur qui le composa. Mais avant de donner, sur ces différentes questions, l'opinion à laquelle je me suis moi-même arrêté, je vais exposer le plan

de l'ouvrage, tracer le caractère des personnages principaux, et enfin pour donner une idée, quoique bien foible, de cette sublimité de style que je trouve dans l'original, je donnerai la traduction ou plutôt l'imitation des chapitres les plus poétiques. Beaucoup de personnes se refusent encore à regarder le Livre de Job comme une allégorie entièrement de l'invention de l'auteur, et pensent que le héros principal du poëme a en effet existé ; qu'on n'a ajouté à la réalité des événemens, que l'intervention physique de la Divinité, celle de Satan, et la poésie des discours de Job et de ses amis, qui en effet seroient venus des différens coins de l'Arabie pour le plaindre et le consoler. Mais le plan de l'ouvrage est si grand et en même temps si simple, les caractères en sont si heureusement inventés, il résulte du tout une morale si touchante et si vraie, qu'il est impossible de ne pas y reconnoître le seul fruit de l'imagination du génie.

L'auteur a créé pour personnage principal un prince arabe qu'il suppose être comblé de tout le bonheur qui peut être le lot d'un mortel. Des fils vertueux, des filles chastes et remplies de charmes lui faisoient savourer à longs traits le bonheur de la paternité. Ses champs s'étendoient dans l'Arabie, dont les prés étoient couverts de ses troupeaux ; il étoit le père des malheureux. Le voyageur, après avoir parcouru des déserts brûlants, venoit se désaltérer du lait de ses brebis, dont la toison couvroit celui que la misère avoit dépouillé de ses vêtemens. La vertu étoit

son idole; son cœur en étoit le temple. Il n'adoroit que le vrai Dieu, le servoit de toute son âme : l'infortune devoit être la récompense de sa droiture, et son bonheur alloit disparoître comme l'ombre fugitive. L'être mystérieux que l'antique croyance des peuples nous peint comme l'ennemi du genre humain, après avoir parcouru la terre, vient de nouveau se présenter devant le trône de Dieu. » As-tu remarqué, dit l'Éternel, mon serviteur Job? comme il est inébranlable dans le chemin de la vertu; avec quel soin il évite les sentiers du vice! L'ennemi du genre humain répond, une prospérité sans exemple a été répandue sur les jours de ce fortuné mortel; est-il étonnant qu'il suive tes lois : mais ôte un instant de dessus lui ta main protectrice, ce cœur aujourd'hui le temple de la vertu deviendra celui de la rébellion et du crime. Et l'Éternel répondit : Je livre entre tes mains son bien et sa fortune; que sa piété soit mise à l'épreuve.

Et un jour que les enfans de Job, pour entretenir la douce concorde qui régnoit entre eux, s'étoient réunis dans un festin, et qu'ils s'abandonnoient à la joie et aux plaisirs, Job, selon l'usage que depuis long-temps il avoit contracté, offrit un sacrifice d'expiation, pour les fautes qu'à son insu, peut-être, ses enfans avoient pu commettre; pendant ce temps des ravisseurs vinrent enlever les troupeaux de Job, le feu du ciel consuma ses chameaux et les pasteurs qui les gardoient, un violent

orage saisit par les quatre coins la maison dans laquelle ses enfans étoient réunis, la renversa de fond en comble et les écrasa sous ses ruines. Voilà, par un arrêt de la providence, cet homme, d'abord au comble du bonheur, dépouillé de ses richesses, de ses enfans.... Il avoit appris, comme avec indifférence, la perte de ses biens; mais lorsque le troisième messager du malheur vint annoncer à ce père infortuné la mort funeste d'enfans qu'il chérissoit, il déchira ses vêtemens et répandit des cendres sur son front, se roula dans la poussière; mais toujours ferme dans le chemin de la piété et de la foi, il proféra ces paroles qui sont encore la devise de la résignation : « Nud je suis sorti du sein » de ma mère, nud je retournerai; l'Eternel le » donna, l'Eternel le reprit; qu'il soit toujours » béni le nom de l'Eternel. » Mon serviteur Job est toujours le plus juste des hommes, dit Jehovah à Satan, qui vint de nouveau devant son trône, tu me l'as fait injustement accabler de malheurs. Si ton bras s'appesantissoit sur lui-même, il changeroit de conduite, dit alors l'ennemi des hommes, qui aussitôt obtint le droit de mettre, par des fléaux personnels, la piété de Job à de nouvelles épreuves. Satan l'accabla de maux, il ne put supporter, sans murmure, son funeste sort; il osa enfin accuser cette providence qu'il avoit révérée toute sa vie, et qui l'abreuvoit d'amertume; et c'est ici que commence la partie poétique de l'ouvrage.

CHAPITRE 3.

» Job enfin rompit le silence; il maudit le
» jour qui lui donna la lumière. Périsse, s'écria-
» t-il, le jour qui me vit naître, la nuit où
» retentit l'arrêt de mon existence! Ténèbres,
» couvrez-la de vos horreurs! que du haut de
» son séjour le Tout-puissant ne jette sur elle
» aucun regard favorable, qu'aucun rayon de
» lumière ne lui parvienne! Puissent les noires
» ténèbres, les pâles ombres de la mort la ré-
» clamer dans leurs seins, un épais nuage s'ap-
» pesantir sur elle, et les vapeurs pestilentielles
» du jour la remplir de leur effroi! ... Oui, que
» l'obscurité s'en empare toute entière; parmi
» les jours de l'année, parmi les mois s'écoulant
» dans le fleuve du temps, que son nom à ja-
» mais disparoisse. Dans cette nuit d'affreuse
» stérilité, aucun cri d'allégresse ne doit se faire
» entendre.....O vous qui savez rendre les
» temps sinistres, vous toujours prêts à susciter
» du fond des flots le terrible Léviatan, acca-
» blez-la cette nuit de vos malédictions toutes
» entières, ou plutôt perdez votre clarté, astre
» resplendissant de son aurore! Qu'elle espère
» de revoir la lumière..... vainement.... et
» que l'œil éclatant du matin jamais ne brille
» pour elle; car elle ne ferma pas le sein qui
» me donna l'existence, elle ne cacha pas devant
» mes yeux cet affreux séjour de misère. Mal-
» heureux! en recevant le souffle que n'ai-je

» aussitôt cessé de vivre! que n'expirai-je après
» les premières carresses de celle qui me donna
» le jour! Falloit-il qu'ils vinssent au-devant de
» moi, ce sein, ces genoux maternels qui m'ont
» élevé et nourri? Hélas! tranquille et en repos,
» la paix seroit avec moi....Je dormirois en-
» core dans le vaste néant, à côté de ces rois,
» de ces juges suprêmes de la terre, qui ont
» élevé des ruines pour monumens de leur
» grandeur, de ces princes avides d'or, rem-
» plissant de richesses leurs palais.... Ou sem-
» blable à l'avorton chétif, privé de la lumière
» avant d'en être frappé, je n'aurois jamais
» vécu. Là, dans ce sombre royaume, cesse
» la fureur des méchans et les efforts infatiga-
» bles de l'ambition: tous les captifs enchaî-
» nés y trouvent le repos.... sous ces voûtes
» éternelles, la voix effrayante de l'oppresseur
» jamais n'a retenti. Les foibles et les puissans
» s'y trouvent ensemble. C'est là seulement que
» les fers tombent devant le tyran des mains
« de son esclave. Et pourquoi accabler l'infor-
» tuné des funestes dons de la lumière; du
» fardeau de la vie, celui dont l'âme ne se
» rassasie que d'amertume, dont la mort, la
» mort seule est l'espoir, l'inutile espoir, qui
» plutôt que les trésors les plus précieux, la
» creuseroit du fond des abîmes, et dont le cœur
» à l'aspect seul des tombeaux peut encore
» tressaillir de joie? Pourquoi la donner cette
» vie malheureuse à l'homme destiné à errer
» toujours dans un chemin ténébreux dont l'E-

» ternel lui-même ferma l'issue, et qu'il hérissa
» de ronces ? Des gémissemens sont devenus
» mon unique nourriture ; comme les flots des
» torrens qui se précipitent, mes soupirs, les
» cris de mon désespoir ne cessent de se faire
» entendre ; à peine une terreur s'est-elle em-
» parée de moi, que le malheur est devant mes
» yeux; mon âme n'a pas conçu une crainte,
» que ce que je redoutois ne me saisisse. Re-
» pos, paix, bonheur, je les ai perdus ; rage et
» désespoir me restent.

Mais les amis de Job ayant appris le funeste sort qui soudain était venu fondre sur lui, arrivent des différens coins de l'Arabie pour le plaindre et le consoler. Ils s'assirent avec lui sur la cendre, et comme lui vaincus par la douleur, restèrent trois jours et trois nuits sans proférer une parole ; mais lorsqu'ils virent que Job maudissoit le jour qui l'avoit vu naître, qu'il reprochoit à la providence de ne l'avoir tiré du néant que pour l'accabler de malheurs, ils rompent le silence, lui reprochent sa lâcheté et sa foiblesse, lui rappellent son ancienne piété, lui parlent de la sagesse de Dieu qui souvent d'un bras frappe, pour guérir et donner de l'autre, dont les récompenses et les châtimens sont peut-être cachés dans un autre monde, qui souvent n'accable le juste que pour mettre sa piété au jour, ne fait durer la prospérité du méchant que pour rendre sa chûte plus éclatante. Les discours que l'auteur met dans la bouche de ces personnages secondaires, offrent aussi des descriptions et

des peintures poétiques. Plusieurs de ces chapitres pourroient être traduits comme faisant partie des plus beaux morceaux de l'ouvrage ; mais les bornes de cette notice me forcent d'être difficile dans le choix des morceaux. Les consolations des amis de Job ne mettent pas fin à ses plaintes. En comparant la vertu et l'équité qui dirigèrent sa conduite avec la cruauté de son destin, il s'écrie que la vue bornée des chétifs mortels est aussi celle de Dieu, que ses années coulent comme celles de l'homme, que l'injustice est dans son cœur, la vengeance sa passion.

CHAPITRE 9.

« Je le sais trop hélas que la vérité est dans » votre bouche. Un foible mortel en effet com- » ment se justifieroit-il devant Dieu ; devant ce » juge redoutable qu'oseroit-il répondre ? Devant » Dieu dont la sagesse est infinie, dont la force » est irrésistible ! Tantôt il transporte insensible- » ment et fait vieillir les plus hautes montagnes. » Tantôt par le souffle de ses narines il les anéan- » tit en un clin-d'œil ; ses mains ont touché la » terre . . . elle s'ébranle sous ses fondemens, et » ses colonnes chancellent. A peine sa voix s'est- » elle fait entendre au soleil qu'il cesse d'éclai- » rer : souvent il imprime son sceau sur les » étoiles du firmament ; son bras seul étendit » dans l'espace l'immense rideau des cieux ; » sous ses pieds il presse les montagnes liquides

» des

» des vastes mers ; les constellations de l'orion ,
» celles du midi et de l'ouest sont l'ouvrage de
» ses mains ; foible créature, il passeroit devant
» moi, je ne l'aurois pas aperçu, et déjà je ne
» serois plus..... Les arrêts de sa colère sont
» irrévocables, les soutiens des vaines idoles
» écrasées sous sa puissance. Et j'oserois ré-
» pondre à ses arrêts, pour me justifier, pa-
» roître devant lui ! En vain la droiture seroit
» avec moi, il ne me répondroit pas ; quand
» il écouteroit un instant les gémissemens de
» ma douleur, je ne pourrois croire que ma
» voix soit parvenue à ses oreilles. Ne m'a-t-il
» pas écrasé comme un ver dans l'orage suscité
» contre moi ? Ne m'a-t-il pas accablé sans crime
» d'innombrables blessures ? Il ne souffre pas
» que mon âme un instant respire, et ne cesse
» de m'abreuver d'amertume tous les jours. Si
» la puissance doit décider, c'en est fait de ma
» cause.... Si la justice doit être l'arbitre, qui
» osera s'élever contre lui ?... La piété cepen-
» dant étoit dans mon cœur ; indifférent à moi-
» même, je méprisai la vie.... Non, non, il ne
» reste plus qu'à m'écrier : Il extermine à la
» fois et le juste et l'impie. Quand soudain la
» verge de la mort frappe partout, il sourit en-
» core à l'oppression de la vertu. Souvent entre
» les mains des tyrans la terre entière est livrée,
» et la corruption couvre les yeux des instru-
» mens de la justice.... N'est-ce pas alors lui
» qui le voulut ainsi ? Hélas ! plus légers que les

» coursiers du désert, mes jours ne se sont-ils
» pas enfuis sans à peine avoir vu le bonheur....
» Ils ont fui comme les vaisseaux sur les flots
» du Tigre, ou comme l'aigle plane sur sa
» proie et bientôt disparoît. Quelquefois je
» me dis, oublions les malheurs qui m'acca-
» blent; reprends, ô mon âme, du courage, et
» mes souffrances aussitôt me saisissent de nou-
» velles terreurs. A tant d'inimitiés je ne pour-
» rois échapper : je dois être criminel, tu le
» veux..... Et pourquoi d'inutiles efforts?...
» En vain j'aurois rendu la pureté de mon
» cœur, de mes mains resplendissante comme
» la neige, tu me plongerois dans de nou-
» veaux abîmes, jusqu'à ce que les vêtemens qui
» me couvrent soient pour moi saisis d'horreur.
» Est-ce donc à un être qui me ressemble, à un
» homme, que je dois ici répondre? Quel sera
» le juge entre nous? qui osera donc venir sou-
» tenir l'équité, employer son bras pour en
» remplir les lois? Ah, qu'il ôte seulement de
» dessus moi le sceptre de sa tyrannie; que par
» son effroi il cesse de m'inspirer les angoisses
» de la mort : je répondrai alors, je n'aurai plus
» de crainte, la droiture seroit avec moi.

Le chapitre 21 offre une peinture de la fatalité qui, selon Job, égaré par le désespoir, domine dans le monde, de l'oppression des justes, du bonheur éclatant et durable dont partout jouissent les pervers.

CHAPITRE 21.

« O mes amis, écoutez les paroles qui vont » sortir de ma bouche, et du moins par là sou- » lagez ma douleur. Ecoutez-les, attentifs; que » vos ironies m'accablent quand j'aurai repris » le silence; ce n'est pas contre les mortels » que mes plaintes se répandent : sur moi tour- » nez vos regards et frémissez. — D'horribles » convulsions, les terreurs de la mort me sai- » sissent, quand je jette les yeux sur cette val- » lée de misère. Pourquoi, me dis-je alors, » est-elle donc si brillante la vie hideuse des per- » vers! Comme leur force est puissante, comme » leurs biens sont innombrables! Déjà devant leurs » yeux leurs descendans les entourent; une « nombreuse postérité les quitte pour se répan- « dre sur la terre : la terreur de la mort est » loin de la demeure des perfides; ce n'est pas » sur leurs têtes que frappe le sceptre sanglant » de l'Eternel. . . . Non, leurs troupeaux prépa- » rent de riches toisons, et jamais ne les trom- » pent : leurs fruits se multiplient, et jamais ils » n'avortent : nombreux comme des essaims » d'abeilles, leurs adolescens vont couvrir l'a- » syle du juste. — Animés par la joie, leurs » enfans bondissent et tressaillent; le son des » lyres et des timbales les transporte. A la voix » des harpes qui résonnent, ils poussent des » cris d'allégresse. Dans un bonheur sans trou- » ble, ils coulent légèrement leurs jours, et

» dans un seul instant.... l'abîme s'ouvre....
» les engloutit. Loin de nous les chemins de
» l'Eternel, s'écrient-ils dans leur ivresse, nous
» ne cherchons pas à les savoir; qu'est-il, cet
» être que nous devons servir, et de suivre ses
» lois quel peut être l'avantage? Ce bonheur,
» sans doute, de leurs mains peut échapper....
» Je les abhorre toujours les conseils heureux
» des méchans; mais quand s'éteindra-t-elle
» donc enfin la lumière éclatante de ces pervers?
» quand viendra le jour de leur malheur!...
» Quand l'Eternel partagera-t-il entre eux les
» fléaux de son courroux! quand seront-ils
» comme la paille légère devant l'ouragan ter-
» rible, comme la poussière enlevée par l'orage
» qui gronde dans les airs? Mais l'Eternel, direz-
» vous, réserve à leurs descendans le malheur
» qu'ils méritoient! Que ne le leur envoie-t-il
» plutôt? ils le sauroient du moins. De leur
» propre chûte, leurs yeux seroient frappés; ils
» boiroient dans la coupe empoisonnée de la
» vengeance céleste.

» Celui-là meurt dans la fleur d'un bonheur
» sans trouble, au milieu d'une profonde paix;
» il semble s'endormir; des ruisseaux de miel
» couloient autour de lui, un suc nourricier
» répandoit dans son corps la force et la vi-
» gueur, et cet autre.... expire dévorant jus-
» qu'à la fin l'amertume de son âme, sans avoir
» goûté la joie. — Ensemble ils sont étendus
» sur la poussière, et l'insecte également les
» couvre et les dévore.... »

Une méditation poétique sur la source de la sagesse, des idées sur l'immortalité de l'âme, répandent sur les autres chapitres le même intérêt. Pour dénouement de l'action, l'Eternel se découvre au milieu d'un orage ; il va annoncer à l'insensé qu'il le méconnoît, qu'il domine par-de-là les monts et les siècles, que sa bonté s'étend sur l'homme, créé à son image, sur les lions rugissant dans le désert et sur les corbeaux errant dans le creux des montagnes.

CHAPITRES 38, 39.

« Du milieu d'un orage violent, envoyé dans » le tourbillon du désert, Jehovah répondit à » Job : Quel insensé veut obscurcir les arrêts de » la sagesse immortelle ? Maintenant, comme un » guerrier lève-toi et ceins tes reins : je veux » t'interroger et tu dois me répondre. Où étois- » tu quand ma main posa les fondemens de la » terre ? Si la sagesse est avec toi, fais-le moi » connoître. Sais-tu quel fut celui qui en ré- » gla les bornes, qui fit tomber sur elle la ligne » destinée à en fixer l'étendue ? quels sont les » fondemens de ces innombrables colonnes, et » sa pierre angulaire sur quoi repose-t-elle ? Le » jour où les astres innombrables se levant avec » l'aurore entonnèrent leur concert, quand des » millions d'anges firent retentir de leurs can- » tiques les plaines de l'éternité, j'enfermai » dans un cercle l'océan prêt à s'élancer avec » furie de son lit humide et large ; je lui donnai

» les nuages pour vêtemens, les brouillards de
» la mer pour le couvrir : à mes lois éternelles
» je l'assujétis ; dès lors, de portes de fer,
» d'indestructibles verroux je lui fis une cein-
» ture. Jusqu'ici, lui dis-je, tu oseras parve-
» nir ; ici tu t'arrêteras ; c'est ici que tes flots
» orgueilleux viendront expirer. A l'aurore ma-
» tinale ordonnas-tu jamais de luire sur la terre,
» et des rayons du ciel quel est la retraite ?
» Est-ce toi, peut-être, qui d'un bras nerveux
» pourroit saisir les coins de la terre, en se-
» couer avec force les pervers qui la souillent,
» priver les méchans de la lumière, et briser
» le bras oppresseur du plus fort ? Les secrets
» des tombeaux te sont-ils dévoilés ; les portes
» de l'empire des ténèbres et de l'horreur s'a-
» baissent-elles devant toi ? Est-tu parvenu jus-
» ques sous les voûtes de la mer profonde ; ose-
» rois-tu parcourir le fond des abîmes ? Ou sais-
» tu seulement quelle est l'étendue de la terre,
» pourrois-tu nous dire quelles en sont les bornes ?
» Où est le séjour de la lumière, où est celui des
» ténèbres ? Puisque tu sais la prendre dans sa
» source, deviner les sentiers qui conduisent
» vers sa demeure. Car depuis long-temps tu
» naquis, et tes jours te paroissent innombra-
» bles comme les étoiles..... tu es venu sans
» doute jusqu'aux trésors de la neige, et ceux
» de la grêle se sont découverts devant toi :
» amas formidables réservés par moi pour
» les temps de vengeance, pour les jours
» de guerre, de sang et de carnage.... Dans

» combien de parties se divise la lumière quand
» du fond de l'orient elle vient se disperser
» sur la terre? Qui règle la marche des éclairs
» de la foudre tonnante, et le cours d'un tor-
» rent qui, tout en se débordant et parcourant
» d'immenses solitudes, y dépose un limon
» salutaire, et fait naître l'abondance dans les
» champs de la stérilité? Du sein de qui s'élè-
» vent les pluies qui inondent la terre, l'hu-
» mide rosée du ciel, la neige et les frimats
» qui changent en pierres les flots de la mer,
» en épaississent les abîmes? Tes mains ont-elles
» formé un seul tout de la constellation des
» étoiles, pourroient elles rompre les liens qui
» unissent celles de l'ourse? Ta sagesse règle-t-
» elle la marche des satellites, consoleroit-elle
» l'étoile solitaire de la nuit, quand ses en-
» fans semblent la quitter pour errer dans l'ho-
» rison? Si tu connois les lois du ciel, si tu
» sais les effets qu'elles produisent sur la terre?..
» Eh bien, être superbe et grand! du milieu
» des immenses plaines liquides oses donc élever
» ta voix vers le royaume des nuages! ordonnes
» aux foudres du ciel de marcher et qu'elles
» marchent, que pour remplir tes lois elles
» accourent et s'écrient : Nous voilà.

» Au coursier redoutable donnas-tu la vigueur
» et la force? Est-ce pour toi que d'un orgueil
» foudroyant son col fût revêtu? Dans son im-
» patience il bondit comme la sauterelle légère:
» un torrent de terreur s'écoule avec le souffle
» de ses narines : le voyez-vous du pied creuser

» la plaine, se réjouir de sa force, et soudain » s'élancer au-devant du carnage? Il sourit à » la terreur commune, pour lui point d'effroi: » le fer brille, il court toujours; à l'envi tombent » sur lui, le javelot empoisonné, la flèche agile, » les dards, les lances et les piques;... mais » dans sa fureur il frappe et fait frémir la » terre! La trompette se fait entendre; est-ce » bien elle? C'est elle qui retentit! au carnage, » s'écrie-t-il; de loin déjà il en respire l'odeur » avant d'entendre la voix du tonnerre, les » cris de batailles et les princes de la guerre. »

Et Job, prosterné dans la poussière, reconnut son crime. Mes yeux ont vu, dit-il, et mes oreilles ont entendu : étendu sur la cendre, je me repens et me méprise.

Et après cela, continue l'historien, l'Eternel se reconcilia avec Job et ses amis, à qui il avoit reproché de ne lui avoir offert que de vaines consolations, et de ne pas être venus l'implorer en sa faveur. Il lui rendit tout son ancien bonheur : ses frères, ses sœurs, tous ses amis d'autrefois vinrent à l'envi pour le revoir et le consoler des maux que Jehovah avoit accumulés sur sa tête; et les derniers jours de Job devinrent plus heureux que les premiers; il eut encore de grandes richesses; il lui naquit des fils et des filles; ces filles étoient les plus belles de toute l'Arabie : il vit ses descendans jusqu'à la quatrième génération, et mourut âgé et rassasié d'années.

Les auteurs sont divisés sur le temps dans

lequel ce livre fut écrit. Quelques-uns, pour se distinguer sans doute de l'opinion commune, le regardent comme plus moderne, et l'attribuent à David, à Salomon, ou même à Isaïe, mais sans donner des preuves solides de leur assertion. Il suffit d'une connoissance superficielle du génie de la langue hébraïque, pour distinguer dans le style du Livre de Job, non-seulement l'enfance de la langue, mais même celui de la nature et de la société; et d'ailleurs il faudroit dans cette hypothèse supposer un homme qui, en écrivant au milieu de la Palestine, eût eu une connoissance assez approfondie des mœurs des Arabes, de la nature, de la situation, des qualités de ce pays, pour pouvoir, en composant ce Livre, s'identifier entièrement avec la terre et les hommes au milieu desquels il suppose vivre le héros de ce poëme. Car dans Job tout annonce ce peuple nomade et vagabond qui seul pourtant a su conserver un caractère perpétuel, et ce pays où l'invariabilité des mœurs et de la nature semble être de nos temps encore une espèce de tradition perpétuelle des événemens les plus reculés : or, on peut croire que, quel qu'ait été le génie et l'imagination de quelques poëtes de la Palestine, il y avoit entre ce pays et l'Arabie trop peu de communication, et la connoissance des pays étrangers étoit trop peu perfectionnée pour que cette opinion puisse être adoptée par une critique judicieuse. Quelques auteurs ont avancé que le Livre de Job étoit une traduction de l'arabe ; mais comme ils n'apportent presque rien à l'appui

de leur assertion, on est dispensé de la réfuter. C'est donc en Arabie même, et comme le prouvent toutes les recherches historiques, environ 2400 ans après la création du monde, que cette allégorie morale et ingénieuse fut composée. Cette époque se rapproche également des premières années de la vie de Moïse; plusieurs soutiennent que cet immortel législateur, dont les lois bravent le temps, est aussi l'auteur du plus ancien monument littéraire qui ait échappé à ses ravages. L'étonnante ressemblance qui se trouve entre le style de la partie prosaïque de ce Livre et celui du Pentateuque, entre sa poésie et celle de quelques psaumes que nous savons être de Moïse, en fournissent des preuves entraînantes. On y remarque la langue hébraïque dans toute la pureté de son âge d'or, tandis que dans les ouvrages qui ont suivi le Pentateuque on la trouve plus ou moins altérée; on ne peut s'empêcher d'ailleurs de reconnoître dans cet ouvrage une étendue prodigieuse de connoissances; et dès qu'une fois on est d'accord sur le temps où il fut écrit, dans cet âge primitif quel autre pouvoit réunir tant de sciences et tant de génie?..... Astronomie, histoire naturelle, navigation, rien ne semble étranger à l'écrivain. On y trouve, chose remarquable, une description pleine de feu et de vérité du coursier de bataille (et cependant l'histoire nous apprend que 3000 ans après la création du monde, l'Egypte étoit le seul pays auquel cet animal guerrier fût connu); l'image anticipée d'un pays où couloient

des ruisseaux de lait et de miel, la description d'un passage sur l'eau dans l'empire des morts, et qu'on retrouve dans le 10me. verset du 90me. psaume, qu'on sait être de Moïse; cet ouvrage donc a dû être écrit par celui qui étoit si bien instruit dans la science des sages de l'Egypte, alors habitée par le premier peuple de la terre. Il le composa apparemment après sa fuite, dans sa retraite chez le grand prêtre Jéthro, qui demeuroit dans une partie de l'Arabie. Là, se préparoient les grands événemens qui alloient arriver; ce livre devoit être pour les Israélites, gémissant sous le joug des Egyptiens, une espèce de prédiction du secours inattendu qui devoit leur arriver; il devoit lui frayer un chemin vers les cœurs de ceux dont il alloit être le chef.

Mendelssohn, dont le nom est devenu si célèbre dans les lettres et la philosophie, avoit traduit Job et fait des notes sur cet ouvrage. Le manuscrit lui fut enlevé, et il recommençoit cette intéressante traduction lorsque la mort vint le surprendre. Peut-être trouvera-t-on qu'un génie aussi supérieur que le sien ne devoit pas s'abaisser jusqu'à la traduction, que quelques hommes regardent comme indigne d'occuper les momens d'un grand écrivain. Sans doute, celui qui se contente de traduire, souvent sans goût et sans art, des ouvrages presque généralement compris, ou du moins dont les beautés peuvent être goûtées partout, mérite bien d'être mis à côté du froid compilateur; mais pour traduire en savant et en poëte un ouvrage à la fois un monument d'an-

tiquité et de littérature, et pris dans une langue presque universellement ignorée, dans une autre dont le génie est essentiellement différent, il faut d'abord la connoissance approfondie des deux langues à la fois, avoir fouillé avec succès dans les trésors de la science, et cependant être doué d'une imagination vive, savoir consulter le génie des langues des nations, les traditions de l'histoire, avec la maturité de l'érudition, la froideur de la logique; et un moment après s'identifier avec l'auteur que l'on traduit, s'enflammer, s'attendrir avec lui, faire passer enfin dans son style propre, la vie et le mouvement qui animent celui de l'original. La traduction de certains ouvrages, ou plutôt l'imitation, devroit pour ainsi dire être faite par deux hommes de lettres, dont l'un auroit la critique, l'érudition vaste d'un Dom Calmet; l'autre, le goût, la chaleur et le sentiment d'un Huber, d'un Letourneur, d'un Delille.

Si ces réflexions paroissent vraies, on jugera peut-être que l'ouvrage auquel Mendelssohn avoit consacré ses dernières veilles, peut encore devenir le champ de quelques lauriers pour l'homme de lettres qui tenteroit de le remplacer, et qu'il pouvoit ajouter quelque chose à la gloire de l'auteur de Jérusalem et de Phédon. **M. B.**

Clytæmnestræ, Tragœdiæ Sophoclis *Fragmentum ineditum. Ex Codice Augustano et apographo Alexandrino, additis animadversionibus et interpretatione latina primum edidit* Christ. Frider. *de Matthæi, Cæs. Mosqv. Univers. Literar. græcar. et latinar. Prof. P. O. Consiliar. Aul., etc. etc.* Mosquæ, 1805. viij et 55 pag. in-4°.

Il est reconnu que d'un très-grand nombre de drames tragiques et satyriques, cités souvent par les auteurs anciens sous le nom de *Sophocle*, il ne nous reste maintenant que sept tragédies entières, les *deux OEdipes*, *Antigone*, *Ajax*, *Electre*, les *Trachiniennes*, ou la Mort d'Hercule, et *Philoctète*. Quant aux autres, les titres et des fragmens peu nombreux sont tout ce que le temps nous a laissé d'un poëte qu'on regarde à juste titre comme un modèle souvent imité, rarement atteint et jamais surpassé.

Le fragment considérable de 340 vers que nous annonçons, vient d'être recueilli par M. le conseiller *de* Matthæi, savant célèbre, auquel nous devons déjà la première découverte d'un des plus beaux *hymnes homériques*, consacré à *Cérès*, et qui nous fait espérer (Voyez préface, pag.

vj) d'enrichir la littérature grecque de plusieurs morceaux inédits tirés de deux bibliothèques du Saint-Synode à Moscou, dont l'usage, ainsi que la publication des manuscrits qu'elles contiennent, lui ont été permis par ordre de Sa Majesté l'Empereur.

Quant au fragment que M. Matthæi a publié pour la première fois comme *un ouvrage de Sophocle*, nous avouons franchement l'avoir lu d'abord avec cette prévention favorable qu'inspire naturellement le désir de trouver en effet ce qu'on souhaite, prévention qui n'étoit que trop justifiée par l'autorité bien fondée du savant éditeur. Loin de douter si ce morceau de poésie dramatique pourroit être véritablement attribué à Sophocle, il paroît même, dans un endroit de ses notes (p. 47, v. 193), montrer quelque aigreur contre ceux qui voudroient s'aviser d'être d'un avis différent du sien.

Cependant l'autorité, dans la république des lettres, doit avoir des limites bien circonscrites, et il nous sera permis, après avoir repris plusieurs fois la lecture de ce prétendu fragment d'une tragédie de Sophocle, de déclarer que, selon notre conviction, on ne sauroit l'attribuer à ce grand poëte sans faire un tort visible à sa gloire. Voici les motifs qui nous ont déterminé malgré nous à faire un aveu qui paroîtra du moins d'autant plus impartial, que, jusqu'ici, aucun jugement étranger touchant cette découverte n'est parvenu à notre connoissance.

Les raisons qui dirigent l'opinion du critique

sur l'authenticité d'un ancien ouvrage de littérature, portant le nom d'un auteur d'ailleurs connu par ses productions, sont d'une double espèce; les unes concernent et les circonstances sous lesquelles il a été trouvé, et les témoignages que les auteurs contemporains ou postérieurs en ont ou n'en ont pas donnés; les autres, beaucoup plus importantes et décisives, sont puisées dans l'ouvrage lui-même, et reposent sur une comparaison soigneuse qu'on en fait avec les écrits avérés du même auteur, comparaison qui, quoique résultant d'un grand nombre d'observations isolées, quelquefois même de sentimens individuels, forme pourtant, au moyen d'un résumé complet de tous ces indices particuliers, un ensemble de preuves, propre à revêtir l'opinion du critique de toutes les marques de probabilité dont ces sortes de recherches sont susceptibles.

Pour ce qui regarde les premières, qu'on nomme communément les preuves *extérieures* de l'authenticité, nous commencerons par transcrire les notices que M. Matthæi a communiquées à ses lecteurs dans la préface qui est à la tête de ce fragment.

M. Matthæi s'étant arrêté à Augsbourg en 1796, dans le dessein d'y examiner les manuscrits grecs de la version de l'Ancien Testament, vulgairement nommée celle des *Septante*, et conservés dans la bibliothèque célèbre de cette ville, le hasard lui fit trouver un recueil, qui, entre autres pièces en partie très-récentes et d'un genre fort différent, contient aussi ce morceau jus-

qu'alors inédit (1). Pour toute inscription ou titre on ne lit que ces deux mots, Προλογίζει Τισιφόνη, *Prologue de Tisiphone;* et dans la page précédente et entièrement vide, les paroles suivantes, écrites d'une autre main : Τὸ δρᾶμα Ἀγαμέμνων, *Tragédie Agamemnon.* M. Matthæi se contenta pour le moment de copier quelques vers du commencement, qu'il garda à côté d'autres extraits semblables.

Étant de retour à Wittenberg et occupé d'autres travaux littéraires, il reçut une lettre d'un Grec savant avec lequel il avoit été autrefois lié à Moscou, et qui lui envoya pour la troisième fois un recueil d'écrits grecs, la plupart peu intéressans et d'un temps très-récent, mais parmi lesquels se trouva aussi cet ἀποσπασμάτιον, ou fragment d'une tragédie de Sophocle. Des occupations plus pressantes ne lui permettant point alors de faire une plus grande attention à cette copie, ce ne fut que long-temps après lorsqu'en faisant la revue de ses extraits, et ayant retrouvé ce fragment avec une notice du copiste qui y étoit jointe et l'exposé ou le contenu du drame entier, qui constatoit l'identité de ce fragment avec celui d'Augsbourg, M. Matthæi écrivit sur le champ au savant bibliothécaire à Augsbourg, le docteur May, son ami, pour en obtenir

(1) La mention de ce manuscrit se trouve dans le catalogue de *Reiser*, pag. 79, n°. 9, selon la liste des livres qu'il contient. (Voy. Préf., pag. vij et suiv.) Il paroît être le même dont M. *Schirach*, en 1770, a fait imprimer les *Antehomerica* et les *Homerica* de *Tzetzes*.

le

le manuscrit. Il y copia le tout avec soin, l'accompagna d'une traduction latine et de quelques notes, et l'envoya vers la fin de l'an 1802 à un libraire de Londres qui s'étoit chargé de le publier. Cependant des circonstances inconnues ayant suspendu l'impression projetée, presque trois ans se passèrent encore avant qu'elle eût lieu. M. Matthæi, rappelé à l'Université de Moscou, se mit enfin en état de faire part au public de cette intéressante découverte.

La notice jointe à la copie qui fut envoyée à M. Matthæi par le Grec savant, est conçue en ces termes : Μετεγράφη δὲ τὸ ἀποσπασμάτιον τοῦτο Ἀλεξανδρείᾳ, παρ' ἀνδρὸς λογιωτάτου, ἐκ κώδικος δερματίνου πάνυ παλαιοῦ, περιέχοντος Αἰσχύλου τε καὶ Σοφοκλέους τινὰς τραγῳδίας. C'est-à-dire : *Ce fragment a été copié à Alexandrie par un homme fort instruit, d'un très-ancien manuscrit sur parchemin, qui contient quelques tragédies d'Æschyle et de Sophocle.* Au reste, le même manuscrit d'Alexandrie doit contenir, selon le rapport de M. Matthæi, la tragédie entière; et quoique son correspondant grec n'ait pas répondu depuis à deux lettres dans lesquelles il lui demanda instamment le reste de la tragédie, M. Matthæi espère qu'étant à présent à Moscou et en liaison avec plusieurs Grecs distingués et amis des lettres, il lui sera facile d'obtenir la tragédie entière. La copie d'Alexandrie, qui est à présent entre ses mains, ne contient que les premiers 300 vers, les mêmes qui sont consignés dans le manuscrit d'Augs-

bourg, lequel offre encore les 40 vers déjà publiés.

D'après cette exposition simple et en tout conforme au récit de l'auteur, il nous paroît qu'on ne peut rien statuer avec quelque assurance sur le poëte auquel nous devons cette tragédie. Le manuscrit d'Augsbourg, comme nous avons vu, ne marque point le nom de l'auteur ; et quant à la copie d'Alexandrie, la notice qui y est jointe ne contient rien autre chose, sinon que ce fragment est copié d'un ancien manuscrit à Alexandrie, qui renferme quelques tragédies d'Eschyle et de Sophocle. Cette notice, comme on voit, est peu exacte ; il se peut facilement que le même manuscrit contienne encore d'autres pièces que le correspondant n'ait point indiquées ; et toutefois il n'est pas dit expressément que la tragédie, de laquelle le fragment est tiré, porte le nom de Sophocle ; car le seul suffrage du correspondant anonyme, qui, dans sa lettre à M. Matthæi, donne ce morceau pour une pièce de Sophocle, ne prouve rien, parce qu'il est destitué de preuves ultérieures. D'ailleurs, le titre de *Clytemnestre* que M. Matthæi a donné à cette tragédie est purement arbitraire. La copie d'Alexandrie, du moins selon le rapport du correspondant, n'en offre aucun ; et si l'éditeur avoit voulu suivre la trace que lui indiquoit le manuscrit d'Augsbourg, il auroit fallu l'intituler *Agamemnon*, et non pas Clytemnestre, nom qui est inscrit sur la page, vide d'ailleurs, qui précède le prologue. L'éditeur, une fois persuadé que ce fragment

est de Sophocle, n'a rejeté cette inscription que parce que, dans le catalogue nombreux que nous avons des drames perdus de Sophocle, le titre d'*Agamemnon* ne paroît point. Il risque donc la conjecture (préf., p. v) que probablement quelqu'un a voulu marquer, par cette inscription du manuscrit d'Augsbourg : Τὸ δρᾶμα Ἀγαμέμνων, *le drame Agamemnon, qu'il s'agit dans cette pièce du meurtre de ce roi;* conjecture qui est tout-à-fait déplacée. L'auteur lui-même s'est bien aperçu de son peu de validité, et lui en substitue bientôt après (*préface*, p. VIII) une autre également arbitraire. Il dit que peut-être le copiste a voulu ici écrire la tragédie d'Eschyle nommée Agamemnon.

Or avec ce titre de *Clytemnestre*, nous avons très-peu gagné; et M. Matthæi avoue (Animadv., pag. 36) « *Clytæmnestræ Sophoclis pauci mentionem fecerunt.* » Mais il auroit dû ajouter que le célèbre Brunck, dans sa *Collection* précieuse *des fragmens de Sophocle* (t. IV, p. 625), nie, par des motifs très-légitimes, que Sophocle ait composé ce drame, et allègue qu'*Erotien*, l'auteur d'un glossaire d'Hippocrate du temps de Néron, parle probablement d'un endroit qu'il faut rapporter à l'*Electre* du même poëte. Il observe toutefois que le lexicographe Hesychius est le seul qui fasse mention de cette tragédie, et encore est-ce dans un passage corrompu.

Il s'ensuit donc que ni les témoignages des auteurs, ni les indices des manuscrits, connus

jusqu'à présent, ne déposent rien en faveur du titre et de l'auteur présumé de ce fragment, et ne sauroient par conséquent légitimer l'assurance avec laquelle M. Matthæi l'annonce comme une production de Sophocle. Voyons maintenant si *le contenu* du fragment pourroit, au défaut d'autres preuves, justifier une pareille supposition.

Le sujet du drame est le même qui fait le fond des tragédies d'*Æschyle* et de *Sénèque*, connues sous le nom d'*Agamemnon*. C'est le meurtre de ce roi de Mycènes, fils d'Atrée, par Clytemnestre, son épouse, et Ægisthe, fils de Thyeste, son cousin et son rival. Un long *prologue* de 52 vers contient l'exposition du sujet. Tisiphone, une des furies, envoyée exprès des enfers pour leur inspirer le crime atroce qu'ils vont commettre, aussitôt après avoir rappelé aux spectateurs les horribles forfaits dont la postérité de Tantale, bisaïeul d'Agamemnon et d'Ægisthe s'étoit souillée, annonce le retour du chef des Grecs devant Troie, et prédit l'assassinat de ce roi infortuné. Ce prologue seul dépose déjà contre l'opinion de M. Matthæi. Dans toutes les pièces qui nous sont restées de Sophocle, ce poëte sublime ne se sert jamais de cette espèce d'exposition trop commode qui tient encore de l'origine de la tragédie, et que les critiques depuis Aristophane (*Grenouilles*, v. 1228 seq.) blâment avec raison dans la plupart des pièces d'Euripide. D'ailleurs des fictions comme celle de l'apparition d'une Furie, et cela au commencement du drame, qui ne tendent qu'à frap-

per de terreur l'imagination du spectateur, sans intéresser ou émouvoir vivement son âme, sont tout-à fait étrangères au génie fécond de ce poëte. Sophocle savoit adoucir l'épouvante par le sentiment de la pitié; il possédoit surtout l'art de préparer adroitement la catastrophe terrible par des grondemens de tonnerre lointains et annonçant l'orage qui va indubitablement éclater. Et quel langage plat et trivial que celui par lequel Tisiphone débute : « *Cette race de Tantale, com-* » *bien d'embarras me fait-elle toujours, à moi* » *et à tous les autres dieux de l'enfer, depuis* » *que ce malheureux vieillard* (Tantale) *a cuit* » *son fils pour régaler les dieux, et qu'il leur a* » *donné à manger ses membres, lui son père!* » *action, hélas! qui est criminelle même dans* » *l'enfer!* »

On peut encore citer d'autres endroits semblables dans le même prologue, comme au v. 17.

Ὑιωνοὶ Ἀτρεὺς καὶ Θυέστης, μειζόνων
Τολμημάτων ἤρχοντο καὶ μιασμάτων.

V. 25. Ξύνδειπνον ἔσχε τὸν τάλαν, καὶ δῶκέν οἱ
Τὰ τέκν' ὀθείοις ὀπτώμενά τε χ' ἡψημένα.

Convivamque adhibuit miserum, eique apposuit
Filios verubus assatos *et* coctos,

Comme si l'un ne suffisoit pas; des répétitions insipides comme au v. 27 : Καὶ τόθ' Ἥλιος

Ὁρῶν τοιᾶδε τοὺς ἑοὺς παῖδας φαγεῖν

Comparé avec le 8e. vers :

Ὁρῶν ὁ Ζεὺς γὰρ καὶ θεοὶ σ' ἄλλοι,

Ou comme le 23e : Ἀτρεὺς δ' ἀκούων πράγματος... τὰ Ταντάλου πεπραγμένα Κάλως μιμούμενος comparé avec le 15e :

Ἴχνη δὲ αὖ τὰ Ταντάλᾳ μιμούμενοι,

Ou comme 37e, 38e :

Εἰ τῇ θυγατρὶ συγγένοιτ' ἂν, τῇ κόρῃ (!)
Αὐτῷ 'κ θυγατρὸς παῖδα γενήσεσθαί ποτε,

Et bientôt après, au 41 :

Τῇ γὰρ θυγατρὶ μισγόμενος κεῖνος τότε

Ou comme le 35e : Ζητῶν ἐκδικίαν, comparé avec le 39e : Προσμένοι τ' ἐκδικία ; et 43e : Τῆς πατρῴας ἐκδικήσεως. — Des commentaires traînans et inutiles comme au vs. 30 :

Ὁρῶν τοκῆα τοὺς ἑοὺς παῖδας φαγεῖν,
Ἵππους τε καὶ τέθριππον ἔμπαλιν στρέφει,
Τοιαῦτα μὴ φερόμενος ὄμμασι βλέπειν.

« *Voyant le père manger ses enfans, il* (le » Soleil) *tourne les chevaux et le quadrige*, NE » POUVANT VOIR CELA DE SES YEUX ; » vers que nous rayerions sans hésiter comme un indigne supplément de quelque grammairien ou copiste, s'il s'agissoit ici effectivement de l'ouvrage d'un bon poëte. Des figures manquées et ridicules comme au vers 33, où la *ville* de Mycène est appelée « *l'opprobre du genre humain* ; » des tournures tout-à-fait prosaïques, comme au 42 :

Αἴγισθον ἔσχεν, οὗ πέρι ἔστι νῦν λόγος
Ægisthum suscepit, de quo nunc sermo est.

Des absurdités comme dans le dernier vers du prologue : Μοὶ φάος γὰρ ἐν σκότει. « Pour moi la » *lumière* est dans *les ténèbres.* » Cela suffit pour prouver la pauvreté d'esprit et l'ineptie d'un imitateur subalterne.

Le prologue fini, le *chœur*, composé de femmes Myceniennes, paroît sans qu'on sache quelles raisons l'ont amené sur la scène. Après avoir déploré d'abord le sort inconstant et précaire des plus puissans royaumes et appliqué cette observation générale au royaume de Troie qui vient d'être anéanti, il est reprimandé par une division du même chœur (*hemichorus*), qui trouve ce sujet peu convenable à l'époque heureuse du retour d'Agamemnon, et lui propose de chanter plutôt Neptune, ou Apollon, ou tous les autres dieux et déesses (!!); conseil que le chœur ne tarde point de suivre, en se bornant toutefois, après la louange de Neptune et d'Apollon, au seul éloge de Jupiter. Vs. 53—119.

Tout le mal que nous venons de dire du prologue est applicable, mais dans un plus haut degré, à ces chants soi-disant lyriques. Excepté les premiers quatre vers et la comparaison qui suit immédiatement, de la chute d'un royaume avec celle d'un chêne, comparaison dérobée en partie au véritable Sophocle (Electre, vs. 98); excepté encore quelques phrases également ramassées dans les poëtes tragiques, tout le reste n'es que de la prose versifiée et entremélée de temps en temps d'exclamations qui doivent sup-

pléer au défaut du pathétique. Cette comparaison même (vs. 58—65) n'échappe point à la critique : « *Souvent le chêne orgueilleux de Jupiter,* » *qui répand l'ombre au loin* , D'UNE HACHE ET » D'UN BUCHERON *frappe-t-il la terre, lui qui s'é-* » *leva autrefois dans le haut de l'éther , et tombe* » *que le bois en retentit autour.* » Sans insister sur ce qu'on ne dit point le chêne tombe *d'une hache*, mais *des coups* d'une hache, l'amplification dans les mots « *d'un bucheron* » est ridicule, parce qu'il s'entend qu'*une* hache n'est point communément dans les mains de *plusieurs* bucherons. Un second supplément, également superflu et traînant, est contenu dans ces paroles : « *qui* » *s'éleva autrefois dans les hautes régions de* » *l'éther* , » endroit qui perd encore davantage dans l'original, qui verbalement ne donne que ce sens : *Summo quæ antea fuerat in aethere.* Or le chêne entier n'est pas dans l'éther, et encore moins dans le sommet de l'éther.

Mais que dire de l'endroit qui suit ce seul élan du versificateur : « *Qui ne connoît point*, dit-il, » *l'empire du roi Priam, qui se glorifioit des hom-* » *mes, des chevaux et d'une quantité de fem-* » *mes!!!* » Sophocle auroit-il débité de pareilles platitudes? En adoptant même l'explication de M. Matthæi, que le mot *chevaux* signifie ici, selon l'usage qu'on observe dans le langage d'Homère, *les cavaliers*, ou plutôt *les chars des guerriers*, l'expression ne devient pas moins triviale et n'est pas plus flatteuse pour les femmes.

Passons à des expressions ou constructions insoutenables :

Vs. 74. Ἄνδρας μάχῃ ὥλεσαν.

Vs. 90. Σοῦ γὰρ ὑπείκοντος Ἀγαμέμνων
Ἴλιον ἄστυ πέρσεν Ἀχαιῷ
Ἄρεϊ, καὶ, σοῦ συγχωροῦντος, etc.

Vs. 95-98..... Ἥτε Μυκήνῃ.....
Πᾶσά τε πλήρης γηθοσυνάων
Πολλὰ βοῶν σοι κάρατα σφάξει.

Vs. 99. Ἀπόλλων ἡλιόμορφε.

Vs. 104, et sqq. Σὺ γὰρ ἔδωκας τείχη σκάψαι
Σῶν ὑπὸ χειρῶν Λαομέδοντι
Ἀγλαὰ δῶρα· τάς τε Μυκήνας
Εἴασας ἰδεῖν νῦν ἀπὸ Τροίης
Ἀτρέος υἱόν, χαῖρε, Διὸς παῖ,
Καὶ λάβε, ἃς σοὶ ᾄδομεν ᾠδάς
Μὴ δ' ἔτι τόξον, μήτε φαρέτρην.

Vs. 113. (Πῶς δέ σε, Ζεῦ... λείπομεν ἡμετέρῃσιν) ἄναυδον ᾠδαῖς, et tout de suite après :
..... Σῇ γὰρ ἀνάγκῃ
Τείχεα ἄστεος Ἰλιακοῖο
Πέρσεν ἄναξ Ἀγαμέμνων.

Enfin vs. 119. Ὀσμὴν θερμοῖο ψαύειλίξανου.

elles sont ou contraires au génie de la langue, ou prosaïques, basses et rampantes, ou mal imitées; arrêtons-nous encore un moment à la scène suivante, qui ouvre le *monologue de Clytemnestre*, suivi d'un dialogue assez prolixe entre cette reine et sa nourrice.

D'abord l'apparition de Clytemnestre est aussi peu motivée que l'étoit celle du chœur et que le sera celle d'Ægisthe au vs. 304. Ce ne sont

que des situations isolées et probablement composées d'après des thèmes donnés à des élèves dans les écoles des rhéteurs, lorsque l'éloquence et la poésie avoient déjà complétement dégénéré; aussi n'y observe-t-on presque d'un bout à l'autre qu'une déclamation froide et dénuée de cet intérêt puissant qui ne résulte que d'une expression simple et vraie du sentiment; des récits longs et ennuyeux, comme celui de la perte d'un grand nombre de chefs qui avoient péri devant Troie (vs. 223 — 262); récit qui, en suivant presque scrupuleusement l'ordre observé dans l'énumération des chefs au second livre de l'Iliade, prouve évidemment qu'il s'agit ici d'une lucubration purement scholastique, d'autant plus qu'il est entièrement déplacé et ne sert que d'une amplification très-superflue du morceau suivant qui le précède, vs. 220—23.

Ὤλοντο πάντες Ἑλλάδος στρατηγέται
Τοῖς Ἕκτορείοις ξίφεσι, χ' οὐδεὶς οἴκαδε
Ἀναστρέφει. Φεῦ! νικάομεν ἡττώμενοι.

« *Tous* les chefs de la Grèce ont péri par les » glaives de Hector, et *personne* ne retournera » dans sa patrie. Hélas! vaincus nous vainquons. » Assertion qui, malgré la pointe par où elle finit, est aussi fausse et exagérée que mal conçue.

Notre critique, déjà trop longue pour une production aussi médiocre, ne finiroit point si nous voulions entrer dans une analyse détaillée de tous les passages foibles ou vicieux. Indiquons du moins les plus marqués :

Vs. 160—62. Clytemnestre agitée de crainte, de jalousie, d'amour et de honte, dans ce tumulte des passions violentes, se compare elle-même très-plaisamment à un vaisseau battu par les quatre vents cardinaux.

> Ἄγομ' ὡς σκάφος, χειμῶνι καὶηταις. Τὸ μὲν
> Ἐνθένδε βορρᾶς τύφε, κακεῖθεν νότος
> Ζέφυρος δὲ πρῴρην, εὖρος αὖ πρύμνην βάλε.

« Je suis jetée comme un navire par la tem-» pête *et les vents*. Ici Borée le bat, là le vent » de midi. *Z*éphyre frappe la proue et Eurus » la poupe » !! Disons avec Horace : *Risum teneatis amici!*

Vs. 194. Χ'οὐδεὶς ποτ' εἶδε δάκρυ ὀμμάτων ἀπὸ.

Vs. 196. ..... Ἰδὼν γονῆα τὸν τῷ αἵματι
Ῥέοντα θυγατρός.

Vs. 200-1. Τᾷ ναυτικᾷ οὖν αἵματ' ὠνούμεθα λυσιν,
Καὶ τῶν θυγατρῶν, τῶν κορῶν, τῶν παρ-θένων.....

Vs. 209. Λοιμὸν ἀνθρωποκτόνον. 211. Κεῖνος δὲ λαοῦ μέστος.

Vs. 210. Ἄνδρας θηρίζων χέρμασιν ἑκατηβόλους (des traits d'Apollon).

Vs. 216. Πάριδος ἐχθρὸς πότνιος et ἐχθρὸς πότνιος!

Vs. 232. Πᾷ θ' ἄλλον (εὑρήσομεν) ὃς τέθνηκ' ἐοικότως μάλα Αἴαντι.....

Vs. 237. Ἀτρίδ' εἰσὶν ἔργα ταῦτα τῆς φρενός.

Vs. 241. Ἀλλ' ὦ γεραιὲ Νηλέως, πᾷ, πᾷ θ' ὁ τὸς Παῖς φίλτατος;

Vs. 247. Τέθνηκε Τληπόλεμος ὑπ' ἔγχεος Διὸς
Παιδός τε καὶ γῆς πολλὸν ἔῤῥεξ' αἵματι.

Vs. 250. Στενάξομέν σ', εὐμορφίας σπάνιον κλέος.

Vs. 252. Ἄρηος ἶσον ἐν μάχαις κόπτοντ' ἀεί,
Ποίοις σὲ δακρυχέομεν ἐν στενάγμασιν!

Vs. 260. Τὴν εὐγένειαν.... Τοῖς ἐκγόνοις λείπειν.

Vs. 270-1. .... Ἐκδέξομ' ἀλλὰ τῷ ξίφει
Τόνδε ὀλετῆρα τῆς Ἀσίης τε κ' Ἑλλάδος.
Excipiam, sed enim ense *illum perditorem Asiæ et Græciæ.*

Vs. 290. Αἰτοῦντος οὕτω τὸ χρόνῳ καὶ τῶν θεῶν.

Vs. 291-3. Δεῖ γὰρ τὸν ἄνδρα.....
.....ἑαυτοῦ τὴν ψυχὴν ὑπὲρ στρατοῦ
Τεθεικέναι, καὶ μὴ μόνον τῶν παρθένων.

Vs. 295-6. Ἀνδρῶν σύνηθές ἐστι τῶν στρατηγετῶν
Ἐξαιρέεσθ' ἐκ λῃδος κόρας καλάς.

Ces preuves, dont il nous seroit facile de doubler le nombre, seront plus que suffisantes pour constater et la médiocrité extrême de cette production, et le peu de talent qu'avoit l'auteur pour la poésie, sans parler d'une diction presque partout rocailleuse, traînante et négligée.

Il reste encore à ajouter quelques observations sur le rapport qui existe entre ce prétendu drame de Sophocle et l'*Agamemnon*, attribué par Dan. Heinsius à Sénèque le Rhéteur. M. Matthæi s'explique ainsi là-dessus dans sa préface, pag. VI : « *Hanc tragœdiam Senecæ tragico ad manus* » *fuisse, adeo manifestum est, ut de eo nullo* » *modo dubitari possit. In Agamemnone enim* » *suo non solum hujus fragmenti sententias, sed* » *verba adeo expressit, plerumque tamen dete-* » *rius. Alia enim nimis late explicavit, multis* » *temere admistis*, aliorum vim et sublimitatem

» prorsus non est assecutus, *alia eaque haud* » *contemnenda prætermisit et neglexit.* »

La ressemblance entre les deux pièces est, comme l'auteur l'a très-bien remarqué, incontestable. Non-seulement des passages entiers et très-nombreux se trouvent ou presque verbalement, ou à quelques modifications près, dans les deux tragédies ; mais toute l'économie du drame, toute la marche de l'action est absolument la même dans l'une comme dans l'autre, autant qu'on en peut juger d'après ce fragment. Cependant nous ne saurions souscrire à l'opinion de l'auteur, qui prétend que le Romain a imité le Grec, et encore moins à cette autre assertion, que le dernier est préférable au premier. Quelques exemples choisis au hasard éclairciront ce point.

Quand la nourrice dit à Clytemnestre (vs. 144—45).

> Εἰ καὶ σιωπᾷς, ἐκ προσώπου 'στὶν λαβεῖν
> Τὸν θυμὸν, ὃν ζέσαντ' ἀποκρύπτεις νόῳ.
> « *Tametsi taceas, ex vultu licet cognoscere*
> « *Furorem, quem ferventem animo celas.* »

Le poëte latin exprime la même pensée en moins de mots, et plus énergiquement (Acte II, vs. 21) :

> » *Licet ipsa sileas, totus in vultu est dolor.* »

Les quatre vers suivans dans le grec (147—50) :

> Δὸς οὖν διάστημα χρόνου τῷ σῷ πάθει.
> Τὰ γὰρ παρόντος τοῦ χρόνου τὰ φάρμακα
> Μὴ λαμβάνοντα, καιρὸς ἄλλος ἰάσεται
> Ἴσως. Ἅπαντα γὰρ στρέφων ποιεῖ χρόνος.

« Interpone moram *temporis* perturbationibus tuis.
» Quæ enim præsentis *temporis* medicamina
» Non admittunt, *tempus* aliud fortasse eis
» Medebitur. Omnia enim vertens conficit *tempus*. »

Sont rendus chez le Romain par deux vers beaucoup moins traînans et sans cette répétition oiseuse du même mot *(tempus)*, qui caractérise, comme tant d'autres endroits, la richesse du langage poétique de l'auteur (Act. II, vs. 22, 23).

« Proin quicquid est, da tempus ac spatium tibi.
» Quod ratio nequit, sæpe sanavit mora. »

Bientôt après (vs. 166, 67)

Ὅταν γάρ ἐστιν ἡ ψυχὴ ἐσφαλμένη
Ὡς μοι δοκεῖ, κάλλιστος ἡγεμὼν λάχος.
« Cum enim mens affecta errat,
» *Ut mihi videtur*, sors dux est optima. »

Sénèque l'exprime dans un seul vers (Act. II, vs. 37)

« Ubi animus errat, optimum est casum sequi »

et la tournure prosaïque « *ut mihi videtur* » est évitée.

Il est vrai que la pièce de Sénèque fourmille également de défauts, comme toutes celles qui portent ce nom. Cependant on feroit tort à l'auteur latin en inférant qu'il ait pris le versificateur grec pour modèle. Peut-être faut-il, comme je l'ai indiqué plus haut, regarder les deux pièces comme des essais d'écoliers; peut-être toutes les deux furent-elles des copies différentes d'un

original perdu. Enfin si leur trop grande ressemblance dans certaines parties paroît justifier la supposition que l'auteur de l'une a eu l'autre devant les yeux, nous sommes très-portés à croire que c'est l'auteur grec qui, étant probablement postérieur au romain, profita de l'ouvrage médiocre du dernier pour en faire un plus mauvais.

Les notes qui accompagnent le texte grec de ce fragment, contiennent et l'indication des variantes des deux manuscrits d'où il a été tiré, et une explication des endroits qui ont besoin de quelque éclaircissement. Des observations plus nombreuses encore fixent l'attention du lecteur sur des passages analogues, soit par rapport aux pensées, soit par rapport à la diction, qu'on trouve dans d'autres poëtes tant grecs que latins, et offrent surtout un parallèle suivi avec Sénèque, qui, comme on s'imagine bien, tourne toujours à l'avantage du prétendu Sophocle, et ne sert qu'à déprécier le poëte romain.

GRODDECK.

HISTOIRE.

ANNIBAL à Carthage à la fin de la deuxième guerre punique (1).

Ire. LETTRE.

AVANT de vous faire le récit de ce qui s'est passé depuis deux jours, je crois devoir résumer en peu de mots les événemens rapportés dans mes dernières lettres.

Après la défaite totale d'Asdrubal et de Syphax, et la prise de toutes leurs provinces, les Carthaginois avoient demandé la paix à Scipion. Ils avoient obtenu une trêve pendant laquelle ils devoient envoyer des ambassadeurs au sénat romain, à qui Scipion remettoit le soin de régler définitivement les conditions de la paix.

Par une mesure digne de cette politique mercantile qu'on leur a tant reprochée, et qui est devenue une tache ineffaçable à leur nom sous

(1) Ce fragment est tiré de lettres qu'on suppose écrites par un jeune Athénien à son père, sur la république de Carthage, où il est en voyage. Il a été lu le 19 fructidor an 13 (6 septembre 1805), à la Société des sciences de Grenoble, par M. Berriat (Saint-Prix), professeur à l'Ecole spéciale de Droit de cette ville. Avant de mettre la dernière main à l'ouvrage, l'auteur a voulu, en mettant au jour ces deux lettres, essayer s'il seroit du goût du public.

celui

celui de *foi punique*, les Carthaginois avoient en même temps et donné ordre à Annibal d'abandonner l'Italie pour passer en Afrique avec toute son armée, et réparé avec la plus grande activité les fortifications de leur ville, et mis en mer une flotte considérable, destinée à profiter des événemens, suivant que les circonstances seroient plus ou moins favorables.

Au moment où l'on venoit d'apprendre le débarquement heureux d'Annibal, à six journées de Carthage, dont il étoit séparé par l'armée romaine, un coup de vent dispersa un convoi de 230 vaisseaux que Cn. Octavius conduisoit de Sicile à Scipion, et les porta pour la plupart aux environs de Carthage.

Aussitôt, forts de l'arrivée d'Annibal, la sainteté des sermens, le respect inviolable dû à une trève par eux réclamée avec les sollicitations les plus humbles, les lois sacrées de la nature et du droit des gens ne peuvent contenir l'avidité qu'excite une si riche proie. L'artisan y voit une acquisition de denrées propre à écarter la disette; le négociant, des marchandises sur lesquelles il spéculera; le ministre, des trésors pour subvenir aux besoins de la guerre lorsqu'elle recommencera; tous s'empressent autour des sénateurs; les représentations de quelques esprits sages, de quelques hommes probes et délicats sont étouffées, et Asdrubal reçoit l'ordre, qu'il exécute sans peine, d'enlever tous les bâtimens des romains, qui étoient dispersés, et qui, se reposant sur la trève, ne s'étoient point mis en dé-

fense. Quelques-uns résistent cependant, mais ce n'est que pour agraver la honte de Carthage en la chargeant d'un crime de plus; celui du massacre de gens qui naviguoient sur la foi des traités. Que dis-je? on pousse l'audace et la scélératesse jusques à attaquer plusieurs galères où étoient des ambassadeurs de Rome, et qu'on s'imaginoit, sans doute, à raison de ce, être plus richement chargées.

Chose étrange et qu'on ne peut expliquer qu'en considérant, chez un peuple de ce genre, l'avidité comme une passion qui étouffe toutes les autres, les deux factions qui étoient constamment opposées sur toutes les mesures, même les plus importantes au salut de la patrie, semblent se réunir pour ces crimes de pirates, dignes des plus vigoureux châtimens. Ni la faction d'Hannon, ni celle de Barca n'y mettent obstacle; on croiroit presque qu'elles se sont réconciliées comme l'état difficile de la république leur en fait un devoir.

Cependant ces factions sont plus envenimées que jamais. Les partisans d'Hannon regrettent déjà d'avoir emporté, pour ainsi dire, l'ordre qui a ramené Annibal sur ses foyers. Ils craignent que si cet illustre général triomphe de Scipion, il ne profite de ses succès et de son armée pour écraser ses adversaires. Ils désireroient qu'il éprouvât un revers, s'ils ne redoutoient encore son ascendant dans la même supposition, parce qu'ils tremblent que les Carthaginois, accablés du malheur où ils seroient plongés, ne voient

de salut que sous l'égide du plus habile de leurs compatriotes.

Plus jaloux du triomphe de leur parti que de l'intérêt public, les hannonistes répandent contre Annibal les bruits les plus injurieux; et ce qui leur sert, sinon d'excuse, du moins de prétexte, ce sont des plaintes trop peu mesurées qu'il a faites en débarquant, sur l'imprévoyance ou la malveillance du sénat, qui n'a préparé ni vivres, ni effets de campement, ni en un mot rien de ce qu'Annibal avoit demandé qu'on disposât au lieu de l'abordage.

Telle étoit la situation des affaires et des esprits, lors de ma dernière lettre, où je vous ai marqué qu'on venoit d'apprendre que les deux armées étoient en présence, à Zama, à cinq journées de Carthage, et qu'elles étoient peut-être au moment d'en venir aux mains. Cette nouvelle avoit d'autant plus redoublé l'agitation des citoyens, que depuis quelques jours on ignoroit tout à fait ce qui se passoit au camp, parce que la cavalerie de l'allié fidèle des Romains, de Massinissa, interceptoit tous les messagers.

Sorti hier de bonne heure, je vis une multitude de citoyens se précipiter du côté du *Forum*. Vous savez qu'aux heures où les tribunaux ne siègent point, c'est le lieu de réunion des négocians, celui où chacun d'eux vient publier les nouvelles de toutes les parties du monde connu, qui peuvent intéresser le commerce. Je suivis la foule en m'informant des motifs de ce mouvement. Il étoit arrivé, disoit-on, un courrier d'An-

nibal, et l'on convoquoit le sénat pour délibérer sur une affaire de la dernière importance qu'Annibal lui-même devoit, dans le courant de la journée, soumettre à ses concitoyens.

Un grand nombre de groupes étoient déjà formés dans le *Forum*, et surtout dans la salle immense et superbe qui en occupe le milieu, et où l'on distribue toute espèce de rafraîchissemens.

Au centre de la plupart des groupes se trouvoient soit des hannonistes, soit des barcides, qui cherchoient à s'acquérir des partisans parmi la tourbe des êtres nuls, destinés, en chaque pays libre, à servir d'appui et souvent de victimes aux esprits factieux, actifs et déterminés. On formoit en général des conjectures fort étranges, et ce dont je ne pouvois assez m'étonner, c'est qu'au même instant chacune étoit soutenue par des paris quelquefois excessifs. Des milliers de *mines* (1) étoient engagés sur une idée qui n'avoit pas la moindre base, ainsi que vous le verrez bientôt.

Suivant certains affidés d'Hannon, Annibal, avant de commettre le sort de la république aux hasards d'une bataille, venoit demander une autorité dictatoriale, persuadé que ne voyant de salut que dans ses talens, on n'oseroit le refuser; et les hannonistes ne manquoient pas de prémunir les esprits contre cette innovation funeste.

Suivant d'autres, l'armée s'étoit soulevée contre un général qu'elle devoit détester parce qu'il

(1) La mine valoit environ 50 francs.

l'avoit retenue long-temps hors de ses foyers ; et il réclamoit, sans doute, la protection du sénat.

Quelques-uns pensoient que las de la guerre, et craignant un revers, il avoit proposé la paix à Scipion, et que pressé de faire de grands sacrifices, il n'avoit voulu commettre qu'à lui la sollicitation de l'agrément du sénat... Plusieurs soutenoient que c'étoit Scipion lui-même qui demandoit la paix, etc.

Je dois pourtant l'avouer. Au milieu de ces assertions tranchantes et vaines, il y avoit des conjectures fortifiées de tous les raisonnemens de la politique la plus rafinée. Des hommes dont la mise simple indiquoit l'état obscur, faisoient souvent éclater les connoissances les plus approfondies de la situation et des intérêts de tous les états du monde; connoissances qui sont l'effet de ces communications multipliées que procure le commerce. Une seule chose m'affectoit dans leurs discussions instructives et lumineuses, c'est que toutes leurs propositions, tous leurs désirs n'avoient jamais qu'un seul but, les progrès de ce trafic mercantile, que la plupart de nos compatriotes, les Grecs, regardent comme une occupation à peine digne des esclaves.

Après une heure environ, il se fit un grand mouvement dans la salle. Deux des principaux sénateurs y entroient; on espéroit qu'ils dissiperoient la nuit des conjectures ; et beaucoup plus occupés du sort de leurs paris que de celui de la république, la plupart des assistans se pressoient

avec ardeur vers le point où les magistrats cherchoient à pénétrer.

Parvenus enfin sur une espèce d'estrade, ils expliquèrent ce qu'ils savoient sur le message d'Annibal. Je remarquerai en passant, combien toutes les démarches, tant des citoyens que de l'autorité publique, annoncent le règne exclusif de cet esprit de trafic que nous réprouvons. C'est au *Forum* que se font toutes les grandes spéculations commerciales; comme les événemens politiques ont une grande influence sur les spéculations, les chefs de l'état ne manquent jamais d'y annoncer, d'une manière officielle, ceux de ces événemens qui peuvent intéresser le négoce.

Je reviens au récit des magistrats. On ignoroit tout à fait les motifs de la démarche d'Annibal; ses dépêches invitoient simplement le premier suffète d'envoyer une convocation à tous les sénateurs pour qu'ils fussent réunis dans la soirée de l'arrivée du courrier, soirée où il comptoit arriver lui-même à Carthage. Le courrier n'avoit rien dit de plus, sinon que les dépêches lui avoient été remises par un des magistrats d'Adrumète, à qui un officier d'Annibal les avoit apportées, en l'invitant à les expédier de suite. Le courrier avoit seulement ajouté qu'au moment de son départ, il avoit aperçu de loin un petit corps de cavalerie, qui s'approchoit en diligence d'Adrumète, et qui formoit vraisemblablement l'escorte d'Annibal.

Vous devinez que les conjectures et les paris ne furent point arrêtés par ce récit. Cependant

un genre de trafic nouveau pour moi, y fit diversion sur quelques points de la salle. Ici, l'on proposoit de se charger de la subsistance de la cavalerie qu'amenoit Annibal, quoiqu'on ne connût ni sa force, ni la durée de son séjour, et que même les négociateurs, à ce qu'on m'apprit, n'eussent pas un seul sac de grains en leur pouvoir. Là, et ceci m'intéressa davantage, on offroit de fournir des places dans la tribune du sénat pour la séance du soir, quoiqu'on ne sût point si le public y seroit admis, et quoique, suivant l'usage, il dût l'être gratuitement.

Vivement empressé d'obtenir une place d'où je pusse et contempler Annibal, et entendre des discussions vraisemblablement fort intéressantes, je m'approchai.

On ne demandoit pas moins de *quatre mines* pour ce que je désirois. Effrayé de cette somme exorbitante, je demandai si en me rendant auprès de la porte des tribunes, il ne me seroit pas aisé de me procurer, avec un peu de patience, ce qu'on vouloit me faire acheter si cher. Un syracusain, nommé Cresphontes, qui paroissoit connoître à fond les mœurs de Carthage, détruisit mes espérances. « Tout, me dit-il, tout dans » un pays absolument commerçant, devient le » sujet du trafic. A peine a-t-on su la convoca- » tion du sénat, que cinq cents prolétaires se » précipitoient sur les avenues des tribunes, où » ils se sont rangés pour occuper, lorsqu'on ou- » vriroit la salle, les places suivant leur position » dans les files qu'ils ont formées. Vous eussiez

» pu alors acheter leur rang à assez bas prix. Il » est à présent beaucoup trop tard. Des courtiers » ont, selon toute apparence, acquis le droit » des prolétaires. Ils l'ont peut-être revendu à » d'autres qui ne sont sans doute que les com- » mettans des gros spéculateurs que vous voyez » au *Forum*. »

« D'où vient donc, observai-je, la cherté pro- » digieuse des demandes que font ces spécula- » teurs ? »

« C'est, répondit-il, qu'ils courent le risque » de perdre leurs avances, dans le cas où le sé- » nat ne voudra pas admettre le public. »

Dans le même moment on répandit dans la salle que cette résolution étoit fort à craindre ; aussitôt le prix des places baissa avec rapidité, et le même homme qui m'avoit demandé avec dédain et sécheresse, quatre mines d'une place, vint me proposer avec honnêteté de m'en fournir quatre pour la dixième partie de ce prix.

J'hésitais : mais Cresphontes m'ayant fait un signe expressif, j'acceptai, en demandant toutefois quelles sûretés on me donneroit. « *Ma pa-* » *role*, » dit le vendeur, en se bornant à mettre mon nom sur ses tablettes.

Tout cela étoit un mystère que Cresphontes vint encore éclaircir. « Vous risquez fort peu, dit-il, » en faisant cet achat, dont je partagerai les ris- » ques si vous le voulez. Il est très-possible que » le bruit de la décision du sénat ne soit qu'une » manœuvre d'autres spéculateurs pour occa- » sionner la baisse des prix. Quant aux sûretés

» que vous exigez, ajouta-t-il en riant, elles ont » dû faire connoître que vous n'étiez pas de Carthage. Autant cette nation en corps et son » gouvernement montrent de la perfidie et de la » mauvaise foi envers les états étrangers, surtout » lorsqu'il s'agit des avantages du négoce, autant » les commerçans font preuve de loyauté et » d'honneur dans toutes leurs affaires. Il est » presque sans exemple qu'un négociant ait ja- » mais manqué à une simple promesse, lors » même que son exécution devroit à peu près » entraîner sa ruine. J'aimerois mieux, s'il s'a- » gissoit d'acquérir une ville entière, oui, j'ai- » merois mieux la simple parole de Magon, ce » spéculateur opulent avec qui vous avez traité, » que la bravoure d'une armée nombreuse com- » mandée par un général expérimenté. C'est que » la bonne foi est l'âme du commerce. On a vu » ce même Magon se charger de fournir de » vivres notre Syracuse, lorsqu'elle étoit blo- » quée par les flottes de ses propres compatriotes, » et tenir ses marchés avec autant de fidélité que » si nous eussions eu le moindre moyen de l'y » contraindre. Il est vrai, comme cela arrive » trop souvent au négociant, qu'il sacrifioit les » intérêts de son pays à sa passion pour les ri- » chesses. »

Cresphontes finissoit à peine les observations dont je vous donne le précis, que je reconnus combien elles étoient fondées. Nous entendîmes un léger murmure, et Magon nous aborda. « Vous » n'avez peut-être pas besoin, me dit-il, de toutes

» les places que je vous ai vendues; je repren-
» drai au même prix celles qui vous sont inu-
» tiles. »

Après être convenu qu'il me suffisoit d'une place pour moi et d'une deuxième pour Cresphontes, qui m'éclairoit de ses lumières, j'allois accepter l'offre de Magon, lorsque le syracusain me serrant avec force le bras, m'interrompit. Jugez de ma surprise, lorsque je l'entendis assurer que nous ne pouvions céder les deux places à moins de huit mines. Mais elle redoubla lorsque je vis Magon, quoiqu'en se récriant sur le prix, accepter la proposition sans hésiter. Il nous remit en même temps un très-petit billet, sur lequel étoit un bon de huit mines, payables à son comptoir; et un deuxième billet, où étoit un autre bon pour deux places; ajoutant qu'un homme que nous trouverions sous le premier portique du vestibule du sénat, nous les feroit délivrer. Je ne pus me défendre d'un mouvement de méfiance sur la simplicité et l'espèce d'état méprisable des titres qu'il nous remettoit. « L'écriture de Magon, répliqua-t-il, avec un
» enthousiasme mêlé d'orgueil et de dignité, l'é-
» criture de Magon est connue dans toutes les
» villes du monde. A Rome même, le consul,
» le chef de ces conquérans hautains, vous don-
» neroit, sans en rabattre un seul as, les huit
» mines indiquées sur ce que vous regardez
» comme un chiffon. »

Tout s'exécuta de point en point, et au comptoir, et sous le vestibule. Nous eûmes une des

meilleures places de la tribune, en face du siége des suffètes et de la chaire des orateurs. Il me sembla alors, en comparant les courtoisies dont on nous accabloit, aux difficultés et même aux refus qu'éprouvoient d'autres amateurs de places, que le seing de Magon étoit en effet un talisman devant lequel devoient s'abaisser les obstacles les plus insurmontables. Cette réflexion me donna la plus haute idée de cet homme, dont l'extérieur simple m'avoit d'abord inspiré de la prévention. Je me repentis d'avoir consenti envers lui au subterfuge de Cresphontes, d'autant plus qu'il me paroissoit contraire au désintéressement que vous m'avez recommandé, et aux règles de délicatesse que la philosophie nous prescrit. Je réfléchissois aux moyens à employer pour réparer ma faute, et je ne savois encore à quoi me résoudre, lorsque Magon parut à un vomitoire des tribunes. Je pris mon parti sur-le-champ. Je l'appelai, et lui faisant des excuses de notre marché, que j'attribuai à une plaisanterie de Cresphontes, je lui présentai le rouleau de mines qu'on venoit de nous donner à son comptoir. Il me refusa, à ma grande surprise ; c'étoit, suivant lui, un marché consommé ; si j'y eusse perdu, il n'eût point cherché à m'indemniser : je ne devois donc pas être privé du bénéfice qui doit compenser un risque quel qu'il soit. J'insistai avec force. Je l'assurai que je ne croyois pas moi-même avoir le droit de lui faire perdre une somme qui me paroissoit considérable, dès l'instant que tous mes vœux avoient été remplis par

l'obtention des places. Mais il ne me répondit que par un grand éclat de rire.

« Vous pouvez, dit-il ensuite pour me satisfaire, » être fort tranquille sur les pertes que vous m'avez » occasionnées. Vous êtes (il est vrai sans vous » en douter), vous êtes la cause principale d'un » bénéfice de plus de huit cents mines que m'a » value ma soirée du *Forum*. »

Cette assertion me parut encore plus énigmatique que tout ce que j'avois entendu jusques-là. Il voulut bien me tirer d'embarras. Prévoyant que la présence d'un héros, tel qu'Annibal, inconnu à presque tous les Carthaginois et aux voyageurs innombrables qu'on voyoit dans leurs murs, ne pouvoit manquer d'attirer au sénat beaucoup de spectateurs opulens, il avoit eu l'idée d'acheter toutes les places des tribunes ; mais instruit trop tard de l'arrivée du courrier, il avoit été prévenu ; et lorsque ses agens s'étoient présentés, ils n'avoient pu acquérir que quatre places, sur environ cinq cents. Averti au *Forum* de ce défaut de succès, il avoit aussitôt pris ses mesures. Il avoit sur-le-champ envoyé deux cents mines au premier secrétaire des suffètes, qui, au moyen d'un tel don, s'étoit engagé à détacher au *Forum* deux de ses subordonnés pour y annoncer que le sénat n'admettroit point le public à ses séances. Pendant cet intervalle, voulant empêcher qu'on ne vendît les places avant qu'il eut terminé sa négociation, et en même temps donner une idée de leur haute valeur, Magon avoit demandé au Forum quatre mines

de chacune des quatre qu'il avoit acquises, et il avoit en effet réussi à dégoûter, ou du moins à tenir en suspens les amateurs jusques à l'arrivée des sous-scribes des suffètes. Dès qu'il en avoit été informé, il n'avoit pas hésité à m'offrir ses places pour dix dragmes, en affectant de parler à mi-voix ; mais bien sûr qu'il étoit écouté par d'autres spéculateurs. L'effet de cette finesse avoit été rapide ; le prix des places étoit tombé sur-le-champ, et sur-le-champ aussi ses courtiers en avoient acheté tout ce qu'ils avoient pu, c'est-à-dire, plus de quatre cents. Il auroit même réussi à se les procurer toutes, mais il étoit essentiel de ne pas donner aux esprits le temps de se reconnoître. D'après ses ordres, un troisième sous-scribe avoit paru avec une expédition du décret des suffètes qui admettoit le public à la séance. Aussitôt, feignant d'être étonné et en même temps de mettre un très-haut prix aux places, il étoit venu me proposer de lui céder celles dont je n'avois pas besoin. « Votre ami, » continua-t-il, s'est alors conduit comme s'il » avoit été un de mes agens, et j'aurois même » désiré qu'au lieu de quatre mines par place, » il en eût demandé huit ; je n'eusse pas hésité » à lui accorder ce prix. Quoi qu'il en soit, dans » moins d'une demi-heure, j'ai vendu plus de » 350 places à quatre mines. Ce n'est qu'alors » qu'on a soupçonné quelques mesures secrètes, » et les 50 dernières places se sont moins ven- » dues, mais toujours beaucoup plus qu'elles » n'avoient coûté. »

Cresphontes ne fut pas moins stupéfait que moi de tant d'adresse; il avoit cru faire de Magon une dupe, et il en avoit presque été le jouet. Cependant ce récit diminua beaucoup la haute idée que je m'étois formée du négociant carthaginois. Cette corruption des affidés des premiers magistrats, tous ces subterfuges insidieux employés avec si peu de pudeur, me parurent tout à fait opposés aux règles de l'honneur et de la délicatesse. Je déguisai mon mécontentement en demandant à Magon, comment il étoit possible qu'après une guerre ruineuse de dix-sept ans, on trouvât si facilement et en si peu de minutes, autant d'or dans une ville qui sembloit devoir être épuisée.

« Il est certain, me dit-il, que le gouverne-» ment est fort mal dans ses affaires, et que les » artisans et ouvriers, privés d'une partie des » débouchés de leur industrie, ne sont pas plus » à leur aise. Mais les gros négocians et les grands » propriétaires souffrent très-peu de cet état de » choses. Il y a entre leurs mains une telle ac-» cumulation de richesses, et surtout de tels ta-» lens pour le trafic, que lors même que la guerre » réduiroit Carthage à son territoire, elle pour-» roit jouer encore pendant long-temps un très-» grand rôle dans la balance des états du monde. » Tel est l'effet des progrès du commerce et de » l'industrie, que nous favorisons ici avec autant » de soin que les Romains en donnent à l'art mi-» litaire. »

Nous fûmes interrompus. Un murmure qui

régnoit depuis quelques instans dans le sein du sénat, s'augmenta tout à coup ; les sénateurs arrivoient successivement, et paroissoient dans la plus vive agitation ; l'inquiétude se peignoit sur leur visage. Frappé de leur désordre, Magon, qui étoit aussi sénateur, s'empressa d'entrer dans l'intérieur pour en apprendre la cause. Je l'aperçus, aux premiers mots qu'on lui dit, faire des mouvemens si vifs, que je jugeai qu'un événement de la plus haute importance alloit être communiqué au sénat.

Cette agitation si remarquable se calma cependant en partie, lors des coups que divers esclaves frappèrent sur des conques d'airain, pour annoncer l'entrée des suffètes. Tous les sénateurs, ainsi que les spectateurs, se levèrent et se tinrent dans un respectueux silence pendant que ces magistrats, précédés des gardes de la république, se rendoient à leurs siéges.

Mais il est temps de m'arrêter. Cédant à l'envie de satisfaire votre curiosité sur les mœurs des Carthaginois, je me suis appesanti, et peut-être un peu trop, sur des détails propres à vous faire connoître cet esprit mercantile qui en forme le fond. Il me reste à vous entretenir d'objets bien plus sérieux. Ils seront le sujet de ma prochaine lettre. Je finis celle-ci comme les autres, en vous protestant de mon respect, en réclamant votre amitié, et en me recommandant à la protection puissante des divinités tutélaires de ma patrie, *Cérès* et *Minerve*.

IIe. LETTRE.

Aussitôt que les suffètes eurent monté sur leur estrade, le premier d'entre eux, Bomilcar, fit à haute voix une invocation à l'Eternel.

« Père des dieux et des hommes », dit-il, d'un ton de voix ferme, mais touchant, que la vue de son visage vénérable, de ses cheveux et de sa barbe blanchis par les années, sembloient rendre plus imposant; « Père des dieux et des » hommes, ô Jupiter! toi devant qui tous les » êtres sont égaux, ou plutôt qui les renferme » tous dans ton immensité! ne vois pas d'un œil » défavorable les enfans de l'Afrique : ne les sa- » crifie point à d'autres qui ne te rendent pas un » culte plus pur, et dont le cœur n'est pas plus » porté à la vertu que celui des Carthaginois! » Verse également tes bienfaits sur tous les mor- » tels; nous en réclamons aujourd'hui de par- » ticuliers; mais nous ne désirerions point les » obtenir en blessant ta justice. »

Sur un signe que fit ensuite Bomilcar, le chef des musiciens entonna une hymne à Junon, hymne qu'on ne lui adresse que dans les circonstances les plus critiques. On y invoquoit la protection de cette patrone de Carthage; on lui demandoit qu'elle maintint à jamais dans leur splendeur ces murs qu'elle avoit fondés elle-même. Mille voix, en répétant le dernier vers de l'hymne, faisoient frémir les voûtes de l'édifice.

Après

Après quelques minutes d'un recueillement profond, qu'inspiroit même aux étrangers cette scène religieuse, un esclave frappa quelques coups sur une conque. Bomilcar annonça qu'il ouvroit la séance, et tous les sénateurs et spectateurs s'assirent.

Maherbal, collègue de Bolmicar, prit le premier la parole. Il annonça que les suffètes venoient de recevoir un second courier par lequel Annibal donnoit avis qu'il seroit avant une heure à Carthage, et répétoit qu'il étoit instant que le sénat fût assemblé à son arrivée. Maherbal demanda alors si les sénateurs vouloient suspendre leur délibération jusques à l'arrivée d'Annibal, ou s'ils désiroient s'occuper de quelque objet pour remplir la séance. Il donna en même temps à entendre que les suffètes penchoient pour la première opinion, parce que, d'après les règles, une délibération commencée ne devant point être interrompue, si celle que l'on entreprendroit, en adoptant le premier parti, n'étoit point terminée lorsqu'Annibal entreroit, peut-être ne seroit-il pas convenable de renvoyer à l'entendre jusques à ce que tout fût achevé.

Ce fut alors que je connus l'effet de l'esprit de faction dans un état indépendant; que je vis que rien ne neutralisoit cet esprit, pas même les événemens fâcheux qui, menaçant tout le monde, exigent la réunion des avis; car les sénateurs venoient d'apprendre, par le rapport du courier, le désastre affreux qui amenoit Annibal à

Carthage, désastre dont les spectateurs n'avoient encore aucune idée.

Tous les Hannonistes se soulevèrent avec fureur contre l'opinion de Maherbal, à laquelle les Barcides applaudirent au contraire avec force. Phylax, un des chefs des premiers, soutint qu'il étoit à-la fois sans exemple et contre toute décence, qu'on eût jamais dérogé aux règles du sénat par égard pour un simple particulier; dont d'ailleurs le voyage assez étrange, joint à ses propos précédens, pouvoit du moins autoriser des soupçons sur son compte.

Un des principaux affidés de la famille de Barca, Géron, répondit en rappelant les égards que méritoient les services d'Annibal, services qu'il fit valoir avec complaisance et en même temps avec énergie. Il fut cependant interrompu plusieurs fois par des murmures, d'où Cresphontes, qui connoissoit la marche des assemblées du sénat, conjectura que les Barcides n'étoient pas les plus forts. Il m'apprit que les deux factions, à peu près égales au fond, l'emportoient l'une sur l'autre, suivant qu'elles parvenoient à gagner à leur avis une troisième classe d'hommes, beaucoup plus nombreuse, qui n'avoit d'autre intérêt que celui de la république, mais qui, par foiblesse, sacrifioit très-souvent ses idées de justice et de civisme, à l'énergie et à la dextérité, soit des Barcides, soit des Hannonistes.

Après beaucoup d'agitation, d'aigreur et d'injures, le chef de ce parti, Asdrubal-Hædus,

fit adopter un avis mitoyen, en observant qu'après le désastre (ce mot fixa notre attention) que venoit d'éprouver l'état, on pouvoit s'affranchir un peu des règles. Il fut arrêté qu'on mettroit à la discussion une affaire ajournée depuis long-temps : que lorsqu'Annibal entreroit, on n'interromproit pas sur-le-champ la délibération, mais bien aussitôt que l'orateur qui parleroit alors auroit terminé son discours.

L'affaire, dont il s'agissoit, étoit un traité de commerce avec un des peuples de la Gaule celtique. Plusieurs sénateurs, dont Cresphontes me désigna les noms et m'indiqua le rang, la famille, la profession, etc., se présentèrent successivement dans l'arène. Je reconnus encore combien l'esprit mercantile, dont je vous ai parlé, régnoit fortement à Carthage. Les sénateurs commerçans comme les propriétaires, les nobles comme les plébéiens, les vieillards comme les jeunes gens, tous, en cette occasion, firent preuve des connoissances les plus profondes et de la sagacité la plus rare ; mais étant frappé du mot d'Asdrubal-Hædus, et ce qui se passa dans le reste de la séance ayant achevé d'absorber mes esprits, je n'ai pu, à mon vif regret, retenir aucun passage un peu considérable des discours prononcés. Je remarquai néanmoins, et Cresphontes me dit que cela s'observoit toujours, que dans une affaire purement commerciale, on oublioit à peu près les bannières de son parti pour ne s'occuper que du bien public. De temps à autre seulement, les Hannonistes, et même plu-

sieurs du parti plus sage, glissoient dans leurs avis quelques allusions critiques contre les Barcides. Tout annonçoit en un mot que la majorité des sénateurs n'étoit nullement disposée en faveur d'Annibal.

Tout à coup un grand mouvement se fit entendre aux environs du temple et dans les salles qui conduisoient à celle de l'assemblée. Plusieurs voix répétèrent le nom d'Annibal ; et bientôt je vis donner par Bolmicar l'ordre de l'introduire.

Dans ce moment, le sénateur qui occupoit depuis quelques minutes la chaire aux harangues, m'avoit tiré de mes réflexions. C'étoit Magon ; et, en effet, il seroit difficile de vous peindre avec quelle sagacité il discutoit le traité de commerce soumis au sénat. Mais à peine le premier personnage du cortége d'Annibal parut, que j'oubliai entièrement l'orateur; et tous les assistans des tribunes me semblèrent aussi absorbés par le même sentiment qui s'empara de moi. Nous avions tous le corps élancé hors des balustrades, et nos regards cherchoient avec une vive inquiétude celui que nous considérions comme le premier homme du monde.

Il entre enfin, et quoique inconnu à la plupart des assistans, ses traits, sa démarche, son attitude, le distinguoient tellement des guerriers qui l'entouroient, que chacun le désignoit de la main et du geste. Je m'imaginois que les acclamations les plus vives alloient lui témoigner la reconnoissance et l'admiration des Carthaginois. Quelques Barcides commençoient même à en

donner le signal, lorsque sur les murmures de la plus grande partie du sénat, Bomilcar fit frapper à coups redoublés sur la conque, et tous les sénateurs se rassirent dans le plus profond silence.

Cet accueil sembla interdire un moment Annibal. Reprenant bientôt ce sang-froid qui lui avoit tant servi dans les combats, il traversa tranquillement la salle, et se plaça, avec ses officiers, au-dessous de la chaire aux harangues, où l'on avoit disposé un banc pour le recevoir.

Jugez de ma satisfaction! j'étois absolument vis-à-vis de ce grand homme. Je pus le considérer à mon aise pendant que Magon achevoit son discours, ce qui, à la vérité, ne fut pas très-long. Ce spéculateur étoit trop adroit pour courir le risque d'ennuyer l'assemblée, et pour communiquer sans fruits des remarques auxquelles on n'étoit point disposé à donner attention.

Annibal est d'une taille élevée et bien proportionnée; ses traits sont nobles; son teint brun et fortement hâlé. Plusieurs cicatrices qui ont sillonné sa figure, lui donnent quelque dureté, sans en bannir pourtant la dignité et la majesté. Son front, quoique ridé par les ans et la fatigue, annonce cette sérénité qui n'appartient qu'à une grande force d'âme et de caractère, lorsqu'on se trouve dans une position aussi critique que la sienne. Il n'a qu'un œil : mais quelle expression, quel feu dans le regard! Il sembloit que des étincelles rapides et éblouissantes sortoient de cet œil unique. Il parcouroit tous les sénateurs, et,

comme un éclair rapide, il sembloit les illuminer et les juger chacun dans un instant si court, que la pensée ne pouvoit le saisir. C'est surtout sur les partisans d'Hannon qu'il promenoit cet œil redoutable, et chaque fois qu'il les considéroit, on les voyoit baisser la tête comme par crainte, peut-être par honte des obstacles odieux qu'ils avoient sans cesse opposés à ses projets et à ses triomphes.

Quant à son costume, Annibal est trop grand pour avoir besoin d'y attacher de l'importance. Rien ne le distinguoit de ses guerriers si ce n'est des armes assez riches; mais comme on n'est point admis au sénat avec des instrumens de mort, il n'avoit hier sur lui qu'un baudrier garni de perles.

A peine Magon eut terminé, que Bomilcar ajourna la suite de la discussion à une autre séance, et invita Annibal à monter à la chaire aux harangues. Il est inutile de vous dire qu'un silence profond et presque religieux régnoit dans l'assemblée, lorsqu'Annibal improvisa le discours dont je vais tâcher de vous rappeler quelques traits. Je désirerois surtout avoir pu vous conserver ceux qui caractérisent son élocution; où l'on reconnoît cette éloquence âpre et rude d'un homme toujours entouré de guerriers et de nations sauvages, et qui n'a pu modifier par les leçons de l'art, les inspirations entraînantes, véhémentes et souvent désordonnées de la nature. Mais outre qu'il est difficile de retenir des expressions, lorsqu'on est absorbé par des affaires d'un si grand

intérêt, la copie d'un discours, quelqu'exacte qu'elle fût, ne pourroit jamais suppléer à l'effet que produit la déclamation. Or, celle d'Annibal étoit parfaitement concordante avec son style : comme lui, simple, dure quelquefois, mais forte et pénétrante.

« Sénateurs ! peuple de Carthage ! concitoyens ! » tout est perdu..... Mes messagers ne vous com- » muniquoient naguère que des triomphes ; ce » que je viens vous annoncer moi-même, c'est » un désastre, et le plus cruel désastre dont Bel- » lone en courroux pût vous affliger. Mes dépê- » ches vous répétoient toujours : enorgueillissez- » vous ; élevez sans crainte vos prétentions si les » Romains demandent la paix ; aujourd'hui ma » voix vous dit : la soumission la plus humble » est le seul parti qui vous reste. »

« J'ai débarqué à Leptis. Je ne rappellerai » point que je n'ai trouvé aucun des secours que » j'avois réclamés. Je laisse à une faction perfide » l'atroce plaisir d'avoir concouru aux revers du » fils d'Amilcar ; ainsi que la famille de Barca, » elle les paiera de son opulence... J'ai cherché » aussitôt l'ennemi. Placé sur un sol étranger, » tandis que mon armée étoit sur ses foyers, la » politique eût voulu que j'eusse différé le com- » bat. Les Romains ne pouvoient recevoir de » vivres que de l'Italie, et vous étiez les maîtres » de la mer ! Ils se fussent consumés peu à peu ; » je n'aurois eu que le soin de fatiguer leur re- » traite. Mais pour atteindre avec sûreté ce but, » il eût fallu que j'eusse eu moi-même des muni-

» tions : Hannon en a ralenti le départ!... que » votre flotte eût croisé constamment sur les » côtes ; empressée du vil métier des corsaires, » elle est rentrée dans vos ports pour mettre à » l'abri les dépouilles qu'elle avoit ravies en vio- » lant le droit des gens ! »

« Malgré ces fautes grossières, j'ai évité, tant » que je l'ai pu, de courir les hasards d'une ba- » taille où vous aviez à risquer votre existence, » et les Romains seulement quelques conquêtes. » Sans mesure dans la joie comme dans la dou- » leur, vous avez été impatiens ; j'ai été con- » traint de céder à vos vœux. Mais auparavant » et pendant que vos messages précipités fati- » guoient ce que vous nommiez ma lenteur, j'ai » cherché à obtenir d'un traité ce que le sort des » combats pouvoit nous faire perdre : j'ai vu » Scipion. »

« Je m'arrêterai un moment sur ce héros ; » vous avez besoin de le connoître ; vous n'avez » de ressource que dans sa grandeur d'âme. »

« Scipion n'a que 34 ans ; mais dans sa jeu- » nesse il a fait plus de grandes choses qu'une » foule de guerriers célèbres, qui ont vécu long- » temps. Deux des parties du monde, l'Europe » et l'Afrique, ont déjà été les champs de ses » travaux, et les témoins d'une suite non inter- » rompue de triomphes. Dans les combats, c'est » un aigle pour le regard, un cerf pour l'acti- » vité, un renard pour la dextérité, un lion pour » la valeur. Dans les négociations, il réunit la » prudence à la souplesse, la politesse à la di-

» gnité ; dans l'administration , l'étendue des » vues , la sagesse des mesures , la réserve des » mœurs , la bienfaisance , l'humanité , la bien- » veillance , la fermeté.... il possède toutes les » vertus. »

« De si grandes qualités me faisoient espérer » une heureuse réussite dans mon entreprise ; » et sans doute que Scipion , s'il eût pu ne con- » sulter que son cœur généreux , eût consenti à » mettre un terme aux flots de sang que la guerre » a coûtés à l'un et à l'autre peuple. La politique » ordinaire des Romains s'opposa aux inspira- » tions de l'humanité. Vous le savez : le sénat, » créé par Romulus , ne traite avec les peuples » que lorsqu'il les a vaincus ; Annibal à la tête » d'une armée triomphante de l'Italie , ne pouvoit » même entendre cette maxime ; nous nous » préparâmes au combat. »

Annibal donna un récit de la sanglante bataille de Zama. J'en ferai le sujet d'une autre lettre. Il suffit d'observer que l'armée carthaginoise fut entièrement détruite.

« De si grands succès, reprit Annibal, donnent » à Scipion assez d'ascendant pour que les Ro- » mains s'en rapportent à lui au sujet des condi- » tions de la paix. Profitez, citoyens, du mo- » ment où il est en place et en crédit. Ses fonc- » tions expirent bientôt , et quelque événement » (le plus futile suffit dans un état libre) peut le » priver de son influence. Enfin, comme il est » de sa gloire de ne pas laisser à d'autres le soin » de terminer son entreprise , il doit être disposé

» à la condescendance bien plus qu'un nouveau » guerrier, qui n'auroit encore conquis aucun » trophée. »

« Je présume néanmoins que les conditions » qu'il propose vous paroîtront dures ; la néces- » sité doit vous en donner une autre idée. C'est » au vaincu à recevoir la loi du vainqueur, lors- » qu'il est hors d'état d'opposer de l'obstacle à » sa marche. »

Annibal fit alors lecture de ces conditions, telles qu'il dit que Scipion les lui avoit transmises après la bataille ; ajoutant, que persuadé combien il étoit pressant de les accepter, il avoit fait la plus grande diligence pour les soumettre au sénat.

Voici les principales de ces conditions :

Les Carthaginois seront réduits à leurs anciennes possessions d'Afrique ; ils rendront tous les prisonniers et même les transfuges, et toutes les terres conquises sur Massinissa ; ils fourniront la subsistance de l'armée romaine pendant trois mois, et sa solde jusqu'au retour des ambassadeurs qu'ils enverront à Rome ; ils paieront chaque année, pendant un demi-siècle, un tribut de 200 talens d'argent ; ils ne pourront plus faire la guerre sans l'agrément des Romains ; ils livreront tous leurs gros vaisseaux (à l'exception de dix galères), ainsi que tous les éléphans domptés, s'engageant à n'en plus dompter dans la suite : pour gage de leur exactitude à observer le traité, on choisira dans leur jeunesse cent ôtages. Enfin, un article préliminaire, sans l'exécution duquel

on n'écouteroit même aucune proposition, exige la restitution de tous les vaisseaux d'Octavius, pris par Asdrubal, et de tous les objets dont ils étoient chargés.

« Sénateurs ! citoyens ! s'écria Annibal, en » finissant ; je le sens trop, eh ! qui plus que moi » doit le sentir ? il est dur, il est cruel d'avoir à » subir de telles lois, après s'être vu au moment » de terrasser, de subjuguer son ennemi. Mais » qu'auriez-vous à répliquer si l'on vous en im- » posoit de plus lourdes ? Examinez votre situa- » tion et celle de Scipion. D'un côté, pas le » moindre corps de troupes ; de l'autre, une » armée considérable et victorieuse. Acceptez, » je le répète, acceptez sans hésiter le traité qu'il » dicte ; vous devez y être engagés encore par » d'autres motifs non moins impérieux, que » vous devez pressentir, et sur lesquels la pru- » dence exige que je tire un voile épais. Je ter- » mine ce que j'avois à vous dire en vous re- » commandant surtout de ne voir dans vos opi- » nions que le salut de l'état, et non les intérêts » d'un parti, intérêts presque toujours opposés » aux vôtres, et qui vous ont induits souvent, » pendant la guerre, à une marche opposée à » ce qu'elle exigeoit, et par là causé indirecte- » ment votre ruine. »

Jusque là, les sénateurs ainsi que les assistans avoient été en proie à la plus morne stupeur ; ce dernier trait, dirigé, selon toute apparence, contre les Hannonistes, réveilla toute la fureur de l'esprit de faction.

Un des chefs les plus ardens de ce parti, Giscon, homme distingué par ses talens oratoires, son rang et son opulence, mais qui n'avoit jamais servi à la guerre, s'élança aussitôt à la tribune : « Vous l'avez donc entendu, sénateurs, et vous » Carthaginois! vous l'avez pu entendre sans in- » dignation, l'infâme traité qu'on vous propose! » Quoi! tant qu'il vous restera une goutte de » sang dans les veines, vous auriez la bassesse » de souscrire de tels engagemens! N'avez-vous » donc plus de soldats; que dis-je? n'avez-vous » plus de bras pour en créer? n'avez-vous plus » d'argent pour les équiper? Eh! quand votre » ville si forte par sa situation, et presque inex- » pugnable, soit par les ouvrages dont vous avez » couvert ses approches, soit par les flottes à » l'aide desquelles vous conserverez le domaine » de la mer environnante; quand Carthage seroit » sur le point d'être prise, que vous demande- » roit-on de plus?... On semble faire valoir la » générosité de Scipion, parce qu'il nous laisse » en possession des terres anciennes dont nous » jouissions sur le territoire d'Afrique. Dieux » immortels! c'est dans vos temples qu'on ose » se jouer ainsi de la bonne foi, à l'aide de la » terreur? Eh! quelles seront vos ressources » pour le défendre ce territoire si noblement » abandonné? Les voici sans doute : des flottes? » on aura brûlé tous vos vaisseaux de guerre;... » des chefs intrépides? on n'aura pas manqué de » prendre pour ôtages tous ceux de nos jeunes » gens qui montrent le plus de talens et d'intré-

» pidité ;... des trésors ! dès ce moment, la res-
» titution qu'on exige achevera votre ruine, et
» chaque année, il faudra prélever sur votre in-
» dustrie des impôts accablans, soit pour payer
» le tribut exigé, soit pour réparer les dommages
» de tout genre que la guerre vous a fait essuyer!
» Oui! les voilà bien tous ces moyens de dé-
» fense que vous aurez à opposer à tant de peu-
» ples farouches dont vous êtes entourés et qui
» vous dévorent d'avance, à Massinissa surtout,
» votre ennemi mortel, devenu dix fois plus
» puissant que vous par ce même traité ? »

« C'est donc là le résultat de cette guerre en-
» treprise et continuée malgré les sages et fortes
» remontrances d'Hannon et de ses amis ! et en-
» treprise, par qui ? vous le savez, dieux justes !
» par celui-là même qui se rend le panégyriste
» d'une conclusion si honteuse ! Ah ! lorsque
» j'y pense, je ne saurois me contenir davan-
» tage ; quoi ! après avoir épuisé, en dépit de
» nous, pendant plus de quinze ans, notre sang
» et nos richesses, au lieu de périr sur le champ
» d'honneur, on vient nous dire froidement :
» *Voilà ce qui vous reste ! comblez votre misère*
» *en signant votre infamie ?...* Et pourrois-je le
» passer sous silence ? le chef de la famille de
» Barca, le fils aîné d'Amilcar, celui qui, à
» neuf ans, prononça sur les autels sacrés ces
» sermens détestables, et pour nous si funestes,
» de haine aux Romains, Annibal, Annibal a
» fait rougir cette tribune de l'éloge de Scipion,
» de ce Scipion, à qui, infortunés ! vous avez

» le sang de tant d'enfans à demander ! Il a fait
» l'éloge ! non, non, l'apothéose du général
» des Romains, de sa bienfaisance surtout, de
» cette bienfaisance avec laquelle il nous dit : Je
» consens à ne point vous anéantir, parce que
» je ne le pourrois pas avant l'expiration de mes
» fonctions ; mais je me réserve de le faire lors-
» que je serai réélu consul. Eh ! qui seroit assez
» insensé pour ne pas entrevoir cette pensée ca-
» chée avec tant d'adresse ? Vous voulez bien,
» vous daignez, illustre Scipion, nous rendre
» notre territoire, mais c'est en nous ordonnant
» de ne pas faire la guerre sans la permission de
» votre peuple, de sorte que nous devrons cesser
» de vivre toutes les fois qu'il vous plaira, après
» avoir lâché les Numides contre nous, de nous
» refuser ce qu'on accorde aux plus infâmes scé-
» lérats, le droit d'une légitime défense ! Vous
» voulez bien, vous daignez, homme généreux,
» à l'égal de la divinité, nous accorder la paix,
» mais c'est sous une condition presque inexécu-
» table. Il faut, avant tout, et dans 24 heures,
» qu'on vous rende les vaisseaux pris sur Octa-
» vius, et les effets qu'on y avoit embarqués.
» Qui se chargera de consommer cette restitu-
» tion ? dispersés par les ventes publiques ou par-
» ticulières entre mille mains ; revendus et en-
» voyés peut-être à des nations éloignées, où les
» chercher ? où les trouver ? La sublime géné-
» rosité que celle qui dispense des bienfaits sous
» une condition impossible à remplir ! et voilà
» les vertus pour lesquelles on commande pres-

» que notre admiration et notre reconnoissance !
» Je vous adjure ici, dieux de l'univers ! et toi,
» divinité tutélaire de mon pays, puissante Ju-
» non ! Ah ! si nous avions affaire au mortel le
» plus pétri de vices, le plus souillé de crimes... »

Pendant tout ce discours, prononcé avec une force qui lui donnoit une énergie presque impossible à peindre, les mouvemens d'Annibal annonçoient à chaque instant l'indignation dont il devoit d'autant plus être saisi, qu'il s'apercevoit que Giscon produisoit le plus grand effet sur tous les esprits. A ces dernières phrases où il voit qu'on attaque sans ménagement Scipion, de qui il est persuadé que l'existence de Carthage dépend, il ne peut contenir sa fureur. Il s'élance, sans demander la parole au suffète, il franchit les marches de l'escalier, saisit Giscon d'un bras vigoureux, l'arrache à la balustre où il vouloit se retenir, l'enlève comme un foible enfant, et le jette, le précipite, pour ainsi dire, au bas de la chaire aux harangues.

« Rappelez-vous, mon père, cette tempête effrayante que nous observâmes l'année dernière auprès du Pirée. Souvenez-vous de ces flots soulevés les uns contre les autres, de ces vagues énormes qui s'entre-choquoient et se brisoient, de ce mugissement terrible des vents déchaînés, de ces éclats répétés de la foudre, de ces vaisseaux brisés sur les bancs ou jetés sur les côtes, et vous pourrez vous former une idée du tumulte épouvantable qu'occasionna l'action d'Annibal. Au reste, vous avez dû pressentir quelque chose

de semblable, car cette action, contraire à toutes les règles, à toutes les bienséances d'un état libre, devoit d'autant plus courroucer, qu'à l'exception des partisans les plus déterminés d'Annibal, tous les sénateurs et même les spectateurs étoient fortement indisposés contre lui; et qu'entraînés par le discours de Giscon, ils le regardoient comme l'auteur de tous les maux dont ils étoient accablés.

Des hurlemens, des cris de fureur ou plutôt de rage, des trépignemens violens de pied font frémir et semblent devoir faire écrouler les voûtes et les murs du temple. « Arrêtez le traître! » en prison! à l'exil! à la mort! au supplice! » aux mines! aux bêtes féroces! » Voilà ce qu'on entend de toutes parts; et en même temps mille individus, presque tous les assistans se lèvent et semblent vouloir se jeter sur Annibal. Je ne doute pas même que s'il eût été placé auprès des bancs, on ne l'eût mis en pièces. Il ne fallut pas moins que la présence imposante et les gestes supplians du vénérable Bomilcar, qui, en faisant frapper à coups redoublés sur toutes les conques, indiquoit de la main l'autel et la statue de Junon à qui ce désordre faisoit outrage; il ne fallut pas moins que l'autorité d'un magistrat chéri de tout le monde, et l'aspect de la divinité terrible de la république, pour empêcher qu'on ne se portât aux extrémités les plus fâcheuses.

Mais tout cela n'appaisoit point le tumulte. Annibal, qui d'abord en avoit paru intimidé, s'étant bientôt remis, avoit, ainsi que ses gestes l'indiquoient,

l'indiquoient, demandé la parole à Bomilcar, et l'ayant obtenue, restoit ferme à la chaire, comme un rocher que ne peut ébranler une mer agitée. Sa constance entretenoit l'indignation de l'assemblée. Bomilcar essayoit de se faire entendre, mais la voix de ce vieillard respectable, déjà affoiblie par le travail et le temps, l'étoit encore plus par la vive émotion qu'il éprouvoit. Elle se perdoit comme les cris du matelot pendant une tempête. Enfin, sur son invitation, les autres suffètes réclamèrent à grands cris le silence; mais peut-être ne l'eussent-ils pas obtenu, si la voix éclatante et sonore de Maherbal dominant un instant l'orage, n'eût fait entendre ces paroles : « Sénateurs, c'est le premier magistrat » de Carthage, c'est l'illustre Bomilcar lui-même » qui, au nom de la déesse, vous supplie de » l'écouter une minute : respectez ses cheveux » blancs. »

A ces mots, l'agitation se dissipa assez rapidement; il ne resta plus qu'un murmure sombre et sourd, signe d'une colère concentrée, mais qui n'empêcha pas de distinguer la voix tremblante de Bomilcar.

« Sénateurs et citoyens! quel véritable ami de la patrie ne gémiroit sur la scène dont nous venons d'être les témoins? Vous avez à prononcer sur l'existence même de la république; il ne vous reste que peu d'heures pour décider de son sort, et vous vous livrez à des mouvemens frénétiques à peine supportables dans des temps de paix et de prospérité! Votre fortune, vos familles, vos

enfans, vos intérêts les plus chers vous commandent l'union, et vous vous divisez! C'est au nom de ces mêmes intérêts sacrés que je vous invite, que je vous supplie d'observer l'ordre le plus inperturbable et le silence le plus profond pendant cette discussion.... J'ai accordé la parole à celui qui commandoit vos armées au Tésin, à la Trébie, au lac Trasimène et à Cannes. »

Pendant cette espèce de censure, les Carthaginois, honteux d'avoir manqué de respect à leur chef et au lieu saint où ils étoient réunis, étoient devenus tout-à-fait calmes, et Annibal commençoit même à parler, lorsque soudain Phylax s'écria : « La parole étoit à Giscon : personne n'a» voit le droit de l'interrompre ; qu'il finisse son » discours ; nous pourrons ensuite en écouter » d'autres. »

Cette observation est le signal d'un nouveau tumulte. Tout le parti d'Hannon et même beaucoup du parti plus modéré appuient avec force l'avis de Phylax, tandis que la faction de Barca, revenue de sa première stupeur, parce qu'elle se voit en cette occasion appuyée du suffrage imposant de Bomilcar, soutient à grands cris qu'Annnibal doit être entendu. Nouveaux trépignemens, nouveaux coups sur les conques ; enfin il faut que la voix de Maherbal domine une seconde fois l'assemblée pour obtenir le silence, non pour le discours d'Annibal, on n'y eût pas réussi, mais pour une seconde observation de Bomilcar.

« Sans doute, dit celui-ci, sans doute, séna» teurs, Giscon avoit la parole, et je suis bien

» loin d'approuver la violence inconcevable dont » on a usé pour lui faire quitter la chaire aux » harangues. Mais c'est afin de se justifier de « cette même violence qui vous indigne, qu'An- » nibal demande à parler, sauf à lui continuer » la parole sur le traité, si vous êtes satisfaits » de son explication. »

Les Hannonistes n'osèrent répliquer, et si j'en excepte le même murmure sourd que je vous ai déjà annoncé, l'assemblée fut assez calme. Je l'avoue toutefois, prenant le plus vif intérêt à l'homme célèbre qui étoit sous mes yeux, j'éprouvois une forte inquiétude, parce que je ne concevois point comment il pourroit se justifier d'une action qui, en effet, étoit absolument condamnable.

« Citoyens, dit Annibal d'un ton ferme, mais » cependant plus doux que celui de son pre- » mier discours, citoyens, ce n'est pas précisé- » ment pour justifier ma conduite envers Giscon » que je reste à cette chaire, ainsi que l'a observé » le sage Bomilcar.... »

Quelques légers murmures se firent alors entendre; mais Annibal les appaisa en élevant la voix.

« Je la condamne moi même, cette conduite, » plus que qui que ce soit. Je me blâme d'avoir » cédé à un mouvement dont je n'ai pas été le » maître; mais si je n'ai pas l'intention de la » justifier, il m'est au moins possible de l'ex- » cuser.

» J'avois à peine 9 ans lorsqu'Amilcar, d'im-

» mortelle mémoire, m'emmena hors de vos » murs. Depuis cette époque 36 années se sont » écoulées sans que j'aie pu revoir ma patrie. » Loin de mes parens, de mes amis, de mes pro- » priétés, j'ai consumé tout le beau temps de la » vie sous des climats étrangers et rigoureux en » comparaison du vôtre, au milieu de peuples » barbares ou de soldats souvent féroces. Faut- » il vous le rappeler, ingrats! les charmes de » l'oisiveté, les passe-temps de la mollesse, les » jouissances du luxe et de l'opulence étoient » votre lot, tandis que je bravois l'intempérie » des saisons; que j'étois en proie à la faim, à la » soif, à toutes les misères; que je supportois » des fatiques incroyables; que je versois enfin » mon sang pour éloigner de vous le théâtre de » la guerre et les horreurs inévitables dont elle » est accompagnée.

» Vous avez, dites-vous, souffert dans vos pro- » priétés.... Celles de la famille de Barca ont- » elles été respectées en Espagne? et à Carthage, » ont-elles contribué moins que les vôtres à la » cause commune?...

» Vos parens ont péri dans les combats!.... » Ah! sans doute, le destin m'a plus favorisé!... » Asdrubal! malheureux Asdrubal! frère trop » tendre et trop chéri, j'évoque ici tes mânes » indignés! Viens! viens toi-même montrer au » sénat ta tête sanglante, ce seul reste de ta dé- » pouille, que le barbare Néron fit jeter dans » mon camp!...

» Ainsi, partageant avec vous toutes les cala-

» mités de la guerre, je m'en suis, pour ainsi » dire, réservé les fatigues, sans pouvoir me dis- » traire comme vous par des jouissances; bien » plus, et c'est où j'en voulois venir, pendant » ce long intervalle, je n'ai pas trouvé un seul » instant que je pusse employer à m'instruire » des arts et des lettres, des mœurs et des cou- » tumes de mon pays. Absorbé par ce qu'exigeoit » ma dure profession, toutes les études auxquelles » il m'a été permis de me livrer l'ont eue exclusi- » vement pour objet, et j'ai le droit, puisque » Scipion lui-même a rendu justice à mes talens, » j'ai le droit de dire que mon éducation militaire » n'a point été infructueuse. Quant aux usages » des assemblées libres, ce n'est point au milieu » d'une armée, où les soldats doivent courber » sous la verge des officiers, et les uns et les » autres fléchir au moindre geste du général, » ce n'est point là que j'ai pu en prendre une » idée.

» Ne soyez donc point surpris, citoyens de » Carthage, de ce que j'ai manqué à vos règles; » elles m'étoient inconnues.

» Mais ce n'est pas seulement à cette igno- » rance de vos lois que vous devez attribuer ma » faute; c'est, s'écria-t-il, à un excès de zèle » pour mon pays.

» Tant que Giscon s'est borné à verser de l'op- » probre sur moi et sur les miens, j'ai été indi- » gné, je l'avoue, d'un tel prix donné à mes ser- » vices; mais je me suis tû, et je ne daigne pas » même en cet instant vous en occuper. Je lui

» livre, à lui et à tous les amis d'Hannon, toute
» ma vie publique ; ils peuvent en faire le but de
» leurs noirceurs, bien sûrs que je ne leur op-
» poserai jamais que le mépris profond qu'ils mé-
» ritent. Je n'ai pu au contraire me défendre d'é-
» clater, ou plutôt j'ai dû, oui j'ai dû l'inter-
» rompre pour arrêter le déluge de maux que
» son éloquence imprudente alloit attirer sur
» vous. Scipion, je le répète, a de la générosité.
» Croyez-vous que cette vertu empêche d'être
» sensible à l'injure? et sera-ce par des outrages
» que vous vous concilierez sa bienveillance.

» Je conviendrai encore avec vous, puisque
» vous me forcez à dévoiler ce que je voulois
» taire ; je conviendrai que la crainte de voir ter-
» miner la guerre par un nouveau consul, entre
» peut-être dans les motifs pour lesquels Scipion
» nous accorde la paix. Que vous importe le plus
» ou moins de noblesse de ses intentions, dès
» lors que vous en tirez avantage? Aurez-vous
» plus de moyens de défense contre Lentulus,
» son successeur, ou contre tout autre chef des
» Romains? C'est ce qu'il s'agit d'examiner, et
» c'est ce qu'on eût dû faire au lieu de se livrer
» à des déclamations non moins dangereuses que
» vaines et outrageantes. »

Annibal demanda alors au premier suffète qu'il lui fût permis de discuter le fond de la question. Bomilcar voyant que les esprits paroissoient si-non entièrement satisfaits, du moins assez fatigués pour répugner à de nouveaux orages, fit signe à l'orateur de continuer.

« Je voulois encore, reprit Annibal, taire les » observations que je vais vous présenter; car » quels risques ne courons-nous pas de dévelop- » per en public notre détresse, de donner des » détails si intéressans pour l'ennemi? Et, vous » le savez, il a assez d'espions dans cette en- » ceinte pour ne pas tarder à apprendre tout ce » qui s'y sera passé. N'imputez qu'à votre con- » duite, sénateurs, les suites fâcheuses que pour- » ront entraîner ces explications. »

Il leur exposa aussitôt, en militaire et en administrateur consommé, l'état véritable de leur pays sous le point de vue des moyens de défense ou d'attaque qui lui restoient; leur montra qu'ils étoient et seroient encore long-temps sans armée, parce qu'il ne suffisoit pas d'un jour, d'un mois, d'une année pour former des soldats capables de se mesurer avec des Romains; que leur ville n'ayant aucune protection extérieure, on pourroit l'assiéger aussitôt qu'on le voudroit; que si les fortifications en étoient imposantes, la population nombreuse qu'elle renfermoit en accélèreroit la prise à cause de l'impossibilité de nourrir une si grande multitude; qu'ils étoient en effet dépourvus de vivres et de munitions de tout genre; qu'ils n'avoient pas assez d'officiers pour diriger leurs troupes, parce que presque tous avoient péri.... Ces considérations et une foule d'autres prouvoient donc jusqu'à l'évidence la nécessité actuelle de faire la paix, ne fût-ce que pour gagner le temps qu'exigeoit le rétablissement de leur armée, de leurs magasins, etc.

Vainement on mettoit de la confiance dans la flotte.... Si elle étoit encore considérable, les Romains, en rassemblant leurs vaisseaux épars et en s'alliant avec les Rhodiens et autres peuples marins, en formeroient aisément une plus nombreuse ; que d'ailleurs aucun effort ne coûtoit à ce peuple lorsqu'il vouloit subjuguer ses ennemis ; que s'il s'agissoit d'autres nations, on pourroit baser ses mesures sur la vraisemblance et proportionner les efforts aux moyens possibles de ces nations ; qu'il falloit calculer d'une toute autre manière lorsqu'il s'agissoit des Romains, des Romains surtout conduits par un Scipion ; qu'il ne falloit plus compter sur le possible et le vraisemblable avec eux, mais considérer au contraire l'invraisemblable, le surnaturel comme de véritables jeux pour eux.

« Réfléchissez maintenant, sénateurs et citoyens, » dit Annibal en finissant; réfléchissez sur ce que » vous m'avez si imprudemment forcé de vous » dire, et voyez si les simples règles du bon sens » vous permettent d'hésiter une minute sur l'ac- » ceptation du traité. Quant à moi, je vous le dé- » clare avec franchise, loin de trouver réelle- » ment onéreuses les conditions proposées par » Scipion, je suis surpris qu'elles soient aussi » douces. A sa place, je vous eusse traité dix » fois plus rudement.

» Ecartez donc loin de vous, sénateurs, » des suggestions irréfléchies ou artificieuses, » qui n'ont pour elles qu'un vain étalage de » mots. Réunissez-vous pour que cette séance

» ne se termine point sans un décret. Il est » vrai que lorsque vous êtes partagés d'avis » on a recours au peuple, et par là on obtient » également une décision ; mais c'est justement » ce qu'il faut éviter. Ce n'est point une multi- » tude également incapable de supporter les in- » convéniens de la guerre et de goûter les dou- » ceurs de la paix, qu'il faut faire l'arbitre d'aussi » grands intérêts.

» Au reste, lors même que vous céderiez à » des conseils passionnés ou perfides, je sous- » cris d'avance à votre résolution. Arrêterez-vous » que Carthage s'ensevelira sous ses ruines plu- » tôt que de consentir à ce que certains d'entre » vous appellent une paix déshonorante ? Je ne » serai pas le dernier à concourir à l'exécution » de vos ordres. Dans quelque rang que vous » me replaciez, général ou soldat, nous verrons » si Giscon, qui, à cette place, a fait si sou- » vent éclater une éloquence funeste, s'exposera » avec autant de courage et de constance à l'épée » des Romains.... J'ai dit.... »

Annibal eut à peine fini, qu'un grand nombre de sénateurs se portèrent auprès de Bomilcar, à qui ils avoient demandé par signes la permission de parler. On remarquoit parmi eux beaucoup d'Hannonistes, qui, sans doute, vouloient effacer l'impression produite par le tableau fâcheux qu'Annibal venoit de faire de l'état de Carthage. Bomilcar fut embarrassé. Il paroît que convaincu de la nécessité de la paix, il désiroit écarter ceux qui vouloient la guerre. Il n'osa toutefois, dans

la situation actuelle des esprits, prendre sur lui de désigner le premier orateur, quoique sa place lui en donnât le droit. Il se contenta de faire lire la liste des aspirans. Comme Giscon étoit inscrit en tête, plusieurs voix réclamèrent qu'il fût entendu ; mais Giscon étoit précisément celui que Bomilcar désiroit le plus écarter. Craignant alors de paroître favoriser les Barcides, il eut l'adresse de proposer un sénateur du parti modéré ; un sénateur dont les connoissances profondes sur les matières de commerce pussent, dit-il, éclairer l'assemblée dans ces circonstances critiques. Vous devinez déjà qu'il s'agissoit de Magon.

Je reconnus encore combien tout ce qui tenoit à la richesse et au commerce avoit de l'influence sur l'esprit des Carthaginois, même dans les circonstances les plus délicates. Quoique Magon fût le dernier inscrit ; quoiqu'on l'eût vu un instant auparavant s'entretenir à voix basse avec le secrétaire d'Annibal, ce qui pouvoit faire croire qu'il embrassoit l'avis de la faction de Barca, à son seul nom l'assemblée consentit presqu'unanimement à l'entendre, et elle décida que Giscon n'auroit la parole qu'après lui.

Magon n'est ni orateur, ni homme de lettres ; mais il montre autant d'adresse dans ses harangues que dans ses spéculations : il est rare que lorsqu'il est question de quelque objet tenant au commerce, il ne réussisse pas à faire passer l'avis qu'il appuie.

Son début parut cependant impolitique, car sans la moindre préparation il dit qu'il falloit à

quelque prix que ce fût faire la paix. Il répara presque aussitôt cette faute, en déclarant qu'on devoit lui donner d'autant plus de confiance, qu'il parloit contre ses propres intérêts. La fourniture des armées, dont il étoit presque toujours chargé, lui offroit en effet des chances de bénéfice bien plus grandes que le commerce de paix. En l'état même, personne ne devoit avoir autant que lui à souffrir de la paix. Comme la restitution effective de marchandises exigée dans les 24 heures par Scipion étoit impraticable, on seroit obligé d'y suppléer en payant leur valeur. Or Magon se trouvant le Carthaginois le plus riche en numéraire, il seroit selon toute apparence forcé de verser ses propres fonds dans le trésor épuisé de l'état, sans obtenir à leur place autre chose qu'une perspective incertaine de remboursement.

S'apercevant alors que les esprits étoient frappés de ces observations, Magon s'attacha à établir que la paix étoit devenue indispensable pour le commerce et les manufactures. Celles-ci, privées de bras que la guerre leur enlevoit, marchoient rapidement vers leur décadence; celuilà, privé de débouchés par l'interception des communications, et de capitaux par la consommation excessive d'argent qu'exigeoient les armées, ne languissoit pas moins. La paix, au contraire, raviveroit en peu de temps et l'industrie et le négoce; l'une et l'autre appelleroient les richesses à Carthage, et en peu d'années on auroit des ressources suffisantes pour former des armées et des flottes propres à résister aux Romains, et

même à faire des conquêtes, si l'on en prenoit la ruineuse fantaisie.

C'est dans cet instant qu'il me fut facile de reconnoître l'esprit artificieux de Magon. Jusque là il s'étoit montré le partisan d'Annibal; aussitôt, pour prouver son impartialité, il fit une censure piquante du système des conquêtes et des expéditions lointaines, que les Barcides favorisoient depuis tant d'années. Rien n'étoit, selon lui, moins convenable aux véritables intérêts d'un peuple commerçant et manufacturier. Presque toujours ces conquêtes occasionnoient des guerres longues, accablantes, et ordinairement ruineuses, lors même qu'on obtenoit des succès, soit parce que l'entretien des armées exigeoit des capitaux bien supérieurs à la valeur des conquêtes, soit parce que le commerce et l'industrie étoient anéantis ou fort diminués pendant la durée de ce fléau. Un peuple tel que celui de Carthage ne devoit avoir au contraire qu'un seul but, la prospérité de ce même commerce et de cette même industrie; et cette prospérité, il étoit sûr de l'obtenir et même de l'accroître sans cesse pendant la paix.

« Eh! que vous importe, s'écria-t-il avec un enthousiasme qui subjugua pour ainsi dire l'assemblée, que vous importe que Rome ait l'Espagne, la Sardaigne et la Sicile? qu'elle compte au nombre de ses sujets directs ou indirects tous les peuples de l'Italie, et qu'elle ait lieu même d'espérer d'y ranger tous ceux de la Macédoine et de la Grèce? Quand nous serions réduits à notre modeste en-

ceinte, c'est nous qui serions les véritables souverains, et des Romains, et de tous ces peuples, si notre commerce reprend, comme cela doit bientôt arriver, son ancienne splendeur ? Il est plus facile de former des fantassins que des ouvriers habiles ; et toute la réputation de Scipion ne lui obtiendroit pas un crédit égal à celui d'un de nos petits négocians. Loin de redouter que Rome fasse des conquêtes, nous devons au contraire désirer qu'elle consomme à un tel emploi les fonds dont a besoin son commerce, et que les dépouilles des peuples vaincus inspirent à ses habitans le goût du luxe. Il s'écoulera encore bien des années avant que ses artisans aient le talent nécessaire pour lui fournir les choses les plus communes. C'est ici, c'est à Carthage, c'est à nous qu'elle sera forcée de s'adresser pour la satisfaction de ses besoins ; c'est pour nous enrichir qu'elle aura ravi les trésors de tant de peuples !... Eh ! chers compatriotes, s'il étoit besoin de faits pour établir des vérités si évidentes aux yeux de quiconque a les moindres notions du commerce, je vous en citerois une foule que je connois, puisqu'ils me sont personnels. Il suffit en cet instant de quelques-uns.

» Lorsque ce redoutable Scipion détruisoit nos armées en Espagne, ses agens venoient me solliciter de lui fournir des tentes pour toute son armée ; et ces tentes, je les tirois du pays des alliés de Rome, et une partie de Rome elle-même !... Ce sont les magasins de Magon qui ont mis à contribution l'Afrique intérieure, l'E-

gypte, la Phénicie, le Pont, la Gaule et jusques à l'île de Thulé, pour la décoration du capitole de Rome et des temples où son sénat se réunit. Là ces fiers conquérans ont pu dicter les mesures qui nous ont enlevé nos conquêtes; mais il leur a été impossible de se soustraire à l'ascendant de notre génie et de notre activité. Il n'y a pas jusqu'aux chaises d'ivoire, sur lesquelles ils étalent leur orgueil inhumain, qu'on n'ait fait toutes venir de Carthage! »

Que l'esprit de l'homme est petit! comme il est aisé lorsqu'on flatte ses passions de le manier à sa fantaisie! Annibal avoit aigri la faction d'Hannon, et plutôt abattu que persuadé les autres, quoiqu'il fût difficile de répondre à sa peinture effrayante de l'état désastreux de la république. Magon, en excitant la cupidité insatiable des uns et des autres, et réveillant leur goût pour le trafic, les réunit tous. Sa harangue insinuante eut un tel succès, qu'on l'empêchât d'achever en demandant de toutes parts à aller aux voix.

Bomilcar profita sur le champ de ces dispositions favorables. Sur sa demande, Maherbal invita les sénateurs qui opinoient pour la paix à se porter auprès de l'autel de Junon. Il y eut un mouvement presqu'unanime. Un très-petit nombre des Hannonistes resta seulement sur les bancs; et les applaudissemens redoublés des spectateurs prouvèrent au sénat combien le peuple étoit las de la tragédie sanglante qu'on lui faisoit jouer depuis tant d'années.

Aussitôt Bomilcar, qui n'avoit pas quitté son

siége élevé, tend les bras à Junon et se jette à genoux pour remercier la déesse de l'issue propice de cette séance orageuse. Tous les sénateurs, tous les spectateurs l'imitent dans un clin d'œil; et dans la même posture, les musiciens entonnent un hymne de remercîmens dont le refrein, à chaque verset, est répété par toute l'assemblée.

Ah! certes, quand j'aurois le pinceau sublime d'Homère, il me seroit impossible de vous donner une idée de cette scène majestueuse et touchante, surtout après les émotions terribles que j'avois éprouvées jusque là....

La nuit étoit fort avancée lorsque l'hymne fut achevé. Bomilcar, voulant laisser rasseoir les esprits agités, renvoya au lendemain la nomination des ambassadeurs et l'examen des autres mesures relatives à la paix, et leva en même-temps la séance.

BIOGRAPHIE.

Notices sur Michel *Adanson, membre de l'ancienne Académie des Sciences, de l'Institut de France, de la Société royale de Londres, etc.*

> Omnia in majestate naturæ abdita. . . . . et nusquàm magis quàm in minimis natura tota est. (Pline.)

Michel Adanson naquit à Aix en Provence, de *Léger Adanson* et de *Marthe Buisson*, le 7 d'avril 1727, et fut amené à Paris à l'âge de trois ans.

D'abord destiné à l'état ecclésiastique, très-jeune encore on le pourvut d'un petit canonicat à Champeaux en Brie; mais son génie ne tarda pas à prendre une autre direction.

Son ardeur pour le travail lui mérita de bonne heure le surnom d'infatigable, et devint une passion irrésistible.

Son goût se déclara pendant ses premières études. En 1732, il commençoit déjà à observer les plus petites plantes, telles que les mousses, qu'il cultivoit sur les fenêtres, et les plus petits insectes, mais surtout les insectes utiles.

Il

Il eut bientôt fini ses études aux colléges Sainte-Barbe et Duplessis, où il remporta les premiers prix de poésie grecque et latine, qui lui valurent un Pline et un Aristote.

En 1740, il commença à faire des notes sur ces livres précieux. Mais après en avoir comparé les principes, il vit qu'il étoit impossible d'en tirer une méthode générale et applicable à toutes les sciences, pour les réunir en une seule. Il quitta les livres des philosophes pour chercher, dans les *existences*, les lois de la nature. Ce fut alors qu'un vaste champ s'ouvrit à son avidité de tout connoître. Il rassembla 1°. trente-trois mille espèces d'êtres, et il en composa une série, jusques alors inconnue, suivant sa nouvelle philosophie, de l'*ensemble des rapports de toutes leurs parties;* il sentit 2°. que toutes les sciences naturelles, qui jusque là n'avoient été que des sciences de noms, pouvoient devenir entre ses mains des sciences de rapports, et qu'ensuite il parviendroit à fixer la définition naturelle de toutes les sciences. Tel fut le plan de la méthode suivant laquelle il rangea sa collection, après huit ans d'un travail opiniâtre.

Il se disposoit à publier cette nouvelle méthode, lorsqu'il aperçut que le nombre de trente-trois mille espèces, quelque grand qu'il eût pu paroître aux plus habiles naturalistes de ce temps là, qui en bornoient le catalogue à quatorze ou quinze mille (voy. Linné, *Système naturel*), laissoit au moins deux

tiers de vides ou d'intervalles à remplir dans leur série, en faisant des recherches nouvelles.

Pour remplir un si vaste dessein et compléter, autant que possible, sa collection, il sentit la nécessité de voyager beaucoup et de réunir les observations de tous les voyageurs.

Il avoit, en 1745, abandonné son canonicat de Champeaux en Brie; il sacrifia, en 1748, un patrimoine honnête; et dans le choix qui lui restoit à faire des pays qu'il devoit parcourir, il se dirigea vers les climats les plus variés et les plus fertiles de la terre, qui sont en général dans la zone torride. Le centre de l'Afrique eut la préférence, et Adanson partit de Paris pour le Sénégal en octobre 1748.

Il visita, en 1749, les îles Canaries, et envoya ses premières découvertes à l'Académie des Sciences, qui l'admit, en 1750, au nombre de ses correspondans, et lui en envoya les lettres-patentes.

Il arriva au Sénégal, où cinq années de recherches et d'observations dans ce pays, aussi riche que peu connu alors, lui procurèrent la découverte du prodigieux nombre d'*existences* dont je parlerai. Il ne se borna pas à ce genre de travail; il voulut encore se rendre utile aux arts et au commerce. Il parcourut à cet effet les parties les plus fertiles et les mieux situées du Sénégal, en leva la carte géographique, suivit le cours du Niger, et dressa enfin une carte de sept lieues pour un projet de colonie, dans laquelle sont désignés le nombre et l'étendue des forêts, des salines, des bancs de coquilles, des lacs, des étangs, etc.

Ses recherches le conduisirent à la découverte de deux vrais gommiers arabiques ; et par des expériences aussi bien raisonnées que variées, il parvint à tirer de l'indigo naturel au Sénégal, et différent de celui d'Amérique, une fécule bleu-céleste ; découverte précieuse qui dut l'étonner, puisqu'elle avoit échappée aux essais réitérés des plus habiles indigotiers que la Compagnie des Indes avoir fait passer, à diverses reprises, de l'Amérique au Sénégal.

En 1753, la Compagnie des Indes désirant tirer du Sénégal un parti aussi avantageux que le comporte la richesse de cette contrée, demanda à M. Adanson un plan d'établissement pour une colonie de culture universelle. Il démontra, dans ce plan, que la culture de l'indigo, du coton, du tabac à fumer (le meilleur qu'il y ait au monde), du riz, du café moca, du cacao, du poivre, du gingembre, des épices des Moluques, acquerroit une perfection que l'excessive chaleur du climat pouvoit seule déterminer. Adanson démontroit aussi qu'avec certains égards pour les rois de Galam et de Bambouc, on obtiendroit facilement la permission d'exploiter les riches mines d'or de ce pays, plus abondantes que les fameuses mines du Pérou et du Mexique ; qu'elles rapporteroient dix à douze millions par an, ce que l'on tripleroit dans un besoin pressant ; que la gomme rendroit depuis huit jusqu'à quatorze millions ; que la traite des nègres de la plus belle race, la vente de la cire, du miel, du séné, des bois de teinture, du sel blanc, des cuirs verts, du maïs, du songo (espèce de chou), etc., produiroient sept à

huit millions : réunion d'avantages qui n'eut pour la France aucun résultat heureux, parce que le projet resta inexécuté.

Le 6 d'octobre 1753, Adanson quitta le Sénégal pour revenir en France : il essuya une traversée des plus orageuses et des plus pénibles, et il arriva à Paris après cinq ans d'absence, rapportant de ses voyages une collection immense d'observations philosophiques, morales, politiques et économiques, sur le gouvernement des nations très-variées des pays qu'il avoit parcourus, et des observations physiques sur environ trente mille espèces d'*existences* inconnues, qui, jointes aux trente-trois mille qu'il connoissoit auparavant, donnoient à la philosophie naturelle universelle une base de soixante-trois mille. (Depuis cette époque il m'a plusieurs fois assuré que ses connoissances en ce genre s'étoient élevées à plus de quatre-vingt-dix mille.)

Peu après son retour du Sénégal, Louis XV lui confia son jardin de botanique de Trianon, avec le titre de naturaliste du roi.

En 1755, il lut à l'Académie des Sciences, de laquelle il n'étoit encore que correspondant, un mémoire qui avoit pour objet la description d'un ver rongeur des vaisseaux au Sénégal.

En 1756, il donna à l'Académie la description du *baobab* du Sénégal, avec un modèle de description complète des rapports qui caractérisent toutes les parties et qualités des plantes qui composent la

famille des *malvacées*, à laquelle appartient cet arbre, le plus gros de la terre.

En 1757, il publia son Histoire naturelle du Sénégal, avec une carte géographique du pays.

En 1758, M. de Lamoignon-Malesherbes le fit nommer censeur des livres.

Le 15 décembre de la même année, il publia, sous le nom du duc de *Noya Carafa*, seigneur napolitain, une lettre adressée à Buffon sur la tourmaline (pierre très-électrique lorsqu'elle est chauffée, produisant attraction et répulsion). On a donc attribué cette lettre au duc de Noya, et les savans n'ont pas osé assurer qu'elle fût d'Adanson. Mais je puis avancer cette assertion que je tiens de lui-même, et l'on doit trouver dans ses manuscrits la lettre originale.

En 1759, il fut nommé membre de l'Académie des Sciences, dans la troisième et dernière classe, celle d'adjoint botaniste.

A la rentrée publique de l'Académie, le 14 octobre de la même année, il lut le plan de son ouvrage sur la botanique, intitulé : *Famille des plantes*, fondée sur son principe nouveau, que *s'il y a dans la nature un système que nous puissions saisir, il ne peut être fondé que sur l'ensemble des rapports des caractères tirés de toutes les parties et qualités des plantes.*

En 1760, il devint membre de la Société royale de Londres.

Il lut, dans la même année, un mémoire sur une augmentation remarquable de la Seine de-

puis l'automne de 1759 jusqu'au commencement de 1760.

Appelé par l'empereur pour fonder à Louvain une Académie universelle suivant son plan de philosophie naturelle, il reçut en même temps une lettre de Charles Linné, qui lui offroit de le faire nommer membre de l'Académie d'Upsal en Suède.

En 1761, les Anglais ayant pris le Sénégal et senti l'importance de cette nouvelle et riche possession, lord North, alors premier ministre et premier intéressé dans le commerce de la compagnie anglaise du Sénégambi, envoya à M. Adanson M. Cumming, second intéressé, pour acquérir, à quelque prix que ce fût, sinon l'original, du moins une copie des cartes détaillées qu'il avoit faites sur les productions naturelles et toutes les cultures utiles au commerce. Le philosophe désintéressé rejeta toute espèce de proposition et même la plus légère communication de ses cartes, réservant ce travail pour un moment plus favorable à la patrie.

En 1762, il publia ses Familles des plantes, qu'il donna gratuitement à son libraire. Peu après il essuya une banqueroute relativement à son *Histoire du Sénégal.*

Cette même année, le ministre Choiseul lui demanda un travail très-développé sur les moyens de former le nouvel établissement des colonies de Cayenne et de la Guyanne. Il fournit un volume in-folio de mémoires instructifs sur ces objets; il y joignit un autre travail non moins important, demandé en même temps pour l'île de Goré. Tant

de services restèrent sans récompense et tournèrent au profit de gens qui surent se les approprier.

En 1764, il lut à l'Académie une observation botanique sur un pied d'orge monstrueux chargé d'épis rameux; l'année suivante, un mémoire sur les blés à épis rameux, appelés blés de miracle, et sur la découverte d'un orge de miracle.

En 1766, l'impératrice des Russies lui fit faire des propositions extrêmement avantageuses, pour le déterminer à aller professer dans l'Académie de Pétersbourg les sciences naturelles, suivant les principes de sa nouvelle philosophie. (A une époque beaucoup plus récente, la Cour d'Espagne lui a fait de semblables propositions.)

Le 31 janvier 1767, il lut à l'Académie des Observations météorologiques faites à la campagne près de Paris, pendant les froids qui venoient d'avoir lieu.

Le 24 mars suivant, il lut un autre Mémoire sur un *mouvement spontané oscillatoire en tout sens, découvert dans une espèce de plante du genre de la tremelta.*

La même année, il fit à ses frais un voyage en Normandie et en Bretagne; voyage qui avoit pour but l'histoire naturelle de ces deux provinces.

Le 8 juillet 1766, il communiqua à l'Académie une observation sur l'orage tombé le 7 à Paris, avec des grêlons pyramidaux à six pans, d'une grosseur extraordinaire pour ce climat.

Au mois d'octobre suivant, il lut un mémoire par lequel il prouve que les espèces ne changent pas.

En 1771, il éprouva une injustice sur la survivance de M. de Buffon au cabinet d'histoire naturelle du Roi, qui fut accordée à M. d'Angivilliers. A cette occasion, il ne regretta que la perte des facilités que lui auroit procurées cette place pour la publication de son Encyclopédie. Il lui fut accordé une pension de deux mille francs en récompense de ses services, pendant dix-sept ans au jardin de Trianon.

Pendant les années 1772 et 1773, il fit des cours publics de sa Philosophie naturelle.

Le 24 février 1773, il lut à l'Académie un mémoire sur le gommier rouge du Sénégal, sur l'acacia des Anciens et sur quelques autres arbres du Sénégal qui portent une gomme rougeâtre ainsi que le gommier rouge d'Arabie.

Le 15 février, un mémoire exposant le plan de son Encyclopédie naturelle universelle, en cent vingt volumes manuscrits, appuyés de soixante-quinze mille figures in-folio. L'Académie nomma des commissaires, qui firent un rapport très-avantageux sur cet étonnant ouvrage.

Le 15 mars de la même année, à l'occasion d'un œuf double de pigeon, un mémoire sur la préformation de l'embryon dans les œufs.

En 1776, il publia dans le Supplément de la première Encyclopédie de Diderot et d'Alembert (comprenant les trois lettres A, B, C) les articles relatifs à l'histoire naturelle et à la philosophie des sciences.

Le 11 juillet 1778, il lut son mémoire sur le

gommier blanc qui produit, au Sénégal, la vraie gomme arabique.

En 1779, il fit un voyage sur les plus hautes montagnes de l'Europe, et il en rapporta plus de vingt mille échantillons de minéraux différens, et les dessins de plus de douze cents lieues de cours ou développemens de montagnes.

Possesseur du cabinet le plus nombreux qui soit au monde, puisqu'il comprend au moins soixante-quinze mille espèces d'existences des trois règnes, classées suivant la nouvelle méthode philosophique, et rassemblées de trois manières différentes, 1°. en nature, 2°. en figures, 3°. en descriptions : il avoit demandé un assez vaste logement au Louvre. Louis XVI lui accorda, en 1779, une seconde pension de dix-huit cent francs pour lui tenir lieu de ce logement.

Il parvint, en 1782, au premier degré inférieur de la pension de l'Académie, et, en 1786, au troisième degré.

Enfin cet homme, dont le poids des années ne pouvoit ralentir l'activité, proposa d'accompagner M. de la Peyrouse dans son voyage autour du monde.

Ce ne fut qu'en 1789, par la mort de M. Fougeroux, qu'il parvint à la pension entière de l'Académie.

Il perdit, au commencement de la révolution, son jardin d'expériences dévasté par les brigands. Il y cultivoit cent trente espèces ou races de mûriers, et il en avoit perfectionné la culture. Il ne put les replacer, car on lui refusa un terrain qu'il avoit

demandé, et il vit ainsi disparoître en un instant le fruit d'un travail de cinquante ans.

Comme son but avoit toujours été de rassembler et de publier en un seul corps d'ouvrage l'immensité de faits et de combinaisons dont je viens de donner l'aperçu, on peut juger de sa douleur lorsque les événemens lui en ôtèrent les moyens. Nul individu ne pouvoit faire les dépenses nécessaires à l'exécution de ce grand projet. Adanson avoit dû compter sur les bienfaits du pouvoir suprême, et cette autorité tutélaire n'existoit plus. Il éprouva par degrés tous les genres de privations : aux horreurs de la révolution se joignirent les horreurs du besoin, même le désespoir de ne pouvoir continuer ses travaux pendant les longues nuits de l'année, faute de feu et de lumière : je l'ai trouvé en hiver, à neuf heures du soir, le corps courbé et la tête baissée jusqu'à terre, les deux pieds posés l'un sur l'autre devant le crépuscule d'un foible tison, écrivant sur ce nouveau genre de pupitre et bravant cette attitude, qui auroit été un supplice pour tout homme qui n'auroit pas été entraîné par la plus inconcevable habitude du travail, et même par l'extase de la méditation.

L'infortune d'Adanson reçut quelques adoucissemens par les soins du ministre Bénézech. Mais il étoit réservé à un autre ministre, poëte et littérateur, de sentir toute la valeur d'un si grand homme, et ce ministre est M. François de Neufchâteau. Il lui a procuré tous les secours dont il pouvoit disposer dans un temps malheureux; il lui a rendu

tous les hommages ; il a réveillé tous les souvenirs de ses services et provoqué toutes les attentions ; il a témoigné un vif regret de ne pouvoir lui fournir les moyens nécessaires à la rédaction ultérieure et à l'impression de son Encyclopédie. Il a placé son buste parmi ceux des plus grands hommes ; enfin, lorsque la munificence du Gouvernement a cessé de passer par les mains de M. François de Neufchâteau, cet ex-ministre a cherché toutes les occasions de servir indirectement M. Adanson envers les dépositaires du pouvoir souverain.

Adanson lisoit et écrivoit dans une attitude qui peut-être a singulièrement contribué à fixer sur les articulations des cuisses et du tronc le dépôt qui a accéléré sa fin : car il se tenoit assidûment le corps courbé dans un fauteuil et les jambes très-élevées devant le foyer de sa cheminée.

Depuis son séjour au Sénégal, il étoit extrêmement sensible au froid et à l'humidité. Dévoré de douleurs rhumatismales, il habitoit le rez-de-chaussée d'une maison sans étage, sous laquelle il n'y a point de cave et dans une des plus basses rues de Paris. Depuis quelque temps il avoit fait plusieurs chutes du haut d'une échelle en travaillant à son jardin.

Lorsqu'il fut retiré dans cette espèce de chaumière, rue Chantereine (aujourd'hui rue de la Victoire), et lorsqu'il y eût disposé un petit local pour le nombre de plantes qu'il pouvoit encore cultiver, il passoit le jour entier, se traînant assis sur ses jambes croisées afin d'observer de plus près. Si je

le surprenois dans cette attitude, il me tendoit ses mains couvertes de terre, en s'écriant : *Non indecoro pulvere sordidum !* Il y avoit rassemblé plusieurs espèces de grenouilles pour en mieux saisir l'instinct : chacune avoit reçu de lui un nom particulier; et l'habitude de le voir sembloit avoir subjugué leur vague et sauvage indocilité.

La nuit, il travailloit dans son cabinet, et souvent sa gouvernante étoit obligée de le gronder de ce qu'il avoit oublié de se coucher pendant plusieurs nuits consécutives.

Il avoit, depuis long-temps, à la partie moyenne extérieure de la cuisse droite un ulcère qui donna lieu à une fracture du fémur sans aucun effort. Le 26 janvier dernier, le vieillard, étant debout et appuyé sur sa cheminée, s'aperçut que sa cuisse fléchissoit; il seroit tombé si son domestique, qui heureusement étoit près de lui, ne l'eût retenu dans ses bras. On le plaça sur son lit. Aussi courageux qu'accoutumé à souffrir, il se servit de son pied gauche pour étendre la cuisse, dont les deux bouts de l'os fracturé se croisoient, et il attendit patiemment les secours de la chirurgie.

Dans l'état de santé, il buvoit très-rarement du vin. Arrivé au quatrième mois de sa maladie, il demanda du vin blanc de Châblis. Il commença à en boire avec de l'eau, bientôt il voulut le boire pur; il en but jusqu'à une pinte et demie dans vingt-quatre heures. Ensuite il demanda du lait, sans renoncer au vin, qu'il buvoit alternativement. Il eut envie de manger du fromage, et il s'en fit apporter

de toutes les espèces. Il passa les quinze derniers jours de sa vie à prendre de la limonade pour toute nourriture. Les plaies de la cuisse étoient guéries, et la fracture du fémur paroissoit avoir commencé à se consolider. Tous les matins, on trouvoit le philosophe, la plume à la main, écrivant sans lunettes, en très-petits caractères, à la distance de la longueur de son bras. Il n'a cessé de lire, de méditer et d'écrire; son ardeur, qui s'étoit un peu ralentie, s'est ranimée la veille de sa mort, et il avoit encore sa présence d'esprit lorsque, le 3 août présent mois, à dix heures du matin, il a rendu le dernier soupir. Onze heures après sa mort, tous ses os étoient tellement amollis qu'on ne les distinguoit presque plus des chairs. Il a été inhumé le mardi suivant, à midi.

L'organisation d'Adanson étoit extraordinairement sèche, éminemment nerveuse: le feu qui parcouroit tous ses organes n'avoit pas permis à ses muscles de grossir. Il étoit roux. Sa peau rude et velue étoit sillonnée de grosses veines; le crâne vaste et le front médiocrement grand; les orbites saillantes; les sourcils épais, longs et croisés; les yeux gris, ardens, très-petits, très-enfoncés, d'une mobilité et alternativement d'une fixité surprenantes: on ne pouvoit s'y méprendre; c'étoit l'œil scrutateur du génie et de l'esprit d'observation. Sa face, un ovale creux, remarquable par un nez long et gros. La mâchoire inférieure un peu avancée; la bouche grande et la lèvre inférieure épaisse. Sa voix, très-animée, avoit quelque chose de mor-

dant et d'agréable. Ses gestes étoient vifs et impatiens. Sa taille n'avoit guère excédé cinq pieds.

Il n'avoit pas négligé les exercices qui peuvent joindre l'accord et la justesse à la vivacité des mouvemens. Il avoit excellé dans l'escrime et la danse, et il avoit été aussi adroit à se servir des armes à feu.

Sa sensibilité étoit exquise; la bonne musique, celle de Gluck surtout, le transportoit; tous ses muscles entroient en jeu, et il ne pouvoit s'empêcher d'exprimer tour à tour, avec force et avec grâce, les divers sentimens qu'elle excitoit dans son âme : alors il s'abandonnoit au point d'oublier le cercle nombreux qui l'environnoit. Tel on l'a presque vu, octogénaire, lorsqu'il venoit passer quelques heures avec moi.

Extrêmement sobre : l'eau sucrée étoit sa boisson favorite, même à ses repas. Son principal aliment, le café au lait; souvent jusqu'à sept heures du soir il n'avoit point d'autre nourriture.

L'âme sans cesse exaltée sur la contemplation de cette prodigieuse série d'*existences* qu'il avoit découvertes, il ne parloit de toutes choses et de sa propre personne qu'avec enthousiasme.

Après Hippocrate, Aristote étoit, aux yeux d'Adanson, le plus vaste génie de l'antiquité. Mais (sans adopter le système des tourbillons) il regardoit Descartes comme le plus grand de tous les philosophes anciens et modernes; il le plaçoit beaucoup au-dessus de Newton, dont le système aussi avoit fini par n'être plus de son goût. En 1785, il témoigna le dé-

sir de me voir, et il s'établit, de cette époque, entre nous la plus constante liaison. Lorsque la mémoire de René Descartes fut publiquement injuriée à la tribune du conseil des Cinq-Cents, il vint, les yeux humides et rouges d'indignation, me presser de réunir en un faisceau tous ses titres de gloire que j'avois déjà cités dans mon ouvrage *Des principes naturels*. Lorsque j'eus terminé mon travail, qui finissoit par cette apostrophe au Corps législatif : « *Pendant que vous ajournez les honneurs dus à* » *sa mémoire, tremblez que l'Angleterre ne* » *rouvre les tombeaux de ses rois pour y placer* » *l'effigie de Descartes à côté des ossemens de* » *Newton !* » Son émotion fut au comble, et il ne put retenir ses larmes.

Accoutumé à ne méditer que sur des existences réelles, il rejetoit la théorie mathématique des infinis et des infinités d'infinis qui lui sembloit vaine, erronée, dangereuse. Souvent dans nos entretiens nous répétions un argument qu'il croyoit sans réplique : « Il y a nécessairement un infini; l'infini » est nécessairement absolu, et un absolu est néces- » sairement un DIEU. S'il y avoit un nombre ou une » infinité d'infinis, il y auroit un pareil nombre » d'absolus et de dieux (ce qui implique contradic- » tion). Il ne peut donc exister qu'un DIEU; un » seul véritable ABSOLU; une seule plénitude indes- » tructible de substance, d'attributs et de durée : » principe de toutes les existences secondaires qui » paroissent, disparoissent et se renouvellent dans » son sein. Dans quelque sens qu'on les analyse,

» ces existences sont nécessairement limitées et re-
» latives; elles ne peuvent devenir absolues, ni
» même être conçues comme telles. C'est unique-
» ment de la foiblesse de l'esprit humain à conce-
» voir le véritable infini et à découvrir la nature des
» existences créées par lui, que sont venus les in-
» finis et les dieux, l'athéisme et la superstition. »

On voit qu'avec de tels principes, avec une telle opinion des systèmes dominans et avec des formes physiques personnelles peu avantageuses, Adanson ne dut pas faire fortune. La fortune ne favorise jamais celui qui ne fléchit pas devant l'idole du siècle.

Adanson ne chercha ni protecteur, ni patron, ni modèle.

Dans le cruel abandon auquel il fut réduit les vingt-quatre dernières années de sa vie, la plus belle partie de ses travaux, peut-être toutes ses découvertes précédentes, sa nombreuse collection d'existences et ses précieux manuscrits, mais du moins ses plus fortes méditations sur le grand ensemble qu'il vouloit donner à toutes les sciences, alloient être perdus, si une seconde providence, sous les traits d'une femme, ne fût descendue dans sa demeure. Cette femme, entrée à son service en juin 1783, lui a tenu lieu de parens, d'amis et de fortune. Tout le temps de la disette d'alimens, de bois, de lumière et de vêtemens, au milieu des plus grandes horreurs de la révolution, elle le servoit paisiblement pendant le jour, et elle employoit à son insu toutes les nuits à des travaux dont le prix

étoit

étoit aussitôt consacré à lui procurer le café et le sucre sans lesquels il ne pouvoit plus agir ; tandis que son époux, Simon Henry, au service d'un autre maître dans la ci-devant province de Picardie, envoyoit chaque semaine du pain, de la viande, des légumes, et avançoit en argent le reste de ses épargnes pour la nourriture et les autres besoins du vieux philosophe. Aussitôt que les infirmités se sont accumulées sur sa tête et que les soins de la généreuse gouvernante sont devenus insuffisans, Henry est venu y joindre les siens, et il n'a plus quitté l'octogénaire. Leurs ressources étoient enfin épuisées, le linge même des deux humbles amis servoit aux pansemens du maître. L'empereur, instruit d'une si pénible situation, a envoyé 3,000 fr. Les deux fidèles économes, encouragés par ce bienfait, ne songeoient pas à en solliciter un second : on leur a fait connoître l'ordre donné de renouveler les actes de munificence autant de fois que les besoins l'exigeroient ; et, loin de vouloir tourner à leur profit cette heureuse disposition, ils ont eu la délicatesse de répondre qu'il leur restoit encore une somme suffisante. Enfin il n'y a que l'imagination qui puisse suppléer à la description des soins qu'ils lui ont prodigués, et, suivant le rapport que M. Dutertre (1) a eu la complai-

(1) Chirurgien recommandable particulièrement par un petit ouvrage intitulé *Réflexions et Observations sur les plaies en général*, imprimé en 1805, où l'on trouve l'historique de deux opérations aussi curieuses qu'importantes, dans lesquelles il a reculé les bornes de son art.

sance de me communiquer, ce sont les seuls individus qu'on ait vus auprès de lui pendant les six mois qu'a duré sa maladie; et ils ont essuyé des fatigues d'autant plus dangereuses et difficiles à supporter, que le malade exigeoit que les croisées de son appartement fussent constamment fermées. Si les vertus d'Adanson n'égaloient pas son génie, je n'aurois parlé de lui et de ses découvertes que pour saisir cette occasion d'honorer deux personnes dignes de servir de modèles à toutes les classes et à tous les degrés de l'ordre social, et j'aurois encore utilement employé mes loisirs.

L'épouse de Simon Henry, Anne-Marguerite-Roux, qui a si bien mérité devant Dieu et les hommes; cette femme, si digne un jour d'accompagner son maître dans l'Élysée des hommes vertueux, est née dans la commune de Cemboin, département de la Haute-Saône, le 18 juillet 1755. Autour d'une gerbe des cheveux du grand homme, au pied de laquelle il a voulu que l'on mît un chien, symbole et modèle de fidélité et de dévouement, est d'avance gravé le sentiment qui doit les réunir. Adanson n'a pas vécu plusieurs secondes après lui avoir dit : *Adieu, l'immortalité n'est pas de ce monde.*

J'étois affecté d'une longue et douloureuse maladie, lorsque mon ami succomboit sous le poids des ans et des infirmités. J'avois depuis long-temps recueilli de sa propre bouche les faits que je viens de publier, et je n'ai pas cru devoir y rien ajouter. L'éloge des grands hommes est dans le simple récit de ce qu'ils ont fait. Les savans, à qui ses ma-

nuscrits, tous ses livres surchargés de notes, en un mot la collection qui compose son cabinet, seront confiés, auront le temps et les matériaux qui me manquent à ce sujet.

Mon but, en écrivant à la hâte ces notices, n'est pas d'exprimer une stérile admiration, ni des regrets superflus, mais de montrer combien il importe à la France d'empêcher qu'une si précieuse collection ne devienne l'objet de quelque spéculation particulière, et ne passe à l'étranger, contre l'intention du grand homme à qui elle a coûté tant de sacrifices, et dont le cœur généreux s'est empressé de l'offrir à la patrie en reconnoissance du don qu'il venoit de recevoir de l'Empereur. C'est un répertoire universel des connoissances humaines utiles ou agréables, naturelles, physiques, morales, métaphysiques, politiques et législatives, extraites d'un million de faits ou phénomènes de la nature, appliqués soit aux figures de quatre-vingt-dix à cent mille espèces d'*existences* corporelles qui en sont la base et l'origine, soit à la considération des divers rapports plus ou moins nombreux de chacune de ces existences, soit aux innombrables combinaisons qui en résultent, et dont les ensembles sont autant de découvertes philosophiques, autant d'axiomes moraux, ou de lois physiques et naturelles de l'action et réaction des existences les unes envers les autres; d'où résulte une méthode inconnue jusqu'à ce jour, et qui, supprimant les principes erronés de la plupart des méthodes particulières, doit faciliter l'étude des sciences en établissant, par le moyen de sa série, des

définitions précises et naturelles. Mais que d'efforts, que de travaux et de dépenses pour le dépouillement et l'ordonnance de cet immense répertoire! Il y faudroit joindre à la force de tête l'habitude d'Adanson, et il faudroit être comme lui pénétré de son dessein. Du moins il y faudra la réunion et peut-être la vie de plusieurs savans. Mais les savans capables d'élever un pareil monument, et qui sont aussi capables de se créer à eux-mêmes des titres de gloire, voudront-ils les sacrifier à ceux d'Adanson? Oui, s'ils considèrent qu'en érigeant sa statue ils seront placés à sa hauteur. C'est alors seulement qu'ils pourront juger de ses motifs et de ses moyens pour changer et perfectionner le langage qui doit toujours suivre les progrès des connoissances humaines, dont il n'est que l'expression. Ils verront pourquoi ce grand homme cherchoit, dans toutes les langues du monde, des racines communes ou analogues, et comment il vouloit les rapprocher pour établir une langue philosophique universelle.

Supposant qu'il y eût même beaucoup à retrancher du nombre d'*existences* qu'Adanson prétend avoir rassemblées dans sa grande série, il est déjà certain qu'il en a découvert un nombre si prodigieux, que la postérité n'en seroit pas moins étonnée en apprenant que, jusqu'à lui, les observations réunies de tous les siècles précédens n'en donnoient que quatorze à quinze mille.

Adanson auroit donc fait lui seul, en ce qui concerne le nombre des découvertes, beaucoup plus que n'ont fait pendant six mille ans les hommes

civilisés ; et si l'on considère qu'il ne s'est point borné à rechercher les caractères particuliers de chaque existence, mais qu'il s'est élevé sans cesse par des ensembles vers l'intarissable unité du principe absolu qui est la source de tous les êtres, on est forcé de reconnoître que nul homme n'a réalisé autant que lui ce vœu (pour ne pas dire ce beau rêve) des plus vastes génies (2).

Il auroit fallu beaucoup moins pour la gloire d'Adanson, puisque, dans la pensée de Platon, celui qui sait bien définir et bien diviser doit être regardé comme un Dieu (3).

Cependant Platon ne vouloit pas proférer un blas-

(2) Quidquid enim unit naturam, licet modis imperfectis, ad inventionem formarum viam sternit.... Verùm in his diligens adhibenda est cautio, ne intellectus humanus, postquàm complures ex istis formis particularibus adinvenerit, atque inde partitiones, sive divisiones naturæ inquisitæ confecerit ; in illis omninò acquiescat, atque ad inventionem legitimam FORMÆ MAGNÆ se non accingat ; sed præsupponat NATURAM velut à radicibus esse multiplicem et divisam, atque ulteriorem naturæ unionem ; tanquàm rem supervacuæ subtilitatis, et vergentem ad merum abstractum, fastidiat et rejiciat. (BACO *de* VERULAM. *Novum organum, lib. II. Aphorism. XXVI.)*

(3) Magna est omninò prærogativa instantiarum constitutivarum, ut quæ plurimùm faciant, et ad definitiones (præsertim particulares), et ad divisiones, sive partitiones naturarum : de quo non malè dixit Plato, quòd habendus sit tanquàm pro Deo, qui definire et dividere benè sciat. *(Idem, ibidem.)*

phême; il savoit aussi bien que nous que l'imperfection est nécessairement attachée à tous les desseins, à tous les plans, à tous les ouvrages des hommes; et c'est la nécessité même de cette imperfection qui ne permettra jamais que l'on retranche la moindre chose de l'éloge du grand homme qui a laissé si loin derrière lui les bornes plantées par soixante siècles d'efforts.

LE JOYAND.

A Paris, le 19 août 1806.

POÉSIE.

Inscription en vers pour Moulin-Joli.

N. B. Dans le troisième chant du Poëme des Jardins, M. Delille a fait une description charmante, très-poétique et très-vraie de *Moulin-Joli*. Cette agréable retraite appartenoit à M. Watelet, de l'Académie française, qui y avoit fait placer les vers qu'on va lire, et qu'on nous a assuré avoir été composés par M. Delille. Nous nous félicitons du plaisir qui nous est réservé de les faire connoître.

Aug. DE L.

Je suis le talisman de ces lieux de féeries ;
Malheur à qui me détruira ;
Bonheur à qui conservera
Les droits de la nature et ces rives chéries.
Un bon meunier autrefois me plaça
Sur le cours de cette onde pure ;
Un vieux curé me conserva ;
Un couple heureux, ami de la nature,
Me prit en gré, me respecta,
Et dit, lorsqu'il me répara :
« Deviens le talisman de ces lieux de féeries ;
» Malheur à qui te détruira :
» Bonheur à qui conservera
» Les droits de la nature et ces rives chéries. »
Il dit encore : « Ah ! crains que quelque jour
» Le faste destructeur, l'ignorance hardie,
» Pénétrant en ces lieux, n'usurpe ce séjour.

» L'ignorance avec industrie,
» D'un air capable enlaidira
» Ce que sans art, sans symétrie,
» La nature en riant de ses mains décora.
» Les détours ondoyans de ces rives fleuries,
» Le faste les redressera;
» Ces arbres de leurs bras, couronnant les prairies,
» Le faux goût les mutilera;
» Ces réduits ombragés, propres aux rêveries,
» Un cœur faux les profanera;
» Et surtout la nature insultée et flétrie,
» En détestant la barbarie,
» De ce séjour disparoîtra.
» Ah! sois le talisman de ces lieux de féeries;
» Malheur à qui te détruira:
» Bonheur à qui conservera
» Les droits de la nature et ces rives chéries. »

DELILLE.

LETTRE à Mme. DE LIGNES.

VOUS vous adressez, Madame, à une fontaine tarie pour avoir un peu d'eau d'Hypocrène. Je ne suis qu'un vieillard, malade aux pieds des Alpes, qui ne sont pas le Mont-Parnasse. Ne soyez pas surpris si j'exécute si mal vos ordres. Il est plus aisé de mettre Mme. de Brionne en buste qu'en vers. Vous avez des Phidias, mais vous n'avez pas d'Homère qui sache peindre Vénus et Minerve.

Brionne, de ce buste adorable modèle,
Le fut de la vertu comme de la beauté:

L'amitié la consacre à la postérité,
Et l'immortalise avec elle.

Voilà tout ce que je puis, Madame, etc.

VOLTAIRE.

TRADUCTION de Métastase.

Qui? toi! jalouse, Éléonore?
Non; dans ton cœur si je sais voir,
Il est jaloux de son pouvoir.
L'amour est un mal qu'il ignore.
Loin d'aimer un pauvre captif,
Tu n'aimes qu'à river sa chaîne:
T'enlever un cœur fugitif,
C'est blesser ton âme hautaine.
Si tu perdois de ta beauté,
A chaque inconstance nouvelle
J'espérerois te voir fidelle;
Mais qu'espérer en vérité
Si tu parois toujours plus belle
A chaque trait de cruauté?

Aug. DE LABOUÏSSE.

---

*A Mme. DE ***.*

Sur l'amitié, sans toi peut-être
Mon cœur en auroit plus appris:
En t'aimant j'ai cru la connoître;
En t'aimant mieux, j'ai vu que je m'étois mépris.

BOUFLERS.

VERS.

L'Amour par ses fureurs et ses douceurs étranges,
Offre aux amans le ciel et l'enfer tour à tour :
La Jalousie est la sœur de l'Amour,
Comme le Diable est le frère des Anges.

Par le même (1).

(1) Ces pièces font partie d'une nouvelle édition des œuvres de M. de Boufflers, qui doit paroître incessamment.

Aug. DE L.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCES LITTERAIRES.

NOUVELLES ETRANGÈRES.

Chine.

Sir Georges Staunton, fils de l'auteur de ce nom, a établi son séjour alternativement à Canton et à Macao. Il a traduit en chinois un ouvrage sur l'inoculation de la vaccine, et la pratique en est devenue générale à Canton. Les Chinois ont vaincu cette fois leurs préjugés contre toute innovation venue de l'étranger, et ils ont rassemblé une somme considérable pour former un établissement qui doit propager la vaccine de Canton dans les provinces voisines, et, avec le temps, dans le reste de l'empire.

Indes orientales.

Le Monthly Magasin a publié, il y a quelque temps, une lettre datée du 26 juillet 1805, qui contient les détails suivans sur les travaux littéraires du *Collége du Fort William* (1).

(1) Quoique quelques-uns de ces détails se trouvent déjà, mais par extrait seulement, dans le cahier du mois d'août, nous avons cru pouvoir les reproduire ici avec plus de développement, et en même temps pour rectifier quelques inexactitudes qui s'étoient alors glissées dans l'article où il en étoit question.

Ouvrage sous presse : « Analyse élémentaire » des lois et réglemens du gouverneur général au » conseil du Fort William dans le Bengale, pour » le gouvernement civil du territoire britannique de » cette présidence, à l'usage des étudians du collége » du Fort William, par J. H. *Harrington*, pro- » fesseur des droits et ordonnances du gouverne- » ment Britannique dans les Indes. » L'extrait suivant de l'introduction fait connoître le plan de l'ouvrage. Les trois principales branches de l'administration publique des personnes employées par la société des Indes Orientales dans cette présidence, sont la jurisprudence, les finances et le commerce. Cette analyse se divise donc en trois parties relativement à ces trois branches ; et comme le cours prescrit des études, est calculé sur trois ans, et que chaque année il y a deux examens publics, l'ouvrage entier se compose de six sections; la première et la seconde comprennent le droit civil et criminel ; la troisième et quatrième, les revenus ; la cinquième, le commerce ; et la sixième, différens objets qui n'ont pu trouver de place convenable dans les sections précédentes. La première partie de l'ouvrage est déjà imprimée.

Ouvrages prêts à être mis sous presse : 1°. Histoire générale des Hindous depuis les siècles les plus reculés, jusqu'au moment actuel, composée entièrement d'après les auteurs orientaux, et des documens sanscrits; ouvrage original en langue du Bengale, par *Mritoonjoy Vidy Lunkar*, premier pundit ou professeur du sanscrit et des langues du Bengale au collége du Fort William ; 2°. l'histoire du Raja *Prita Padityo*, traduite en langue maratte, par *Vidya Nath*, premier pundit du maratte au même collége.

Ouvrages auxquels on travaille : 1°. Notice sur les mœurs et usages actuels des Hindous, dans laquelle on compare plusieurs pratiques populaires avec les anciens usages prescrits dans les Védas; ouvrage original en langue du Bengale, par le même *Mritoonjoy Vidia Lunkar.* — 2°. La société asiatique s'est engagée à payer à parts égales, avec le collége du Fort Villiam, chaque année, aux missionnaires protestans du Bengale, la somme de 450 livres sterlings, pour les dédommager des frais d'impression *du texte original* des plus anciens ouvrages sanscrits, et surtout des *Vedas*, avec une traduction anglaise. — 3°. Le *Lexique Hindou*, attendu depuis très-long-temps, va enfin paroître incessamment, grace au secours du collége; les éditeurs sont : le docteur Will. *Hunter*, et l'enseigne Will. *Macdougall*, professeur-adjoint de la langue des hindous, au même collége. — 4°. Le capitaine Will. *Hamilton*, de l'établissement du Bengale, interprète persan auprès du corps auxiliaire à Puna, a remis au collége un manuscrit en langue maratte, contenant un précis historique des événemens qui ont eu lieu sous le règne des prédécesseurs immédiats du Peishwa actuel, composé d'après les sources les plus authentiques et dans le style le plus pur, par *Hunmut Rayo Jug Deo*, accompagné d'une traduction anglaise par M. Will. *Hamilton.* — 5°. Le capitaine Charles *Stewart*, professeur-adjoint de persan, en examinant les livres et manuscrits orientaux de la bibliothéque de *Tippou Saïb* dont il a commencé un catalogue raisonné, a découvert un ouvrage excellent en langue persanne, que *Dow* et *Orme* ont cité comme nécessaire pour éclaircir une période importante de l'histoire des Indes, mais qu'ils n'ont pas pu se procurer; c'est l'histoire d'*Au-*

rung-Zebe depuis l'an II de son règne jusqu'à sa mort (c'est-à-dire une période de 40 ans), par le savant *Mahommud Saki*; cet ouvrage est la continuation de l'histoire des dix premières années du même prince, par *Mahommud Kasika*. — 6°. Les inscriptions anciennes et les excellens manuscrits en diverses langues de l'Inde, que le docteur Fr. Buchanan a recueillis pendant son voyage dans le Mysore, ont été remis à M. *Carey*, professeur des langues sanscrit, bengale et maratte, au collége du Fort William, pour être traduits en anglais sous sa direction; parmi ces manuscrits, se trouve une histoire de la première arrivée des Portugais dans les Indes, par un écrivain hindou, contemporain, ainsi qu'une histoire des Rajahs du Mysore.

Angleterre.

M. Russel, peintre en portraits au crayon de S. M. et du Prince de Gall, est mort à Hull le 20 avril. Il étoit très-habile dans son art, et avoit inventé une nouvelle méthode de préparer ses crayons. Son fils, qui habite Londres, a, dit-on, hérité de son secret et de ses talens.

L'architecte Wilkens est chargé de bâtir le nouveau collége dont va s'augmenter l'université de Cambridge, et qui portera le nom de *Downing-College*. C'est particulièrement à la médecine que sera consacré ce nouvel établissement.

Il s'est établi à Londres une *Société de Chymistes* qui ne peut avoir plus de soixante membres; la souscription de chacun est de trois guinées par an; M. Accum, chymiste allemand, est à la tête.

M. Johnes, qui a traduit en anglais la *Chronique*

de Froissard, annonce un volume de supplément qui contiendra la vie de l'auteur, et une notice sur le manuscrit de Breslau (1).

Deux nouvelles Sociétés littéraires viennent de se former à Londres. L'une qui a pris le nom de *Palestine Society*, a tenu sa première assemblée le 25 avril de cette année. Son but est d'étendre nos connoissances sur la géographie, la topographie et l'histoire naturelle de la Palestine et des pays voisins, afin de faciliter l'exégèse de la Bible. Un savant de Cambridge a été chargé par elle de faire encore cette année, et dans cette intention, un voyage dans ces contrées.

L'autre de ces Sociétés ne s'occupe que d'*architecture*. Pendant huit mois de l'année elle tient tous les quinze jours une séance, pour lire les mémoires des membres sur l'architecture, et examiner leurs plans et dessins architectoniques. Elle doit publier ses mémoires chaque année; dès que ses fonds le permettront, elle se propose d'établir une bibliothéque.

M. J. Sinclair, connu par différens ouvrages sur la statistique et l'économie, a été réintégré dans la place de président de la commission d'agriculture (*Board of agriculture*) qu'il avoit perdue sous le dernier ministère de M. Pitt.

Le docteur Burney, auteur d'une histoire de la musique, a obtenu une pension de son gouvernement.

(1) Il est étonnant que nous n'ayons pas en France une bonne édition de Froissard, accompagnée de commentaires et enrichie de la gravure des nombreuses et intéressantes vignettes dont les manuscrits que possède la Bibliothèque impériale sont ornés. A. L. M.

M. SAVAGE, traducteur de l'*Essai sur le commerce de la Grande-Bretagne*, par M. REINHARDT, a été nommé second secrétaire de la Société royale des Sciences et des Arts à Londres.

On a découvert dernièrement 574 pièces d'argent dans une fouille faite auprès de Cartucel. Ce sont deux terrassiers qui les ont trouvées en tirant de la pierre dans un champ appartenant à lord Henri Cavendih. Elles étoient renfermées dans un vase de terre non vernissée, qui s'est brisé avant qu'on sût ce qu'il renfermoit.

HOLLANDE.

La *seconde société de Teyler*, à Harlem, a proposé la question suivante pour le 1er. avril 1807 : « Que sait-on *par des relations historiques* sur les » changemens que notre globe a éprouvés à sa sur» face dans différens temps et par différentes cau» ses? » La Société désire que les concurrens ne s'attachent nullement aux preuves ou conjectures tirées des fossiles; mais qu'ils recueillent avec soin et discutent ce que les rapports historiques pourront nous avoir appris sur le sujet de la question. Le prix de la meilleure réponse sera la médaille d'or de la Société, de la valeur de 400 florins hollandais.

La Société n'ayant point reçu de réponse satisfaisante sur cette question proposée précédemment : « Quels résultats probables peut-on établir mainte» nant des essais, observations et expériences faites » et connues jusqu'à présent sur la conformité du » principe de la lumière avec le calorique? » Elle la remet au concours pour le 1er. avril 1807. Le prix sera de 400 florins hollandais.

Les mémoires seront adressés *Aan het Fundatie-Huis*

tie-Huis van wylen den Heer Pieter Teyler van der Hulst, by het Sleepers-Hoofd te Haarlem.

Allemagne.

On vient de donner à Hambourg la représentation d'un opéra favorablement accueilli, et intitulé : *Micheli et son fils.* C'est une imitation et une suite des *Deux Journées.* Les paroles sont de M. Kirchner, premier *tenor* du théâtre, et la musique de M. Clasing, tous deux Hambourgeois.

Le *Sincère* offre un singulier rapprochement des recettes qu'ont produit dans quelques grandes villes les représentations au bénéfice des héritiers de Schiller. Riga, dit-il, a environ 35,000 habitans; la recette y a été de 1800 florins; Hambourg a 11,000 habitans, et ses richesses sont à celles de Riga comme quatre à un; cependant on n'y a recueilli que 800 florins, c'est-à-dire, la moitié d'une recette ordinaire. Berlin a 160,000 habitans, mais peu de grandes fortunes et presque point de commerce, et la recette s'est élevée à près de 5000 flor.

Saxe.

La célèbre Galerie de Dresde a été ouverte cette année le 1er septembre. Parmi les chefs-d'œuvres qu'elle renferme, on y a exposé quelques nouveautés qui ont paru attirer l'attention des connoisseurs. On y remarque surtout un grand tableau d'histoire de M. *Fr.* Mathæi; il est composé de 12 figures, et représente *la punition d'Ægisthe par Oreste et Pilade dans le palais d'Agamemnon.* Le sujet que ce peintre vient de traiter avoit été proposé par l'Académie de Milan, et ce sont des circons-

tances particulières qui l'ont empêché d'y envoyer son tableau. M. Mathæi avoit déjà remporté un prix de peinture à Florence, où il fut nommé professeur honoraire.

Le célèbre Tischbein a terminé, pour le duc d'Oldenbourg, son tableau d'*Ajax et Cassandre.* Il a choisi le moment où le héros grec enlève la prêtresse à l'autel, et détournant déjà les yeux vers l'entrée du temple, tire son épée et l'oppose à l'ennemi qu'il attend. Ces deux figures, de grandeur naturelle, sont les seules qu'offre ce tableau. On prétend que M. Tischbein a eu l'intention de représenter allégoriquement dans ce sujet, le combat violent du principe actif et du principe passif de l'homme et de la femme.

M. Rom. Adolphe Hedwig, docteur en philosophie et en médecine, et depuis 1801 professeur extraordinaire de botanique à l'Université de Leipzig, est mort dans cette ville le 1er. juillet à l'âge de 34 ans.

Grand Duché de Berg.

Il va être établi une Université à Dusseldorf. Le conseil d'état s'est déjà occupé, dans plusieurs séances, du plan et des détails de cet établissement.

Royaume de Bavière.

L'Académie royale des Sciences à Munich avoit proposé, en 1802, pour sujet d'un prix *l'histoire pragmatique du commerce de la Bavière depuis les temps les plus anciens jusqu'à jours.* L'Académie n'a pas cru devoir adjuger ce prix à aucun des mémoires qui lui ont été adressés. Cependant

elle a décerné 50 ducats à M. Rom. *Zirngibl*, conseiller et archiviste du prince primat (alors archi-chancelier de l'empire), comme honoraires du mémoire qu'il lui avoit adressé sur ce sujet.

Pour l'année 1808, l'Académie propose un prix de 50 ducats pour la meilleure histoire pragmatique des sciences et des arts en Bavière. Depuis Albert V jusqu'au règne de Maximilien Ier.

Comme elle n'a point reçu de mémoires sur la question proposée en 1805, *sur les productions naturelles de la Bavière*, elle l'a remis encore une fois au concours pour 1807, avec de nouveaux développemens. Le prix sera de 100 ducats.

Les mémoires seront adressés à M. Westenrieder, secrétaire de l'Académie. Le terme de rigueur des questions proposées pour 1808, est le 1er. novembre 1807.

Le conseiller Seyffer, pendant la dernière éclipse de soleil, avoit fait à Munich des observations très-curieuses sur les hautes montagnes de l'hémisphère septentrional de la lune. Ces observations viennent d'être vérifiées par le célèbre astronome Schrœter, de Lilienthal près de Brême. Il a trouvé que la plus haute de ces trois montagnes avoit d'élévation les neuf dixièmes d'un mille géographique. Il est singulier que dans aucune des observations de l'éclipse de soleil qui nous sont parvenues de Vienne, Milan, Berlin, Brunn, Ochsenhausen, Schweidnitz et Hambourg, il ne soit fait mention de ces montagnes du globe lunaire.

Royaume de Würtemberg.

Par un décret royal, il a été ordonné que le ministre du département ecclésiastique seroit à l'ave-

nir toujours *curateur en chef* de l'Université de Tubingue, et que le président de la direction générale des études en seroit toujours *curateur*. Ces deux dignités ont été d'après cela conférées à M. DE MANDELSLOH, ministre d'état, et à M. le *conseiller intime* DE SPITTLER. Sous leur autorité, et sous celle de la *direction générale des études*, seront aussi placés le séminaire théologique de Tubingue, les séminaires inférieurs qui, à l'avenir, seront réunis à Denkendorf et à Maulbronn, et le gymnase de Stuttgard.

M. le docteur LE BRET, chancelier de l'Université, que son grand âge et des infirmités empêchent de se livrer aux fonctions de sa place, a été mis en repos en conservant son rang et tous ses appointemens. A sa place le roi a nommé M. SCHNURRER, docteur et professeur en théologie, auquel il a accordé la dignité de prélat, ainsi que les priviléges, titres et décorations qui en dépendent.

Les curateurs, de concert avec la direction générale des études, seront à l'avenir chargés de proposer au roi les personnes qu'ils croiront propres à remplir les chaires de professeurs qui viendroient à vaquer. A l'avenir, tous ceux qui voudront obtenir quelque emploi qui exige des connoissances littéraires, seront obligés de prouver qu'ils ont fréquenté au moins pendant deux ans les cours de l'Université de Tubingue.

Les sciences viennent de faire une perte considérable par la mort de M. STUTZ, médecin de la petite ville de Gmund en Souabe. Cet homme utile s'étoit rendu celèbre par une nouvelle méthode de guérir le tétanos, ou cet état de convulsions horribles dans lequel périssent tant de braves militaires

blessés. L'analogie d'un fait bien simple avoit conduit M. Stutz à cette découverte importante. M. de Humboldt avoit annoncé, dans son ouvrage sur les nerfs, qu'en traitant la fibre nerveuse alternativement avec de l'opium et du carbonate de potasse, on pouvoit la faire passer cinq ou six fois du plus haut degré d'irritabilité à un état d'asthénie parfaite. La méthode de M. Stutz, qui a été employée avec le plus grand succès dans les hôpitaux autrichiens, consiste dans une application alternative et intérieure de l'opium et du carbonate de potasse. On a vu que lorsque 36 grains d'opium, administrés dans un espace de 24 heures, ne produisoient aucun effet, le malade fut considérablement soulagé par 10 autres grains d'opium, employés après avoir donné la solution alkaline. Cette méthode, dont les journaux allemands ont beaucoup parlé, mérite la plus grande attention de la part des médecins.

Royaume de Prusse.

Il a paru à Berlin, chez Froelich, un fragment de l'ouvrage de *Philodème sur la Musique*, d'après le rouleau de Papyrus, tiré des ruines d'Herculanum. Ce fragment n'est que de deux colonnes que l'on a figurées avec exactitude, et accompagnées d'une traduction de M. de Murr. Pour compléter le volume, on y a joint l'histoire de la découverte des manuscrits d'Herculanum, leur description et la manière de s'en servir; une notice historique sur Philodème, des remarques explicatives, un appendix sur la musique et les notes grecques, et sur les airs de quelques hymnes de Pindare, qui avoient déjà été publiés.

Empire d'Autriche.

Le 28 juin, est décédé à Vienne, dans la 43e. année de son âge, à la suite d'une longue maladie, M. *Jacob* de Wallenbourg, conseiller près la chancellerie intime aulique et d'état. Il étoit né à Vienne le 10 septembre 1763; après avoir été élevé à l'Institut de l'Académie orientale, si justement renommé, il fut envoyé à l'âge de 19 ans à Constantinople, comme élève-interprète. Pendant plus de vingt ans, il remplit avec un zèle infatigable les fonctions d'interprète, tant dans la capitale même que dans différens voyages et missions; et pendant la guerre de Turquie, dans le camp et sous les yeux de Joseph II, et enfin au congrès de Szistowve. Il a fait preuve dans les affaires, de connoissances très-étendues en politique, dans la statistique, l'art nautique et la partie commerciale; il connoissoit aussi parfaitement l'état, les mœurs et l'histoire des peuples de l'Orient, de la Turquie européenne et de l'Egypte. A la connoissance des principales langues vivantes et des meilleurs modèles, il joignoit celle des langues grecque et latine au plus éminent degré, plusieurs idiômes esclavons, le turc, l'arabe, et surtout le persan, lui étoient familiers. Il fut l'un des plus zélés coopérateurs au célèbre dictionnaire de Mennenski. En 1804, il résolut de traduire en français le fameux poëme épi-didactique persan de Ferdussi, intitulé : *Scahname* (ce qui signifie *le Livre royal*), en y joignant des notes historiques, géographiques, des recherches sur l'antiquité, et des gravures expliquant le texte. Ce poëme chante les exploits et les différens traits de la vie des anciens rois de Perse,

et transmet les plus importantes traditions. Ferdussi mit 30 ans à le composer; il le fit pour Mahmud-Ben-Sebuktegin, fondateur de la dynastie Gazucoidich : il s'y trouve 120 mille vers et 60 mille *beits* (distiques). Feu Wallenbourg n'épargna ni peines, ni temps, ni frais, pour terminer cette entreprise aussi bien qu'il étoit possible. Les caractères persans, qui furent fabriqués sous ses yeux, réussirent tellement, qu'il étoit impossible à l'œil le plus exercé de distinguer l'impression de l'écriture persane la plus nette et la plus belle. La mort interrompit cette entreprise, ainsi que tant d'autres choses utiles que l'on pouvoit attendre d'un homme qui, sans passions, quoique doué d'un esprit vif et actif, sans prétentions, malgré les rares connoissances et les talens qu'il possédoit, s'abandonna uniquement au goût qui l'entraînoit, et ne vécut que pour les sciences et sa patrie.

Un nouveau drame de M. Schmidt, la *Fête de Noël*, a obtenu quelque succès sur le théâtre de VIENNE; mais de nouvelles paroles de monsieur TREITTSCHKE ont fait tomber l'*Idoménée* de MOZART.

Un mélodrame de HOLBEIN, la *Reine des Amazones*, imité de la *Jeanne d'Arc* de SCHILLER, est tombé de lui-même. La *Sophonisbe* de PAER, mise en *oratorio*, n'a été que médiocrement applaudie.

Le comte *Fr.-Antoine* DE MAGNIS a fait traduire en langue morave le manuel du docteur Struve sur la manière de rappeler à la vie les individus frappés d'une mort apparente. Il a fait distribuer 26 mille exemplaires, tant de l'original que de la traduction, en Bohême et en Moravie, et il a déjà eu

le bonheur d'apprendre que plusieurs personnes ont été sauvées par les moyens auxquels il a donné de la publicité.

La musique a fait, vers la fin du mois d'août, une grande perte dans la personne de *Jean-Michel* Haydn, dont on a fait l'éloge en un mot, quand on l'a proclamé le digne frère de l'illustre Joseph Haydn. Michel s'étoit spécialement donné à la musique d'église.

Suède.

La *Société militaire* suédoise a publié ses transactions pour l'année 1805. L'adjudant-général Tibell y a inséré les statuts perfectionnés de la Société. On y distingue un fort bon Traité sur la construction des casemates.

Dannemarck.

M. Mœller, adjoint de l'*École savante de Slagelsee*, a reçu de la Société royale des sciences de Copenhague la médaille d'or qu'elle avoit proposée au meilleur mémoire *sur les abus que les historiens anciens et modernes ont fait de l'histoire dite* Pragmatique, *et sur les moyens d'y remédier.*

Un curé de Nykoebing vient de donner la description d'une île danoise, dont le nom est à peine connu des Danois eux-mêmes. C'est celle de *Mors*, située dans la partie N. O. du Jutland, et formée par le grand golfe de Limfierd, qui pénètre fort avant dans l'intérieur de cette péninsule. Sa population s'élève à 8,000 habitans. On y parle une langue particulière. L'historiographe de cette

île a joint à sa relation un glossaire qui contient 700 mots inconnus.

On découvrit, il y a environ un an, tout près de Drontheim, trente-deux pièces d'argent enterrées à une médiocre profondeur. Elles ont été frappées sous le règne du roi Eric de Poméranie, soit à Aaresund en Norwège, soit peut-être à Ouroust en Suède. Elles méritent une description particulière que, sans doute on s'empressera de publier. Plus récemment, dans la prévoté de Meldalen, près Drontheim, on a trouvé dans un banc de sable soixante-dix à quatre-vingt pièces d'argent et quatre à cinq urnes d'une composition de fin métal, qui ne contenoient que de la cendre bleue. Les pièces de monnoie ont été frappées sous le roi d'Angleterre Ethelred. Une d'elles porte une croix et l'effigie d'un temple; elle paroît avoir été faite vers le onzième siècle. En plusieurs autres endroits du diocèse de Drontheim, on a aussi découvert d'anciennes pièces de monnoie à diverses époques également récentes. A Strinden, par exemple, on trouva, il y a seize ou dix-sept ans, une espèce de coffre de cuivre, qui renfermoit des pièces de monnoie, la plupart du règne de Frédéric III, et de la valeur de 300 rixdalers. Sur un côteau très-rapproché de Drontheim, on recueillit, il y a vingt ans environ, quarante-huit pièces d'argent, grandes pour la plupart, et portant une empreinte inconnue. Cinq de ces pièces étoient rondes, les autres carrées ou triangulaires. L'ignorante cupidité les fit vendre à un orfèvre de Drontheim. Deux des pièces quadrangulaires seulement échappèrent au creuset. Elles sont dans la possession d'un homme en place de cette ville. L'examen de ces diverses

médailles serviroit sans doute à jetter du jour sur quelques époques de l'histoire du nord (1).

La Société royale des sciences à Copenhague a décerné sa médaille d'or, de la valeur de 100 reichsthalers, à M. Frank, ministre du S. Evangile à Sonderbourg, pour sa réponse à la question *sur l'histoire et l'influence du Spinosisme*, qu'elle avoit proposé l'année dernière.

Le prince royal Frédéric a fait pour la somme de 5,000 reichsthalers l'acquisition de la plus grande partie de l'importante bibliothéque et de toute la collection des cartes géographiques de feu l'archiatre Hensler à Kiel, et il en a fait don à l'Université de cette ville. Peu de temps auparavant le même prince avoit fait à la même université un don de 2,000 reichsthalers pour faire l'acquisition d'un cabinet de chirurgie.

Russie.

M. Redowsky qui devoit accompagner en qualité de botaniste l'ambassade russe, que le gouvernement chinois n'a pas voulu admettre, est dans ce moment occupé à faire, dans les contrées les plus éloignées du nord-ouest de l'Asie et aux frais de l'empereur de Russie, un voyage qui aura pour but spécial les progrès de la botanique. Le 5 mai, il devoit partir d'Irkutzk, s'embarquer sur la Lena

(1) Elles seront sans doute employées dans le premier supplément que l'on donnera de l'*Histoire métallique de Danemarck (Beskrivelse over Danske Mynter og Medailler i den Kongelige Samling)*, qui est l'ouvrage le plus somptueux et le plus magnifique de ce genre qui ait encore été publié. A. L. M.

et la descendre jusqu'à Jakutzk. Il se proposoit de remonter de là le long de l'Aldan jusqu'à ses sources dans les montagnes mongols; d'examiner celles-ci avec soin, ainsi que la *Jablonoi-Chrebet* (montagne des pommes) jusqu'à l'Océan; de suivre les bords de cette mer jusqu'à Ochotsk, où il espéroit arriver au mois de septembre. Son projet étoit de se rendre ensuite par terre ou par mer dans le *Kamtschatka* et de passer l'hiver à Bolscheretzk.

L'été de l'année 1807 sera employé à visiter d'abord les Curiles aussi loin que possible jusqu'au Japon, ensuite les îles Aleutes jusqu'à la terre ferme d'Amérique, et au retour les îles de Bering et de cuivre. Après avoir passé dans le Kamtschatka l'hiver suivant, il employera l'été de 1808 à visiter la Sagalie, et les îles de l'embouchure de l'Amur; il remontera ce fleuve et retournera par la Mongolie jaune, Nertschinsk et la Davourie, en Sibérie.

M. Redowsky se propose de faire autant que possible des recherches sur les cryptogames.

Le métropolitain PLATON a publié, sous la forme d'*Annales*, une *Histoire ecclésiastique de Russie*; elle est écrite dans un dialecte que l'on nomme demi-esclavon.

Le capitaine LISSJANSKY, revenu le 5 août à CRONSTADT de son voyage autour du monde, a eu l'honneur de recevoir l'empereur Alexandre à son bord. S. M. lui a conféré l'ordre de Saint-Wladimir de la 3me. classe, avec une pension de 3,000 roubles. Les officiers, et même tous les matelots de sa frégate, ont reçu des pensions. Le capitaine Lissjansky a mis trois ans moins trois jours à son expédition. Du bœuf salé, et de l'eau de la Neva

qu'il avoit conservée pendant son voyage dans des tonneaux carbonisés, se sont trouvés encore, après un laps de trois ans, dans un état propre à être distribués à l'équipage. Il n'a perdu qu'un seul homme par maladie. On attend impatiemment le capitaine KRUSENSTERN.

Le bateau de salut pour les naufragés, inventé en Danemarck par le capitaine SŒLLING, est arrivé à PÉTERSBOURG. Il en sera construit plusieurs sur ce modèle dans les différens ports de Russie.

ROYAUME D'ITALIE.

S. M. l'empereur et roi a accordé à la veuve de M. FONTANA, ancien professeur de mathématiques transcendantes à l'Université de Pavie, une pension annuelle de 1,000 livres milanaises.

Le 28 août, le prince vice-Roi a accordé une gratification de 6,000 liv. à Mme. *Louise* ALCHIERI, veuve du professeur de calcul de ce nom.

ÉTATS ECCLÉSIASTIQUES.

Les curieux se portent en foule dans l'atelier du sculpteur CANOVA, à ROME, pour admirer la statue d'Hébé qu'il vient d'achever. Le buste de la déesse est à nu, le reste du corps est couvert d'une draperie aérienne. Elle est représentée versant l'ambroisie à la table des dieux. L'exécution de cet ouvrage est parfaite. Rien de plus léger que ses cheveux, de plus vrai que les plis de son vêtement, de plus fini que le nu, de plus gracieux que tout l'ensemble. C'est le style grec dans toute sa pureté.

FRANCE.

Le sieur BAGETTI, capitaine-ingénieur-géographe de TURIN, chargé de peindre les vues des batailles, a reçu l'ordre de se rendre dans les Etats ex-vénitiens et dans le Tirol, pour dessiner toutes les affaires qui ont eu lieu pendant la dernière campagne; ces tableaux sont destinés à faire partie de la grande collection existante près le Gouvernement, déjà au nombre de cinquante-quatre, peints par le même auteur, à dater de l'époque où BONAPARTE prit le commandement de l'armée à Nice, en l'an 4, jusqu'à la revue du camp de Castiglione, en juin de l'an 1805. Le but du Gouvernement est, non-seulement d'avoir une suite de ces batailles la plus exacte et la plus complète, mais aussi de les faire graver. On aura donc l'assurance de voir une collection authentique, et nous pourrons même applaudir avec satisfaction aux talens d'un de nos concitoyens, auquel le Gouvernement a accordé son estime, en l'honorant d'une mission aussi éclatante et difficile.

Le sculpteur *Barthélemi* CARREA, à GÊNES, vient de finir le buste de S. M. l'Empereur et Roi, grandeur au-dessus du naturel, beau dessin, ressemblance parfaite. Ce buste a été exposé huit jours aux regards des amateurs, dans l'atelier de M. Bocciardo, rue Julia.

L'Académie des Jeux floraux de TOULOUSE avoit envoyé, il y a quelque temps, à M. FONTANES, des lettres de maître de Jeux floraux; elle vient d'en donner à S. Em. Mgr. le cardinal MAURY.

La Société des sciences et arts du département

du Lot, séante à MONTAUBAN, propose, pour l'an 1807, les trois prix suivans :

Assigner les rapports qui existent entre l'électricité, le magnétisme et le galvanisme, et déterminer principalement le rôle que joue le calorique dans les phénomènes qui en résultent. Tel est le sujet du premier prix proposé par la section des sciences.

Les deux autres, proposés par la section de littérature, seront décernés; l'un, au meilleur discours sur ce sujet : *Combien la critique amère est nuisible aux progrès des talens.* L'autre, à un *éloge en prose de M. de Saint-Lambert*, de l'Académie française. Les auteurs qui travailleront à cet éloge, sont invités à examiner quel est le mérite et le rang qu'on doit assigner à la poésie descriptive. Les ouvrages destinés au concours seront adressés, francs de port, à l'archiviste de la Société, avant le 20 mars. Chaque prix sera, suivant l'usage, une médaille d'or, portant, d'un côté, le type de la Société, et de l'autre, le nom de l'auteur couronné, avec l'époque à laquelle le prix lui aura été accordé.

Le conseil-général du département de la HAUTE-LOIRE vient de demander à M. le Préfet le rétablissement de l'ancien mausolée élevé aux mânes de Bertrand du Guesclin, mort en assiégeant Château-Neuf-Randon, près de la ville du Puy. Le conseil-général a voté une somme de 3000 fr. pour réparer ce monument, qui a été érigé le 28 juillet 1380.

L'Académie des sciences, arts et belles-lettres de LYON avoit proposé au concours de cette année, la question suivante : « Quels sont les moyens qu'un » Gouvernement peut employer pour faire tourner » au profit de l'agriculture, du commerce et des

» arts, le développement qu'une grande révolution » donne aux idées, et l'énergie qu'elle inspire aux » caractères ? » Sur huit mémoires envoyés, celui de M. Laboulinière, secrétaire général de la préfecture des Hautes-Pyrénées, a obtenu le prix.

L'*Académie* de Marseille a tenu sa séance publique, le 24 du mois d'août, sous la présidence de M. Thibaudeau, conseiller d'état, préfet du département des Bouches-du-Rhône.

La séance a été ouverte par un discours de M. le président, sur la marche immuable de l'esprit humain vers le perfectionnement, sur les progrès constans des lumières, dont rien ne peut arrêter le cours, et qui alternativement attirées, repoussées par une action continuelle des mœurs et des gouvernemens sur elles, ont successivement voyagé sur toutes les parties du globe.

M. Vasse, professeur de mathématiques au lycée de Marseille, reçu membre résidant à la place de M. Défougères, que le Gouvernement a appelé à Gênes, a prononcé son discours de réception.

M. Achard, l'un des secrétaires perpétuels, a fait le rapport des travaux de l'Académie depuis la séance de Pâques.

Il a ensuite annoncé la mort de M. Sabattier de Cavaillon, associé octogénaire, qui a terminé sa carrière à Avignon, le 16 de ce mois.

M. Girard aîné, a lu une fable de la composition de M. d'Arbaud de Jouques, sous-préfet d'Aix, intitulée : *la Rose et le Buisson.*

M. de Sinety, secrétaire perpétuel, a lu ensuite le fragment d'un poëme en vers, sur la Campagne de cent jours.

M. Valentin, qui a parcouru les États-Unis

d'Amérique, a lu une notice sur l'état présent des sciences dans ce pays. Il y a joint des détails chorographiques, et l'exposé des découvertes qui ont illustré les savans Américains.

M. DE SINETY a fait un rapport sur le sujet proposé par l'Académie, pour le prix de cette séance. Il a appris au public que le prix étoit réservé, et que le même sujet seroit redonné pour 1807. Le programme demandoit une *Instruction populaire sur l'art de faire et de conserver les vins de la ci-devant Provence.*

La séance a été terminée par la lecture qu'a faite M. ROSTAN, d'une pièce de poésie de M. DEMORE, sous-inspecteur de la marine à Toulon, associé de l'Académie. C'est la plainte d'une prêtresse de Diane sur l'enlèvement d'Iphigénie.

Les citoyens de NIORT et du département des DEUX-SÈVRES croiroient mériter de justes reproches s'ils laissoient plus long-temps, parmi les ruines du Château de la Forêt, près de Bressuire, les cendres abandonnées de DUPLESSIS-MORNAY, de ce loyal et fidèle ami de Henri IV; de celui qui allia tous les sentimens du cœur le plus tendre et toute la force d'un zèle ardent, à un fond inépuisable de modération, et qui, avec des mœurs pures, des procédés francs et généreux, ne sut jamais, comme la plupart des grands de son temps, feindre ce qu'il ne sentoit pas, ou dissimuler ce qu'il sentoit.

« Non moins prudent ami que philosophe austère,
» MORNAY sut l'art discret de reprendre et de plaire:
» Son exemple instruisoit bien mieux que ses discours;
» Les solides vertus furent ses seuls amours.
» Avide de travaux, insensible aux délices,
» Il marchoit d'un pas ferme au bord des précipices;

» Jamais

» Jamais l'air de la cour et son souffle infecté
» N'altéra de son cœur l'auguste pureté. »

(Henr., c. 9, v. 267.)

Chef de parti, sans être factieux, craint et estimé de la cour de Rome, Mornay entra dans les affaires de la réforme sans y faire entrer les passions; et mettant dans ses opinions beaucoup de prudence et de sagesse, il respecta le trône et s'y tint attaché, même après que son roi eût changé de religion. Le plus vertueux, le plus habile négociateur et le plus grand homme du parti protestant, il servit sa religion et son maître, de sa plume et de son épée. Aussi instruit que brave, il savoit le latin et le grec parfaitement, l'hébreux autant qu'on peut le savoir; il composa même plusieurs ouvrages estimés. Ce fut lui que Henri IV, n'étant encore que roi de Navarre, envoya à Elizabeth, reine d'Angleterre. Il n'eut jamais de son maître d'autre instruction qu'un blanc-signé, et il réussit dans presque toutes les négociations. Sincèrement dévoué à son roi, il ne brava les plus grands périls, dans les combats, que pour faire, de son corps, un rempart à son ami. Son bras ne répandit jamais le sang des hommes.

« Mais il ne permet point à ses stoïques mains
» De se souiller du sang des malheureux humains.
» De son roi seulement son âme est occupée;
» Pour sa défense seule il a tiré l'épée;
» Et son rare courage ennemi des combats,
» Sait affronter la mort, et ne la donne pas. »

(Henr., c. 8, v. 199.)

Philippe de Mornay, seigneur du Plessis-Mornay, finit ses jours à l'âge de 74 ans, dans son château de

la Forêt-sur-Sèvre, en Poitou, château qui a été entièrement détruit durant la guerre civile de la Vendée. Les Rochelais versèrent des larmes sur les cendres d'un homme qu'ils regardoient avec raison comme l'honneur de la reforme, et le héros du protestantisme. Les hommes justes des deux partis rendirent un hommage éclatant à son courage, à sa loyauté et à ses vertus.

Mais l'Athénée de Niort, en se félicitant de l'idée initiative de ce monument à la gloire de Duplessis-Mornay, du fidele Achates du meilleur des rois, n'a point eu la prétention de l'élever seul à ses frais; il a voulu aussi faire participer à cette belle action tous les habitans des Deux-Sèvres, et même tous ceux qui en France conservent un sentiment de vénération pour ce grand homme. En conséquence il a pris l'arrêté suivant :

1°. Il sera ouvert une souscription publique pour le monument à élever dans le Vallon du Jardin des Plantes à Duplessis-Mornay, et tous les citoyens Français, tous les amis de la gloire de leur patrie sont invités à s'y faire inscrire pour une ou plusieurs souscriptions;

2°. La souscription sera de 12 francs;

3°. Les souscriptions seront adressées, franc de port, au secrétaire perpétuel de l'Athénée; et passé le 1er. janvier 1808, elles ne seront plus reçues;

4°. Les cendres de Duplessis-Mornay seront transférées, des ruines du château de la Forêt, dans le Vallon du Jardin des Plantes de Niort, le premier jour du mois de mai de l'an 1808 (1);

(1) Quelques personnes ayant observé que ce monument seroit encore mieux placé dans *l'église consistoriale des réformés de Niort*, l'Athénée a arrêté qu'on suivroit sur ce-

5°. Pour ce même jour, l'Athénée préparera une fête funèbre, et sur la tombe de Duplessis-Mornay, on lira celui des éloges de ce bon citoyen qui, envoyé au concours, conformément à l'arrêté du 10 juillet 1806, aura remporté le prix (2). Si l'auteur est présent, il sera couronné;

6°. Le monument funèbre à la mémoire de Mornay, sera construit dans les proportions suivantes, et d'après le plan proposé par M. Bernard, professeur de dessin et membre de l'Athénée.

Plan du Tombeau de DUPLESSIS-MORNAY.

« Ce tombeau sera composé d'un sous-bassement » de pierres granitiques qui portera le sarcophage. » Il sera accompagné de deux pilastres et d'un » fronton.

» Le sarcophage sera soutenu par deux pieds de » lion; il aura cinq pieds de longueur, et il portera sur le sous-bassement.

» Au-dessus du sarcophage, l'inscription sera » gravée en lettres d'or, sur un fond de marbre » noir, de Gênes. La bordure de l'inscription sera

point le vœu de la majorité des souscripteurs. En conséquence ils sont invités à faire connoître spécialement leur volonté à ce sujet.

(2) Extrait de la séance de l'Athénée de Niort, du 10 juillet.

Il sera accordé un prix d'éloquence, d'une médaille d'or, de quarante grammes, au meilleur éloge de Duplessis-Mornay, fidèle ami du roi Henri IV.

Les auteurs feront parvenir leurs ouvrages, francs de port, et avant le 1er. février 1808, au secrétaire perpétuel, rue du Petit-Banc, à Niort, en prenant les précautions d'usage.

» formée par un serpent gravé en or, sur le même » marbre : il est l'emblème de la prudence, et le » cercle qu'il forme indique le cours des années » qui augmentent la sagesse et l'expérience.

» Le fronton sera orné de la couronne de chêne, » qu'on décernoit jadis à ceux qui avoient bien mé- » rité de leur patrie.

» Au milieu de cette couronne sera une chouette, » comme l'attribut de Minerve, déesse de la sagesse.

» Les pilastres seront ornés de faisceaux d'armes.

» Sur les côtés on verra deux urnes lacrimatoires, » pour indiquer les regrets qu'emportent avec eux » ceux qui se sont distingués par des vertus.

» Les quatre angles auront, ainsi que le reste, » la forme des tombeaux antiques : ces angles ser- » voient à suspendre les fleurs que l'on offroit aux » Dieux Mânes.

» Le derrière du tombeau se trouvant absolu- » ment lisse, on pourra y graver ces deux vers si » connus et si beaux, que Voltaire met dans la » bouche de Henri IV :

Approche, cher Mornay, ne crains point ma colère;
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.

(Henr., c. 9, v. 321.)

» Les quatre côtés du tombeau seront accompa- » gnés de quatre peupliers de haute venue, et le » derrière du tombeau, de deux saules pleureurs » à hautes tiges, qui dans peu pourront former au- » dessus une voûte de verdure.

» Le treillage, peint en vert, qui entourera le » tombeau, à hauteur d'appui, sera orné de vignes » vierges, qui, croissant promptement, en feront » ressortir la construction. »

7°. Ce monument, au lieu d'être en pierres gra-

nitiques et en marbre, pourra être construit entièrement en marbre, si le total des souscriptions permet de faire une semblable dépense, qui s'éleveroit au moins à quatorze mille francs.

8°. Le présent Prospectus sera adressé aux principales Communes de France, à tous les Consistoires, à tous les Membres et Associés-correspondans de l'Athénée, et à toutes les Sociétés savantes.

Clos et arrêté en séance, à Niort, chef-lieu du département des Deux-Sèvres, le 21 août 1806.

Signé, BRISSON, *doct. m. m., vice-président.* GUILLEMEAU *jeune, doct. m. m., secrétaire-perpétuel.*

PARIS.

En remettant à M. *Ferdinand-Marie* DELVAUX le grand prix de peinture qui lui a été adjugé par l'Académie de Gand au concours de cette année, M. VAN HULTHEM a prononcé le discours suivant, que nous insérons en entier, parce que ce véritable ami des arts y a consigné des faits intéressans sur leur histoire et leur état actuel dans la Belgique.

MESSIEURS,

L'Académie de dessin, peinture et architecture de Gand ouvre tous les deux ans son salon aux productions et à l'émulation des artistes, et distribue en même temps les grands prix de dessin, peinture, sculpture et architecture. M. *Ferdinand-Marie* DELVAUX, de Bruxelles, élève de M. *André* LENS, a remporté au concours de cette année le grand prix de peinture. Ce jeune artiste, après avoir contemplé les chefs-d'œuvres que renferme le Musée Napoléon, et les productions des artistes français vivans, se rendra à Rome pour y achever ses études et pour

puiser de nouvelles connoissances dans les grandes productions de RAPHAEL et de MICHEL-ANGE.

L'Académie de Gand m'a chargé de lui remettre à son passage la médaille, prix de ses succès et de ses travaux; c'est un grand plaisir pour moi de pouvoir m'acquitter de cette honorable commission au milieu des artistes belges, actuellement à Paris, qui soutiennent par leurs talens la gloire de l'école flamande, et qui veulent bien par leur présence venir encourager le talent naissant. A cette réunion d'artistes ont bien voulu se joindre quelques autres compatriotes qui se trouvent momentanément dans cette capitale, tous distingués par leurs lumières et par leurs connoissances.

L'école flamande occupe une des premières places dans l'histoire des arts. Depuis *Jean* VAN EYCK, surnommé *Jean* DE BRUGES, qui, vers l'an 1410, fit la précieuse découverte de la peinture à l'huile, cette école présente une suite nombreuse et non interrompue de maîtres distingués. Les Pays-Bas, et surtout les provinces de Flandres et du Brabant, furent pendant long-temps le siége de l'industrie et du commerce, et furent aussi en même temps celui de l'aisance et des richesses, si favorables aux progrès des arts. Toutes les villes de ces belles provinces, Anvers, Bruxelles, Bruges, Gand, Ipres, Oudenarde, Courtrai, etc., etc., ont vu naître dans leur enceinte des artistes renommés. Quand on examine les productions des VAN EYCK, on est surpris de voir à quel degré ils avoient porté l'art dans ces temps reculés; ceux qui leur succédèrent, HEMMELINCK, *Jean* DE MABUSE, *Lambert* LOMBAERT, *Quintin* MASSIS, pour qui l'amour fit un miracle et changea les instrumens grossiers de forgeron en un pinceau délicat, *Bernard* VAN ORLEY, *Michel* COXIS, FRANC-

Flore, *Jean* Bol, les Franck, *Martin* de Vos, Stradan, les Pourbus, Spranger, *Charles* van Mander, *Adam* van Oort, *Otto* van Veen ajoutèrent de nouvelles beautés à celles de leurs devanciers. *Denis* Calvaert, d'Anvers, forma à Bologne, en Italie, une école célèbre, d'où sortirent un grand nombre de bons artistes (1). Rubens, doué d'un genie rare et sublime, embrassa avec un égal succès toutes les branches de son art; génie créateur, il inventoit facilement et exécutoit avec la même facilité; la beauté de son coloris, la richesse de ses idées, la parfaite entente de la lumière et de la perspective aérienne, le feu qu'il mettoit dans ses compositions et le grand nombre de ses productions, le placeront toujours au rang des plus fameux peintres qui aient existé. Van Dyck, digne élève de Rubens, a laissé des tableaux d'histoire d'un grand mérite, quoique peints avec moins de feu que ceux de son maître; mais le portrait est la partie dans laquelle il a surtout excellé; ressemblance parfaite, attitudes naturelles et ingénieuses, coloris savant, dessin parfait des têtes et des mains, tout est admirable chez lui.

Une longue suite de peintres marche à côté de ces deux lumières de l'école flamande, *Martin* Pepyn, *Gaspar* de Grayer, *Gerard* et *Daniel* Seghers, *Henri* van Baelen, *Abraham* Jansen, *Jacques* Jordaens, *François* Sneyders, *Jean* Feyt, *Corneille* Schut, *Théodore* van Thulden, *Jean* Breughel, dit de Velours, *Erasme* Quellin, *Abraham* Diepenbeec, van Oost, *David* Teniers, *Adrien* Brauwer, *Philippe* de Champagne, *Barthelomé* Flemael, *Gerard* Lairesse, *Peter* Neefs,

(1) Le Guide, l'Albane, le Dominiquin, etc. etc.

Gonzales COQUES, *Paul* BRIEL, CONINXLO, VINKENBOOMS, *Rolant* SAVERY, *Lucas* VAN UDEN, *Jacques* DE RORE, les frères BESCHEY, GEERARDS, ANTONISSEN et une foule de peintres distingués, tous connus par leurs grands et nombreux travaux.

Cette école a également produit un grand nombre de sculpteurs célèbres, à la tête desquels il faut placer *François* DU QUESNOY, surnommé *François* FLAMAND, ou IL FIAMINGO; *Artus* QUELLIN, VERVOORT et TASSAERT, d'Anvers, FAEYDHERBE, de Malines; JÉROME, du Quesnoy, et BERGER, de Bruxelles; DELVAUX et VERSCHAFEL, de Gand, se sont fait connoître par de beaux travaux.

La gravure a eu de grands maîtres dans la Belgique et en Hollande; *Lucas* DE LEYDE, *Corneille* CORT, les WIERIX, DE JODE, GALLE, les trois SADELER, GOLTZIUS, MULLER, SAENREDAM, MATHAN, *Corneille* BLOEMAERT, VAN SOMPEL, SUYDERHOEF, *Lucas* VORSTERMAN, *Paul* PONTIUS, SCHELTE et BOECE BOLSWERT, WITHOUC, *Corneille* VAN DALEN, MARINUS, NATALIS, CLOUET, REMBRANT, *Ferdinant* BOL, VAN VLIET, LIEVENS, *Corneille* VISSCHER, les deux PITAU, VAN SCHUPPEN, VERMEULEN, EDELINCK, VAN AUDENAERDE, PILSEN, MARTENASIE, etc., etc., se sont fait une grande réputation par le grand nombre de belles estampes qu'ils nous ont laissées. « On ne » sauroit refuser la prééminence, dit un grand con» noisseur étranger (2), aux graveurs des Pays-Bas » sur ceux de toutes les autres nations; eux seuls » ont rempli les demandes essentielles des amateurs » de la vraie gravure. En effet, continue-t-il, quelle

(2) M. HUBER, *Notices générales des graveurs, divisés par nations;* Dresde, 1787, p. 157.

» force de burin dans Goltzius et ses élèves, quelle » vigueur de coloris dans les graveurs de Rubens » et de son école, quelle magie de clair obscur dans « Rembrant et ses disciples, quelle netteté, quelle » pureté d'exécution dans Bloemaert et Edelinck, » quelle variété, quelle beauté de travaux dans Viss- » cher et quelques-uns de ses imitateurs? aussi la » postérité est juste, le prix qu'elle a établi pour les » belles estampes de ces fameux maîtres décide en » leur faveur. »

Les arts du dessin sont encore actuellement cultivés avec succès dans les départemens réunis de la Belgique; presque toutes les villes y ont une Académie de dessin, peinture et architecture; ces écoles ne causent aucuns frais au gouvernement; elles se soutiennent par des souscriptions volontaires d'un grand nombre d'amateurs; les hôtels-de-villes et les belles églises, remplis avant la révolution d'un grand nombre de chefs-d'œuvres des artistes flamands, et dont on a encore conservé de précieux débris, et les collections particulières qu'on voit dans toutes les villes, attestent le goût des habitans. L'école flamande compte encore parmi ses artistes vivans des maîtres distingués qui maintiennent par leurs talens l'ancienne réputation du pays; tels sont, parmi les peintres : MM. *André* et *Jacques* Lens, Verhaeghen, Herreyns, Suvée, Ommeganck, François, Sauvage, *Gérard* et *Corneille* van Spaendonck, van Dael, Faes, Ziezel, van Dorne, du Vivier, de Marne, Denis, Smidts, Leroi, Regemortel, les deux frères Redouté, Solvyns, Tensie, Ducq, van Den Berghe, van Brée, van Der Donck, van Asch, Odevaere, Cels, etc., etc. Parmi les sculpteurs : van Poucke, Godecharles, Jansens; parmi les graveurs : Cardon père et fils,

de Ghendt, Claessens, van Den Berghe, de Meuiemeester (3). A la suite de ces artistes, nous ne pouvons pas passer sous silence deux célèbres orfèvres, MM. Tieberghien et Le Fèvre, l'un à Gand et l'autre à Tournai, dont la beauté des ouvrages, l'élégance des formes et la parfaite exécution donnent la plus haute idée de leur goût et de leurs talens.

De jeunes artistes marchent à grands pas sur les traces de ces maîtres; nous aimerions à vous en rappeler quelques-uns, si la modestie de ceux qui sont présens à cette réunion ne nous empêchoit de prononcer leurs noms.

Les habitans de la ville de Bruges ne peuvent voir qu'avec infiniment de satisfaction deux de leurs concitoyens présider à deux des principaux établissemens d'instruction publique de l'empire français, l'un (4) comme directeur de l'Académie impériale de peinture à Rome, et l'autre (5) comme conservateur-administrateur de la Bibliothéque impériale à Paris, dont les connoissances littéraires et bibliographiques, et le zèle à conserver le dépôt confié à ses soins, ne sont égalés que par sa rare modestie et son désir d'être utile à tous ceux qui aiment les lettres, les sciences et les arts.

Depuis long-temps des artistes flamands sont venus se fixer dans cette capitale de la France, ou l'ont embellie par leurs travaux. Rubens fit pour *Marie* de Médicis cette belle galerie du Luxembourg

(3) M. Gerard van Spaendonck est membre de l'Institut national; MM. André Lens, Suvée, Ommeganck et van Poucke, sont correspondans regnicoles du meme Institut.

(4) M. Suvée.

(5) A ces traits on reconnoit mon collègue M. van Praet.

A. L. M.

que nous admirons au palais du Sénat, où toutes les richesses de l'imagination se trouvent réunies à tous les charmes et à toutes les beautés de l'art. *Jacques* Fouquier d'Anvers, et *Philippe* de Champagne de Bruxelles, vinrent s'y fixer sous Louis XIII et y laissèrent un grand nombre de tableaux. *Antoine-François* van der Meulen, né à Bruxelles, fut attiré en France par les bienfaits de Colbert; il suivit Louis XIV dans ses conquêtes, et nous représente dans ses nombreux tableaux les batailles, les siéges et les chasses de ce roi accompagné de sa cour, avec cette vérité qui nous semble rendre présens à ces événemens, et avec cette perfection de l'art dans laquelle jusqu'à présent il n'a point encore été surpassé.

Un frère dominicain de Gand, nommé frère Romein ou Romens, déjà connu auparavant par de grands ouvrages d'architecture, fut appelé par Louis XIV pour construire le Pont-Royal à Paris. *Nicolas* Vleughels, fils d'un peintre flamand, fut directeur de l'Académie Royale de Saint-Luc à Rome. Les van Loo descendent d'une famille originaire de la Flandre; *Jean-Baptiste* van Loo fut peintre du régent; *Charles-André* van Loo fut premier peintre de Louis XV, son fils M. *César* van Loo, dont tout le monde connoit le talent, veut bien, comme ancien flamand, prendre quelque part à cette fête patriotique; nous lui en adressons nos sincères remercimens, ainsi qu'à tous les artistes belges et autres compatriotes qui veulent bien honorer cette réunion de leur présence.

Varin, né à Liége, grava sous Louis XIII et Louis XIV ces grandes et belles médailles que nous admirons encore aujourd'hui. Duvivier, également né à Liége, fut graveur de médailles sous

Louis XV, comme son fils a été graveur de médailles sous Louis XVI.

S'il en faut croire le graveur *Melchior* Tavernier (6), son père, *Gabriel* Tavernier, natif d'Anvers, fut le premier qui apporta à Paris, en 1573, l'art de graver en taille douce : *Il n'y avoit alors*, dit-il, *personne en ce royaume qui le pratiquât, encore moins qui en connût l'excellence. Gerard* Edeling, *Nicolas* et *Jacques* Pitau, *Pierre* van Schuppen, *Corneille* Vermeulen, célèbres graveurs d'Anvers, s'établirent à Paris sous Louis XIV, et y restèrent toute leur vie, excepté le dernier, qui retourna dans sa ville natale.

La belle et riche manufacture des Gobelins doit son origine à des artistes flamands, qui, attirés par les bienfaits du gouvernement, se fixèrent à Paris. L'art de faire des tapisseries fut exercé pendant plusieurs siècles dans les Pays-Bas : les villes d'Anvers, de Gand, de Bruxelles, de Bruges et d'Oudenarde, eurent des manufactures célèbres, qui travaillèrent pour tous les souverains et les riches particuliers de l'Europe. Le pape Léon X (7) dépensa des sommes

(6) Cette assertion, qui se trouve dans une requête imprimée de Melchior Tavernier, a été contestée par M. Huber, peut-être avec quelque vérité ; en effet, on connoissoit déjà en France, Jean Duvet, surnommé *le maître à la Licorne*, graveur de Langres, qui grava probablement sur l'étain, sous le règne de Henri II, et Stéphanus, ou Etienne de Laulne, d'Orléans, qui grava de belles compositions à l'usage des damasquineurs : il se peut cependant qu'à l'époque à laquelle Gabriel Tavernier vint s'établir à Paris, il ne s'y trouva alors aucun graveur en taille-douce.

(7) *Quinquaginta etiam millia aureorum numûm impendisse ferebatur in aulea Belgica, ab intertexto auro nobilitateque artificum magnopere pretiosa.* Paulus Jovius, de Vita Leonis X ; Florentiæ, 1551, pag. 100.

immenses à y faire exécuter des tapisseries sur les cartons de RAPHAEL et de *Jules* ROMAIN, dont plusieurs ont été portées en France (8).

Lorsque nous considérons que les temples, les palais et les galeries de l'Europe sont remplis des chefs-d'œuvres de nos artistes, quand nous voyons que les tableaux de l'école flamande occupent une grande partie du Musée Napoléon, de la galerie du Sénat, de celles de Saint-Cloud, de Vienne, de Dresde, de Munich, de Sans-Souci et de St.-Pétersbourg, que les musées et les temples de la Belgique sont remplis des productions de nos maîtres, que des amateurs particuliers mettent le plus grand prix à en enrichir leurs cabinets; que la plus belle statue qui décore l'église de Saint-Pierre à Rome est l'ouvrage d'un flamand (9); qu'un autre sculpteur flamand (10) fit toutes les statues et les ornemens qui décorent le somptueux hôtel-de-ville d'Amsterdam; que le mausolée de NEWTON à l'église de Westminster de Londres est l'ouvrage d'un troisième, et que plusieurs palais des rois et de princes souverains sont décorés des statues de nos maîtres, n'avons-nous pas alors plus de droit que le héros troyen à nous écrier:

Quæ regio in terris nostri non plena laboris!

Quel pays sur la terre n'est point rempli de nos travaux, des productions et de la gloire de nos artistes?

Jeunes compatriotes qui venez achever vos études chez les grands maîtres qui font maintenant l'hon-

(8) On les a vues exposées dans la cour du Louvre, en l'an 7.

(9) La statue colossale de S. André, par François Duquesnoi.

(10) Artus Quellin.

neur de l'école française, qui venez étudier les chefs-d'œuvres de l'antiquité et ceux des grands peintres de toutes les nations réunis au Musée-Napoléon, conservez les belles parties qui caractérisent les productions de l'école flamande, la beauté du coloris, l'expression et la vraie imitation de la nature; empruntez de l'antiquité le choix idéal et la beauté des formes; que l'étude assidue de Raphaël vous apprenne la correction du dessin, la noblesse des idées, la beauté des caractères, et cette expression de sentiment répandue dans ses immortels ouvrages; apprenez de RUBENS la beauté du coloris et de la composition, la connoissance du clair-obscur, le feu et le mouvement que ce grand génie a répandus dans tous ses ouvrages; empruntez de chaque maître les parties dans lesquelles il a excellé; car le grand avantage de ce beau Muséum, dont il n'a jamais existé un pareil, est de pouvoir comparer ensemble les différentes écoles, et de pouvoir choisir dans les chefs-d'œuvres de tous les peintres de chaque école ce qu'ils ont fait de plus beau et de plus parfait. N'allez pas, en froids copistes, prendre ces belles parties, telles que vous les voyez, et les transporter servilement dans vos tableaux; mais apprenez à fondre et à vous approprier ces beautés, et à en faire un tout, qui en ressemblant à tout ce qu'il y a de plus beau, vous sera propre néanmoins et aura un degré de perfection inconnue.

Il me tarde de remettre au jeune vainqueur la médaille qui lui est destinée. *Ferdinand-Marie* DELVAUX, vous devez à votre père, ci-devant secrétaire au conseil souverain de Brabant, la bonne éducation que vous avez reçue, à votre grand-père *Laurent* DELVAUX, natif de Gand, sculpteur renommé, dont les travaux ornent nos temples et nos

palais (11), l'exemple et le modèle, à votre illustre maître, M. *André* Lens, peintre distingué d'histoire, à Bruxelles, correspondant de l'Institut national, les leçons qui vous ont fait avancer dans la carrière des Arts; vous voyez à côté de vous deux compatriotes (12), qui comme vous ont obtenu le grand prix de peinture de l'Académie de Gand. Les artistes réunis à Gand au concours de cette année vous ont unanimement adjugé la palme, venez recevoir le prix de vos travaux et de vos succès, faites de nouveaux efforts pour recueillir de nouveaux lauriers, et songez que la gloire que vous acquerrez fera aussi la gloire de l'école à laquelle vous appartenez, et celle de notre ancienne patrie.

Après que la médaille fut remise au jeune vainqueur, et que cet artiste eût reçu les complimens de l'assemblée, tous ceux qui la composoient furent invités à se réunir à un banquet fraternel, où régnèrent la gaîté et cette franche cordialité qui caractérise le peuple belge, et où, parmi plusieurs toasts qui y furent portés, on distingua surtout les suivans :

A Sa Majesté l'Empereur, protecteur des Arts.

(11) Tout le monde connoît l'Hercule qui est au pied du grand escalier de la ci-devant cour de Bruxelles; la belle chaire de vérité de l'église de S.-Bavon, à Gand; le S. Livin qui est au Muséum de la même ville, et le beau groupe des trois Vertus divines de la ci-devant abbaye de Villers.

(12) M. Augustin van Den Berghe, de Bruges, élève de l'Académie de cette ville et de M. Suvée, ci-devant professeur de dessin à l'école centrale de Beauvais, qui a obtenu le grand prix de peinture à Gand, l'an 4, et M. Joseph de Paelinck, élève de l'Académie de Gand et de M. David, qui a obtenu le même prix, l'an 12.

A la prospérité de l'école flamande.

Aux artistes qui, par leurs talens, maintiennent la gloire de cette école.

Aux grands maîtres vivans de l'école française.

Aux artistes belges, habitans de Paris.

A M. Suvée, directeur de l'Académie impériale de France, à Rome.

Aux directeurs de l'Académie de Gand.

A la prospérité des Académies répandues dans les différentes villes de la Belgique, maintenant réunie à la France.

A la mémoire de *Jean* VAN EYCK, inventeur de la peinture à l'huile.

A la mémoire de Rubens, chef de l'école flamande (13).

Ceux qui ont été présens à cette réunion, sont les suivans :

M. *Charles-Joseph-Emmanuel* VAN HULTHEM, de Gand, membre du Tribunat et de la Légion d'honneur, ancien bibliothécaire du département de l'Escaut, membre de l'Académie de Zélande, établie à Vlissingue, et de celle de la littérature belgique de Leyde, administrateur-adjoint de la société pour l'encouragement de l'industrie nationale à Paris, et un des directeurs de l'Académie de dessin, peinture et architecture de Gand.

M. *Ferdinand-Marie* DELVAUX, de Bruxelles, élève de l'Académie de cette ville et de M. André Lens, qui a obtenu le grand prix de peinture au concours de l'Académie de Gand de cette année.

M. *César* VAN LOO, fils de *Charles* VAN LOO, premier peintre de LOUIS XV; descendant d'une

(13) En portant ce toast, toute l'assemblée se leva spontanément par respect pour le grand nom de Rubens.

famille

famille originaire de la Flandre, peintre de paysages, très-distingué.

Les Artistes belges établis à Paris.

M. *Gérard* VAN SPAENDONCK, élève de l'Académie d'Anvers, membre de l'Institut national et de la Légion d'honneur, professeur d'iconographie au Muséum d'histoire naturelle, peintre de fleurs du premier ordre.

M. SAUVAGE, de Tournai, élève de l'Académie d'Anvers et de GEERARDS, célèbre peintre de bas-reliefs de la même ville.

Tout le monde connoît son talent pour les bas-reliefs imitant la pierre, le marbre ou le bronze, c'est le peintre le plus distingué en ce genre qui se trouve en France.

M. DEMARNE, de Bruxelles, élève de l'Académie d'Anvers, établi depuis 30 ans à Paris, peintre de paysages.

Tout le monde a vu dans les différentes expositions de Paris les charmantes productions de cet artiste, les paysages ornés de figures et d'animaux, les foires, les abreuvoirs, les scènes familières, les moissons et les vendanges.

M. *Emmanuel* DE GHENDT, de Saint-Nicolas, département de l'Escaut, élève d'Aliamet, graveur.

Cet artiste, établi à Paris depuis 40 ans, a gravé un grand nombre d'estampes d'après les meilleurs dessinateurs, qui ornent les belles éditions, les ouvrages de goût et de luxe, tels que les Métamorphoses d'Ovide, la Bible de Marillier, l'histoire de Psyché, les deux collections d'estampes pour orner les éditions des œuvres de Voltaire, la grande édi-

tion de J. J. Rousseau, etc., etc.; c'est un de ceux qui se sont le plus distingués dans ce genre de gravure.

M. *Corneille* VAN SPAENDONCK, élève de l'Académie de Malines et de M. Herreyns, peintre très-distingué de fleurs et de fruits, dont les productions se trouvent dans les plus belles collections de tableaux.

M. J. VAN DAEL, élève de l'Académie d'Anvers, peintre de fleurs.

Cet artiste s'est formé d'après ses propres études. Sa manière est grande et large; la pureté de son coloris, le groupement ingénieux de ses fleurs et de ses fruits, la beauté de ses accessoires, la fraîcheur et l'harmonie qui règnent dans toutes ses compositions, donnent à M. VAN DAEL une place très-distinguée parmi les meilleurs peintres de fleurs. Il cultive dans son jardin les belles fleurs qui lui servent de modèle. Tout le monde connoît les beaux tableaux de cet artiste, qui se trouvent dans le cabinet de S. M. l'Impératrice, à la Malmaison.

M. *Bernard* DUVIVIER, de Bruges, élève de l'académie de cette ville et de M. Suvée, peintre d'histoire.

Tous ceux qui aiment les arts, connoissent les beaux dessins, les portraits et les tableaux de ce maître, surtout sa grande et belle composition de la mort d'Hector, que l'on a vue à l'exposition de l'an 12, où toutes les beautés de l'art se trouvent réunies.

M. *Pierre-Joseh* REDOUTÉ, né à Saint-Hubert, département de Sambre et Meuse, élève de l'académie d'Anvers et de son père, peintre du Muséum national d'histoire naturelle, dessinateur de la Classe des sciences physiques et mathématiques de

l'Institut national, membre de la Société d'histoire naturelle de Paris.

M. Redouté a peint quelques tableaux de fleurs; mais depuis long-temps il s'est presque uniquement occupé aux beaux dessins coloriés de plantes sur velin, que l'on voit à la bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle, et à de grandes collections de toutes espèces de plantes, répandues dans les beaux ouvrages de l'Héritier, la *Flora Atlantica* de M. Desfontaines, dans *la Flore des Pyrénées* par M. Picot la Peirouse, *les Plantes grasses* décrites par M. Decandolle, *le Jardin de la Malmaison* de M. Ventenat, et le superbe ouvrage *des Liliacées*.

Aucun artiste n'a représenté avec plus d'exactitude et de fidélité le port des plantes, les parties de la fructification et leur caractère botanique. M. Redouté est botaniste lui-même, il possède un bel herbier et une collection de graines. M. Ventenat a fait à son honneur le genre *Redutea*. Ses ouvrages sont de véritables chef-d'œuvres de l'art et de la science réunis.

M. *Henri-Joseph* Redouté, né à Saint-Hubert, département de Sambre et Meuse, élève de l'académie d'Anvers et de son frère, membre de l'Institut du Caire.

Cet artiste a fait plusieurs dessins coloriés de reptiles et de poissons pour le Muséum d'histoire naturelle, il a suivi le général Bonaparte en Egypte, et y a dessiné les plantes et autres objets d'histoire naturelle, les têtes de momies, les vues, bas-reliefs et fragmens d'antiquité. Une partie de ses nombreux dessins exécutés avec beaucoup de soin et d'exactitude est déja gravée; ils paroîtront dans la précieuse collection des Mémoires de l'Institut du Caire.

M. *Joseph-François* Ducq, né à Ledeghem, département de la Lys, élève de l'académie de Bruges et de M. Suvée, peintre d'histoire et de portrait.

Tout le monde a vu avec intérêt les tableaux de cet artiste, représentant Scipion recevant les ambassadeurs d'Antiochus; Méléagre que l'on conjure de prendre les armes pour défendre son pays contre une irruption de l'ennemi; l'Amour chassant les mauvais songes; Vénus introduisant Pâris dans l'appartement d'Hélène à Sparte; Énée qui fait le récit de ses aventures à Didon : les deux premiers appartiennent à S. E. le ministre de la police; les deux derniers sont à Bruges dans le cabinet d'un riche particulier.

M. *Balthazar* Solvyns, d'Anvers, élève de l'académie de cette ville et de M. Vincent.

M. Solvyns a demeuré pendant quinze ans au Bengale, il y a dessiné d'après nature les hommes et les femmes des différentes castes indiennes, leurs costumes, outils et instrumens; il a étudié avec soin les mœurs et usages de ces peuples, leur manière d'exister dans l'ordre civil et sous l'influence de leur religion. Il s'occupe dans ce moment à la rédaction d'un grand ouvrage sur cet objet, qui aura quatre volumes in-fol.; il grave lui-même tous les sujets d'après ses propres dessins : les estampes, au nombre de 252, seront imprimées en couleur avec soin, et répondront à la grandeur et à l'importance de l'ouvrage, qui ne peut que faire infiniment d'honneur à son auteur et au pays qui lui a donné naissance.

M. *François* Kinson, de Bruges, élève de l'académie de cette ville, peintre de portrait.

On connoît un grand nombre de beaux portraits peints par cet artiste, parmi lesquels on distingue

surtout ceux de S. M. le roi de Naples, du maréchal Bernadote, prince de Ponte-Corvo, de S. E. le ministre-directeur de l'administration de la guerre, celui de M. Simons, ainsi que celui de sa femme.

M. DE MEULEMEESTER, de Bruges, élève de l'académie de cette ville et de M. Bervic, graveur, connu par plusieurs estampes qui annoncent beaucoup d'application et de talent.

M. *Lambert-Antoine* CLAESSENS, d'Anvers, élève de l'académie de cette ville, graveur.

On connoît de cet artiste plusieurs grandes et belles gravures qui lui font beaucoup d'honneur; telles sont celles de deux enfans d'après Teniers, la patrouille de nuit d'après le grand tableau de Rembrant, qui est à l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, plusieurs portraits d'après le même, la bénédiction de Jacob d'après Koning, la descente de croix d'après Rubens, etc. etc.

M. *Louis* GERBO, de Bruges, élève de l'académie de cette ville, peintre de décoration.

Les Jeunes Élèves actuellement à Paris.

M. *Joseph* DE PAELINCK, né à Oostacker, près de Gand, élève de l'académie de cette ville et de M. David, peintre d'histoire.

M. DE PAELINCK a remporté le grand prix de peinture de l'académie de Gand, l'an 12. Le sujet de son tableau étoit le jugement de Pâris. Il vient de faire un grand tableau pour l'église cathédrale de S. Bavon, à Gand, representant Sainte Colete, à qui le magistrat de Gand accorde la permission de bâtir un couvent.

M. *Henri-Joseph* BUTXIEL, né à Lierneux, département de l'Ourte, élève de l'académie de Liége et de M. Houdon, sculpteur.

M. Rutxiel a eu le second prix de sculpture au concours de l'an 12, et le prix d'expression fondé par le comte de Caylus, l'année passée; il a été admis, et concourt actuellement pour le grand prix de sculpture. Il a fait les bustes de M. de Grétry, de M. de Lalande, de M. et de Mme. Maret, et plusieurs autres. Il est chargé de faire deux statues pour l'hôtel du grand chancelier de la Légion d'honneur.

M. *Albert* Grégorius, de Bruges, élève de l'académie de cette ville et de M. David, peintre d'histoire.

M. Grégorius a été admis cette année au concours du grand prix de peinture; on a gravé plusieurs de ses dessins d'après les tableaux du Muséum.

M. *François* van Dorne, de Louvain, élève de son père et de M. David, peintre d'histoire.

M. *Jean* Caloigne, de Bruges, élève de l'académie de cette ville et de M. Chaudet, sculpteur.

M. de Caloigne a eu le prix de sculpture l'an 10, à l'académie de Gand, et le second prix à Paris, au concours de l'année passée; il a été admis, et concourt actuellement pour le grand prix de sculpture.

M. *J. B.* Bastiné, de Louvain, élève de l'académie de cette ville et de M. David, peintre d'histoire. Il a concouru cette année pour le grand prix de peinture, à Gand.

M. *Joseph* Brulois, de Bruges, élève de l'académie de cette ville et de M. David, peintre d'histoire.

M. *Tilleman-François* Suys, d'Ostende, élève de l'académie de Bruges et de M. Percier, architecte.

Se trouvèrent encore à cette réunion :

M. Duché, receveur de Lokeren, etc., beau-frère de M. Faipoult, préfet du département de l'Escaut.

M. van Praet, de Bruges, conservateur-administrateur de la bibliothèque impériale de Paris.

M. Marant, ancien docteur en théologie, et professeur d'histoire ecclésiastique à la ci-devant université de Louvain, ci-devant prévôt de l'église collégiale d'Harlebeke, et député aux Etats de Flandre.

M. Beyts, procureur-général impérial près la Cour d'appel, à Bruxelles, inspecteur des écoles de droit, et chancelier de la troisième cohorte de la Légion d'honneur.

M. *Joseph* de Saint-Genois, ci-devant député aux Etats de la province du Hainaut.

M. *Henri* de Potter, amateur des arts, dont le frère, M. Louis de Potter, et deux beaux-frères, M. Surmont et M. van Sacheghem, sont directeurs de l'académie de Gand.

M. Dekin, directeur du cabinet d'histoire naturelle, à Bruxelles.

M. Pollaert, de Louvain, amateur de botanique et de minéralogie.

M. *Fr.* Verbeeck, ancien élève de l'école centrale de l'Escaut, élève de l'école de médecine et de l'école pratique, à Paris.

M. Mangal, de Gand, élève du conservatoire de musique, et musicien de la garde de S. M. l'empereur.

M. Bertini, compositeur distingué, grand pianiste, qui pendant long-temps a donné des leçons de musique et de piano à Gand.

M. *Augustin* van den Berghe, de Bruges,

peintre d'histoire, ci-devant professeur à l'école centrale de Beauvais.

Les lettres viennent de perdre *Jean-Pierre* MOET, à l'âge de 86 ans; né sans ambition, il fut, malgré ses places et ses nombreux ouvrages, modeste à la cour et peu répandu dans la ville. De ses ouvrages, nous indiquerons, apres la *France Littéraire*, éd. de 1769, 1°. la *Félicité mise à la portée de tous les hommes*; 2°. le *Code de Cythère*; 3°. *Lucina sinè concubitu*, dissertation singulière et hardie, qui fut brûlée par ordre du parlement, au bas du grand escalier; 4°. *Conversation avec la marquise de L....*; 5°. *Traité des Renoncules*; 6°. *Traduction des deux derniers volumes du Spectateur*; 7°. *l'édition des quatre derniers volumes du Moreri espagnol*, etc. Entre plusieurs manuscrits, M. Moët laisse une traduction en français des œuvres latines de Swenderborg, conseiller des mines en Suède. On assure que le prédécesseur du roi actuel de Suède, avoit offert à l'auteur 30 mille francs de sa traduction. Il a laissé en outre une collection précieuse de médailles, dans la connoissance desquelles il étoit très-versé. Ses obsèques ont été suivies de 150 pauvres choisis et payés par ses ordres.

M. DESPRÉS, l'un des plus célèbres organistes, est mort à Paris le 20 septembre.

Les amis des sciences et des arts ont à regretter la perte de *Christian* KALKBRENNER, decédé à Paris le 10 août 1806, dans sa 51e. année, étant né en 1755 à Munden, dans l'électorat de Hesse-Cassel. Ses parens l'avoient destiné à l'état ecclesiastique; il le suivit en effet jusqu'à l'âge de 14 ans, et l'abandonna ensuite pour se livrer exclusivement à l'étude de la musique. Cet art avoit fait ses délices dès la plus

tendre enfance. Il eut pour maître le célèbre *Emmanuel* Bach, et se distingua tellement parmi ses nombreux élèves, que, jeune encore, il fut reçu à la chapelle de l'Electeur.

Maîtrisé par une imagination ardente, dévoré surtout de la noble ambition d'augmenter ses connoissances musicales, il quitta Hesse-Cassel pour se rendre à la cour de Berlin, où il fut attaché successivement à la reine, qui le combla de bienfaits, et au prince Henri, frère du grand Frédéric, qui le fit son maître de chapelle, et lui confia en même temps la direction de son théâtre français. Kalkbrenner a composé pour ce théâtre un assez grand nombre d'ouvrages, entre autres, *la Veuve du Malabar, Démocrite, les Femmes et le Secret*, etc.

Malgré toutes les marques de bienveillance et d'estime dont l'honoroit le prince, il aspiroit depuis long-temps à voyager en Italie et en France. Il ne lui fut bientôt plus possible de résister à ce désir. Il partit donc au commencement de 1796, parcourut encore quelques cercles de l'Allemagne, visita ensuite l'Italie, et de là enfin se rendit en France. Paris devint le terme de ses courses. Il fixa son séjour dans cette capitale des sciences, des lettres et des arts. Reçu peu de temps après à l'Académie impériale de musique, en qualité de maître de chant, il n'a cessé d'être attaché depuis à ce magnifique théâtre, et y a fait jouer successivement *Olympie, Saül, Don Juan*, etc. Sa maladie s'est déclarée au moment où il préparoit la mise en scène de son dernier ouvrage, intitulé *OEnone*, opéra en deux actes, reçu en l'an 8 par le jury, et destiné à paroître dès l'an 9. Quelques morceaux de cet opéra, qui n'étoit d'abord qu'une *Cantate*, avoient enlevé tous les suffrages dans plusieurs concerts où l'au-

teur les avoit fait entendre. Des amateurs éclairés, qui connoissent la partition, assurent que le reste de l'ouvrage répond à la beauté des morceaux qui ont été entendus; ils avouent même que Kalkbrenner n'a jamais eu d'inspiration plus heureuse. C'est un puissant motif pour désirer que la pièce soit mise promptement à l'étude. L'auteur laisse un fils qui se destine à marcher sur ses traces; cet intéressant jeune-homme est déjà doué d'un talent extraordinaire pour l'exécution musicale : on doit espérer qu'il emploira tous ses soins à faire dignement valoir l'œuvre posthume de son père.

Kalkbrenner a composé aussi quelques ouvrages élémentaires; car il possédoit à fond la théorie de son art. Les principaux sont : un *Traité de l'accompagnement*, gravé à Berlin, et un autre *Traité de la fugue et du contrepoint*, d'après le système de *Richter*. On lui est redevable encore d'une *Histoire de la Musique*, dédiée à S. Exc. le Ministre de l'Intérieur. Paris, Delance, 1802. Ce livre est plein de recherches curieuses; c'est dommage que l'auteur n'ait pas assez vécu pour lui donner l'extension dont il le jugeoit susceptible. Tel qu'il est cependant, il justifie la réputation que Kalkbrenner s'est acquise, comme savant et comme compositeur. C'est à ce double titre aussi qu'il a mérité l'honneur d'être membre de la Société philotechnique de Paris, de l'Académie royale de Stockolm, et de l'Académie philarmonique de Bologne.

M. Target, membre de la deuxième classe de l'Institut et de la cour de cassation, est mort dans la commune de Molières, canton de Limours, le dimanche 7 septembre, âgé de 74 ans, le huitième jour d'une fièvre putride.

Une députation de l'Institut a assisté aux funérailles de M. Anquetil, membre de la classe d'histoire et de littérature ancienne. Le convoi arrivé au lieu de la sépulture, M. Pastoret, président, a prononcé le discours suivant :

« Messieurs, la mort vient d'enlever encore à l'Institut un de ses membres. Jamais une année ne nous amena tant de pertes. Celle que nous venons de faire n'est pas la moins sensible. M. Anquetil, par ses lumières, par ses talens, par son caractère, par ses vertus, nous étoit également cher, et son âge, qui n'avoit diminué ni son zele pour le travail, ni sa bienveillance pour chacun de nous, ajoutoit encore aux sentimens qu'il nous inspiroit en les rendant plus vénérables, et, si j'ose m'exprimer ainsi, plus augustes.

» Il appartint long-temps à une de ces congrégations religieuses qui ont donné à la France tant de savans distingués, et de si utiles travaux. Ses premiers pas dans la carriere de l'histoire furent marqués par un succès que 40 ans n'ont pas affoibli. Au milieu des troubles civils, les hommes mêmes les plus justes ne peuvent guère publier que des mémoires ou des annales; le droit d'en composer l'histoire semble réservé aux écrivains nés à une époque éloignée des malheurs et des orages; ils comparent mieux les événemens et les hommes; ils les jugent avec plus d'impartialité; et la distance où on est déjà, empêche moins de connoître la vérité que cette atmosphère de passions au milieu desquelles les contemporains ont vécu. M. Anquetil l'a prouvé dans cet *Esprit de la Ligue*, que nous pouvons placer, sans flatterie, parmi nos bons ouvrages historiques, et que d'autres ouvrages non moins recommandables ont suivi. Un des siècles les plus mémorables de

notre histoire, avoit occupé ses premiers travaux ; c'est encore à la France que ses derniers efforts ont été consacrés : une histoire complète, également éloignée d'une brièveté qui réduit tout à des sommaires, et d'une prolixité qui apprend tout mal, en fatigant de tout, atteste encore son talent et son impartialité.

» Vous l'avez vu, messieurs, jusqu'en ses derniers momens, lire dans nos séances ordinaires des mémoires également intéressans, et par les questions qu'il y discutoit, et par la manière judicieuse et simple dont il présentoit son opinion. Fait pour nous guider lui-même, il sembloit nous reconnoître pour ses guides; et personne ne reçut avec une modestie plus sincère et plus aimable les observations que nous nous offrons mutuellement sur nos travaux. Tant de vertus nous seront long-temps chères; et je regrette que M. Anquetil n'en ait pas eu auprès de vous un plus digne organe.

THEATRES.

Théâtre Français.

Omasis, ou *Joseph en Egypte, tragédie en cinq actes.*

M. Baour Lormian, connu par plusieurs poésies et surtout par la traduction d'*Ossian*, vient de débuter heureusement dans la carrière du théâtre. *Joseph*, déjà traité, entre autres par l'*abbé Genest*, lui a semblé un sujet tragique, et n'a pas trompé son attente. Il s'est pénétré surtout, pour composer sa pièce, du poème de M. Bitaubé; il a pris dans

ce poëme le rôle tout entier de *Siméon*, dont le caractère sombre, les remords et les combats offrent quelque chose de vraiment tragique. Le vague même et l'incertitude dans lesquels flotte continuellement ce coupable repentant, causent un sentiment de terreur et de pitié dont on n'est pas maître. Ce personnage contraste heureusement avec la sensibilité douce, l'aimable ingénuité de Benjamin.

Traçons un aperçu de l'ouvrage.

Joseph, après avoir été victime de la jalousie de ses frères, est monté au faîte des grandeurs par les moyens qu'on avoit pris pour le perdre. Tout le monde sait l'histoire du songe de Pharaon, des sept années d'abondance suivies d'un nombre égal d'années stériles. On connoît la manière dont Joseph revit ses frères, qui ne purent reconnoître dans un ministre puissant, leur frère qu'ils avoient vendu comme esclave.

L'auteur de la tragédie le suppose épris des charmes d'une princesse de la Cour d'Egypte, la sœur de Ramnès. Ce Ramnès, jaloux d'Omasis (*c'est le nouveau nom de Joseph*) conjure sa perte et même celle de Pharaon. Il a remarqué l'air sombre et farouche de Siméon, qu'Omasis retient en ôtage ainsi que Benjamin, et il l'a cru propre à faire un conspirateur. Il cherche à l'entraîner dans son parti, lui offre même la main de sa sœur; Siméon, après avoir hésité, promet d'assassiner Omasis. Arrive sur ces entrefaites le vieux Jacob, et bientôt après la reconnoissance de Joseph, le repentir de Siméon et la défaite de Ramnès.

Il y a, comme on voit, fort peu d'action dans cette tragédie; mais on y trouve de beaux vers, une belle situation au cinquième acte; elle a obtenu du succès. La reconnoissance de Joseph a produit beau-

coup d'effet. Le vers de Siméon, effrayé du crime qu'il alloit commettre,

Et je l'assassinois après l'avoir vendu !

l'hémistiche de Benjamin à son père,

Tu ne pleureras plus !

ont été universellement applaudis. On a quelquefois trouvé un peu d'enflure dans le style. Joseph dit en parlant de Jacob :

L'âge de ses aïeux touche au berceau de monde ;

ce qui veut dire tout bonnement, je crois, qu'il descend de notre père Adam ; tout le monde en peut dire autant. Siméon s'écrie :

J'ai changé de climats sans changer de malheurs ;

Ce n'eut pas été pour lui une grande consolation que de changer de malheurs. Ramnès dit pour expliquer l'air triste que conserve ce frère coupable :

Le tendre souvenir des lieux qui l'ont vu naître,
Et la paix du désert le poursuivent peut-être.

On a beaucoup applaudi, mais je doute que l'on ait bien compris.

On a reconnu le traducteur d'Ossian à ces vers que dit Joseph à la fin du troisième acte en parlant de Jacob :

Que ta harpe frémisse, et que ses doux accords
Célèbrent le vieillard qui console ces bords.

Heureusement que parmi ces défauts on a trouvé aussi des beautés. Les rôles de Siméon et de Joseph ont été joués avec talent par *Damas* et *Talma*,

celui de Benjamin a été rendu avec une grace particulière par Mlle. *Mars.*

Au reste, Omasis est aujourd'hui la pièce à la mode, il est de rigueur de l'avoir vue.

Théatre de l'Impératrice.

La Manie de briller, comédie en trois actes et en prose.

C'est bien de Picard qu'on peut dire qu'il écoute aux portes. Il est impossible de mieux peindre les mœurs du jour. La manie de briller est le vice à la mode, depuis le marchand qui se ruine pour avoir une belle boutique, jusqu'au financier qui fait banqueroute pour avoir voulu trancher du *fermier général.*

Picard a mis dans son tableau trois hommes qui ont été garçons marchands dans la même maison. L'un d'eux gère en province une manufacture utile, les deux autres font à Paris la banque, et ce qu'on appelle généralement les affaires. Ces deux derniers sont jaloux l'un de l'autre, non pour faire mieux, non par cette louable émulation qui doit produire des effets heureux, mais par une rivalité qui tient de l'envie, ils veulent paroître, briller, s'éclipser, sans songer qu'on brille par sa probité, par le bon état de ses affaires, par le bien qu'on fait autour de soi.

Les femmes contribuent à perdre leurs maris. L'une demande un cabriolet, l'autre veut une voiture, etc., etc. Les affaires se dérangent; le malheur mène quelquefois à la friponnerie, ou du moins au manque de délicatesse : *Lamarlière*, c'est le nom du bon manufacturier, arrive à Paris avec de

l'argent et de bonnes affaires, c'est à qui pourra l'accaparer, le tromper même, pour avoir sa confiance et son argent. Il s'en aperçoit à temps, tire les femmes d'embarras en payant des dettes contractées à l'insu des maris, donne à ceux-ci une bonne leçon, en feignant d'avoir pris leurs ridicules pour les leur faire mieux sentir, et retourne dans sa manufacture après leur avoir prouvé que la manie de briller est loin de conduire au bonheur. Les détails de cette pièce en font le mérite principal: mais tout le monde ne la trouvera pas également bonne; elle frappe une classe si nombreuse aujourd'hui, elle montre des ridicules si répandus, qu'elle doit trouver bien des critiques. Elle doit faire honneur au talent d'observation de Picard, et ajouter à sa réputation comme excellent peintre de mœurs.

La pièce est bien jouée, surtout par *Vigny* et Mlle. Molière, dans les rôles de M. et Mme. Lamarlière.

Théatre du Vaudeville.

Le Manteau, arlequinade.

Cette pièce, tirée d'un conte de La Fontaine, peu décent, est tombée à plat.

Racine, ou *la Chute de Phèdre, en deux actes et en vers.*

Cette pièce annonçoit plus de prétention, et n'a pas eu plus de bonheur. Quelques jolis vers n'ont pu sauver les défauts du plan et l'absence du comique.

LIVRES

LIVRES DIVERS (1).

Arithmétique.

Saggio *del nuovo sistema metrico col rapporto delle nuove mesure alle antiche mesure Parisine ed a quelle del Piemonte, di* A. Vassalli-Eandi, *prof. Fisica nell' imp. Università di Torino.* Edizione terza accresciuta di un compendio di aritmetica volgare e decimale, etc., etc. Vol. 8°. Torino, 1806.

Physique.

Journal *de Physique, de Chymie, d'Histoire naturelle et des Arts, avec des planches en taille-douce;* par J. C. de Lamétherie. Paris, chez *Courcier,* imprimeur-libraire, quai des Augustins, n°. 57. Août 1806.

On trouve dans ce cahier les articles suivans : *Sur l'utilité du lichen d'Islande comme aliment;* par le professeur Proust. — *Notice historique et Analyse chymique d'une corne fossile;* par Henry Braconnot. — *Essais sur l'organisation des plantes, considérée comme résultat du cours annuel de la végétation;* par Aubert du Petit-Thouars. — *Observations sur le zodiaque de Dendérah;* par M. Dupuis. — *Note de M.* Lalande *sur la distance des étoiles.* — *Lettre de* M..... *à J. C. de Lamétherie, contenant la suite de ses expériences*

(1) Les articles marqués d'un * sont ceux dont on donnera un extrait.

sur l'électricité. — *Observations météorologiques;* par BOUVARD. — *Analyse des travaux de la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut national, depuis le 20 juin 1805, jusqu'au 1er. juillet 1806;* par M. CUVIER. — *Lettre de* VEAUDE-LAUNAY *à J. C. de Lamétherie sur la production de l'acide muriatique par l'action galvanique.*

* TRAITÉ *élémentaire de Physique; par M. l'abbé* HAÜY, *chanoine honoraire de l'église métropolitaine de Paris, membre de la Légion et de l'Institut, etc.* Seconde édition, revue et considérablement augmentée. 2 vol. in-8°. Paris, chez *Courcier*, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n°. 57. 1806.

TECHNOLOGIE.

BULLETIN *de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale.* Cinquième année, N°s. XXV et XXVI. Juillet 1806.

Le XXVe. numéro se compose des articles suivans : *Description d'un compteur, ou machine propre à déterminer la quantité de charbon ou de minerai que l'on peut retirer d'un puits dans un temps donné;* par M. ANTIS. — *Nouveau procédé pour fabriquer en grand le sulfate de fer* (couperose verte du commerce); par M. J. B. VITALIS, professeur de chymie à Rouen. — *Découverte d'une lampe chymique à double mèche concentrique;* par M. ACCUM. — *Sur les fours à brique et à tuile employés en Hollande.* — *Sur les lampes de MM.* GIRARD *frères.* — *Moyen d'obtenir des copies fidèles des inscriptions gravées sur marbre*

ou sur pierre. — *Sur la culture du châtaigner en Portugal.* — *Nouveau procédé pour arroser les plantes ;* par M. TATHAM.

Le XXVIe. numéro se compose des articles qui suivent : *Sur un nouveau métier à bas exécuté par M.* FAVREAU-BOUILLON. — *Procédé pour séparer l'alumine de l'alun ;* par M. Frédéric ACCUM. — *Sur la lentille d'*André ROSPINO. — *Observations de M.* DARCET *relatives à la note insérée dans le numéro XXIV du Bulletin, au sujet des objets présentés à la Société par M. de Paroy.* — *Sur la fabrication des chapeaux et des fleurs de paille.* — *Notice sur la ruche écossoise de M.* DE LA BOURDONNOYE.

HISTOIRE NATURELLE.

ANNALES *du Museum d'histoire naturelle.* Six cahiers formant le tome VII de cette collection. A Paris, chez *Tourneisen* fils, rue de Seine-Saint-Germain, n°. 12.

Dans le premier de ces six cahiers, on trouve : *Mémoire pour servir à l'histoire chymique de la germination et de la fermentation des graines et des farines ;* par MM. FOURCROY et VAUQUELIN. — *Sur les rhinocéros fossiles ;* par G. CUVIER. — *Suite des mémoires sur les fossiles dans les environs de Paris ;* par M. LAMARCK. — *Observation sur la famille des plantes verbénacées ;* par A. L. DE JUSSIEU. — *sur la Castela.* par P. TURPIN. — *Description du claytonia cubensis ;* par M. BONPLAND.

On lit dans le second : *Observations sur l'effet des gelées précoces qui ont eu lieu les* 11, 12 *et* 13 *octobre* 1805 ; par A. THOUIN. — *Mémoire sur*

quelques espèces d'insectes de la section des hymenoptères, *appelés les* porte-tuyaux, *et sur les caractères de cette famille et des genres qui la composent;* par M. Lepelletier. — *Suite des mémoires sur les fossiles des environs de Paris;* par M. Lamarck. — *Mémoire sur la limace et le colimaçon;* par G. Cuvier.

Le troisième contient : *Mémoire sur la limace et le planorbe;* par G. Cuvier. — *Mémoire sur l'organe par lequel le fluide fécondant peut s'introduire dans l'ovaire des végétaux;* par P. Turpin. — *Mémoire sur deux nouvelles espèces d'*entomostracés *et d'*hydracnés; par M. Daudebart de Férussac *fils.* — Cypselea. *Nouveau genre de la famille des portulacées;* par P. Turpin. — *Description d'un mulet provenant du canard morillon et de la sarcelle de la Caroline,* anas querquedula; par M. Geoffroy-Saint-Hilaire. — *Note sur quelques habitudes de la grande chauve-souris de l'Ile-de-France, connue sous le nom de* roussette. — *Suite des mémoires sur les fossiles des environs de Paris;* par M. Lamarck. — *Notes sur le zèbre et le canard à bec courbe;* par M. Geoffroy-Saint-Hilaire.

Les articles suivans composent les quatrième et cinquième cahiers : *Analyse de l'actinote de zillerthal;* par A. Laugier. — *Mémoire sur les singes à main imparfaite, ou les* atèles; par Geoffroy-Saint-Hilaire. — *Mémoire sur les fluides contenus dans les végétaux, suivi d'une note sur l'organisation des plantes;* par M. Mirbel. *Sur les ossemens du genre de l'ours qui se trouvent en grande quantité dans certaines cavernes d'Allemagne et de Hongrie;* par G. Cuvier. — *Cinquième mémoire sur les caractères généraux*

des familles, tirés des graines, et confirmés ou vérifiés par les observations de Gœrtner; par A. L. DE JUSSIEU. — *Extrait d'un mémoire sur l'existence du chrôme dans les pierres météoriques, lu à l'Institut de France le* 10 *mars* 1806; par A. LAUGIER. — *Note sur l'analyse de la mine de plomb de Johann-Georgen-Staadt, insérée dans le Ve. volume des Annales du Muséum;* par le même.

Enfin le sixième et dernier offre : *Notice sur les propriétés comparées des quatre métaux nouvellement découverts dans le platine brut;* par MM. FOURCROY et VAUQUELIN. — *Observations sur l'érable à fruit cotonneux et l'érable à fleurs rouges;* par M. DESFONTAINES. — *Suite des mémoires sur les fossiles des environs de Paris;* par M. LAMARCK. — *Mémoire sur l'argile foliacé;* par M. JURINE *fils.* — *Monographie du genre hyptis de la famille des labiées, et qui a des rapports d'une part avec le basilic, le plectranthus, et de l'autre avec la cataire;* par M. POITEAU. — *Supplement au premier mémoire sur les travaux de Gœrtner, inséré dans le Ve. volume des Annales du Muséum;* par A. L. DE JUSSIEU.

BOTANIQUE.

NOVÆ *Hollandiæ plantarum specimen; auctore* J. J. LABILLARDIÈRE, *Instituti nationalis socio.* Fasciculi 17, 18, 19, 20, 21 et 22. Parisiis, ex typographiâ dominæ *Huzard.* 1806. In-4°. Pretium cujusvis fasciculi, cum tabulis decem æneis, octo fr.

Les trois premiers de ces fascicules contiennent les plantes suivantes : PROSTANTHERA *lasianthos.*

ANTHOCERCIS *littorea.* COMESPERMA *virgata ; retusa ; conferta ; calymega ; volubilis.* CALOTHAMMUS *sanguinea.* MELALEUCA *striata ; pentagona ; thymoïdes ; squamea ; squarrosa ; fascicularis ; cuticularis ; gibbosa ; elliptica.* ASCYRUM *involutum ; humifusum.* CANDOLLEA *cuneiformis.* PODOSPERMA *angustifolia.* CACALIA *linearis ; salicina.* EUPATORIUM *ferrugineum ; rosmarinifolium.* CHRYSOCOMA *cinerea ; reticulata ; squamata.* CALEA *aculeata ; spectabilis.* GNAPHALIUM *semipapposum ; apiculatum ; collinum.* ELICHRYSUM *dealbatum ; scorpioïdes ; papillosum.* ERIGERUM *pappocroma.* SENECIO *quadridentatus.*

On trouve dans les trois derniers fascicules : ASTER *phlogopappus ; stellulatus ; glandulosus ; ramulosus ; microphyllus ; aculeatus ; argophyllus ; myrsinoïdes ; viscosus.* BELLIS *graminea ; stipitata ; aculeata ; ciliaris.* PODOLEPSIS *rugata.* SILOXERUS *humifusus.* DISPERIS *alata.* EPIPACTIS *reflexa ; cucullata.* MALAXIS *subulata.* STYLIDIUM *pilosum ; glaucum ; graminifolium ; setaceum ; armeria ; umbellatum.* CASUARINA *quadrivalvis.* CAREX *littorea.* MYRIOPHYLLUM *amphibium.* PODOCARPUS *asplenifolia.* CROTON *viscosum.*

D. Caroli Ludovici WILLDENOW, etc. *Hortus Berolinensis, etc.* C'est-à-dire, *le Jardin de Berlin*, ou *Descriptions et figures des plantes rares ou peu connues qui se cultivent dans le jardin royal botanique de Berlin ;* par M. *Charles-Louis* WILLDENOW, *professeur public ordinaire de botanique et d'histoire naturelle.* VIe. fascicule. A Berlin, chez *Schüppel.* 1806. In-fol.

Ce fascicule complète le Ier. tome de cette belle

collection de plantes du riche jardin royal de botanique de Berlin. Ce volume renferme 72 plantes exactement décrites et figurées avec leurs couleurs naturelles, avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Le savant phytographe M. Willdenow a enrichi cette dernière livraison d'une préface dans laquelle on trouve l'histoire de ce jardin de plantes depuis son origine jusqu'à présent, avec une planche gravée et coloriée qui le représente, ainsi que ses dimensions et ses particularités.

Les espèces de ce fascicule sont le *Groseiller à trois fleurs*, RIBES TRIFLORUM.

C'est un arbrisseau à aiguillons solitaires, les pédoncules à deux ou trois fleurs, la groseille lisse, globuleuse, rougeâtre, acidule, de la grosseur d'un pois; fleurit en mai; son fruit est mûr en juillet. Il se trouve dans l'Amérique septentrionale. On le cultive en pleine terre. Ce groseiller se multiplie en divisant ses rejets. Il paroît que M. Willdenow est son premier descripteur.

La *Camomille roide*, ANTHEMIS RIGESCENS.

A feuilles pinnatifides, les pinules lancéolées, roides, presque dentées; les paillettes oblongues, acuminées; sa racine est brune, branchue et vivace. M. Willdenow ignore sa patrie. On peut la cultiver en pleine terre et en pot. Sa fleur est belle et grande, paroît sur la fin de juillet et continue à fleurir jusqu'en automne; alors ses semences sont en maturité. Elle se multiplie de semences.

Le *Statice spatulé*, STATICE SPATHULATA.

L'*Aspalat hispide*, ASPALATHUS HISPIDUS.

La *Germaine à petites fleurs*, PLECTRANTHUS PARVIFLORUS.

Le *Polium à trois fleurs*, POLIUM TRIFLORUM.

L'*Astèr humble*, ASTER HUMILIS.

La *Stellaire des sables*, STELLARIA ARENARIA.

La *Benoite intermédiaire*, GEUM INTERMEDIUM.

Le *Soleil à longues feuilles*, HELIANTHUS MACROPHYLLUS.

La *Caldasie hétérophylle*, CALDASIA HETEROPHYLLA. HUMBOLD.

Ce nouveau genre a son calyce tubulé et a cinq dents, la corolle hypocratériforme, les étamines déclinées, la capsule triloculaire et a trois semences; il est de la pentandrie monogynie.

La *Violette à deux fleurs*, VIOLA BIFLORA. WILLEMET.

BIOGRAPHIE.

Sixième livraison du CORNÉLIUS NÉPOS FRANÇAIS, ou *Notices historiques sur les Généraux qui se sont illustrés dans la guerre; suivi de traits de bravoure; par A. D.* CHATEAUNEUF. Prix de ce volume, 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste; des douze livraisons qui vont se succéder, 15 fr., et 19 fr. par la poste. On peut acheter à part les six qui ont paru, formant la moitié de l'ouvrage, moyennant 9 fr., et 11 fr. par la poste. A Paris, chez l'Auteur, rue Neuve des Bons-Enfans, n°. 5, au bout du jardin Pentièvre.

Le volume que nous annonçons contient des notices historiques sur les généraux *Kleber*, *Desaix*, *Grouchy*, *Lacombe-Saint-Michel*, *Broussier* et *Latour-d'Auvergne*.

MM. les souscripteurs de Paris et ceux des départemens, qui n'ont pas affranchi pour la poste, sont priés de faire retirer cette sixième livraison.

TABLE DES MATIÈRES.

SCIENCES ET ARTS.

Journal de Physique, de Chymie et d'Histoire naturelle; par J. C. *de Lamétherie.* . . . 175. 475

ARITHMÉTIQUE.

Saggio del nuovo sistema metrico col rapporto delle nuove mesure alle antiche mesure Parisine ed a quelle del Piemonte, di A. *Vassalli-Eandi.* . . 475

ASTRONOMIE.

Astrostatique. Découverte de l'Orbite de la terre, du point central de l'Orbite du soleil, etc. etc.; par M. C. J. E. H. *d'Aguila.* . . . 238

Voyage de M. Biot et de M. Arengo en Espagne, pour y continuer la Méridienne de MM. *Delambre* et *Méchain.* 172

Observations sur les hautes montagnes de l'hémisphère septentrional de la lune. 427

ART MILITAIRE.

Transactions de la Société militaire suédoise. 432

NAVIGATION.

Bateau de salut pour les naufragés, inventé par le capitaine *Soelling.* 436

HISTOIRE NATURELLE.

Annales du Muséum d'Histoire naturelle. 475

Journal de la Société des Naturalistes de l'Université impériale de Moscow. . . . 176

ZOOLOGIE.

Zoologie analytique, *ou* Méthode naturelle de Classification des animaux, rendue plus facile à l'aide de tableaux synoptiques; par A. M. *Constant-Duméril.* . 177

BOTANIQUE.

Les Liliacées; par P. J. *Redouté.* 25, 26 et 27e. livraisons. 184

Mémoires sur le lin de Sibérie, sur le chanvre et sur la manière de rendre sa filasse semblable au plus beau lin; sur l'apocin, etc.; par J. P. *Buc'hoz.* . . 185

Genera Plantarum secundum characteres differentiales ad Mirbelii editionem revisa et aucta, edenda curavit Rom.-Ad. *Hedwig.* *Ibid.*

Novæ Hollandiæ plantarum specimen ; auctore Jacobo-Juliano *Labillardière.* Fasciculi 17 — 22. 477

Le Jardin de Berlin, *ou* Descriptions et figures des plantes rares ou peu connues qui se cultivent dans le jardin royal botanique de Berlin ; par M. Charles-Louis *Willdenow.* VIe. fascicule. 478

MINÉRALOGIE.

Journal des Mines, *ou* Recueil de Mémoires sur l'Exploitation des Mines, etc.; par MM. *Coquebert-Montbret, Haüy, Vauquelin, Baillet, Brochant, Tremery* et *Collet-Descotils.* 183

Collection de Minéraux du profess. *Jaquin*, à Vienne. 158

PHYSIQUE.

Traité élémentaire de Physique ; par M. l'abbé *Haüy.* 474

Expériences et observations sur l'adhésion des Molécules de l'eau entre elles ; par le comte *de Rumford.* 59

Du Fluide universel, etc. 259

CHYMIE.

Philosophie chymique, *ou* Vérités fondamentales de la Chymie moderne, etc.; par A. F. *Fourcroy.* 187

Corso analitico di Chimica di G. *Mojon.* 188

ANATOMIE.

Travaux anatomiques de M. *Albers* à Brème. 162

PHYSIOLOGIE.

Physiologie intellectuelle, *ou* Développement de la Doctrine du professeur *Gall*, sur le Cerveau et ses fonctions, etc.; par J. B. *Demangeon.* 240

Essai sur une nouvelle théorie de la voix, etc.; par R. J. H. *Dutrochet.* 185

MÉDECINE.

Tables chronologique et alphabétique des auteurs et des matières, pour les thèses in-4°., soutenues à l'École de Médecine de Paris ; rédigées par M. P. *Sue.* 189

Des rapports de la médecine avec la politique ; par Eusèbe *Salverte.* 189

Nouvelles Recherches sur les Rétentions d'urine, par rétrécissement de l'urètre, etc.; par M. *Nauche.* 195

L'Ami des Malades de la campagne ; par *Poinsot.* 196
Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc. ; par MM. *Corvisart*, *Le Roux* et *Boyer.* 196
Manuel du docteur *Struve*, sur les moyens de rappeler à la vie les asphyxiés, trad. en langue morave. 451
Vaccine introduite en Chine. 417
Cours pratiques de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie, établis dans l'hospice de Besançon. 167

GÉOGRAPHIE.

Ephémérides générales géographiques, rédigées par une Société de Savans, et publiées par F. J. *Bertuch* et C. G *Reichard.* 8e. année. Cahiers de novembre et décembre 200
Nouveau Traité géographique renfermant les productions, les usages, les coutumes de chaque pays, etc. ; par madame *Renelle.* 201
Description de l'île *Mors*, située au nord-ouest du Jutland ; par un curé du *Nikoebing.* 452
Tableau général des plus hautes montagnes, gravé par M. *de Mechel.* 159

VOYAGES.

Observations recueillies dans un voyage par une partie de la Suède, pendant l'été de l'année 1799 ; par Jean-Georges *Eck*, fils (en allemand). 86
Relation du Voyage de découvertes faite aux terres australes en 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804 ; rédigée par MM. *Peron* et *Lesueur.* 170
Rédaction de la relation du Voyage du capitaine *de Krusenstern.* 163
Détails sur le voyageur Mungo-Park. 164
Voyage pour le progrès de la Botanique, entrepris par M. *Redowsky*, dans le nord-ouest de l'Asie. 434
Retour du capitaine Lissjansky à Cronstadt, de son voyage autour du monde. 435

HISTOIRE.

Tableau des Révolutions du système politique de l'Europe, depuis la fin du XVe. siècle ; par M. *Ancillon.* 202
Galerie historique des illustres Germains, depuis Arminius jusqu'à nos jours. 4e. et 5e. livraisons. 204
Monumens français inédits, pour servir à l'histoire des arts, etc. ; rédigés par N. X. *Willemin.* 206
Annibal à Carthage à la fin de la deuxième guerre punique. 341

Supplément à la traduction anglaise de la Chronique de *Froissard.* 423
Souscription publique pour le monument à élever à Duplessis-Mornay dans le département des Deux-Sèvres. 440
Demande faite par le conseil-général du département de la Haute-Loire pour le rétablissement de l'ancien mausolée élevé au mânes de Bertrand du Guesclin. 438

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

Histoire ecclésiastique de Russie ; par le métropolitain *Platon.* 435

ANTIQUITÉS ET ARCHÆOLOGIE.

Galerie antique, *ou* Collection des chefs-d'œuvres d'architecture, de sculpture et de peinture antiques. 2e.—5e. livraisons. 207
Les Monumens antiques du Musée Napoléon, gravés par Th. *Piroli.* 28e. livraison. 209

NUMISMATIQUE.

Découverte de médailles. 424
Médailles trouvées près de Drontheim. 433
Supplément au traité des Monnoies d'or et d'argent qui circulent chez les différens peuples, etc. ; par Pierre-Frédér. *Bonneville.* 256

NÉCROLOGIE ET BIOGRAPHIE.

Galerie historique des hommes les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations, etc.; publiée par C. P. *Landon.* 198
La Vie de madame de Maintenon, ornée de son portrait. 198
Sixième livraison du Cornélius Népos français; par A. D. *Châteauneuf.* 480
Notice historique et bibliographique sur Daniel *Tilenus*, ministre du saint Evangile à Sedan. 249
Notice sur Michel *Adanson;* par *Le Joyand.* 392
Notice sur Jean-Pierre *Moët.* 464
Mort de M. *Després*, organiste. 464
Notice sur Christian *Kaikbrenner*, compositeur. 464
Mort de M. *Target.* 466
Notice sur M. *Anquetil.* 467
Mort de M. *Russel*, peintre à Londres. 422
Mort de M. *Hedwig*, botaniste à Leipsick. 426
Mort de M. *Stutz*, médecin à Gmund. 428
Mort de M. Jac. *de Waldenbourg*, conseiller près la Chancellerie intime aulique. 430

Mort de Jean-Michel *Haydn* (frère de Joseph Haydn), compositeur. 452
Mort de M. *Desforges*, poëte dramatique. 171
Mort de M. *Fragonard* père, peintre. 171
Mort de M. *Coulomb*, physicien, membre de l'Institut. 171
Honneurs, avancemens et pensions accordées à M. *Sainclair* à Londres. 425
—— à M. le docteur *Burney*, (*ibid.*) 453
—— à M. *Savage*, (*ibid.*) 424
—— à la veuve de M. *Fontana*. 436
—— à la veuve du professeur *Alchieri*. 436

BIBLIOGRAPHIE.

Cours élémentaire de bibliographie; par C. F. *Achard*. 222
Suite de la Généalogie des Imprimeurs sortis de la famille des Elzévirs. 5

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Rapport des travaux de la Société libre d'Agriculture, Arts et Commerce du département du Doubs. 209
Ludovici Caspari *Valckenarii* Diatribe de Aristobulo Judæo, Philosopho Peripatetico Alexandrino. Edidit, præfatus est et lectionem publicam Pet. *Wesselingii* adjunxit Joannes *Luzac*. 216
Nomination de M. *Bosc* et de M. *Silvestre* à l'Institut national. 170
Séance de la Société des sciences et arts d'Agen. 166
Prix proposé par la Société libre des sciences physiques et médicales à Liége. 165
Prix décerné par l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Lyon. 438
Séance publique de l'Académie de Marseille. 439
Prix proposé par elle. 440
Trois prix proposés par la Société des sciences et arts du département du Lot, séante à Montauban. 437
Lettres de maître des Jeux floraux envoyées par l'Académie de Toulouse à S. Em. Mgr. le cardinal *Maury* et à M. *Fontanes*. 437
Médaille décernée par l'Académie des Beaux-Arts de Bruges à un jeune homme qui dessine, quoiqu'il soit privé de l'usage de ses mains. 166
Salon d'exposition des ouvrages des artistes vivans, à Gand. 165
Discours prononcé par M. van Hulthem, en remettant à M. Ferdinand-Marie *Delvaux* le grand prix de peinture qui lui a été adjugé par l'Académie de Gand. 445

Décret du prince vice-roi d'Italie sur la liberté de la presse. 164
Établissement d'une Université à Dusseldorf. 426
Questions proposées par la Société de Teyler, à Harlem. 424
Membres reçus par l'Académie des Sciences de Berlin. 158
Prix décernés par elle. 158 et 159
Société royale de Goettingue. 162
Ordonnance sur l'instruction publique dans le royaume de Würtemberg. 427
Prix proposés par l'Académie royale des sciences à Munich. 426
Organisation de l'Académie de Munich. 158
Prix proposés par l'Académie royale des sciences de Bohême. 156
Bibliothéque de l'Université de Kiel. 163. 434
Prix décerné par la Société royale des sciences à Copenhague. 434
Lycée de Varsovie. 161
Séance de la Société polonaise des Amis des Sciences de Varsovie. 160
Don fait à cette Société. 161
Membres reçus par la Société royale d'agriculture de Cagliari. 165
Nouveau Collége établi à Cambridge. 422
Palestine Society nouvellement établie à Londres. 423
Société de Chymistes établie à Londres. 422
Société d'Architecture nouvellement établie à Londres. 423
Travaux littéraires du Collége du Fort-William dans le Bengale. 417

CRITIQUE.

Bibliotheca critica; edit. *Wyttenbach.* 172
Nova Acta Societatis latinæ Ienensis; edidit D. Hen. C. A. *Eschtædt.* 223

LITTÉRATURE GRECQUE.

Clytemnestræ, tragœdiæ Sophoclis fragmentum ineditum: Ex Codice Augustano et apographo Alexandrino, additis animadversionibus et interpretatione latina primum edidit Christ.-Frider. *de Matthæi.* 325

LITTÉRATURE SACRÉE.

Notice littéraire et historique sur le Livre de Job; par *Michel* BEER. 300

MÉTAPHYSIQUE.

Essai sur le Monde; par H. *Azaïs.* 197

Poésie française.

Opuscules en vers et en prose ; par Marie J. J. *Victorin-Fabre.* 39
La Vestale, poëme en quatre chants ; par P. *Lamontagne de Langon.* 223
Stances sur la dernière campagne de S. M. l'Empereur et Roi, et sur la guerre contre la Grande-Bretagne ; par Mr. C. J. L. *d'Avrigny.* 227
Profanation des Tombes royales de Saint-Denis, en 1793 ; par madame *de Vanoz*, née *Syvri.* 228
Inscription en vers pour Moulin-Joli ; par M. *Delille.* 415
Lettre à madame *de Lignes ;* par *Voltaire.* 416
Traduction de Métastase ; par M. Aug. *de Labouïsse.* 417
A madame *de* *** ; par M. *Bouflers.* *Ibid.*
Vers ; par le même. 418

Technologie.

Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale. Juin et Juillet 1806. 199. 474
Annales des Arts et des Manufactures ; par R. *O'Reilly.* 199

Beaux-Arts.

Distribution générale des grands prix aux écoles spéciales de Paris. 167
Concours établi par l'Institut pour les grands prix. 169
Artistes belges établis à Paris. 457
Bustes en marbre de l'Impératrice et du prince Eugène ; par M. *Chinard.* 171
Buste d'Alfieri ; par *Comolli.* 166
Buste de S. M. l'Empereur et Roi, par le sculpteur Barthélemi *Carrea*, à Gênes. 437
Statue d'Hebé, exécutée à Rome par M. *Canova.* 436
Ordre donné au sieur *Bagetti*, de Turin, de se rendre dans les États ex-vénitiens et dans le Tirol, pour dessiner toutes les affaires qui ont eu lieu pendant la dernière campagne. 437
Ouverture de la galerie de Dresde. 425
Ajax et *Cassandre*, tableau de M. Tischbein. 426

Musique.

Fragment de l'ouvrage de Philodème *sur la Musique* 429

THÉATRES ÉTRANGERS.

Direction générale des Théâtres à Vienne en Autriche. 156
Nouvelle salle de spectacle à Koenigsberg. 162
Produit des représentations données au bénéfice des héritiers de Schiller, sur plusieurs théâtres de l'Allemagne. 425
Nouvelles pièces représentées sur le théâtre de Vienne. 431
Micheli et son fils, opéra donné au théâtre de Hambourg. 425

THÉATRES DE PARIS.

THÉATRE FRANÇAIS.

Omasis, *ou* Joseph en Egypte, tragédie en cinq actes; par M. *Baour Lormian.* 468

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

La Manie de briller, comédie en trois actes et en prose; par M. *Picard.* 471
Le Voyageur Fataliste, comédie en trois actes et en vers; par M. *Charlemagne.* 172
Monsieur de Carouſignac; par M. *Joigny.* 172

OPÉRA BUFFA.

La prova di un opera seria (La répétition d'un grand opéra). 173

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Le Maçon poëte, vaudeville-anecdote en un acte; par M. *Simonnin.* 173
Hortense, *ou* l'Ecole des Inconstans; par MM. *S.-Félix* et *Montreau.* 174
Le Manteau, arlequinade. 472
Racine, *ou* la Chute de Phèdre, en deux actes et en vers. 472

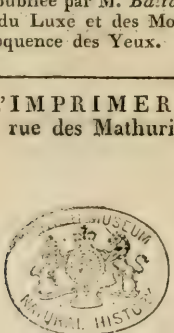
ROMANS.

Élisabeth, *ou* les Exilés de Sibérie; par madame *Cottin.* 288

MÉLANGES.

Suite des lettres inédites de *Peiresc*, communiquées à M. *Millin* par M. *Fauris-Saint-Vincens.* 109
Athenæum, *ou* Galerie française des productions de tous les arts, publiée par M. *Baltard.* 234
Journal du Luxe et des Modes. 235
Sur l'Éloquence des Yeux. 280

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE,
rue des Mathurins, hôtel Cluny.



Finances.

Sur la Banque de France, les causes de la crise qu'elle a éprouvée, et les moyens d'en prévenir le retour; par M. *Dupont* (de Nemours). 210

Des différentes Banques de l'Europe. 211

Mythologie.

Les Monumens antiques expliqués par la mythologie, en forme de dictionnaire; publiés, dessinés et gravés par Laurent *Guyot*; rédigé par Alexandre *Lenoir*. Tom. 1. *Ib.*

Chronologie.

Concordance de l'ère des Français; décrétée le 5 octobre 1793, avec les années du Calendrier grégorien, depuis le 1er. vendémiaire an II jusqu'au 1er. pluviose an XXVI inclusivement; par L. M***. 213

Morale.

Élémens de Morale à l'usage des maisons d'éducation; par M. l'abbé *Cassegrain*. 214

Morale religieuse.

Ascétique, *ou* la Connoissance des moyens de vivre dans le bonheur et la sainteté; par Ewald *Kist*. *Ib.*

Herméneutique sacrée.

Commentaire de l'Epître de saint Paul aux Romains; par Paul *Bosveld*. 216

Isaïe traduit et expliqué par J. H. *Van der Palm*. 217

Beaux-Arts.

Vies et Œuvres des Peintres les plus célèbres de toutes les écoles; publiées par C. P. *Landon*. 222

Athenæum, *ou* Galerie française des productions de tous les arts, publiée par M. *Baltard*. *Ibid.*

Histoire.

Monumens français inédits, pour servir à l'histoire des Arts, etc.; dessinés, coloriés, gravés et rédigés par N. X. *Willemin*. 223

Description de Paris et de ses Monumens, etc.; par J. G. *Legrand*. 225

Bibliographie.

Cours élémentaire de Bibliographie; par M. *Achard*. 227

Antiquités.

Galerie antique, *ou* Collection des chefs-d'œuvres d'architecture, de sculpture et de peinture antiques. 228

Antiquités d'Herculanum, gravées par Th. *Piroli*. T. V. 22e. liv. 229

Les Monumens antiques du Musée Napoléon, gravés par Th. *Piroli*. 25e. livraison. *Ibid.*

Poésie latine.

Deliciæ poëticæ, edente Theodoro *Van Kooten*. Fasciculus 8. 230

Poésie française.

Le nouveau Parnasse chrétien, *ou* Choix des meilleures Poésies chrétiennes. 231

Œuvres complètes de Gilbert. 235

Poésie hollandaise.

Les Odes d'Horace, imitées en vers hollandais, par Pierre *Van Winter*. 237

Roman.

Traité sur la Physionomie par le sophiste Adamantius; suivi d'un éloge de Lavater, comparé avec Diderot; par M. *Meister*. 239

Mélanges.

Bibliothéque britannique de *Parsons* et *Galignani*. N°s. 35 et 37. 465

Desgenettes, Desault, Desfontaines, Dumeril, Fontanes, Fourcroy, Geoffroy, Hallé, Haüy, Hermann, Labouisse, Lacépède, Lagrange, Lalande, Lamarck, Langlès, Leebun, l'Heritier, Léveillé, Marron, Mentelle, Morellet, Noel, Oberlin, Sainte-Croix, Schweighæuser, Sicard, Silvestre de Sacy, Suard, Traullé, Van-Mons, Ventenat, Visconti, Villoison, Usteri, Willemet, Winckler, et d'autres Savans ou Littérateurs estimables.

On y insère les Mémoires les plus importans sur toutes les parties des Arts et des Sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie également les Découvertes ingénieuses, les Inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des Expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les Séances des Sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'Arts et de Sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des Notices sur la Vie et les Ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin les Nouvelles littéraires de toute espèce.

La correspondance que le Rédacteur entretient avec plusieurs Savans étrangers, et principalement en Allemagne, lui procure beaucoup de Notices qu'on ne trouve point ailleurs.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, chez Delance, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Henget. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Boffe, *Gerard Street*.
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.